

Anna

Will

My

to
a
L

*Why did you
forget this*

And will

LE

PASSE-TEMPS

AGREABLE.

TOME SECOND.

216377-72949

216377-72949

216377-72949





LE

PASSE-TEMPS

AGREABLE,

OU

NOUVEAU CHOIX DE

BONS-MOTS.

De Pensées ingénieuses, de Rencontres plaisantes, de
Saillies vives, de Gaillardises, de Contes diver-
tissans, d'Historiettes nouvelles & galantes, &c.

TANT EN PROSE QU'EN VERS,

Avec des Réflexions.

CINQUIEME EDITION.

Revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM & A LEIPZIG,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

MDCCLIII

PASSPORT

1



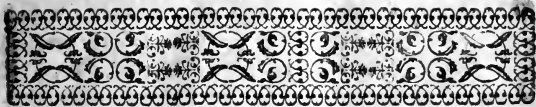
24 OCT 21 1921

B

UNITED STATES DEPARTMENT OF COMMERCE

OFFICE OF THE SECRETARY

WASHINGTON, D. C.
OCT 24 1921
RECEIVED




LE

PASSE-TEMPS AGREABLE

OU

NOUVEAU CHOIX DE BONS-MOTS

avec des Réflexions.

 N a eu de tout tems une idée peu
avantageuse de l'esprit d'une per-
sonne dont le corps est difforme,
comme si l'imperfection du corps
étoit une marque certaine de celle
de l'esprit. On est un peu revenu de cette er-
reur ; & l'exemple de quantité de personnes
dont le corps disgracié n'a pas laissé que de
renfermer un esprit vif, agréable & solide, de-
vroit en dissuader entierement. - L'Histoire an-
cienne & moderne en fournit plusieurs. *Sca-*

Tome II.

A

1013

ron qui n'est mort que depuis peu d'années, étoit l'homme du monde le plus difforme, & dans sa jatte il avoit l'air d'un petit Monstre. Cependant il avoit un génie admirable, & il étoit un des plus beaux & des plus agréables Esprits de son tems. Mais entre tous ceux en qui il semble que le Ciel & la Nature aient, à l'envi l'un de l'autre, rassemblé ce qu'il y a de plus desagréable & de plus beau, *Esopé* est sans contredit le plus digne de remarque. On diroit que la Nature en le formant eut dessein de former un Monstre, & le Ciel, une Créature accomplie. Car à considérer sa figure & la forme de son corps, rien de plus laid dans la Nature qu'*Esopé*; rien de plus hideux à la vûe que lui. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les levres grosses, & le teint noir & livide. Outre cela, il avoit le ventre prodigieusement gros, il étoit bossu & tortu. Sa laideur surpasseoit ce qu'il y avoit de plus laid. Joignez à cela, qu'il n'avoit pas au commencement de sa vie l'usage libre de la langue. Mais le considérait-on du côté du cœur & de l'esprit, c'étoit un Philosophe sage & modeste; un homme (*) d'un esprit vif, souple, délié, insinuant, plein d'inventions, & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus délicates & les plus embrouillées. On l'a admiré, & on l'admire encore avec raison. Ceux qui n'ont jamais lû l'Histoire de sa Vie, pourront juger par la lecture de ce qui suit, quel il étoit.

La

(*) *Bellegarde, Vie d'Esopé,*

La premiere fois qu'il montra que son esprit differoit infiniment de son corps, fut lors que les autres domestiques ayant mangé des figues réservées pour leur Maître, accusèrent l'innocent *Esope* de les avoir mangées. Son Maître ajoutant foi à cette calomnie, d'autant plus aisément qu'*Esope* ayant de la peine à s'enoncer, ne disoit rien pour sa défense, il alloit le faire châtier très-séverement; mais *Esope* s'étant jetté la larme à l'œil aux pieds de son Maître, demande pour toute grace qu'on en suspendît un moment l'exécution. Il courut dans la cuisine; il en apporta de l'eau tiède qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire; parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître d'ordonner à ses Accusateurs d'en faire autant. Cette vivacité & cette adresse furent admirées du Maître, qui voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiède en sa presence. Ils en prirent en effet; mais au lieu de se fourrer le doigt dans le gosier, ils ne faisoient que le tourner autour des machoires. L'eau fit cependant son effet; car à peine eurent-ils achevé de la boire, que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit. Ils la rejeterent avec les figues. Leur méchanceté & leur crime parurent alors évidemment. Leur Maître ordonna qu'on les mit tout nus pour les fouetter. Quelques tems après, la charité & la piété d'*Esope* envers des Prêtres de Diane qui s'étoient égarez, lui mériterent la facilité de l'expression. Sa

langue fut déliée, & il n'eut plus de peine à s'énoncer comme auparavant.

Ne pouvant souffrir que *Zénas* Intendant de la maison de campagne où il travailloit, maltraitât les domestiques sans sujet, il l'avertit qu'il s'en plaindroit au Maître. *Zénas* ayant sujet de craindre cette menace prévint *Esope*, se plaignit de lui à son Maître, & fit en sorte qu'*Esope* fut abandonné à sa discrétion. Il le vendit pour trois oboles. Le Marchand qui l'avoit acheté, trafiquant d'Esclaves, vint à Samos, où il exposa en vente *Esope* avec deux autres Esclaves, dont l'un étoit Grammairien, & l'autre Musicien. Il avoit fait habiller ces derniers; mais il n'avoit revêtu *Esope* que d'un sac, & l'avoit placé au milieu des deux autres. Quoiqu'il se vid exposé aux railleries & aux insultes des passans, il ne perdit point contenance, & les regardoit tous fixement. Quelques Acheteurs se présentèrent; entre autres le Philosophe *Xantus* qui faisoit en ce tems-là séjour à Samos. Il demanda au Grammairien & au Musicien ce qu'ils savoient faire. *Toutes choses*, répondirent-ils. Cela fit sourire *Esope*. Les Disciples de *Xantus* l'ayant vû rire, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque Monstre, & se moquoient de lui. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire; de sorte que l'un d'eux lui demanda pourquoi il avoit ri? *Brebis de Mer*, lui repliqua *Esope*, retire-toi d'ici. La cherté des deux autres Esclaves dégoûta *Xantus*. Mais pour ne pas retourner
chez

chez lui sans avoir fait quelque emplette, ses Disciples lui conseillèrent d'acheter Esope. Xantus y consentit; mais il voulut voir auparavant s'il savoit quelque-chose. Alors s'approchant de lui: *Rejoignez-vous*, lui dit-il. *Pourquoi*, demanda Esope, *étais-je triste?* Je vous donne le bon-jour, repartit Xantus. Je vous le rends, répondit Esope. Xantus lui demanda, de quel Pays il étoit? Je suis Noir, lui dit Esope. Ce n'est pas ce que je vous demande, dit Xantus; mais je souhaite d'apprendre le nom de votre Patrie, & le lieu d'où vous êtes sorti. Du ventre de ma Mere, lui repartit Esope. Je ne dis pas cela, repliqua Xantus; je vous demande en quel lieu vous êtes né? Ma Mere ne m'a pas informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que savez-vous faire? lui demanda le Philosophe. Rien du tout, repartit Esope. Que voulez-vous aïre? poursuivit Xantus. Ceux-ci, repliqua Esope, ayant dit qu'ils savoient tout, ils ne m'ont rien laissé à faire. Les Disciples du Philosophe étoient fort émerveillés de ces réponses, & admiroient la vivacité d'Esope. Voulez-vous que je vous achete? lui demanda Xantus. C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achetez pas, selon que vous le jugerez plus à propos: un homme ne doit rien faire par force ou par contrainte; cette affaire dépend entièrement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne m'en voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Si je vous achete, dit Xantus, vous tâ-

cherez peut-être de vous dérober par la suite? Esope se mettant à rire : Si l'envie n'en prend, repliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela, comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus ; mais vous êtes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus accorda du prix avec le Marchand, & prit Esope avec lui comme son Esclave. Je ne rapporterai pas ici tout ce qu'Esope a fait & dit durant le tems qu'il fut Esclave de ce Philosophe. On n'a qu'à lire là-dessus ce que Mr. de Bellegarde en a écrit dans la Vie d'Esope qu'il a traduite de Planudes ; elle est à la tête de la traduction qu'il a faite des Fables d'Esope. Je vais seulement vous faire part de ce que j'ai trouvé de plus remarquable & de plus divertissant dans l'histoire de sa Vie.

Un jour Xantus étant au bain, il y rencontra quelques-uns de ses amis qu'il retint à dîner, & ordonna à Esope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Esope obéit à la lettre, & ne mit qu'un seul grain dans le pot, & l'y fit bouillir. Xantus étant de retour du bain avec ses amis, si-tôt qu'ils furent rentrez dans sa maison : *Donnez-nous, dit-il à Esope, de l'eau du Bain pour nous rafraîchir, & pour boire. Esope courut promptement au bain, & apporta de l'eau de l'égoût qu'il présenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, ne pouvant en supporter la mauvaise odeur : Où avez-vous puisé cet-*

te eau? demanda-t-il à Esope. *Dans le Bain,* comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. Il ordonna à Esope d'apporter un bassin; il l'apporta, & se tint debout devant la compagnie. *Ne donnes tu pas à laver,* demanda Xantus à Esope? *Non,* répondit-il; *car je ne fais précisément que ce qu'on me commande. Vous ne m'avez point dit: Verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes Pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires.* La présence des amis de Xantus l'empêcha de se mettre en colere; il se contenta de dire en s'adressant à eux: *Ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, c'est un Maître.* Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope: *Si la lentille étoit cuite?* Esope tira du coquemar le grain de lentille qu'il avoit fait cuire, & le leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si elles étoient assez cuites; & le pressant entre ses doigts: *Apporte,* dit-il à Esope, *cela est bien.* Alors il versa l'eau dans les écuelles, & la servit aux Conviez. *Où est la lentille?* demanda Xantus. *Je vous l'ai donnée,* repartit Esope. *Eh quoi!* reprit Xantus, *n'en avez-vous fait cuire qu'un grain?* *Non,* répondit l'Esclave; *car vous m'avez dit expressément: Faites cuire une lentille, & non pas des lentilles.* Cette réponse déconcerta entièrement Xantus, à qui Esope vouloit donner à connoître, qu'il faut s'exprimer clairement, & ne laisser aucune ambiguïté dans les ordres qu'on donne.

Xantus irrité contre Esope de la pièce qu'il

venoit de lui jouer, & cherchant un prétexte pour le faire battre, tira furtivement du pot un des quatre pieds de cochon qu'*Esope* y avoit mis par son ordre, & le cacha. *Esope* ne trouvant à son retour que trois pieds dans le pot; s'apperçut de la supercherie qu'on lui avoit faite. Il courut dans l'étable où on engraissoit un cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit bouillir dans la marmite avec les trois autres qui y étoient déjà. *Xantus* craignant qu'*Esope* ne prît la fuite, quand il s'apercevrait qu'il manquoit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'*Esope* les eut servis, *Xantus* voyant qu'il y en avoit cinq : *Qu'est ceci*, dit-il à *Esope* ? *J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai*, repartit *Esope*. *Mais combien de pieds ont deux Cochons ? Ils en ont huit*, répondit *Xantus*. *Oh bien*, reprit *Esope*, *vous en voyez cinq, & le Cochon qu'on engraisse ici près, en a trois.*

Une autrefois son Maître voulant faire un festin à ses Disciples : *Allez*, dit-il à *Esope*, *acheter tout ce que vous trouverez de meilleur & de plus excellent.* *Esope*, pour apprendre à son Maître à lui donner une autrefois des ordres plus précis, n'acheta que des langues, & ne servit à chaque service que ces langues. Les Disciples ennuyez de ne voir que des langues ; *Eh quoi !* dirent-ils à *Esope* avec une espèce d'indignation, *ne verrons-nous tout le jour que des langues ?* *Esope* sans se mettre en peine de leurs plaintes, ne leur servit rien autre chose ; & lors que *Xantus* lui eut demandé

dé tout en colere, s'il n'avoit pas autre chose à leur donner. *Non*, répondit Esope d'un air tranquille. *Je vous ai pourtant commandé*, continua Xantus, *de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis. Cela est vrai*, reprit Esope, *& c'est la raison pour laquelle je n'ai acheté que des langues, & que je ne vous ai pas servi d'autres choses*; & en même tems il fit un petit discours, pour prouver qu'il n'y a rien de plus excellent que la langue. Les Disciples de Xantus en furent si satisfaits, qu'ils avouerent qu'Esope avoit raison, & donnerent le tort à leur Maître. Xantus croyant toujours de pouvoir l'attraper pour se venger de lui, fit encore un festin à ses Disciples, & ordonna en leur presence à Esope, *d'acheter tout ce qu'il trouveroit de plus méchant, & à meilleur marché. Esope sans changer de méthode acheta encore des langues, & ne servit aux Conviez que de ce seul mets. Xantus étrangement irrité contre son Esclave, lui demanda: Pourquoi il n'avoit encore acheté que des langues*; Ne vous ai-je pas ordonné, ajouta-t-il, *de m'acheter ce qu'il y a de plus méchant, & à meilleur marché?* Il est vrai, Monsieur, répondit Esope; & faisant alors un discours par lequel il prouvoit qu'il n'y a rien de plus méchant, ni de plus pernicieux que la langue, il mit encore son Maître dans le tort, & justifia son procédé.

Il tira un jour, par son esprit, son Maître d'un embarras où l'excès du vin l'avoit fait tomber. Xantus se trouvant dans un festin

avec ses Disciples, où le vin commençant à lui monter à la tête, il gagea sur la proposition de l'un de ses Disciples, qu'il boiroit la Mer; consentant de perdre sa maison, s'il ne la buvoit pas. Il donna son anneau pour gage, & le Disciple le sien. Le lendemain ne se souvenant plus de ce qui s'étoit passé le jour précédent, il fut étonné de voir qu'il n'avoit plus sa bague. *Esope* lui ayant appris ce qu'elle étoit devenue, il se trouva dans une terrible peine; jugeant bien que ce qu'il avoit entrepris, étoit une chose impossible à exécuter. Dans cette rencontre fâcheuse il eut recours à *Esope*, & le pria de mettre en usage tout son esprit, toute son adresse, toutes ses subtilitez, & toute son expérience pour dégager sa parole, & pour retirer avec honneur le gage qu'il avoit déposé. *Esope* s'avisa de cette dé faite, dont le Philosophe se servit. Quand le jour fut venu pour exécuter la gageure, tout le peuple de Samos s'étant assemblé sur le rivage, pour voir de quelle maniere *Xantus* se tireroit d'embarras, ce Philosophe y vint, & ayant fait étendre des tapis & dresser une table, il ordonna à ses Valets de lui présenter dans des coupes l'eau de la Mer pour la boire; & tenant une de ces coupes entre les mains, il demanda à haute voix à celui qui avoit les gages, quelles étoient les conditions du traité? Il lui répondit: *Qu'il s'étoit engagé de boire toute l'eau de la Mer.* Alors se tournant vers l'Assemblée, il dit: *Habitans de Samos; vous savez que les rivières, & les fleuves se vont rendre dans la Mer. Pour*
moi

môï je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la Mer seulement, & non l'eau des Rivières qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premierement les Fleuves de rentrer dans la Mer; & quand il l'aura fait, je la boirai. Cette invention réussit entièrement L'Ecolier se jeta aux pieds de *Xantus*, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure; ce qu'il accorda très-volontiers à la priere de tout le Peuple, qui ne pouvoit pas assez admirer la vivacité de l'esprit d'*Esope*.

Xantus ayant invité à un festin plusieurs Philosophes & plusieurs Rhéteurs, il ordonna à *Esope* de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venue, *Esope* ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des Conviez arriva, & frappa à la porte. *Esope* sans ouvrir lui demanda: *Qu'est-ce que le Chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit Chien, se retira en colere. Plusieurs autres venant après celui-ci s'en retournerent de même, fort fâchez de la demande qu'*Esope* leur avoit faite. Mais l'un d'eux ayant frappé à la porte, *Esope* lui demanda comme aux autres: *Que remue le Chien? La queue, & les oreilles,* répondit celui-ci. *Esope* trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître, comme le plus homme d'esprit, & comme le seul de tous les Conviez, qui ressembloit à ceux que *Xantus* avoit ordonné de laisser entrer, à l'exclusion des autres. Quoique

que les autres Conviez fussent fort irrités du compliment qu'*Esopé* leur avoit fait, & qu'ils s'en plaignirent à son Maître, dès qu'ils eurent entendu parler *Esopé*, néanmoins ils avouèrent tous, qu'il avoit raison.

Esopé ne fut pas toujours Esclave. Son mérite, son esprit, & ses autres rares qualitez, furent bien-tôt publiques par toute la Grèce, & dans les Pays voisins, & lui obtinrent enfin la liberté qu'il méritoit si bien, mais dont le malheur de sa naissance, l'injustice, & l'ingratitude de son Maître *Xantus*, l'avoient si long-tems privé. Les Samiens obligèrent donc *Xantus* à l'affranchir. On peut voir dans sa Vie de quelle utilité il fut à ce Peuple. Ses judicieux conseils & ses sages avis le sauverent du danger qui le menaçoit. Car *Crésus* Roi de Lydie leur ayant fait déclarer, que s'ils refusoient de se rendre ses tributaires, il fauroit les y contraindre par force, & *Esopé* les ayant conseillé de défendre leur liberté, ses avis furent trouvez si sages & si salutaires, que l'Ambassadeur-même de *Crésus* dit à ce Prince qui les vouloit attaquer : *Que tant qu'ils auroient Esopé avec eux, & qu'ils suivroient ses conseils, il auroit de la peine à les réduire à ses volontez.* Dans la suite *Esopé* fut à la Cour de ce Prince, où il fut admiré, & où il reçut toutes sortes de bons traitemens & de caresses. A sa considération *Crésus* laissa les Samiens en repos. Il lui prit aussi envie de voyager, & de voir le monde. *Lycerus* Roi de Babilone le reçut favorablement à sa Cour, où il se mit en

en grand credit, par ses réponses spirituelles, & par la vivacité de son esprit à résoudre des questions difficiles & énigmatiques. Les Rois d'alors s'envoyoient des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matieres ; à condition de se payer une espèce d'amande, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées ; en quoi *Lycerus* assisté d'*Esope* avoit toujours l'avantage, soit à résoudre, soit à proposer. La perfidie & la trahison d'un Jeune-homme qu'il avoit adopté, l'ayant fait condamner à la mort par *Lycerus*, il fut obligé de se cacher long-tems dans un sépulchre. *Nectenabo* Roi d'Egypte le croyant mort, crut à l'avenir rendre *Lycerus* son tributaire. Il osa le provoquer, & le défia de lui envoyer des Architectes qui fussent bâtir une Tour en l'air, & par même moyen un Homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. *Lycerus* ne connoissant personne assez capable pour lever ses difficultez, regretta *Esope*. Alors *Hermippus* qui avoit eu soin d'*Esope*, le fit revenir. Son innocence fut justifiée, & le Roi le retablit comme auparavant. Quand on lui proposa les demandes du Roi d'Egypte, il n'en fit que rire, & fit savoir à ce Prince qu'il enverroit au Printems les Architectes & le Répondant à toutes sortes de questions. *Esope* choisit entretens des Aiglons, & les fit instruire à porter en l'air chacun un panier où étoit un jeune enfant. Le Printems venu, il s'en alla en Egypte avec tout cet équipage. Quand il y fut arrivé, il fit savoir au Roi qu'il étoit prêt d'exé-

d'exécuter sa promesse , qu'il étoit le Répondant , & qu'il feroit voir les Architectes quand il feroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les Aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui crioient qu'on leur donnât du mortier, des pierres , & du bois. *Vous voyez*, dit alors Esope à Neftenabo, *je vous ai trouvé les Ouvriers, fournissez-leur des matériaux.* Neftenabo avoua qu'il étoit vaincu. Il proposa néanmoins ceci à Esope. *J'ai, dit-il, des Cavales en Egypte, qui conçoivent au bannissement des Chevaux qui sont à Babylone.* Esope remit sa réponse au lendemain; & lorsqu'il fut retourné chez lui, il commanda à des enfans de prendre un Chat, & de le mener fouettant par les ruës. Cela scandalisa extrêmement les Egyptiens qui adoroient cet Animal. Ils l'arracherent donc des mains des enfans, & porterent leurs plaintes au Roi, qui fit venir Esope, & lui demanda pour quelle raison il avoit fait cet indigne traitement à un Animal qu'ils révéroient comme l'un de leurs Dieux? *C'est*, répondit Esope, *pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus; car la nuit dernière il lui a étranglé un Coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures.* Vous êtes un Menteur, repartit le Roi. Comment seroit-il possible, que ce Chat eût fait en si peu de tems un si long voyage? Esope lui dit en souriant: De la même manière que vos Cavales conçoivent en entendant le bannissement des Chevaux qui sont à Babylone; l'un n'est pas plus impossible que l'autre.

tre. Il demeura encore quelque tems en Egypte, se faisant de plus en plus admirer par son esprit. De-là il retourna à Babylone. Il fut ensuite à Delphes, dont les habitans qu'il avoit raillez dans ses Fables, le firent précipiter du haut d'un rocher. Telle fut la fin d'un homme qui a été, & qui sera l'admiration de tous les siècles. Ses Fables ingénieuses par lesquelles il savoît montrer le ridicule du vice, la fin d'une méchante action, ou la récompense d'une action vertueuse, seront toujours considérées comme un des précieux bijoux de l'Antiquité. Comme elles sont traduites en tant de façons, & qu'elles sont presque entre les mains de tout le monde, je vais seulement en rapporter ici quelques-unes traduites en Quatrains. Leur brieveté pourra peut-être plaire aux Lecteurs; d'ailleurs cette traduction n'est pas fort commune.

Avant ces Fables on ne sera peut-être pas fâché de trouver ici encore quelques pensées & paroles remarquables qui lui sont attribuées.

Un Curieux s'enquerant de lui, comment il étoit devenu si honnête-homme, il répondit : *En faisant le contraire de ce que font les autres.*

Il disoit : *Qu'il ne faut point approcher des Grands, ou qu'il faut leur plaire.*

Esopé étant lui seul tout le train de son Maître, reçut ordre un jour d'apréter le souper de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Etant donc allé pour chercher du feu, il parcourut plusieurs maisons, & en ayant trouvé enfin, il
allu-

alluma sa chandelle. Mais parce que tournant ainsi en divers endroits, son chemin étoit devenu plus long, pour l'accourcir en revenant, il passa tout au travers du marché. Un discoureur d'entre le Peuple commença à lui dire : *Esopé*, que veux-tu faire ici avec ta chandelle en plein midi ? *Je cherche un homme*, lui dit-il ; après quoi il s'en retourna promptement en sa maison.

Phèdre qui rapporte dans ses Fables ce trait de la Vie d'*Esopé*, y ajoute cette sage remarque. Si, dit-il, *cet Importun fit réflexion sur cette réponse, il reconnut sans doute, qu'il n'avoit pas paru homme à ce sage Vieillard, d'être venu ainsi à contre-tems se jouer de lui dans la grande hâte où il étoit.*

Quelqu'un se plaignant de son infortune ; *Esopé* inventa cette Fable pour le consoler. Un Navire étant agité par une tempête violente, & ceux qui étoient dedans étant déjà dans les pleurs & dans l'appréhension de la mort, le tems se changea en un moment, & devint calme & serain. Ainsi le Vaisseau hors de péril commença à faire voile avec bon vent, & l'Equipage à s'emporter d'un excès de joye. Mais le Pilote étant devenu sage par le danger, leur dit ces paroles : *Il faut se rejouir avec modération, & se plaindre sans excès ; parce que toute la vie n'est qu'un mélange & une vicissitude continuelle de douleur & de joye.*

Un Insolent ayant frappé *Esopé* d'un coup de pierre : *Je vous en estime d'autant plus*, dit *Esopé* ; & en même tems il lui donne un
sol,

sol, ajoutant : Certes je n'ai rien davantage ; mais je m'en vais vous montrer une personne qui vous en pourra donner. Voici un homme puissant & fort riche qui s'avance ; frappez-le de même d'un coup de pierre, & vous en recevrez la récompense qui vous est due. Lui se laissant persuader à ces paroles fit ce qu'on lui avoit dit. Mais cet Impudent fut bien frustré de ses espérances ; car ayant été pris il fut pendu , & souffrit la peine qu'il avoit justement méritée.

Tous les hommes, disoit-il, portent deux besaces ; l'une sur le dos, & l'autre devant eux. Leurs propres défauts sont dans celle-là, & les défauts des autres, dans celle-ci. De-là vient qu'ils sont aveugles sur leurs propres fautes , & si clair-voyans sur celles d'autrui.

F A B L E.

A la Truie en travail le Loup disoit : Madame, Si vous voulez, je puis vous soulager beaucoup ? Elle qui reconnoit l'intention du Loup , Ne le veut point pour Sage-Femme.

A U T R E.

Deux Hommes disutoient pour un Ane perdu , A se l'approprier & l'un & l'autre bute. Il m'appartient, dit l'un ; l'autre dit, il m'est dû. L'Ane en se déroband emporta la dispute.

A U T R E.

Contre le Ventre un jour les Membres disputèrent,
 En son pressant besoin nul ne le secourut;
 Tous, las de le servir, enfin se révolterent,
 Et tel à qui ce Ventre appartenoit, mourut.

A U T R E.

Un de ces Médecins qui font tant de visites,
 Au Malade gisant disoit toujours: Tant mieux,
 Et le Malade fait à ce style ennuyeux,
 Disoit: Mes héritiers pensent comme vous dites,

A U T R E.

Embrassant ses petits le Singe s'en défait
 Par une tendresse maudite.
 A force d'applaudir soi-même à ce qu'on fait,
 On en étouffe le mérite.

A U T R E.

Aux Brebis une fois disoient les Loups subtils:
 Chassez tous ces Mâtins, à quoi vous servent-ils?
 Les Brebis obéirent,
 Et les Brebis périrent.

A U T R E.

Un Vaisseau périssoit; & comme en ce naufrage
Chacun faisoit des vœux au plus fort de l'orage;
Un de ceux qui nageoient, cria: Ne laissons pas
En faisant bien des vœux; de remuer les bras.

A U T R E.

L'Ane qui se croyoit malheureux sur la terre;
Du Cheval envia la Noblesse & les dons:
Mais quand il s'apperçut qu'il alloit à la guerre;
Il dit: Fi de la gloire, & vivent les chardons.

A U T R E.

Pour son Epoux mourant une Femme éperdue
Veut mourir. La Mort vient; & la Femme pâlit;
C'est pour lui, non pour moi, que vous êtes venue;
Lui dit elle en tremblant, le voilà dans son lit.

A U T R E.

Le Rat de Ville étoit dans la délicatesse,
Le Rat des champs vivoit dans la simplicité;
L'un avoit plus de politesse,
L'autre étoit plus en sûreté.

A U T R E.

L'Avare avec son cœur enterre son trésor.
On le vole. Hà, dit-il, je suis à la besace!!
Mettez, répond quelqu'un, une pierre à la place,
Elle vous servira tout autant que votre or.

A U T R E.

Sous la patte d'un Loup plutôt friand qu'avide,
Un Chien dit: Attendez, je suis maigre & suis vuide;
Je m'en vais à la nôce, & j'en reviendrai gras.
Le Loup y consentit, le Chien ne revint pas.

A U T R E.

Une Vache railloit avec peu de justice
Un Bœuf qu'à la charruë elle voyoit tirer;
Mais comme on la menoit un jour au sacrifice:
Adieu, lui dit le Bœuf, je m'en vai labourer.

Avant que de passer à un autre article, voici
encore quelques Fables d'un tour différent.
Comme elles ne sont pas aussi fort communes,
elles auront pour plusieurs l'agrément de
la nouveauté.

LA PIE, ET LE ROITELET,

F A B L E.

Dans l'épaisseur d'un feuillage
Une Pie en belle humeur
Attira par son ramage
Les oiseaux du voisinage.
Là voyant maint Auditeur
Charmé de son beau langage,
Elle en jasa davantage.
C'étoit un esprit coquet
Qui causoit en Perroquet,
Sans respect de parentage,
D'amitié, de compérage;
Chacun avoit son paquet.
Etant donc d'humeur à rire,
Elle fit une Satire
Contre l'Aigle & le Corbeau;
Puis daubant sur l'Etourneau,
Sur le Geai, sur le Moineau,
Elle eut quelque-chose à dire
Sur chaque espèce d'oiseau.
Selon elle la Linotte
N'avoit ni game ni note.
▲ son gré le Rossignol

P A S S E T E M S

N'avoit pas la voix fort belle.
 L'Aloüette & l'Hirondelle
 Dans *bécaré* & dans *bémol*
 Ne favoient rien au prix d'elle.
 A l'ouïr, la Tourterelle
 N'étoit chaste ni fidelle.
 Le Perroquet sans raison,
 Sans esprit & sans cervelle,
 Etoit fait comme un Oïson.
 Même un jour la Demoiselle
 Soutenoit sur son Ormeau,
 Que le Pan n'étoit pas beau,
 Quoiqu'en dit mainte femelle.
 Elle jasoit sur ce ton,
 Lorsqu'un petit (*) Berrichon
 Qui sortoit de son buisson,
 Entendit la babillarde,
 Et se dressant sur l'ergot :
Vraiment, lui dit-il, *Margot*,
Vous faites bien la gaillarde.
Sus donc la femme de bien,
Puisque vous n'épargnez rien
Dans votre humeur libre & franche,
Tournois sur vous l'entretien.
Là-là, nous vous voyons bien,
Vous n'êtes pas toute blanche.

Apren

(*) *Reiteler.*

Apren d'ici, Médifant,

Q e le plus petit plaifant

Te peut donner la revanche.

LE LABOUREUR, ET SON
POTAGE,

F A B L E.

Il y revient à fon petit ménage

Le Villageois fortant du labourage.

En arrivant il fe met fur fon lit;

Puis il fe lève avec bon appétit,

Etend la nappe, & dresse fon potage.

Mangeant trop vite il fe brûle; il enrage:

Au Diable foit. dit-il, le tripotage.

Mais cependant la foupe refroidit,

Il y revient.

Un pauvre Amant qu'une Infidele engage,

Voudroit fortir de fon triste esclavage,

Et fait souvent éclater fon dépit.

Mais c'est en vain que le malheureux dit:

Non, je ne veux plus voir cette Volage;

Il y revient.

L'ECREVISSE, ET SA FILLE,

F A B L E.

L'Ecrevisse une fois s'étant mis dans la tête,
 Que sa fille avoit tort d'aller à reculons,
 Elle en eut sur le champ cette réponse honnête :

Ma Mere, nous nous ressemblons :

J'ai pris pour façon de vivre

La façon dont vous vivez ;

Allez droit si vous pouvez,

Je tâcherai de vous suivre.

DE L'ANE MALADE, ET DES
LOUPS.

F A B L E.

Il n'est pas mort , & n'en voudrois jurer,
 S'il n'en meurt pas , qu'on ne puisse esperer
 De le guerir. Naïve repartie
 Que fait l'Anon avecque modestie
 Aux Loups gloutons qui vont Baudet fleurir.

Nous venons tous, disent-ils , enterrer
 Défunt Baudet. Il faudra differer,
 Leur dit l'Anon ; remettez la partie ,
 Il n'est pas mort.

Adonc

▲ donc convient aux Loups se retirer
 Tout doucement , mais non sans murmurer.
 Souvent ainsi dans longue maladie,
 Pour l'héritier avare, quoi qu'il die,
 Ces quatre mots sont durs à digérer :
 Il n'est pas mort.

LES POTS FLOTANS,

F A B L E.

Les Pots cassez font bruit ; oyez comment ?
 Entiers & sains sur l'humide Élément
 Deux Pots flottoient differens de structure.
 L'un de Métal relevé d'encolure ,
 Sans soin, sans peur, vogoit arrogamment.

L'autre de terre alloit plus humblement,
 De son voisin craignant l'attouchement,
 Et d'augmenter par une atteinte dure
 Les Pots cassez.

Du Pot craintif voici l'enseignement.
 Quand un Petit s'allie imprudemment
 Avec un Grand pour trop haute aventure,
 Le Grand en fort en fort bonne posture;
 Et le petit paye ordinairement
 Les Pots cassez.

L E S I N G E ,

E T L E M I R O I R ,

F A B L E .

Un gros Singe mal bâti
Des pieds jusques à la tête,
S'estimoit pourtant genti
Plus que pas une autre bête.

De soi-même étant épris,
A chacun il faisoit pièce;
Le fat avoit à mépris
Tout Animal d'autre espèce.

Il osa bien s'élever,
A ce que l'on dit, le traître,
Jusques-là que de braver
L'Homme, son Seigneur & Maître.

*Qu'a-t il, disoit ce brutal
D'un style blasphématoire,
L'Homme, ce fier animal,
Pour s'en faire tant accoïre?*

*J'ai plus que lui de beauté,
D'adresse & de bonne grace;*

En

*En ruse , en agilité ,
De beaucoup je le surpasse.*

*S'il a des pieds & des mains ,
C'est par là qu'il me ressemble ;
Et ses traits les plus humains ,
Ce sont les miens , ce me semble.*

*C'est ainsi que raisonnoit
Ce Fou transporté d'audace.
Mais un jour qu'il badinoit
Auprès d'une belle Glace ,*

*Le voilà tout éperdu
D'y voir sa face hideuse ;
Son orgueil est confondu ,
Il trouve sa mine affreuse.*

*Se reconnoître étoit bien ,
S'il en eût fait bon usage :
Mais l'Insensé n'en fait rien ,
Il s'abandonne à la rage.*

*Dans l'excès de son courroux
Un gros bâton il empogne ,
Et sur la Glace à grands coups
L'Insolent cogne , & recogne.*

*Du grand Miroir fracassé ,
Il en fait plus de cinquante ;*

Dans

Dans chaque morceau cassé
Sa confusion s'augmente.

Ce beau Magot, cet adroit,
Alors de honte se cache;
Mais avec vingt coups de fouet,
Au Billot on le ratache.

Avons-nous quelque talent,
Ufons-en sans arrogance;
L'amour-propre est violent,
Bridons son intempérance.

Ecoutons sur nos défauts
L'Ami capable & fidelle;
Sinon craignons mille maux
De la critique cruelle.

LA PIE, ET LE PINCON.

F A B L E.

Un jour la Pie & le Pinçon
S'entretenoient ensemble, & vantoient leur espèce
Qui ne fait de quelle façon
La Pie à caqueter s'empresse ?
Son intérêt encor se venant là mêler,
Vous jugez bien qu'elle parla sans cesse;

Car plus que tout , l'intérêt fait parler.

Que de fausses raisons sont par elles citées,

Et d'un tour different vainement répétées !

Un tel discours pourroit ennuyer le Lecteur ,

Et même fatiguer l'Auteur

Qui doit n'étaler de la chose

Que le fort. Le voici. Personne presque n'ose,

Dit la Pie, attenter sur notre liberté;

Dans les Bois , & parmi les Plaines,

Nous sommes fort en sûreté ?

Tandis que les cages sont pleines

De Pinçons se plaignant de leur captivité.

Contre vous l'Oïseleur exerce son adresse;

Mais il respecte notre espèce.

Le Pinçon lassé d'écouter,

Répondit de cette manière :

De ce paisible état ne foyez point si fiere,

Et n'allez plus vous en vanter.

L'ignorez-vous ? votre peu de mérite

Fait qu'aucun n'attente sur vous,

Quand notre douce voix invite

A tendre des rets contre nous.

Belles , quand par chagrin une Prude sans charmes

Viendra vous insulter , & dire sans raison,

Qu'on la void à couvert de ces tendres allarmes

Dont nos cœurs qu'on attaque, ont souvent à foison;

Si vous avez dessein de la confondre,

P A S S E - T E M S

30 Il ne vous faut que lui répondre

Presque de la même façon,

Qu'à la Causeuse a fait notre Pinçon.

On n'a gueres d'estime dans le monde pour des personnes infatuées de leur propre mérite, ou de leur capacité. Si on est habile dans quelque Art, ou dans quelque Science, ou si on a quelque mérite distingué, on ne doit pas être le premier à s'admirer, & à faire son éloge. Le véritable moyen de se faire mépriser, c'est de vouloir faire croire au monde qu'on est digne de louange, & qu'on a une capacité extraordinaire. Un certain Musicien habile dans son art, mais extrêmement rempli de son mérite. ayant un jour l'honneur de saluer *Louis le Grand*, ce Prince lui voyant de fort méchans bas, lui demanda s'il étoit le Musicien dont on lui avoit parlé avec tant d'éloge. *Je ne sai, Sire*, répondit-il; *mais je puis me vanter d'avoir une voix dont je fais tout ce que je veux.* Si cela est, lui dit le Roi, *je vous conseille d'en faire une paire de Bas; car vous en avez grand besoin.* C'est ainsi que le Roi se moqua de la vanité ridicule de ce Musicien.

¶ *La Belle qui veut enfiler une Aiguille,*
par Mr. Lebrun.

Belle, quel est votre dessein?

Pourquoi cette aiguille à la main?

Vos yeux expliquent le mystere;

A leur regard tendre & charmant
On devine facilement
L'ouvrage que vous voulez faire.

*Imitation d'une Epigramme d'Owen, par
l'Auteur de Rome, Paris, &
Madrid ridicules.*

On peut bien mettre en parallèle
La Matière & Philis, sans offenser quelcun;
Car si l'une reçoit toutes formes en elle,
Philis pour l'argent reçoit aussi chacun.

Epigramme de Mr. V E** sur deux
Sœurs qui se piquoient de Noblesse,
& qui voyoient force Comtes
Allemands.*

Ces deux Sœurs céderoient en race aux Rois d'Es-
pagne?

Non, non; si par hazard elles ont des enfans,
Ils pourront compter pour Parens
Tous les Comtes de l'Allemagne.

*Epigramme à une Brune qui mettoit force
mouches.*

A quoi te sert, aimable Brune,
De mouches cette quantité?

Tu peux bien, sans en mettre aucune,
Servir de mouche à quelque autre Beauté.

Epi-

Epigramme à un Médisant.

Je vous loue en tous lieux , & pour ma récompense
 Je suis toujours l'objet de votre médifance.
 Je ne fai cependant qui se conduit le mieux ;
 Car il est sûr , Damon , que nous mentons tous deux.

Un Prince dont les Etats n'étoient pas fort
 confidérables , ayant fait fortifier une Place
 d'une trop grande étendue ; *Machiavel* dit :
Qu'il seroit contraint d'y mettre tous ses Sujets
en garnison pour la garder.

Le vieux *Caton* donnoit quelques avis pour
 l'Economie ; & comme on lui demandoit , si
 on ne gagneroit pas beaucoup à donner son ar-
 gent à usure : *J'aimerois autant* , répondit-il ,
que vous me demandassiez , si on ne gagneroit
pas beaucoup à tuer un homme.

On demanda à *Thémistocle* , à qui il donne-
 roit le plus volontiers sa fille , à un homme de
 probité , mais de peu de bien , ou à un hom-
 me riche , mais qui ne seroit pas en bonne ré-
 putation ; il répondit : *Qu'il aimoit mieux un*
homme sans argent , que de l'argent sans homme.

Comme on disoit un jour à *Trajan* , qu'il
 ne soutenoit pas assez la Dignité Impériale , il
 répondit : *Je veux paroître aux Particuliers ce*
que je souhaiterois qu'un Empereur me parût ,
si j'étois Particulier moi-même.

Etienne Roi de Pologne disoit à ceux qui
 le vouloient porter à contraindre les Sujets
 d'une

d'une Religion différente, d'embrasser la sienne: *Je suis Roi des hommes, & non des consciences. Il y a trois choses qui appartiennent à Dieu; Créer quelque-chose de rien; prédire l'avenir; & dominer sur les consciences.*

Quelqu'un disant à l'Abbé de B. qu'il avoit perdu son procès tout d'une voix: *Non, dit-il, ce fut tout d'un somme, car mes Juges dormoient à la Grand-Chambre.*

Un homme d'esprit voyant une de ces éminences de commodos d'une hauteur extraordinaire, dit à celle qui la portoit: *Vous avez trouvé le secret, Madame, de mettre votre tête au milieu de votre corps.*

Mr. de Baubru considérant un jour au-dessus d'une cheminée, la Justice & la Paix en sculpture qui se baignoient: *Voyez-vous, dit-il en s'adressant à une amie avec qui il étoit, elles s'embrassent, elles se baisent, elles se disent adieu, pour ne se revoir jamais.*

La Justice par le Chevalier de Cailly.

La Justice a les yeux bandez,

Nous en sommes persuadez;

Elle ne regarde personne.

Mais pour voir s'il est bon & beau

L'argent que son Greffier lui donne,

Elle lève un coin du bandeau.

Avis du même Poëte aux Juges.

O Juges ! dans vos saints & suprêmes emplois
 Vous nous représentez la Majesté des Rois,
 Quand l'Equité soutient vos Arrêts légitimes :
 Mais lorsque l'Intérêt, les Amis, les Parens,
 Font que vous appuyez l'injustice & les crimes,
 O Juges ! vous voilà l'image des Tyrans.

Owen veut aussi dans les Juges un desinté-
 ressement à toute épreuve.

*Non volo te surdum, non mutum, te volo cæcum,
 Non claudum, mancum te, Deciane, volo.*

Traduction par Mr. Le B.

Je ne te veux point sourd, ni muet, ni boiteux :
 Mais je te veux, *Rufin*, & sans mains & sans yeux.

*Detrahere aliquid alteri, & hominem homi-
 nis incommodo suum augere commodum, magis est
 contra naturam quam mors, quam paupertas,
 quam dolor, quam cætera quæ possunt aut corpori
 acci ere, aut rebus externis.* Paroles de
 l'Orateur Romain (*) que je traduis ainsi.
 „ Un homme qui suit les pures lumieres de
 „ la raison, craint plus de ravir à quelqu'un son
 „ bien, ou de se procurer des commoditez
 „ aux

(*) *Cicero Lib. 3. de Officiis Cap. 5.*

„ aux dépens d'autrui, qu'il ne craint ni la
 „ mort, ni la pauvreté, ni la douleur, ni quoi
 „ que ce soit de funeste qui pourroit arriver
 „ ou à sa personne, ou à ce qui le touche au
 „ dehors „. Mais, si ravir à quelqu'un son bien,
 sous quelque prétexte que ce soit, est criminel
 dans un Particulier, cela l'est infiniment da-
 vantage dans un Juge, qui, outre qu'il doit
 être mieux instruit, a encore plus de moyens
 en main pour s'approprier ce qui ne lui appar-
 tient pas.

Quand les Dévots en traitant des intérêts
 du Ciel s'avisent de réfléchir sur leurs agré-
 mens, l'entretien devient dangereux, & la dé-
 votion périclité beaucoup. *Il n'arrive que trop
 souvent, disoit autrefois le bon vieux Portier
 d'un Couvent, que les Dévots commencent par
 je crois en Dieu le Pere tout puissant, & qu'ils
 finissent par la résurrection de la chair.*

Un Juge ayant passé la nuit à boire, inter-
 rogea le matin un Criminel condamné à la
 mort; & après lui avoir demandé son nom,
 son âge, & le reste, les vapeurs du vin l'assou-
 pirent. S'éveillant ensuite: Comment te portes-
 tu, lui demanda-t-il croyant parler à quelque
 ami? Le Criminel le regardant fixement: *Sz
 je me portois aussi-bien que vous*, lui répondit-
 il, *je n'aurois pas soif.* Cette réponse fit rire
 les autres Juges, qui adoucirent son supplice,
 & lui sauverent la vie.

Un Espagnol étant dans une Ville d'Italie
 le jour de la Fête-Dieu, se mit à blâmer les
 Italiens de ce qu'ils ne se faisoient pas un de-

voir indispensable d'accompagner le Sacrement quand on le porte publiquement en procession; ce que les Espagnols faisoient très-assiduellement. Ce discours déplaisant à un Gentilhomme Florentin, il dit à l'Espagnol: *Dieu n'a pas besoin de compagnie en ce Pays, il est en terre d'amis.*

Un Gentilhomme ayant un procès se souvint un jour qu'il devoit de l'argent à son Procureur, & lui envoya une pistole par son Valet. Celui-ci garda la pistole, & en donna une fausse au Procureur, qui trouvant quelques jours après qu'elle ne valoit rien, la rapporta au Gentilhomme. Le Valet appelé, le Gentilhomme lui dit: Je t'ai donné une bonne „ pistole pour porter à Monsieur, pourquoi lui en „ as-tu donné une fausse? „ Monsieur, répondit le Valet, *il y a bien six mois que je la garde; mais voyant qu'elle ne valoit rien, je l'ai mise entre les mains de la Justice.*

Un jeune Barbier qui avoit le poil rouge, demandant à un Diôle avec lequel il plaisantoit, ce qu'il jugeoit de sa physionomie; il eut pour réponse: *Je juge à ton poil de vache, que tu es un Veau.*

Laurens de Médicis étant un jour à Pise, & voyant un Ecolier présomptueux & louche: Celui-ci, dit-il, *sera le plus savant homme de la compagnie, parce que d'un coup-d'œil il lit les deux faces d'un livre.*

Il est presque inconcevable jusqu'à quel point de certaines personnes pousent l'Amour-propre. Ils sont de vrais Esclaves de

de leur corps, dont ils ont un soin qui ne diffère pas beaucoup de la folie. En effet, quand on voit *Erasle*, *Philiste*, *Aminte*, *Climène*, & mille autres, employer la plus grande partie du jour, à lustrer, à parer, & à nourrir seulement leur corps, n'a-t-on pas raison de traiter cette conduite d'extravagance? Y a-t-il de la sagesse dans les précautions bizarres & recherchées dont ces gens-là se servent, pour se conserver les avantages que la Nature a donné à leur corps? Les pommades, les onguens, le rouge & le blanc, qu'ils emploient pour l'embellir, ou pour racommoder ce que l'âge ou des infirmités ont détruit, sont-ce des marques de sagesse? Non, sans doute. *Telon* qui ne sort jamais de chez lui qu'il n'ait passé deux ou trois heures devant un miroir à s'ajuster, & à se donner les airs qu'il croit être à la mode, est-il exempt de folie? S'il remarque que ses cheveux sont mal frisez, que sa Cravate ou quelque'autre de ses ajustemens ne sont pas à la mode, il rentre au plutôt, & ne sort point que tout ne soit remis dans l'ordre qu'il demande. Cette délicatesse, ces excès de propriété, ces caprices sont-ils fort différens de l'égarement de l'esprit? Voici le portrait qu'en fait un Auteur moderne (*) dans la Satire que vous allez lire.

(*) Mr. Bourfault.

N A R C I S S E ,

Ou le Ridicule de

L' A M O U R - P R O P R E ,

S A T I R E.

Narcisse l'autre jour étant à sa toilette,
Je fus fort étonné qu'une odeur de civette
Me faisoit l'odorat, en arrivant chez lui;
Je le fus encor plus quand j'aperçus l'étui
Qui sert toutes les nuits, pendant que l'hyver dure,
A garantir son nez de la moindre froidure.
Hâ! lui dis-je aussi-tôt, que ce secret est beau!
L'usage m'en paroît surprenant & nouveau;
Cela s'appelle aimer comme il faut sa personne.
Peu de chose, Monsieur, reprit-il, vous étonne;
Et pour me conserver j'ai bien d'autres secrets:
Par exemple, dit-il, pour avoir le teint frais,
Voici dans mes quarrez dix fortes de pouniades:
Et lorsque j'ai les yeux échauffez ou malades,
J'ai des eaux dont l'effet est de les embellir,
Et qui servent encor à me faire dormir.
Je conserve mes dents avec un soin extrême.
Voici d'une opiate, & je la fais moi-même,
Rare par sa bonté, douce par son odeur.

J'ai

J'ai pour les mains aussi des pâtes de senteur.
Essayez-en, Monsieur ; & vous verrez sur l'heure,
Qu'on ne sauroit jamais en trouver de meilleure.
Ma main, dis-je au plutôt, ne le mérite pas ;
Je croi sans l'éprouver qu'on en doit faire cas.
Mais à quoi sert, Monsieur, cette poudre écarlate
Que je vois ici, là près de votre opiate ?
Est-ce quelque remède ? Où ? Dans ce papier fin ?
Un remède ! Monsieur, comment ? C'est du Carmin,
Qui fait par sa beauté honte au rouge d'Espagne ;
Il faut être, Monsieur, nourri dans la campagne
Ou dans quelque autre lieu du moins aussi désert,
Pour n'être pas instruit à quoi le Carmin sert.
Etonné d'un discours si plein d'extravagance,
J'en méprise l'auteur, en gardant le silence ;
Et sans lui témoigner la moindre émotion,
Je regarde, & j'écoute avec attention
Tout ce que fait & dit cette Tête légère.
Il appelle à l'instant Doris sa Ménagere.
Elle entre, & lui présente un bouillon succulent,
Qu'il avale aussi tôt, & qu'il trouve excellent.
Il lave après ses mains, les essuye, & se mouche,
Nettoye aussi ses dents, lave ses yeux, sa bouche,
En grimaçant très-fort devant un grand miroir :
Ensuite, se servant d'un coin de son mouchoir,
Il s'en frotte long-tems tout le bas du visage ;
Et puis de ce Carmin dont j'ignorois l'usage,

Je le vois qu'il s'en peint en cinq ou six endroits,
Sur les levres, la jouë, & jusqu'au bout des doigts.
Quand cela fut fini, son Valet, nommé Basque,
Lui met au même instant sur le visage un masque;
Et décapillottant après tous ses cheveux,
Il le peigne, l'essence, & le poudre des mieux.
Narcisse met enfin un habit d'écarlate,
Dont la magnificence étonne, enleve, éclate,
Par la quantité d'or dont on le void couvert;
Et prenant son chapeau garni d'un plumet vert,
Il faut bien-tôt, dit-il, que j'aille à la toilette,
Où je sai que m'attend l'adorable Lifette.
Voici l'heure à-peu-près, Monsieur, que je m'y rends.
Je suis chargé du soin de nouer ses rubans.
C'est moi, tous les matins, qui fait tout auprès d'elle;
Je la sers beaucoup mieux qu'aucune Demoiselle;
Je chauffe sa chemise, & trouffe son manteau;
Je lui donne moi-même un bouillon de gruau;
A mon intention je lui place une mouche;
J'accompagne le luth de quelque air qui la touche,
Et j'obtiens un baiser pour mon remerciement,
Dont le seul souvenir cause un plaisir charmant;
Souvent en cet état je ne me sens pas d'aise.
Pour m'y rendre au plutôt je vai me mettre en chaise.
Adieu. Mais à-propos, j'oubliois un mouchoir.
Ai-je des cure-dents, des mouches, un miroir,
Et mes gans? Je les vois, là, sur ce canapée;

Je

Je fortirois cent fois plutôt sans mon épée,
 Que de ne pas avoir avec moi tout cela.
 Il va jusqu'à la chaise en chantant Là-Là-Là,
 Et me laissant témoin de son ample folie.
 Du moins pour m'en venger, faut-il qu'on la publie.

Dans la Comédie sans Titre.

Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait son vrai nom ?
 De tant de grands Seigneurs dont le mérite brille,
 Combien ont abjuré le nom de leur famille ?
 Si les morts revenoient ou d'en-haut, ou d'en-bas,
 Les Peres & les Fils ne se connoïtroient pas.
 Le Seigneur d'une Terre un peu considérable
 En préfère le nom à son nom véritable :
 Ce nom de Pere en Fils se perpétue à tort,
 Et cinquante ans après on ne fait d'où on sort.

On a dit du Ver à Soye.

*Arte meâ pereo, tumulum mihi fabricor ipse,
 Fila mei fati duco, necemque neo.*

T R A D U C T I O N.

Je bâtis mon tombeau moi-même, étrange sort !
 Je péris par mon art, & je file ma mort.

Un Amant dont la Maîtresse élevoit de ces admirables Insectes, se plaignant en vain de sa rigueur, il lui envoya les Vers suivans, pour lui donner à connoître que les peines qu'il souffroit, & le travail de ces industrieux Insectes, ont un juste rapport ensemble.

S T A N C E S

A

S I L V I E

sur ses Vers à Soye.

Lorsque les derniers Vers, adorable Silvie,
Que je fis sur mes maux, ne vous touchèrent pas,
Je jurai de ne faire aucuns Vers de ma vie;
Mais les vôtres à Soye ont pour moi des appas
Qui m'en font revenir l'envie.

Ils ont avecque moi tant de conformité,
Que je puis dire en vérité,
Qu'ils font de mon amour la vivante peinture.
On voit muer ces Animaux,
Qui prennent de nouvelles peaux;
Les cruels tourmens que j'endure,
Par vous à tous momens changez en de nouveaux,
Sont d'une semblable nature.

Com.

Comme ces petits Vers je grimpe dans les bois,
Je me roule sur la verdure,
Je passe le jour quelquefois
Autour d'une broussaille obscure;
Et là pour faire un Vers entier,
Comme eux je barbouille un papier,
Sans pouvoir rencontrer ni rime ni mesure.
Enfin moins que vos Vers je prens de nourriture.
Mais hélas ! si pour moi vous ne voulez changer,
Comme eux je perdrai le manger.

Ils filent de la soye, & je file une vie
Plus digne mille fois de pitié que d'envie;
Mon mal est tel que je n'en puis guerir.
Comme ces Vers aïlez je m'en vai disparoître;
Mais si la chaleur les fait naître,
Votre froideur me fait mourir.

Lorsqu'on s'est soumis aux fers d'une Inhumaine,
Ces petits Insectes rampans
Enseignent à tous les Amans,
Qu'on ne doit point rompre sa chaîne.
Si-tôt qu'ils ont bâti leur plaifante maison,
Ils y passent leur triste vie,
Et m'apprennent par là, trop charmante Silvie,
Qu'il faut mourir dans ma prison.

Quoi.

Quoique pour voir ma peine terminée,
Régulant sur eux ma destinée,
Dans le tombeau je doive m'enfermer :
A vos yeux ravi de paroître,
Je reviendrois pour vous aimer,
Si comme eux je pouvois renaître.

C'en est trop , prenez les plaisirs
Dont un heureux Hymen peut combler vos desirs,
Et n'attendez pas davantage.
Le tems d'aimer passe toujours ;
Et tandis que dans un jeune âge,
De vos Vers vous filez l'ouvrage,
La Parque file vos beaux jours.

P O R T R A I T

du Ver à Soye.

Je suis le vrai Phœnix qui renaît de sa cendre,
Et sortant du sépulchre où on m'a vû descendre,
Par un étrange sort,
Plus digne de pitié que je ne suis d'envie,
Je n'occupe ma vie,
Qu'à filer lentement la trame de ma mort.

Il ne faut pas disputer avec trop de chaleur contre ses Supérieurs, si on veut se ménager leur pouvoir. Quand on relâche adroitement quelque-chose de son droit, c'est le moyen de se rendre agréable, sur-tout au jeu. Lorsqu'on a l'honneur de jouer avec un Prince, à un jeu où l'adresse a autant ou plus de part que le sort, & qu'on remarque que le Prince joue moins bien, ou que le sort lui est contraire, & qu'il court risque de perdre; dans ce cas, si on fait adroitement & sans qu'il y paroisse du dessein, faire changer le jeu à l'avantage du Prince, on s'attirera son estime & peut-être sa faveur. Les Princes ne sauroient voir de bon œil un homme qui en fait plus qu'eux. Ce n'est pas la perte qu'ils font, qui les chagrine; c'est de voir qu'une personne qui leur est inférieure, soit plus habile qu'eux. Un Courtisan qui jouoit à grande Prime avec un Roi de France, usa de cette politique avec beaucoup d'esprit. Un *Va-tout* étoit fait; le Roi avoit grand flux qui ne pouvoit être gagné que par frédon; l'autre portoit trois cinq, & dit qu'il tiroit à Prime. Le Roi dit : *J'ai donc gagné.* Le quatrième cinq arrive au Courtisan, & lui fait non-seulement prime, mais frédon. Le coup étoit gagné pour lui; mais, comme le Roi avoit dit, *J'ai gagné*, si-tôt que ce Joueur eut apperçu son frédon, il brouilla son jeu dans les écarts, & dit : *Je le quitte.* Ceux qui voyoient jouer, ne purent s'empêcher de témoigner de la surprise; & le Roi qui se douta du coup, demanda ce que c'étoit. A quoi le Courtisan

tifau ne répondit autre chose si-non : *Votre Majesté, Sire, a dit qu'elle avoit gagné, elle ne se trompe jamais.* C'en fut assez pour faire comprendre au Roi ce qui s'étoit passé. Le Courtisan se trouva fort bien dans la suite d'avoir cédé ce coup, qui auroit peut-être chagriné son Maître.

Charles-Quint jouant un jour au Berlan avec un Gentilhomme de sa Cour, en présence de l'Imperatrice & de plusieurs autres Dames, ayant deux Rois en main, il dit en riant : *Je jure par la tête de l'Imperatrice, que je gagnerai le jeu.* Le Gentilhomme qui avoit jeu sûr, & qui par un trits se voyoit assuré du gain, mêla adroitement les cartes, & dit à l'Empereur qu'il lui cedioit le jeu. L'Imperatrice voyant la discrétion de ce Gentilhomme se mit à sourire; ce qui obligea l'Empereur d'en demander la cause; & l'ayant apprise, il pressa le Gentilhomme de lui dire, pourquoi il ne continuoit pas son jeu, puisque la fortune l'assuroit du gain? Il lui répondit galamment : *Que Sa Majesté comme son Maître tenoit lieu d'un troisième Roi, & qu'ainsi il emportoit le plus haut trits.* Cette réponse plut si fort à l'Empereur, qu'il le fit Précepteur de son fils *Philippe* Prince d'Espagne.

Ce n'est pas une chose aussi facile qu'on se l'imagine, que d'user de flatterie à l'égard d'un Prince. Souvent on se perd par une flatterie outrée, parce qu'elle inspire à celui à qui on l'adresse, la pensée qu'on veut le surprendre. Mais la plus adroite & la plus agréable, selon

Ion Mr. le Noble dans son *Ecole du Monde*, est celle qu'on mêle d'une liberté enjouée, qui semble d'abord reprendre quelque-chose dans la personne qu'on flatte ; mais qui en même-tems tourne cette feinte repréhension en une grande louange. Voici ce qu'il rapporte sur ce sujet. Un jour que le jeune *Cambyse* fils de *Cyrus*, donnoit un festin aux Grands de sa Cour, ses Satrapes l'élevant au-dessus du Roi son Pere, *Cresus* Roi de Lydie & homme d'esprit donna un tour merveilleux à ce qu'il vouloit dire, pour rencherir sur la finesse de leurs flateries ; & parlant à son rang, dit : *Qu'ils avoient tort d'élever Cambyse au-dessus de Cyrus, & que pour lui il le trouvoit fort inférieur à son Pere ;* & comme ce discours surprenoit l'Assemblée, & que le Roi lui-même en paroïssoit ému, cet adroit flatteur ajouta : *Qu'il le trouvoit inférieur, en ce que Cambyse n'avoit pas encore fait, comme Cyrus, un fils qui lui ressembloit.*

Un Médecin très-éloquent ayant prononcé devant *Alfonse* une Oraison, dans laquelle il lui avoit donné des louanges extraordinaires ; le Roi lui dit : *Si votre discours est véritable, j'en rends graces à Dieu : s'il ne l'est pas, je le prie de tout mon cœur qu'il me donne les bonnes qualitez que vous m'avez attribuées.*

Quelques personnes s'étant vouées à la mort pour la santé de *Caligula*, cet Empereur les obligea d'exécuter leurs promesses, au lieu de les payer du retour où elles s'étoient attendues.

Un

Un Flateur lisant devant *Alexandre* ce qu'il avoit composé de son Histoire, où il n'y avoit pas moins que de le faire combattre seul contre un troupeau d'Eléphants, dont on lui en faisoit tuer un de chaque coup; ce Conquérant s'en mit tellement en colere, que se trouvant alors au passage d'une riviere, il y jetta le livre, & menaça l'Auteur de l'y faire jeter aussi, s'il ne changeoit pas de langage.

Niger qui avoit été proclamé Empereur à Antioche, répondit à un homme qui demandoit à reciter son Panégyrique: *C'est se moquer de faire l'éloge d'un homme vivant, & sur-tout d'un Empereur. Ce n'est pas le louer, parce qu'il nous fait du bien; mais c'est le flater, afin qu'il nous recompense. Pour moi je veux être aimé pendant ma vie, & loué après ma mort.*

Si les Princes répondoient comme *Caligula*, *Alexandre* & *Niger*, à tous ceux qui les approchent avec l'encensoir à la main: *Les Prodiges de louanges*, pour m'exprimer avec un Auteur moderne(*), prendroient-ils, comme ils font, les Grands pour des Moulins qui ne donnent de la farine qu'autant qu'on leur donne de vent?

Un Médisant a beau s'efforcer à noircir la réputation de quelqu'un par ses mauvais rapports, il ne réussira point, si la vertu & le mérite de celui qu'il veut décrier, sont généralement re-

(*) *Mr. Amelot de la Houffaye* dans sa note sur la 244 Maxime de l'Homme de Cour par *Baltasar Gracian*.

reconnus ; en ce cas la médisance ne sauroit porter aucun préjudice.

Si on ne prêtoit pas l'oreille aux rapports, & qu'on regardât ceux qui se mettent sur le pied d'en vouloir faire, comme des ennemis de la société civile & des perturbateurs du repos public ; on fermeroit la bouche à bien des gens de ce caractère. L'attention avec laquelle on les écoute, les encourage, & sur-tout si on fait paroître qu'on les croit. Mais ne les écoute-t-on qu'indifferemment, & marque-t-on du mépris pour ce qu'ils disent, on les déconcerte si fort qu'on leur ôte l'envie de faire de nouveaux rapports. C'est ainsi que *Théagene* en usa. Quelqu'un lui vint dire qu'on ne l'avoit pas épargné dans un lieu où il s'étoit trouvé, & qu'on avoit dit de lui mille choses qui lui auroient donné du déplaisir, s'il les avoit ouyes. *Théagene*, homme plein d'esprit & d'une véritable probité, reçut ce rapport d'une manière à surprendre celui qui le lui avoit fait. Il lui dit : *Si on me connoissoit bien, Monsieur, on en pourroit dire beaucoup plus, sans que je fusse en droit de me fâcher. Je suis extrêmement obligé à ceux qui parlent ainsi de moi en mon absence ; s'ils en parloient en ma présence, comme ils le pourroient, je rougirois de honte & de confusion. Je vous prie de leur en marquer ma reconnoissance.*

Euthime vint dire à *Maxence*, qu'on l'avoit mis en jeu dans une compagnie, & que ses manières d'agir en de certaines rencontres, avoient été fort relevées & condamnées. Il

répondit : *Qu'il étoit bien obligé à ceux qui prenoient soin de remarquer ses défauts, & qu'il tâcherait de s'en corriger.*

Thémiste étant en compagnie , *Mordan* le tira à part pour lui dire qu'un de ses amis avoit bien manqué de jugement dans une rencontre, qu'il ne racommoderoit jamais ce qu'il avoit gâté, & qu'il lui vouloit apprendre le détail de cette fâcheuse affaire. Comme il se mettoit en état de la conter , *Thémiste* lui fit ce compliment qui le surprit, & qui ne lui plut gueres : *Il y a déjà du tems que je me suis mis en possession de n'entendre jamais parler mal de personne. Si vous avez quelque-chose de bon à me dire de mon ami , je l'écouterai avec plaisir ; sinon , je vous prie de me dispenser d'une audience qui me feroit de la peine, & qui me donneroit du chagrin.*

Un homme mal-intentionné voulant brouiller *Platon* avec un de ses Disciples , lui dit que ce Disciple avoit tenu des discours désavantageux de son Maître. *Je n'en crois rien,* repliqua *Platon*, *& on auroit bien de la peine à me persuader qu'un homme que j'aime de si bonne foi, eût l'ame assez lâche pour me décrier, comme vous le dites. Mais voyant que l'autre appuyoit par de grands sermens ce qu'il avoit avancé : Il faut,* reprit *Platon*, *que j'aye effectivement les défauts dont vous me parlez ; & celui que vous voulez me rendre suspect, a jugé à propos qu'on m'en avertit.*

Une Femme grande parleuse,
 Vint à l'Empereur *Gratien*,
 Et lui dit, faisant la pleureuse:
 Seigneur, je suis bien malheureuse,
 Mon Mari mange tout son Bien;
 Contre moi sans sujet à toute heure il s'emporte,
 Et me méprise au dernier point;
 Il voudroit que je fusse morte.
 Mon teint étoit fleuri, j'avois de l'embonpoint...;
Hé, dit l'Empereur, *que m'importe?*
Cela ne me regarde point.
 Ce n'est pas encor tout, Seigneur, ajouta-t-elle:
 Mon Epoux, homme sans cervelle,
 De votre Majesté parle irrévéremment,
 Et médit du Gouvernement;
 Car il faut qu'il morde, ou qu'il pince,
 Ce sont là ses plus doux ébats.
 De vos fameux exploits il ne fait point de cas.
Que vous importe, dit ce Prince?
Cela ne vous regarde pas.

Un Chevalier vint avertir un grand Seigneur, qu'un certain homme médisoit de lui devant tout le monde: *J'aime mieux*, répondit ce Seigneur, *qu'une seule personne médise de*
 D 2 *moi*

moi devant tout le monde , que si tout le monde parloit mal de moi à une seule personne.

Quelqu'un ayant rapporté au Poète *le Tasse*, qu'un homme qui s'étoit déclaré son ennemi, médisoit de lui en tous lieux ; *le Tasse* répondit dans le même goût.

Ce n'est point par des grimaces extérieures, ni par des protestations d'amitié, qu'un véritable ami se fait connoître. Tous ces dehors affectez cachent souvent bien de la tromperie. C'est ce que ce même Poète donna un jour spirituellement à connoître à un homme qui voulant lui faire croire qu'il étoit de ses amis , contre l'opinion de tout le monde, demeura le dernier dans un bateau avec lui, pour lui aider à descendre. *Le Tasse* plein d'esprit connoissant son dessein, lui dit : *Ce n'est point pour descendre, Monsieur, que je voudrois être aidé, c'est pour monter.* Ils étoient tous deux à la Cour d'*Alfonse* dernier Duc de Ferrare ; & *le Tasse* favoit que l'autre jaloux de sa fortune, lui nuisoit en toutes rencontres autant qu'il le pouvoit.

Un homme d'honneur & de probité ne veut jamais de mal à celui qu'il fait être envieux & jaloux de sa fortune. C'est une pensée de l'Auteur des *Réflexions sur les Défauts des Hommes* &c. Voici l'exemple qu'il en donne.

Quelqu'un ayant dit un jour au même fameux Poète Italien, qu'il avoit une occasion favorable de se venger d'un homme qui par
en-

envie & par jalousie lui avoit rendu mille mauvais services, il répondit : *Ce n'est pas le bien, la vie, ou l'honneur que je désire ôter à cet Envieux, c'est seulement sa mauvaise volonté.* Bel exemple d'une modération dont peu de personnes sont capables !

Lorsque quelqu'un entreprend de nous tourner en ridicule par ses railleries, on ne fau-
roit mieux montrer qu'on est véritablement sage, qu'en se taisant, & en montrant qu'on ne s'en formalise point. Un homme ayant raillé d'une manière fort desobligeante *le Tasse* en sa présence, il demeura dans un silence qui étonna le Railleur. Un autre de la compagnie dit d'un ton assez haut pour être entendu, qu'il falloit être fou pour ne pas parler dans de semblables occasions. *Vous vous trompez*, répondit le Tasse, *un Fou ne sait pas se taire.*

C'est ainsi que M. X. en usa dans une pareille rencontre. On faisoit cent railleries de lui; on le traitoit d'homme sans cervelle & sans jugement. Tous ceux avec qui il étoit, furent surpris, lorsqu'ils remarquèrent qu'il ne s'en offensoit pas; mais pour faire cesser cette surprise, il leur apprit que *Sénèque* avoit coutume de dire : *Qu'il falloit naître Roi, ou Fou; que n'étant pas un Roi, il s'étoit trouvé obligé de s'accommoder de l'autre titre; & qu'ainsi celui qui l'avoit traité de Fou, n'avoit pas tant de tort qu'ils pensoient.* Cette réponse fit rougir ceux qui se l'étoient attirée, & donna une haute idée de la modération & de la vertu de celui qui l'avoit faite.

P A S S E - T E M S

P L A T O N

E T

S E S A M I S.

Les Amis.

Thersite à vos dépens ose se divertir ;
Ne punirez-vous point ce Railleur téméraire ?

Platon.

Le Sage attentif à bien faire ,
Punit ses Détracteurs en les faisant mentir.

La Duchesse d'Aiguillon se plaignit un jour à la Reine, que Madame de *St.-Chaumont* lui avoit reproché, qu'elle avoit eu cinq ou six enfans du Cardinal de *Richelieu* son Oncle. Sur quoi Mr. de *Charost* prenant la parole : *Eh quoi !* dit-il, *ne savez-vous pas , Madame , que de tout ce qui se dit à la Cour , il n'en faut croire que la moitié ?* Quelle Apologie de la conduite de la Duchesse d'Aiguillon ! On n'y regarde pas de si près dans les Cours.

AGREABLE.
EPIGRAMMES,

ou

BONS-MOTS

en Vers.

EPIGRAMME.

*Paul vend sa maison de Saint-Cloud,
A maints Créanciers engagée :
Il dit par-tout qu'il en est fou ;
Je le croi, car il l'a mangée.*

AUTRE.

*Montmaur plus goulû qu'un pourceau ,
L'autre jour mordit un rousseau ,
Et le vouloit manger en somme.
Et ce qu'il en faisoit , dit-on ,
Etoit à cause que cet homme
Sentoit l'épaule de mouton.*

LE NOBLE PRELAT.

*Un jour de fête un Prélat d'importance ,
Mais un Prélat de sa haute naissance*

Fort entêté, pour faire honneur au Saint
 Difoit la Messe, & tel qu'on le dépeint,
 Vouloit du Peuple & respect & silence;
 Lors dans l'Eglise entendant quelque bruit,
 Qui lui parut profaner sa noblesse,
 Fort brusquement il se retourne, & dit:
Feriez-vous pis, Peuple vil & maudit,
Quand un Laquais diroit ici la Messe.

LE SOULIER RONGÉ.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé
 Raconter à Caton, que la nuit précédente
 Son soulier des souris avoit été rongé,
 Chose qui lui sembloit tout-à-fait effrayante.
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits,
Cet accident en soi n'a rien d'épouvantable :
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
C'auroit été sans doute un prodige effroyable.

Cicéron rapporte qu'un homme effrayé aussi
 d'avoir trouvé un serpent entortillé autour
 d'un bâton, alla consulter un Interprète de
 prodiges, qui lui répondit : *C'auroit été un bien*
plus grand prodige, si le bâton avoit été entortillé
autour du Serpent. C'est-là sans doute la
 meilleure manière de faire revenir certaines
 gens, qui ont encore aujourd'hui des idées ri-
 dica-

AGREABLE.

dicules & superstitieuses sur des événemens
fortuits & très-naturels.

A JEAN.

Ma foi, *Jean*, vous avez raison,
De nommer moitié votre Femme ;
Car, lorsque vous sortez hors de votre maison,
S'il vient quelque galand lui témoigner sa flamme,
Et qu'il ait comme vous part à son amitié,
Elle n'est à vous qu'à moitié.

L'AMITIE DE LISIS.

Lisis parlant de son Rouffin,
Dit un jour à son Médecin,
Qu'il l'aimoit d'un amour extrême.
Le Médecin, pour l'animer,
Lui répond : *C'est bien fait d'aimer*
Votre Prochain comme vous-même.

L'IGNORANT CURE.

En faisant sa visite, un Evêque assuré
De l'ignorance d'un Curé,
Lui demanda d'un ton de Maître,
Quel Ane de Prélat l'avoit pu faire Prêtre.

L'autre d'un ton humble & civil :

C'est vous, Monseigneur, lui dit-il.

L'AVOCAT HABILE.

Hier d'un grand Avocat j'accusois la malice,
Qui fait contre le Droit employer l'artifice :
Il répond brusquement : *As-tu le sens-commun ?*
C'est un point décidé par tous les hommes sages ;
Que la Raison humaine a beaucoup de visages ;
Et pour moi, me dit-il, j'en voi toujours quelqu'un

B L A I S É.

Hier Blaise achetant du foin,
Demandoit avec grand soin :
Est-ce bonne ou mauvaise herbe ?
Un Palfrenier gros & gras
Lui répond d'un ton superbe :
Goûtes-en, tu le sauras.

LE CHANDELIER SANS

LUMIERE.

Un Chandelier qu'un procès criminel
Avoit réduit en des tranfes mortelles,

A G R E A B L E.

56

En accusoit un Fripon solennel
Qui lui donna des avis infidelles;
Mais un Gaillard lui répondit d'un coin :
Croira-t-on bien qu'un Faiseur de chandelles
A pu manquer de lumière au besoin?

L A B A B I L L A R D E.

Auteurs qui blâmez *Louison*,
Lorsque vous l'appellez *Oison*,
Vous me semblez déraisonnables;
Mais considérant son caquet,
Je vous trouverois pardonnables,
Si vous la nommiez *Perroquet*.

E P I G R A M M E.

Vous commettez un grand abus,
En prenant *Bordier* pour *Phœbus*:
Il est trop mal dans sa fortune,
Pour souffrir ces comparaisons;
Car *Phœbus* a douze maisons,
Et le *Coquin* n'en a pas une.

A U T R E.

Moins rouge du péché que rouge de son fard,
J'ai renoncé, disoit *Livie*

Avec

Avec un modeste regard,
 A tout ce qui plaît dans la vie,
 Et j'en prens les Dieux à témoins;
 Quand *Martin* répondit : *Ma bonne Créature,*
Tu n'as pas fait vœu pour le moins,
De renoncer encor à la peinture.

D E M O S T H E N E

A M O U R E U X ,

C O N T E .

Jadis, dans Corinthe, une Dame
 Étoit des attraits que chacun admiroit;
 Attraits dignes de toucher l'ame
 Des Dieux qu'alors on adoroit.
 Qui ne croiroit d'abord qu'une Beauté pareille
 Pour ses Amans n'eût beaucoup de fierté?
 Cependant on feroit grand tort à sa bonté;
 A tous elle prétoit l'oreille,
 Ou si quelqu'un en étoit rebuté,
 Il ne devoit, de ce malheur extrême,
 Se prendre qu'à foi-même,
 S'accusant d'être avare, ou bien d'être indigent.
 Lâchons le mot enfin, la Belle aimoit l'argent.
 Le Docte & fameux *Demosthene*

Crut, que sans un pareil secours
 Il s'en feroit aimer sans peine,
 Lui qui persuadoit toujours.
 Mais son éloquence fut vaine,
 On ne lui fait grace de rien ;
 Et le traitant comme un autre homme,
 On lui demande une assez grande somme
 Pour prix d'un secret entretien.
 Surpris d'une telle demande,
 Il fuit, disant : *Je ne puis consentir*
D'aller donner une somme si grande,
Pour n'acheter au fond qu'un repentir.
 Moralisons un moment sur ce Conte ?
 Notre Orateur n'avoit donc point de honte
 De contenter sa passion,
 Et ce n'est qu'à son avarice
 Qu'il dût sa modération.
 Quand nous nous défaisons d'un vice,
 Souvent nous ne faisons au fond,
 Que changer seulement de genre de foiblesse ;
 Et cependant nous en voulons
 Faire honneur à notre sagesse.

La description qu'on va lire, a paru fort ingénieuse. Elle est énigmatique & paroît difficile à comprendre ; elle est cependant tout-à-fait juste. On en jugera ; la voici.

„ Il y a présentement ici un Prophete vétu
„ d'une robe de toutes sortes de couleurs, la-
„ quelle n'a point de couture, quoiqu'elle
„ soit de plusieurs pièces. Elle n'est ni de fil,
„ ni de coton, ni de soye, ni de laine, ni de
„ poil ou de peau d'aucun animal, & elle
„ n'est point faite de main d'homme. Je
„ ne sai ce que ce prétendu Prophete peut
„ avoir de commun avec les Sectateurs de la
„ ridicule Opinion des pré-Adamites; mais
„ on fait courir le bruit que ceux dont il tire
„ son origine, ont précédé Adam. Il porte une
„ couronne sur sa tête, & il n'est point marié
„ quoiqu'il ait plusieurs femmes. Elles vi-
„ vent toutes avec lui sans jalousie, tant il
„ établit un bon ordre entre elles. Il est très-
„ sobre, ne vivant pour l'ordinaire que du
„ rebut des Chiens. Il méprise l'or & l'ar-
„ gent, & n'en a jamais fait aucun cas. Il va
„ toujours pieds nuds aussi-bien l'Hyver que
„ l'Été, & il marche fort gravement. On ne
„ m'a pu dire de quelle croyance il étoit;
„ mais il est certain qu'il commence à rendre
„ les louanges à Dieu dès la nuit, & avant le
„ lever du Soleil. Il les continue presque à
„ toutes les heures du jour; & malgré ce soin
„ il ne pratique point l'humilité, au contraire
„ il est courageux & fier. Ceux qui se connois-
„ sent en physionomie, prétendent qu'il court
„ risque de ne point mourir de sa mort na-
„ turelle, mais d'une mort violente.

Lecteur, si cette Enigme est pour toi difficile,
Et si pour l'expliquer ta peine est inutile,
Ne t'amuse pas plus long-tems,
Le Coq en est le véritable sens.

EPI T A P H E S.

D'un Cocu.

Ici gît *Nicolas Tuyau*,
Qui de trois Femmes fut (*) Huyau;
Il étoit né sous chel (†) Plateme,
Qu'il l'eût été del quatriéme.

De deux Freres Cocus, par Boursault.

Ci dessous gît le corps usé
Du Lieutenant-Civil *Rusé*,
Auquel il coûta maint écu
Pour être déclaré Cocu.
A son Frere il n'en coûta rien,
Et si pourtant il l'étoit bien.
De ce nombre il en est assez.
Priez Dieu pour les Trépassés.

(*) Cocu en Picard.

(†) Planète.

D'une Femme fidèle, par Mr. Lebrun.

Ci gît une Femme fidelle,
 Toi qui lis les Vers que voici,
 Crois-tu que la tienne soit telle
 Qu'a toujours été celle-ci ?

D'une bonne Femme.

Ci gît, & chacun s'en étonne,
 Une Femme qui fut fort bonne.
 On fit pour la sauver cent efforts superflus.
 Son Epoux a raison d'en être inconsolable ;
 Cette perte est irréparable,
 A present on n'en trouve plus.

Sur le même sujet.

Ici gît le corps d'une Belle,
 Que l'amour d'un Mari réduisit au trépas.
 Ce qui doit étonner, c'est de voir en ce cas
 La premiere mode nouvelle,
 Que le Beau-Sexe n'aime pas.

D'une méchante Femme.

Ci gît ma Femme. Ah ! qu'elle est bien
 Pour son repos & pour le mien !

D'une

*D'une Mere paresseuse dont les Enfans
ne valaient rien.*

Ci gît l'Oisiveté, la Mere de tous Vices.

D'un mauvais Mari.

Ci gît *Colas*, Dieu veuille avoir son Ame,
Feu batteur d'or & de sa Femme.

D'un Ouvrier en Soye.

Ci gît le corps de *Paul Arnout*,
Ouvrier en soye, & puis c'est tout.

De Mr. de Langre.

Monsieur de Langre est mort Testateur olographe ;
Et vous me promettez si j'en fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui lèguez à cet effet :
Parbleu l'argent est bon dans le siècle où nous som-
mes ;

Comptez toujours : *Ci gît le plus méchant des hommes.*

De Passerat, par lui-même.

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille.
Il croit qu'il se reveillera,
Quand la trompette sonnera.

S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
 Qui ai toujours aimé la paix & le repos;
 De peur que rien ne pèse à ma cendre, à mes os,
 Amis! de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

*Du satyrique Regnier, aussi par
 lui-même.*

J'ai vécu sans nul pensément,
 Me laissant aller doucement
 A la bonne Loi naturelle;
 Et je m'étonne fort pourquoi,
 La Mort pensa jamais en moi,
 Qui ne pensai jamais en elle.

On lit dans les *Poësies de Mr. de la Mon-
 noye*, qu'un galant - homme qui avoit passé sa
 vie à faire des visites, fit là-dessus, peu de
 tems avant sa mort, le Quatrain suivant pour
 être gravé sur sa tombe.

Ci gît qui d'un air enjoué,
 L'ame de tout soin franche & quite,
 Dit en mourant : Dieu soit loué,
 Je ne ferai plus de visite.

D'un Avocat.

Ci gît qui ne cessa d'étourdir les humains,
Et qui dans le Bareau n'eut relâche, ni pause;
Le meilleur droit du monde eût péri dans ses mains,
Aussi contre la mort perdit-il pas sa cause?

*D'un Gentilhomme qui avoit été Bénéficier,
& qui fut tué à la guerre.*

Ci gît, qui pour atteindre un éternel renom
Dedans le champ de Mars engagea sa franchise;
Passant, assure-toi, s'il est mort d'un Canon,
Que ce n'a pas été du Canon de l'Eglise.

Il n'auroit pas encor éprouvé le malheur
Qui fait passer aux morts la fatale riviere,
S'il eût aussi bien su ménager sa valeur,
Comme il savoit jadis épargner son Bréviaire.

Passant, pour éviter la rigueur de son sort,
A deux genoux ici dis lui des Patenôtres,
Parce que son Printems eût évité la mort,
S'il eût pris du plaisir à prier pour les autres.

D'un grand Seigneur.

Ci deffous gît un grand Seigneur,
 Qui de son vivant nous apprit,
 Qu'un homme peut vivre fans cœur,
 Et mourir fans rendre l'esprit.

D'un Courtifan.

Ci gît un Courtifan qui d'efpoir fe reput,
 Jadis il sentoit bon, & maintenant il put.

D'un Médecin

Ci gît par qui les autres gifent.

Du Cardinal de Richelieu.

Quand *Armand* vit le Diable à l'entour de fa couche,
 Qui guettoit son esprit au sortir de fa bouche,
 Il conçut dans son cœur un généreux deffein;
 Et pour tromper encor à son heure dernière,
 Ce rusé Cardinal demanda le bassin,
 Et rendit finement son ame par derriere. (*)

(*) Voyez l'Epitaphe du Cardinal *Manarin* à la p. 258. du Tome I. de ce Recueil.

Du Cardinal D B*.*

Grandeurs, Pouppe, plaisirs, qu'êtes-vous devenus?

D* B* qui devoit à Venus,
Malgré sa naissance commune,
Son Ministère & son Chapeau,
Est descendu dans le tombeau
Par l'endroit qui fit sa fortune.

*D'un Homme qui se croyoit doué de quali-
tez qu'il n'avoit pas, par Mr.
Despreaux.*

Ci gît justement regreté
Un savant Homme sans science,
Un Gentilhomme sans naissance,
Un très-bon Homme sans bonté.

*D'un Homme vain & dont tous les discours
étoient fades, par Mr. Regnier
Desmarais.*

Ci dessous gît empaqueté
Un Homme en qui se rassemblerent,
En qui toujours de pair allerent
La Fadeur & la Vanité.

Gare, qu'en cette étroite tombe
 Il ne crève comme une bombe;
 Il rempliroit l'air de Fadeur
 A nous faire faillir le cœur.

D'un Poëte.

Ci gît, dont s'il te prend envie
 De connoître quel fut son sort;
 Il fit des Vers durant sa vie,
 Comme il en fait après sa mort.

Du Pauvre Etienne Baluze.

Il gît ici le Sire *Etienne*,
 Il a consommé ses travaux:
 En ce monde il eut tant de maux,
 Qu'on ne croit pas qu'il y revienne.

*D'un autre Auteur qui mourut
 pauvre.*

Ici gît qui cessa de vivre,
 Accablé de froid & de faim,
 Ne pouvant pas assez soudain
 Achever & vendre son Livre,
 Pour avoir du bois & du pain.

D'un

*D'un Homme qui se pendit de desespoir
d'avoir perdu son Bien, par Mr.
Lebrun.*

Ci gît (gardons-nous de le fuivre)
Qui se pendit, trop convaincu
Que l'on avoit assez vécu,
Quand on n'avoit plus de quoi vivre.

*D'un fameux Cabaretier,
par le même.*

Cabaretiers, Bûveurs, vous que Bacchus gouverne,
Prenez le deuil, *Grégoire* est mort;
Vous ne le verrez plus briller à la taverne,
Plaignez son déplorable sort.
En expirant, à sa bouteille
Il fit les plus tendres adieux;
Il regretta sa liqueur sans pareille,
Des pleurs coulerent de ses yeux.
Passans, sous ce marbre funebre
Gît ce *Grégoire* si célèbre;
C'étoit pour vivre qu'il bûvoit,
C'étoit pour boire qu'il vivoit.

D'un Savant , Ivrogne.

S** meurt après un festin
 Dont excellent étoit le vin.
 Comme il étoit un bon Ivrogne,
 Il doit paroître assez content
 D'être enterré dans la Bourgogne,
 Près du bon vin qu'il aimoit tant.

Un homme qui faisoit mettre son attirail
 bacchique sur une table de marbre , ordonna
 qu'elle lui servît de tombe après sa mort avec
 cette Inscription :

Ci gît deffous qui but deffus.

D'un Gourmand.

Ici gît qui mangea Brouage,
 Et puis son domaine engagea.
 Il eût bien mangé davantage;
 Mais la verole le mangea.

Sur le même sujet.

Ici gît un Gourmand insigne
 Dont l'exercice le plus digne
 Fut de manger tous propos;

Se voyant réduit à l'extrême,
Il auroit mangé la mort-même,
Mais il n'y trouva que des os.

De Jean le Veau.

Ci gît le jeune *Jean le Veau*,
Qui en sa grandeur & puissance
Fût devenu bœuf ou taureau;
Mais la Mort le prit dès l'enfance.
Il mourut Veau par déplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf;
Car on dit, vû sa corporance,
Que c'eût été un maître Bœuf.

Cette Epitaphe dont *Marot* est l'Auteur,
m'en rappelle une autre que ceux de la suite
du Comte de *Brederode* firent jadis en La-
tin pour le Marquis *Vitelli*, qui étoit aussi
fort gros, & qu'on tenoit de plus pour Athée.

*O Deus omnipotens! crassi miserere Vitelli,
Quem mors preveniens non finit esse bovem.
Corpus in Italid est, tenet intestina Brabantus,
Ast animam, nemo. Cur? quia non habuit.*

„ O Dieu tout-puissant! ayez pitié du gros
„ *Vitelli* ou *Le Veau* (*), qu'une mort préma-
E 5 „ turée

(*) Pour parler Grammaire, *Vitelli* est aussi le génitif
du mot Latin *Vitellus*, qui signifie en notre Langue
un *Veau*, un petit *Veau*.

„ turée a empêché de devenir *Bauf*. Son
 „ corps a été enterré en Italie ; les entrail-
 „ les sont quelque part dans le Brabant ; mais
 „ son ame n'est nulle part , parce qu'il n'en
 „ avoit point. „ Au reste le Marquis *Vitelli*
 étoit si gros & si gras, qu'il falloit échancrer la
 table où il mangeoit, & qu'il se faisoit bander le
 ventre quand il vouloit marcher. Je dois cette
 remarque aux *Mémoires pour servir à l'Histoire*
de Hollande par le Sr. Du Maurier.

D'un Avare.

Ci gît qui se plut tant à prendre,
 Et qui l'avoit si bien appris,
 Qu'il aima mieux mourir que rendre,
 Un lavement qu'il avoit pris.

Sur le même sujet.

Ci gît dessous ce marbre blanc.
 Le plus vilain homme de Rennes,
 Qui mourut tout exprès le premier jour de l'an,
 De peur de donner les Etrennes.

D'un Prodigue.

Ci gît le prodigue *Airanci*,
 Ce glouton qui mourut plus gueux que les Apôtres,
 Ne mangera-t-il point la terre où le voici ?
 Il en a mangé beaucoup d'autres.

D'un

D'un Fourbe.

Ci gît à qui malice & fraude étoit commune;
Dieu veuille avoir son ame, au cas qu'il en eût une.

*D'un Honnête-homme, quoique Sergent &
Normand, par l'Auteur de Rome,
Paris, & Madrid ridicules.*

Ci gît qui n'eut jamais d'égal;
Puisque pendant le cours d'une assez longue vie,
Il fut Sergent, rousseau, natif de Normandie,
Et ne fit pourtant aucun mal.

*D'un Homme qui reconnoît le néant
de la Vie.*

Nud du Ciel je suis descendu,
Et nud je suis sous cette pierre:
Donc pour avoir vécu sur terre,
Je n'ai ni gagné ni perdu.

*D'un célèbre Voyageur, par Mr.
Lebrun.*

Celui qui gît sous cette pierre,
Fut un Voyageur curieux;
Il avoit vû toute la Terre,
Il lui manquoit de voir les Cieux.

D'un

D'un Ignorant, par le même.

Sous cette Epitaphe repose
Un ignorant nommé *Lanon* ;
Et qui favoit si peu de chose,
Qu'à peine favoit-il son nom.

POUR UNE BELLE VIVANTE

Et pleine de santé, laquelle ayant demandé
qu'on lui fît son Epitaphe, un Cavalier qui
ne lui avoit encore parlé de sa passion que
par ses regards, prenant cette occasion de
se déclarer, il lui dit en montrant son
cœur :

Ci gît, *Iris*. Ce cœur où cette Belle
Repose avec tous ses attraits ,
N'est-il pas un tombeau pour elle ?
Elle n'en sortira jamais.

Epitaphe d'une Vieille, rapportée en latin par *Papyre Masson*, & tirée de l'Eglise Cathédrale de Bayeux. Ce sont les Chanoines qui parlent avec la simplicité & la bonne foi du vieux tems.

La vieille Femme à Maître *Jacqués*
Trépassa le beau jour de Pâques.

Pour

Pour la fourrer ici dedans,
En ce tems de jouïſſance,
Il nous fallut, malgré nos dents,
Tronquer un repas d'importance,
Onc ne le pûmes achever;
Dont deuil plus cuisant nous oppille,
Que ſi nous avions vû créver
Toutes les Vieilles de la Ville.

D'une laide Dame, par un Anonyme.

Ci gît qui peut avoir l'avantage inconnu
De ne jamais ſervir aux Vers de nourriture;
En dûſſent-ils créver, ſ'ils la voyoient à nu,
Ils n'oſeroient toucher cette horrible figure.

*Vers ſur la mort de cette laide Dame,
par le même.*

La male mort, de ſa faux meurtrière,
A de ſon long étendu dans la biere,
Dame A **, qu'on vit de ſon vivant
Trotter toujours, & toujours griffonnant.
En moins de rien ſa diligente plume
Sur le Public décoloit un volume.
Satyre, encens, tout lui fut bon; ſur-tout
Elle avoit grace de coudre bout-à-bout
Des Contes bleux, Vers en proſe, Amourettes,
Joyeux

Joyeux Recits, & gentilles Sornettes.
 Pour couronner tant d'écrits importants,
 La bonne Dame, enfin sur ses vieux ans,
 Nous recueillit avec un soin immense
 La fine fleur des Sottises du tems,
 Dont elle fut vendre la quintessence.

Antoine de Rossi, Milanois, excellent Sculpteur de son tems, dit à un Jeune-homme édenté qui se vouloit mêler de plaisanter avec lui: *Je ne m'étonne pas, mon enfant, que tu ayes peu de dents; car elles sont tombées de honte d'entendre sortir tant de sottises de ta bouche.*

Une Galeuse disoit en jouant aux cartes: *Hà, que j'ai une belle main! Oui, si elle n'étoit pas gâtée*, repliqua quelqu'un qui perdoit.

Que vaut votre Cure? disoit un Evêque à un Curé: *Autant que votre Evêché, Monseigneur (c'est-à-dire l'Enfer, ou le Paradis)* répondit le Curé.

Quelqu'un ayant fait mettre sur la porte de sa maison cette inscription: *Que rien de mauvais n'entre par ici*; Diogène demanda: *Par où donc entre le Maître?*

Quelqu'un jettant des os à ce Philosophe comme à un chien, il alla pisser contre lui, disant: *Je veux te montrer que je suis tel que tu crois.*

Passant un jour devant la maison d'un nouveau Marié qui avoit fait mettre sur sa porte cette inscription: *Arrière d'ici le mal*; il dit: *Après la mort le Médecin.*

S'É-

S'étant fâché un jour contre sa Sœur, quelqu'un lui représenta que la colere où il s'étoit abandonné, ne s'accordoit pas avec la Philosophie dont il faisoit profession. A quoi il répondit : *Qu'il ne vouloit pas mettre cette vertu en pratique pour une femme.*

Son Pere ayant été banni de Sinope, pour avoir fait de la fausse monnoye, *Diogène* eut le même sort, quoiqu'il ne fût pas complice du même crime. Le Juge lui ayant prononcé sa sentence en ces termes : *Les Magistrats de Sinope vous condamnent à sortir de la Ville, & à n'y jamais rentrer ;* il répondit : *Et moi, je les condamne à y demeurer toujours.* Par-où il donnoit à entendre que ceux qui demeuroident dans un lieu tel que Sinope, étoient plus à plaindre que lui qui alloit à Athènes, où il auroit le plaisir de converser familièrement avec ce qu'il y avoit de plus poli dans toute la Grèce.

Exilé de Sinope il n'emmena avec lui qu'un Esclave nommé *Manès* qui l'abandonna. Comme on lui conseilloit de faire courir après ce lâche Domestique : *Il seroit honteux*, dit-il, *que Manès pût se passer de Diogène, & que Diogène ne pût se passer de Manès.*

Un jour qu'on vantoit devant lui le bonheur de *Callisthène* qui avoit accepté la table d'*Alexandre*, il dit : *Je trouve ce Philosophe malheureux de ne manger que quand Alexandre aura appetit.*

On dit que Diogène ,
 Philosophe d'Athènes ,
 Vivoit dans un tonneau.
 Cela nous signifie ,
 Que la Philosophie
 Ne s'apprend pas dans l'eau.

Vous pouvez avec justice m'accuser de changement , disoit un Espagnol à sa Maîtresse , puisque tous les meubles qui étoient dans ma maison , sont à présent dans la vôtre.

On rapport du Poète *Théophile* , qu'étant allé chez un grand Seigneur , où il y avoit un homme qu'on disoit fou & par conséquent Poète , il fit cet impromptu :

J'avoueraï avec vous
 Que tous les Poètes sont fous ;
 Mais sachant ce que vous êtes ,
 Tous les fous ne sont pas Poètes.

Un Capitaine avoit une jambe de bois qu'il tenoit toujours bottée ; un boulet de Canon la fracassa. Ce que les Soldats voyant ils crièrent : Un Chirurgien pour le Capitaine. *Non , non ,* leur dit-il , *un Menuisier suffira.*

Ceux qui aiment les railleries enveloppées , approuveront-ils ce que dit un jour un Plaisant , pour se moquer d'un homme qui s'en faisoit peut-être un peu trop accroire , & qui se piquoit mal-à-propos d'être de qualité ? Son Pere avoit

avoit été Maître-d'Auberge, au reste fort honnête-homme & de belle humeur. Pour désigner son emploi en mots couverts, le Plaisant dont je parle, disoit: *Que c'étoit un fort galant-homme, qu'il recevoit bien les gens, & que sa maison étoit ouverte à tout le monde.*

Un Avocat représentant dans un plaidoyé sa Partie adverse, & faisant des mains comme s'il l'eût couchée en joue, le Président lui dit agréablement: *Haussiez le bout, Avocat, vous blessez la compagnie.*

Henri IV. dit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne: „ *Qu'il avoit dessein d'aller avec son Armée en Italie, déjeuner à Milan, entendre la Messe à Rome, & dîner à Naples.* „ L'Ambassadeur répondit: *Si V. M. va si vite; elle pourra bien être à Vêpres en Sicile.*

La galanterie & la civilité ont cet avantage, que toute la gloire en reste à leurs Auteurs. C'est pour cela qu'un Philosophe répondit à un de ses Amis, qui lui disoit: *Quoi, tu salues un homme qui ne te rend pas le salut? Ce n'est pas un deshonneur à moi d'être plus civil qu'un autre.*

Un Railleur parlant du Pere de *Drianiste* qui étoit Messager, disoit: *Qu'il étoit un bon homme, homme de Lettres, & un homme qui alloit toujours son grand-chemin.*

Après la mort de *Barnevelt*, ses enfans firent une conspiration contre le Prince *Maurice*. L'aîné ayant été pris, Madame de *Barnevelt* demanda audience à ce Prince, pour le prier de lui accorder la grace de son Fils; parce qu'en

qualité de Stathouder il en avoit le pouvoir. Ce Prince ne refusa pas audience à cette Dame; mais il n'eut point d'égard à sa priere, & lui dit, qu'il étoit surpris de la voir demander grace pour son Fil, jelle qui ne l'avoit point demandée pour son Mari. La Dame sentant fort bien par ce compliment, qu'elle n'obtiendrait rien, lui repartit : *Qu'elle n'avoit pas demandé grace pour son Mari, parce qu'il étoit innocent; mais qu'elle la demandoit pour son Fils, parce qu'il étoit coupable; & elle se retira aussitôt.*

Un Médecin, homme d'esprit & d'une humeur bouffonne, devoit manger à la Table d'un Electeur. Ce Prince qui le vouloit embarrasser pour se divertir, avoit ordonné qu'on ne lui donnât point de cuillier. On servit de la soupe, & l'Electeur invita le Médecin à en manger aussi. Celui-ci s'excusa du mieux qu'il put; mais l'Electeur pour lui ôter tout prétexte, dit : *Fripon qui ne mangera de la soupe.* A cette menace le Médecin prit un pain, le creusa, y mit la fourchette, & s'en servit comme d'une cuillier. Quand la soupe fut mangée, il mordit dans cette croute de pain, & dit aussi : *Fripon qui ne mange sa cuillier.* On s'entre-regarda, l'Electeur avoua être payé, & l'imagination du Médecin divertit la compagnie.

Un Roi des Indes avoit tant d'autorité sur l'esprit de ses Sujets, qu'il se vantoit : *Que les feuilles des arbres dans ses Forêts, n'osoient se mouvoir que par ses ordres.*

Le

Le Philosophe *Thalès* disoit, qu'il n'y avoit point de différence entre la vie & la mort; parce que l'une & l'autre sont naturels aux hommes, & qu'il n'y a pas plus de mal à mourir qu'à vivre. Sur quoi quelqu'un lui dit: Pourquoi ne meurs-tu donc pas? *Parce*, répondit-il, *que la mort vient bien sans qu'on la cherche.*

Deux Banquiers qui passoient pour n'avoir pas la conscience fort délicate, ayant fait venir un Musicien pour leur enseigner la Musique, ils lui montrèrent un tableau où étoit représenté un Flamand tenant un verre de vin à la main & un livre ouvert devant lui. Un de ces Banquiers voulant railler le Musicien, lui demanda ce qu'il lui sembloit de ce tableau, & si le Peintre n'avoit pas eu raison de représenter l'humeur des Musiciens qui ne peuvent chanter sans arroser le gozier. Le Musicien remarquant à leur air, qu'ils l'avoient fait venir pour le railler, leur dit: „ Vous vous trompez, Messieurs; le Peintre „ qui a fait ce tableau, avoit un autre dessein „ que vous ne comprenez pas: car ce Fla- „ mand ayant le verre à la main, témoigne „ qu'il fait raison à tout le monde; & le livre „ ouvert qu'il tient devant lui, montre qu'il „ veut tenir bon compte de ce qu'on lui donne, „ sans tromper personne.

Alphonse Duc de Calabre fit présent à son Fils d'un bouclier d'argent, sur lequel étoient gravées les bêtes suivantes.

1. Un Cerf, avec cette inscription: *Crains Dieu,*

Dieu, car le Cerf craint le tonnerre.

2. Une Cicogne : *Honore ton Pere & ta Mere.*

3. Un Limaçon : *Fournis ta Maison de ce qui lui est nécessaire.*

4. Un Dauphin : *Fais ce que ta charge requiert.*

Mr. de *Louvois* fit un accord (*) avec le Prince *Taxis*, que toutes les lettres de France passeroient par *Lille*, au lieu de passer par *Bruxelles*; & que celles qui viendroient en *Hollande*, y seroient apportées par des postes *Françoises*, & qu'elles viendroient deux fois la semaine. Il fit cet accord sans en rien communiquer aux *Hollandois*, jusqu'à ce que tout fut fait; & après cela il envoya à la Haye un certain *Monsieur* qui dit aux *Ministres*: „ Que *Monseigneur* „ de *Louvois* l'avoit envoyé pour voir *Messieurs* „ les *Etats*, & leur dire l'accord qu'il avoit fait „ avec le Prince *Taxis*, & qu'ils n'en recevroient „ aucun préjudice, &c. „ Les *Etats* renvoyerent cette Affaire à Mr. *van Beuningen*, & à quelques autres *Commissaires*, qui furent importunés trois ou quatre jours de suite par cet Envoyé, qui leur représentoit la nécessité qu'il y avoit de le dépêcher incontinent; car *Monseigneur de Louvois* lui avoit ordonné de faire toute l'expédition possible. Mr. *van Beuningen* lui dit, qu'ils avoient envoyé pour s'informer de cette Affaire chez les *Marchands*, & d'autres choses semblables. Mais à la fin cet Envoyé ne le laissant point en repos, & le pressant pour avoir réponse, il lui demanda: *Monsieur, est-ce*
ici

(*) En 1669. *Lettres de Mr. Temple.*

ici la premiere fois que vous avez été en Hollande ? Le François répondit qu'*Oui.* *Et bien*, dit Montfieur van Beuningen, *c'est un fort beau Pays. Les Etrangers viennent tous les jours le voir par curiosité. Nos Villes sont belles, & assez près l'une de l'autre. Vous ferez bien de vous promener huit ou dix jours ; car en ce tems-là vous les verrez toutes, & nous serons peut-être informez de votre Affaire.* Le François après avoir fait une courte révérence sortit, & dit à tous ses Amis, *que Mr. van Beuningen l'avoit envoyé promener.*

Peut-on contrevénir aux Loix, & n'être point coupable, lors même qu'on ne les ignore pas ? On dira sans doute que cela n'est pas possible. Cependant ce Conte prouve le contraire.

C O N T E.

Chaque Peuple a ses Loix. Le luxe dans Athenes

Etoit puni ; point de dépenses vaines,

Sur-tout point de pompeux habits,

Solon en défendoit l'usage,

Il savoit que le luxe amolit le courage ;

Dans les spectacles même il n'étoit pas permis

D'être en robe d'étoffe teinte,

D'abord l'amande, & souvent pis.

A l'Intendant des Jeux un jour on porta plainte

Qu'un homme en cet habit venoit d'être surpris,

Et de cette sage Ordonnance

Il alloit subir la rigueur ;

Lors que quelques-uns par bonheur

Du Bourgeois accusé connoissant l'indigence,

Fort justement dirent à haute voix ,

Qu'il ne pouvoit avoir enfreint les Loix ,

Et d'aucun luxe au fond être coupable.

On éclaircit la chose ; il étoit véritable

Qu'un certain Riche ayant vû ce Bourgeois

A demi-nud tout comme un misérable ,

De cette robe un peu trop remarquable

Lui fit présent , & lui ne s'en servit

Que faute de plus simple habit.

Ne donnons point dans l'apparence ,

Quand nous voyons hors d'œuvre un Blondin se
guinder ;

Et loin de nous persuader

Que son air fastueux marque son opulence,

Concluons-en son indigence ,

Et disons d'un semblable esprit :

C'est justement ce Grec qui n'ayant qu'un habit,

N'en peut changer selon la bienfiance.

On dit souvent bien des sottises , quand on
veut faire le Plaissant & le diseur de Bons-Mots.
C'est un caractère qui est difficile à soutenir.
Il demande beaucoup de jugement, de délicat-
tesse

tesse & de prudence. Il faut savoir choisir les occasions, & ne se pas hasarder trop légèrement; car il arrive souvent qu'une plaisanterie est retournée avec tant de justesse & si vivement, que le Plaisant n'a rien à repliquer; ce qui l'expose à la raillerie de chacun.

Gratiarque, fort mauvais Plaisant sans croire l'être, étant un jour avec des femmes se mit à railler de la Métempsychose, & dit qu'il se ressouvenoit d'avoir été le Veau d'or. Une Dame lui repliqua brusquement : *Que depuis un si long-tems il n'en avoit perdu que la dorure.*

Galiot de Narni, bossu par le devant,

Et d'une bizarre figure,

Dans la Ville de Sienne entrant sur sa monture,

Un Citadin mauvais plaisant

Lui dit pour le railler : Les autres d'ordinaire

Portent leur paquet par derriere,

Pourquoi portez-vous donc le vôtre devant vous ?

C'est, répond *Galiot*, *qu'en Pays de Filoux*

On agit de cette maniere.

Le Poëte *Dante* demandant à un Bourgeois de Florence, quelle heure il étoit; celui-ci lui répondit, qu'il étoit l'heure que les Bêtes alloient boire. *Dante* repartit aussi-tôt; *Que n'y vas-tu donc ?*

On trouve fort peu de personnes qui aient
F 4 assez

assez de pouvoir sur eux-mêmes, pour entendre des injures & des invectives sans s'émouvoir, & qui puissent y répondre de sang-froid; l'homme qui s'aime infiniment lui-même, ne pouvant se voir méprisé sans en ressentir une vive douleur. Mais, comme c'est ordinairement par envie & par haine qu'on vomit des injures contre nous, si nous considérons les motifs qui font parler nos Ennemis, nous n'aurions point de peine à nous posséder, & à souffrir tranquillement toutes les sottises qu'on peut dire de nous, & contre nous.

Un Prince qui a fait les délices de ses Sujets, & qui sera en admiration à tous les siècles, ayant été appelé pour regner sur trois Royaumes, dont il a fait tout le bonheur; un Prince voisin qui avoit été son ennemi dès sa naissance, & pendant qu'il étoit encore au berceau, en eut un mortel déplaisir, & on vomit à sa Cour contre ce Prince si magnanime toutes les injures que l'envie peut inspirer. On rapporta au grand Prince dont je déduis ici la merveilleuse modération, les invectives qu'on vomissoit contre lui à la Cour ennemie. Le Courtisan qui en faisoit le recit, n'oublia aucune des expressions brutales dont on s'étoit servi. Ce grand Roi qui a toujours été le maître absolu de lui-même, aussi-bien que la terreur de ses Ennemis, ne témoigna aucun chagrin de la brutalité de ses Envieux; il se contenta de dire en riant: *Je le vois bien, ils sont fâchez que je sois ici.*

Ce Prince que la valeur, la prudence,

& mille autres qualitez héroïques élevoient au-dessus de tout ce qu'il y a eu de Héros, ne possédoit pas moins toutes les vertus qui font l'honnête-homme, que celles qui font le Héros. Sa générosité, son désintéressement; la grandeur d'ame, sa fermeté, son amour pour sa Patrie, le rendoient l'amour des Peuples, & l'admiration de l'Univers. On ne peut pousser plus loin ces vertus, qu'il les a poussées. Jamais il ne s'est démenti, pas même lorsque tout sembloit devoir l'engager à prêter l'oreille aux offres que l'Ennemi de la Patrie lui faisoit. Cette Patrie lui étoit ingrate, & reconnoissoit mal en lui les services signalez qu'elle avoit reçus de ses Ancêtres. L'Ennemi l'avoit mise à deux doigts de sa ruine. Cependant ce Prince dévoué au bonheur de cette même Patrie, ne se souvient plus qu'il a des sujets de plaintes contre elle; il sacrifie tout pour elle, il la sauve du péril, repousse cet orgueilleux Ennemi, l'arrête au milieu de ses Conquêtes, délivre glorieusement sa Patrie, & lui donne en mille rencontres au péril de sa vie des marques de son amour, de son zèle, & de sa fidélité. Il refuse, il rejette toute offre que lui fait l'Ennemi, quelque grandes & quelque éclatantes qu'elles soient. Il suffit qu'elles aient pour but l'oppression de sa Patrie, & qu'elles tendent à ravir ses droits & ses privilèges; il suffit, dis je, qu'elles aient ce but, pour qu'il les rejette généreusement. Il ne consulte pas même, s'il sera en état de parer le dernier coup dont sa Patrie est menacée,

s'il n'accepte les offres de l'Ennemi ; il aime mieux, s'il le faut, périr avec elle, que de se sauver en devenant son Souverain. Ces traits de générosité & de grandeur d'ame sont merveilleux, & de pareils exemples ne sont point fréquens ; c'est pourquoi je vais les rapporter ici.

Dans ces (*) tems si tristes & si fâcheux pour notre République, la France (†) tâcha d'attirer le Prince dans son parti, & lui fit les offres les plus honorables, & les plus avantageuses pour sa personne & pour sa famille qu'on sauroit s'imaginer. L'amorce la plus délicate qu'on lui présenta, & dont on se promettoit un effet infailible, fut l'offre qu'on lui fit de le faire Souverain des sept Provinces, sous la protection d'Angleterre & de France, qu'on accompagna encore de mille artifices pour la faire réussir. A dire le vrai, dans un tems où il y avoit si peu de Pays au pouvoir des Etats, le reste étant sous l'eau ou conquis, & ce qu'ils avoient encore étant dans un danger éminent à la premiere gelée, il semble que c'étoit une proposition que toute ame moins grande que celle du Prince, pouvoit accepter. Mais la sienne étoit au-dessus de tout cela. Il répondit toujours sans hésiter : *Qu'il ne trahiroit jamais la confiance qu'on avoit eue en lui, & qu'il ne vendroit jamais la liberté de son Pays, que ses Ancêtres avoient si long-tems défendue.*

Ce-

(*) En 1673.

(†) Mémoires de Mr. Temple.

Cependant on croyoit si fort qu'il hazar-
doit tout, & qu'il jouoit à tout perdre, qu'un
de ses Domestiques qui l'approchoit de plus
près, a rapporté, qu'il avoit pris bien des fois
la liberté de contredire le Prince là-dessus ;
& qu'un jour ils en vinrent si avant, qu'il lui
demanda comment il prétendoit vivre après
que la Hollande seroit perdue, & s'il y avoit
jamais bien pensé. Le Prince lui répondit :
*Qu'oui ; qu'il avoit résolu de se retirer sur ses
Terres en Allemagne, & qu'il aimoit beaucoup
mieux y aller passer le reste de ses jours à la
chasse, que de vendre sa Patrie à la France à
quelque prix que ce fût.*

L'intérêt de ses Alliez lui étoit encore plus
précieux que le sien propre. Sa fermeté à ce
sujet est admirable ; aussi Mr. de Lyra Mi-
nistre d'Espagne disoit : *Que son Maître se con-
fioit plus à l'honneur & à la constance du Prin-
ce, qu'à des traitez.*

Il possédoit en Bourgogne des Domaines
considérables que le Roi de France avoit fai-
sis ; & comme il s'opposoit de tout son pouvoir
à la paix que la France proposoit (*), parce que
cette paix n'étoit pas assez avantageuse pour tous
ses Alliez, on crut pouvoir l'ébranler en l'assu-
rant que ces Domaines lui seroient conservez,
quand bien cette Province demeureroit aux
François, s'il n'aimoit mieux les vendre au
Roi de France, au prix qu'il voudroit lui
même les estimer. Mais le Prince répondit :

Que

(*) En 1675.

Que cela ne lui étoit jamais venu en pensée par rapport à la paix, & qu'aussi cela ne l'empêcheroit jamais d'y consentir ; qu'au contraire il seroit bien aise de les perdre , si les Espagnols pouvoient gagner par-là quelque bonne Ville en Flandres.

Environ dans ce même tems, le Prince sollicitoit à la Cour de Madrid une prétention de deux cens mille livres sterlings, dûes à sa famille par la Couronne d'Espagne , depuis la Paix de Munster. On avoit toujours différé de le satisfaire ; mais enfin l'Agent du Prince pressa si fort la Reine Régente, qu'il obtint avec beaucoup de peine un ordre pour recevoir cinquante mille livres sterlings ; & en conséquence de cet ordre, un des Ministres lui mit en main des lettres de change payables en Flandres , lesquelles furent protestées. Le Duc de *Villa-Hermosa* eut tant de honte de ce traitement, qu'il envoya un exprès au Prince pour lui en faire des excuses , & l'assurer que ce n'étoit la faute, ni de la Reine, ni de ses Ministres, mais seulement celle de la personne par qui on avoit envoyé les billets ; le priant au reste de ne prendre pas cela en mauvaise part à l'égard de la Reine. Le Prince répondit, qu'il n'avoit garde de le faire ; qu'au contraire il avoit raison d'être satisfait en cela du procédé de la Reine ; Car , ajouta-t-il , si elle ne me croyoit pas le plus honnête-homme du monde, elle ne me traiteroit pas de cette manière. Mais, quoi qu'il en soit, cela ni autre chose semblable ne m'empêchera jamais de faire
tout

tout ce que je dois à mes Alliez, & à mon honneur.

Voici encore quelques belles paroles de ce Prince. Les Etats lui écrivirent un jour pour le conjurer de ne se plus exposer comme il faisoit. Il leur répondit: *Qu'il ne s'exposeroit point sans nécessité; mais que le Bien de l'Etat ne lui permettoit pas de s'exempter de tout danger.*

Comme il s'exposoit trop au passage de la Boine, un Officier qui étoit près de lui prenant la liberté de lui dire, que l'endroit où il se trouvoit, étoit trop dangereux, il lui répondit: *Si vous avez peur, mettez-vous derriere moi.*

Ce même Prince, lorsqu'il n'étoit encore que Prince d'Orange, fit cette réponse à un Colonel trop curieux. Comme il étoit en marche pour quelque expédition militaire, cet Officier le pria de lui dire quel étoit son dessein. Le Prince lui demanda, si, au cas qu'il le fût, il n'en diroit rien à personne. Le Colonel lui ayant protesté que non, Son Altesse lui repliqua: *Que le Ciel lui avoit aussi accordé le don de savoir garder un secret.*

Il y avoit déjà quelques années que son illustre Epouse étoit morte, lors qu'on lui parla d'un second mariage; il dit à ce sujet: *Que si d'autres avoient si-tôt oublié la Reine, que pour lui il ne l'avoit pas oubliée.*

Son courage & son intrépidité dans les plus grands périls, est au - dessus de tout ce qu'on en peut dire. Il n'a jamais craint la mort;

mort; & même lorsqu'elle vint se présenter à lui dans les derniers momens de sa vie, elle ne lui parut pas terrible, ni ne lui fit point perdre sa merveilleuse tranquillité : car les Médecins différant de répondre combien ils croyoient qu'il vivroit encore, ce vaillant Héros leur dit : *Pourquoi balancez-vous si long-tems ? Je n'ai jamais craint la mort.*

Une sédition ayant été excitée par une Femme & par un Evêque, quelqu'un dit agréablement au sujet de ces émotions populaires : *Peut-on nier que ce ne soit un Monstre, ayant pour Chefs un Evêque & une Femme ?*

L'Evêque de *Signença* qui prétendoit à l'Archevêché de *Seville*, sollicitoit une grande somme d'argent, par le moyen de quelque imposition. Le Comte de *Fuensalida* s'y opposa, & dit qu'il ne falloit pas que ce fût de cette maniere, mais par une autre voye. L'Evêque fort en colere dit au Comte : *Votre Seigneurie sait-elle ce que c'est que maltôte ?* Il répondit avec modération : *Oui, Monsieur, c'est l'Archevêché de Seville qui est vacant.*

L'Empereur *Frédéric* voyant le trésor du Duc de Florence, lequel d'une condition médiocre étoit parvenu jusqu'à un si haut état, & à tant de richesses, dit : *O ! que cet Homme a été obligé de souffrir de murmures & d'injures, avant qu'il soit devenu si riche !*

Comme on reprochoit à *Zeuxis*, qu'il mettoit trop de tems à achever ses Portraits; il répondit : *J'avoue que j'emploie un long-tems à cela, mais aussi c'est pour long-tems que je les peins.*

Mr.

Mr. de *Joyeuse* en sortant des Capucins, interpréta ainsi ces quatre lettres du Crucifix, J. N. R. J. *Je n'y rentrerai jamais.*

Voici une adresse particuliere dont se servit un Indien, pour convaincre un Espagnol de lui avoir dérobé son Cheval. Comme cet Indien vid que le Juge, quelque peine qu'il eût prise pour interroger l'Accusé, ne pouvoit trouver de preuve du vol, il jetta son manteau sur la tête du Cheval qui lui avoit été pris, & demanda au Voleur de quel œil le Cheval étoit borgne. Le Voleur se trouva fort embarrassé, & néanmoins pour ne pas demeurer court, il répondit au hazard, que c'étoit de l'œil droit. Alors l'Indien découvrant la tête du Cheval: *On voit bien, dit-il, que le Cheval n'est pas à toi; car tu ne sais pas qu'il n'est borgne, ni de l'œil droit, ni de l'œil gauche.*

Il n'y a dans le Monde que trop d'exemples qui prouvent la vérité de ce que Mr. *Boursault* met dans la bouche d'*Esope*, Scene 3. Acte 5. de sa Comédie des *Fables d'Esope* en ces termes.

E S O P E.

De tous les tems le foible eut toujours tort.
Le plus cruel des droits est le droit du plus fort.
Il faut que le plus foible ait dans son infortune,
Pour

Pour fléchir le plus fort, trente raisons contre une :
Encor assez souvent celles qu'il peut avoir,
Servent-elles de peu comme vous allez voir.

LE LOUP ET L'AGNEAU.

Un Loup se trouvant à boire
Où bûvoit un jeune Agneau,
Eut d'abord l'ame assez noire
Pour lui vouloir faire accroire
Qu'il avoit troublé son eau.
Qui te rend si téméraire ?

Lui dit ce traître en courroux.

L'Agneau qui justement craint sa dent sanguinaire,
Prenant, pour le toucher, un ton flatteur & doux :
Eh ! comment, Monseigneur, cela se peut-il faire ?
Je me suis par respect mis au-dessous de vous.
J'ai toujours sur le cœur une vieille querelle,

Répondit la Bête cruelle,
Où tu te déclaras mon mortel Ennemi ;
Depuis six mois entiers j'en cherche la vengeance.
Je n'ai, répond l'Agneau, que deux mois & demi ;
Comment pouvois-je alors vous faire quelque of-
fense ?

Ta Mere qui me hait, & qui ne fait pourquoi,
Me fit par deux matins hier fort long-tems pour-
suivre.

Ma Mere cessa de vivre
 Quand elle accoucha de moi.
 C'est donc ton Pere ? Mon Pere
 Du Boucher inhumain a senti la fureur.
 C'est donc ta Sœur, ou ton Frere ?
 Je n'ai ni Frere ni Sœur.

Oh bien, qui que ce soit, il faut que je me venge;
 Je suis las d'écouter tout ce que tu me dis.
 Lors, sans plus de raison, il l'égorge & le mange.
 Force Grands font de même à l'égard des Petits.

N'est-il pas vrai ?

C O L I N E T T E.

Pierrot, le joli Conte ?

P I E R R O T.

Eh fi ! Mordié ; le Loup devoit mourir de honte ;
 L'Agneau bûvoit à part, & ne lui disoit mot.

E S O P E.

Ma pauvre Colinette, & mon pauvre Pierrot ;
 Voilà comme à-peu-près, par le commun usage,
 Font envers leurs Vassaux les Seigneurs de Village.
 Quand d'un Bois, ou d'un Champ, il leur plaît un
 morceau,

Des Agneaux malheureux troublent toujours leur eau;

Et pour peu qu'on résiste aux raisons qu'ils se forgent,
Non contens de les tondre, on voit qu'ils les égor-
gent.

Rabelais accompagnant un jour le Cardinal de Bellay, lors que cette Eminence fût sa-
luer le Pape, & voyant que ce Cardinal se
prosternoit devant sa Sainteté, & baisoit ses
pieds selon la coutume, il s'enfuit, & tira la
porte après lui. Le Cardinal étant retourné
chez lui, reprocha à *Rabelais* l'affront qu'il lui
avoit fait, & lui demanda, qui l'avoit obligé
à faire cette sottise. *Comment!* répondit-il,
*Monseigneur, voyant que vous qui êtes Cardi-
nal, Prince, & mon Maître, baisiez les pieds
du Pape, n'avois-je pas raison de croire, qu'il
eût fallu que moi qui ne suis qu'un Maraud
au prix de vous, lui eusse baisé le derriere?*
*Car il n'auroit pas été raisonnable, qu'on m'eût
traité de la même manière que vous.*

Cela fut rapporté au Pape qui s'en offensa
très-fort; & *Rabelais* ayant fait depuis quel-
ques autres plaisanteries qui déplurent à ce
Pontife, il fut obligé de quitter Rome, & de
s'en retourner en France en très-pauvre équi-
page, & sans argent. Cette dernière circons-
tance étoit la plus sensible, & l'embarrassoit
le plus; mais son esprit le tira d'intrigue. Il
étoit proche de Lyon, lors qu'il s'avisa d'un
plai-

plaisant stratagème, qui auroit été dangereux, & peut-être funeste à tout autre qu'à lui. Il emplit sa valise de toutes sortes de guenilles qu'il trouva à la Porte de Lyon. Il fut ensuite demander à la première Auberge une chambre commode, mais qui fût à l'écart au fond du logis; & un petit garçon pour le servir qui fût lire & écrire. Il se fit apporter de quoi boire & manger, & dit à l'Hôtesse : „ Quoique vous me voyez à pied, & en mauvais équipage, je vous payerai mieux que personne ne vous a jamais payé. „ Après cela il se fit apporter de l'encre; & en attendant le petit garçon qu'il avoit demandé, il fit plusieurs petits paquets, & les emplit de cendre. Quand le petit garçon fut venu, il lui fit écrire divers billets avec ces différentes adresses; sur l'un, *Poison pour le Roi*; sur un autre, *Poison pour la Reine*; sur le troisième. *Poison pour M. le Duc d'Orléans*; & les autres étoient pour toute la Famille Royale. Il attacha sur chaque paquet un de ces billets, & dit au petit garçon qui étoit fils de l'Hôtesse: *Mon enfant, garde-toi bien de dire à ta Mere, ou à quelque autre personne, la moindre chose de ce que tu viens de voir; car ma vie & la tienne en dépendent.* Après quoi il mit tous ces paquets dans sa valise, & se fit apporter le dîné. Pendant qu'il mangeoit, le petit garçon fut rapporter à sa Mere tout ce qui s'étoit passé; ce qui donna une terrible allarme à cette femme. Elle fut aussi-tôt en informer la Justice, qui envoya arrêter Robelais, & s'assurer de sa valise, après

avoir fait quelques informations. L'air bizarre & sombre qu'il affectoit, le desordre où il étoit par la fatigue qu'il avoit soufferte en chemin, & les réponses étranges qu'il donnoit, le rendoient fort suspect; car ce qu'il disoit le plus souvent, c'étoit: *Gardez bien tout ce qui est dans ma valise, & conduisez-moi devant le Roi, j'ai des choses surprenantes & de la dernière importance à lui dire.*

On prépara tout ce qui étoit nécessaire pour le voyage, & *Rabelais* fut conduit à Paris par le Prévôt & ses Sergens, qui le défrayerent par-tout, & le firent bien traiter. Etant arrivé à Paris, il fut conduit devant le Roi, dont il étoit connu, & qui lui demanda, où il avoit laissé le Cardinal de *Bellay*, & qui l'avoit mis dans ce chétif état. Le Prévôt dit au Roi quel étoit le sujet de son voyage, montra la valise & les paquets, & les informations qu'il avoit faites. Alors *Rabelais* avoua tout ingénument au Roi, ouvrit les prétendus paquets de poison, & convainquit tous ceux qui les virent, que ce n'étoit que de la cendre. *Rabelais* fut aussi-tôt relâché, & on se divertit à la Cour de cette adresse. Il n'y eut que les Sergens de trompez, leur peine fut perdue; & le Lieutenant-Criminel de Lyon qui avoit fait tous les fraix du voyage, n'en fut point remboursé.

Rabelais étoit d'une humeur fort enjouée. C'est lui qui est l'Auteur de l'Histoire de *Gargantua* & de *Pentagruel*, Satire ingénieuse de divers déréglemens de son tems. Le Cardinal

nal de *Bellay* eut une estime & une amitié particulière pour lui. Il étoit bien venu à la Cour, & chez les Grands qui prenoient plaisir à l'entendre. Quoiqu'il fût fort bouffon, c'étoit un des plus grands Hommes de son siècle. Il étudia en Médecine à Montpellier, & prit le Bonnet de Docteur. Il a fait des Ouvrages de Médecine, qui prouvent la connoissance qu'il avoit de cet Art; aussi s'acquitt-il une si grande réputation dans cette Ville, qu'on y garde encore sa Robe avec vénération. On en revêtit d'une semblable ceux qui sont reçus Bacheliers. Il savoit diverses Langues Orientales, &c... Enfin c'étoit un des plus savans Hommes d'alors. Il mourut à Paris en 1553. On lui fit cette Epitaphe :

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'hui *Rabelais*,
Et vous aurez tous de quoi rire.

Voici encore quelques-unes de ses plaisanteries. Voyant qu'on avoit servi au dîner d'un Cardinal dont il étoit Médecin, une lamproye rôtie, il frappa (suivant son ordinaire) sur le bord du plat avec une baguette, en disant : *Dura digestionis* : Que cela étoit d'une dure digestion. Le Cardinal qui aimoit sa santé, & qui ne croyoit rien de si pernicieux pour le corps, que de manger des viandes qui ne se digèrent pas aisément, fit ôter promptement

le plat, & la lamproye. *Rabelais* se la fit ensuite servir. Le Cardinal voyant qu'il la mangeoit, lui dit : Comment ! *Rabelais*, vous avez dit que cette lamproye étoit *duræ digestionis*, & cependant vous en mangez ? Vous vous trompez, Monseigneur, lui repartit *Rabelais*, je parlois du plat, & non pas de la lamproye.

Des Etudians de Montpellier ayant fait quelques desordres dans la Ville, qui attirerent des plaintes à la Cour contre l'Université, on la priva d'une partie de ses libertez & privilèges. *Rabelais* étant alors à Montpellier, participa au chagrin que cette nouvelle donna aux Académiciens. Il alla à Paris se présenter en habit & en bonnet de Docteur chez le Chancelier *du Prat*. Le Suisse qui le prit pour un fou, lui ayant demandé ce qu'il vouloit, *Rabelais* répondit en Latin ; & comme le Suisse n'y entendoit rien, on fit venir un des Officiers du Chancelier qui savoit cette langue. Lorsque *Rabelais* l'entendit, il lui parla Grec. On lui présenta un homme qui entendoit parfaitement le Grec, à qui le Docteur parla Hébreu ; & si on lui parloit Hébreu, il répondoit en Arabe, en Siriaque, &c. De maniere qu'ayant épuisé la science de l'hôtel du Chancelier, ce Seigneur demanda à le voir ; & *Rabelais* l'ayant harangué en faveur de tous ceux qui faisoient leurs études à Montpellier, il en obtint le rétablissement de tous les privilèges qu'on leur avoit ôtez.

Sa mort fut pareille à sa vie ; car il conserva

va son humeur gaye jusqu'au moment qu'il expira. Le Cardinal de Bellay sachant qu'il étoit fort malade, envoya un Page s'informer de sa santé. Il le fit entrer, (c'étoit dans le tems qu'il recevoit l'extrême-Onction, & que le Prêtre étoit occupé à frotter ses pieds d'huile,) & lui dit : *Dis à ton Maître, qu'il me faudra bien-tôt faire le voyage, puisqu'on graisse mes bottes.* Un peu avant mourir, il dit : *Tirez le rideau, la farce est jouée.*

I M I T A T I O N

De Douze Epigrammes d'Owen, par M. de Saint-Ussans.

I.

Si bonus es, melior, non major, tempore fies :

Si magnus, major tempore, non melior.

Veux-tu, sans consulter ta main ni ton visage,

Voir de ton avenir un assuré présage ?

Voi dans l'état present ta fortune & ton cœur.

Es-tu sage ? En vivant tu deviendras plus sage,

Sans devenir plus grand Seigneur.

Es-tu grand ? En vivant, sans devenir meilleur,

Tu t'agrandiras davantage.

II.

*Omnia despera prudenter , & omnia spera
Fortiter ; ut caveas omnia , nil metuas.*

Fui d'être en tes desseins timide ou téméraire,
L'un nuit autant que l'autre à les conduire à bout :
Espere en courageux , en prudent desespere ;
Ne crains rien , & prens garde à tout.

III.

*Occidit heu ! postquam multos occidit amantes ,
Et cinis est hodiè quæ fuit ignis heri.*

L'aimable *Iris* , qui mit tant d'Amans au tombeau ,
Du tombeau n'a pu se défendre ;
Et ce feu qui fut hier si beau ,
N'est aujourd'hui qu'un peu de cendre.

IV.

*Mortuus est , quasi victurus post funera non sit ;
Sic vixit tanquam non moriturus erat.*

Après avoir vécu sans souci de son fort ,
Comme s'il n'étoit point de mort après la vie ,
George est enfin mort en impie ,
Comme s'il n'étoit point de vie après la mort.

V.

*Efficiunt hominem vir & uxor amabilis unum;
Sic homo fit quadrupes , qui fuit ante bipes.*

La façon de parler commune
Veut que femme & mari ne soient que deux moitez.
Bêtes sont donc les mariez ?
Deux moitez à deux pieds chacune
Faisant un tout à quatre pieds.

VI.

*Nil mihi das ? ais , post funera. Quare
Non moreris ? bis dat , Pontice , qui citò dat.*

Jamais de rien donner il ne te prend envie.
Tout à la mort , dis-tu , mais rien pendant la vie.
Meurs donc vîte , si tu m'en crois ,
Qui donne tôt donne deux fois.

VII.

*Quas tu dixisti nugas , non esse putasti.
Non dico nugas esse , sed esse puto.*

Lorsque *Lubin* me dit , pour se faire encenser ,
Qu'il n'est qu'un Ignorant en l'art de bien écrire ,

Il me le dit fans le penfer ,
Je le penfe fans le lui dire.

VIII.

*Devotos, inquis, facit ignorantia. Primum
Inter Devotos do tibi, Rufe, locum.*

Pour faire l'esprit-fort , & pour dire un bon-mot ,
Toute dévotion, dis-tu, vient d'ignorance.

S'il en faut croire à ta sentence,
Dieu! que tu dois être dévot!

IX.

*Cervus, uti perhibent, mutat ramosa quotannis
Cornua; quotidie Vir, Galatea, tuus.*

Le Cerf, comme j'ai lû dans un Naturalifte,
Change tous les ans fon bois;
Et le Mari de *Califte*
Tous les jours quatre ou cinq fois.

X.

*O utinam in Cælis effem! tibi dicere mos est.
Dicunt Hæredes non minus, O utinam!*

Quand

Quand tu dis quelquefois dans ton chagrin extrême :

Ah plût-à-Dieu, fusse-je en Paradis !

Ton Héritier dit plût-à-Dieu de même,

D'aussi bon cœur que tu le dis.

XI.

Non tibi tanta fides facere ut miracula possis;

Tanta nec ut possis credere facta fides.

Les miracles, Robin, ne te sont pas aisez,

Tu n'as pas la foi nécessaire.

Comment l'aurois-tu pour en faire,

Si pour ceux qui sont faits, tu n'en as pas assez ?

XII.

Improbus es : nil te sæclum juvat ergo futurum.

Stultus es : hoc sæclum te juvat ergo nihil.

Claude est sot ; que lui sert d'être en ce monde-ci ?

S'il vit, il fera misérable.

Claude est méchant ; que faire en l'autre monde aussi ?

S'il meurt, il faut qu'il aille au Diable.

I M I T A T I O N

*De quelques autres Epigrammes d'Owen
par Mr. le B.*

*In quo me videam, speculum mihi, Paula, dedisti;
In quo te possim cernere, malo dares.*

Tu m'as fait présent d'un miroir,
Où je ne puis voir que moi-même.
Belle, pour qui je sens une tendresse extrême,
Donne m'en un plutôt, où je puisse te voir.

*Sit formosa aliis uxor, tibi sit bona; nescis
Quàm noceat castæ forma pudicitiae.*

Ne prens point de Femme si belle,
Croi-moi, *Damis*, pour ton bonheur,
Si tu veux qu'elle soit fidelle;
La beauté nuit à la pudeur.

*Tu dare promittis, nec das mihi munera, Simon:
' Nil tibi debebo, si mihi tardè dabis.*

Tu me flates toujours d'une vaine esperance,
Tu promets & ne donnes rien;

Si tu tardes encore à me faire du bien,
Tu me dispenseras de la reconnoissance.

*O! quàm turpe viro muliebri incedere cultu,
Molliaque evulsis reddere crura pilis.*

L'Homme doit se faire un scrupule
D'étudier ces ornemens
Qui peuvent lui donner plus ou moins d'agrément,
Et laisser à la Femme un soin si ridicule.

*Omnibus invisæ est stolidæ jactantia mentis;
Dum de te loqueris, gloria nulla tua est.*

Timante a de l'esprit, *Timante* a du courage,
Mes yeux en ont été mille fois les témoins:
Je l'estimerois davantage,
Si lui même s'estimoit moins.

*Si modò me spernis, mutatâ veste redibo;
Quod mihi non dederis, vestibus ipse dabis.*

Vous me faites assez connoître,
Que je suis de vous méprisé;
Je vai changer d'habit, & j'obtiendrai peut-être
Ce que vous m'avez refusé.

*Furtum non facies , Furistæ scribitur hæc lex ;
Hæc , non occides , pertinet ad Medicum.*

Dans ses Commandemens , si remplis de sagesse ,
Dieu dit : Ne foyez point assassins ni voleurs.
Ne tuez point , aux Médecins s'adresse ;
Ne volez point , s'adresse aux Procureurs.

*Est bona res uxor , melior bona , at optima nulla ;
Contingat nobis optima , nulla tibi.*

Prendre Femme , *Damis* , c'est se donner un maître ,
Tu dois m'en croire sur ce point ;
Quelque bonne qu'elle puisse être ,
Il vaut bien mieux n'en avoir point.

*Uxorem , jam Feste Senex , vis ducere ? doctam
Angligenæ Lili consule Grammaticam ,
Illic invenies indeclinabile cornu ;
Hunc scopulum pauci præteriere senes.*

Tu veux prendre une Femme aimable ,
• Sans penser , Vieillard imprudent ,
A cet écueil inévitable ,
Où on voit tes pareils échouer si souvent.

*Esse in Naturâ vacuum, cur, Marce, negasti?
Cui tamen ingenii tam sit inane caput.*

Avec ton emphase ordinaire
Tu soutiens, & n'en démors pas;
Qu'il n'est point de vuide ici-bas,
Ta tête prouve le contraire.

*Quod Fortuna fayet Fatuis, mihi credere non vis;
Si mihi non credis, Pannice, crede tibi.*

La Fortune jamais aux Sots n'est favorable,
Dis - tu souvent; c'est une erreur:
Si sur ce que je dis, je n'en suis pas croyable,
On doit le croire au moins, en voyant ton bonheur.

*Omnia cum dixti, superest tibi dicere, dixi;
Hæc mihi sermonis vox placet una tui.*

Ton Discours est farci de Grec & de Latin;
On y voit l'Hyperbole, on y voit l'Antithèse,
L'Exordre en est fort beau; mais qu'il ne t'en déplaîse,
Ce que j'en ai trouvé de plus beau, c'est la Fin.

*Captivum, Line, te tenet ignorantia duplex:
Scis nihil, & nescis te quoque scire nihil.*

*Linus se croit habile & rempli de science,
Mais je plains sa double ignorance;
Il ne fait rien, je le fais bien,
Et ne fait pas qu'il ne fait rien.*

*Omnia me, dum junior essem, scire putabam:
Quò scio plus, hoc me nunc scio scire minus.*

Je croyois savoir tout, quand j'étois jeune encore;
A présent plus je fais, plus je vois que j'ignore.

Un (*) Ambassadeur de *Charles-Quint* étant appelé à l'audience de *Soliman* Empereur des Turcs, s'avisa d'un très-subtil expédient au moment qu'il y fut introduit; car voyant qu'il n'y avoit point de siège pour lui, & que ce n'étoit point par oubli, mais par orgueil, qu'on le faisoit tenir debout, il ôta son manteau, & s'affit dessus avec autant de liberté, que si c'eût été un usage établi de longue main; puis il exposa sa commission sans trouble & sans

em-

(*) *Réflex. Polit. sur Tacite.*

embarras, *Soliman* admirant également sa présence d'esprit & son assurance. Au sortir de la chambre, averti de prendre son manteau qu'on croyoit qu'il oublioit, il répondit avec gravité & douceur : *Que les Ambassadeurs de l'Empereur son Maître n'avoient pas accoutumé de porter leurs sièges avec eux.* Voilà comment un Ambassadeur adroit peut augmenter les honneurs de son Ambassade, & gagner en un moment un point d'importance, dont on ne viendrait peut-être jamais à bout par une longue négociation.

Quelque tems après l'exécution de Mr. *d'Olden-Barnevelt* Grand Pensionnaire de Hollande, un célèbre Avocat dit à l'un des Juges de ce Ministre : *On dit trois choses de vous, que je ne saurois croire. La première, que vous n'avez gueres d'esprit ; La seconde, que vous êtes avare ; Je ne me souviens plus de la troisième.* La première, continua-t-il, ne sauroit être vraie ; car vous avez su trouver le Pensionnaire coupable d'un crime digne de mort ; ce que les plus habiles Jurisconsultes n'ont pu faire. La seconde n'est pas moins fausse ; car vous avez aidé, pour (*) 2400. florins, à rendre une sentence que je n'aurois pas voulu rendre pour tous les Biens du monde.

Il est difficile de ne pas céder à l'ambition, lors qu'il se présente une rencontre favorable de

(*) Les Juges de Barnevelt eurent chacun pour leurs vacations 2400. florins.

de la satisfaire. On est naturellement porté à souhaiter plus d'autorité ou de grandeur qu'on n'en possède, & on s'efforce toujours à s'élever autant qu'on le peut. On met tout en usage pour y parvenir; aussi est-il bien rare de trouver quelqu'un assez content de son sort, ou assez indifférent pour ne pas rechercher une condition qui l'élève au-dessus des autres, ou pour la refuser, si elle lui est offerte. *Fabrice* Général Romain a donné plusieurs fois des preuves d'une vertu que l'ambition ne pouvoit ébranler. Quelque considérables que fussent les charges qu'il possédoit, il n'amassa point de richesses; mais il vécut, & mourut dans l'indigence. *Pyrrhus* lui offrit un jour la première place après lui dans son Royaume, s'imaginant qu'il n'auroit garde de délibérer sur un parti si avantageux, & qu'il ne feroit point difficulté de changer sa pauvreté pour des richesses. Mais le (*) pauvre Citoyen répondit au riche Prince : *Je vous aime trop, Pyrrhus, pour accepter la condition que vous me faites. Si j'étois aujourd'hui votre Favori, qui vous a assuré que je ne fusse pas demain votre Maître? Vous valez beaucoup à la vérité; mais vous contez encore plus. Et croyez-vous que si vos Sujets m'avoient connu, ils n'aimassent pas mieux recevoir de moi des exemptions & la sûreté de tout ce qu'ils ont, que de vous payer des tributs, & de n'avoir rien qui soit à eux? Ne me faites donc plus des offres qui vous ruineroient, si je vous prenois au mot; & ne me pro-*
met-

(*) Balzac *Oeuv. Div.*

mettez pas ce que vous ne pouvez tenir , que par la perte de votre Couronne.

Ce n'est pas dans cette seule occasion que le desintéressement de ce Grand-homme parut. Les *Samnites* vinrent un jour lui offrir de grandes sommes , lui disant : „ Qu'ils avoient „ remarqué que sa maison n'avoit pas la magnificence & la splendeur , que méritoit un „ aussi Grand-homme que lui. „ Il porta les mains sur ses cinq sens , & dit aux Députés : *Que tandis qu'il pourroit commander aux parties qu'il venoit de toucher , il n'auroit besoin de rien ; qu'ainsi il les prioit de remporter leur argent.*

Péricles étant un jour pressé par un de ses amis de faire un faux serment pour lui , répondit : *Je me fais un devoir de servir mes amis , mais non pas jusqu'à offenser les Dieux.*

Des Ambassadeurs d'*Alexandre* apportèrent un jour de grands présens de la part de ce Prince à *Phocion*. Pourquoi votre Maître m'a-t-il envoyé ces présens , leur dit *Phocion* ? C'est parce qu'il vous estime le plus homme de bien d'Athènes , répondirent-ils. *Qu'il me laisse donc être tel qu'il me croit* , leur repliqua-t-il.

Darius Roi de Perse envoyant aussi de grands présens à *Epaminondas* , ceux qui les lui portèrent , reçurent cette réponse de ce grand Capitaine : *Si Darius veut être ami des Thébains , il n'est pas nécessaire qu'il achete mon amitié ; & s'il a d'autres sentimens , il n'est pas assez riche pour me corrompre.*

Le Philosophe *Démétrius* tenant ses Concitoyens en garde contre l'ambition de *César* , ce

Prince lui envoya un de ses Officiers , pour tâcher de le corrompre. Voici ce qu'ils se dirent :

L' O F F I C I E R.

César , l'amour de Rome & la terreur du monde ,
Est pénétré pour vous d'une estime profonde.

D E M E T R I U S.

Mais pourquoi daigne-t-il me le faire savoir ?

L' O F F I C I E R.

Il fait ce qu'en ces lieux vous avez de pouvoir.

D E M E T R I U S.

Que lui fait ce pouvoir ?

L' O F F I C I E R.

Hé ! faut-il vous le dire ?
Voilà deux cens talens dont il prévient vos soins.

D E M E T R I U S.

S'il vouloit me tenter , il devoit bien du moins
Me faire offrir tout son Empire.

Xénocrate refusa des présens qu'*Alexandre* lui avoit envoyez; & après avoir traité de son ordinaire qui étoit fort simple, les Ambassadeurs de ce Prince: *Vous voyez bien*, leur dit-il, *que je n'ai pas besoin de ce que vous me présentez, puisque je me contente de peu.*

Les *Samnites* ayant envoyé des Députés avec de grands présens à *Curius Dentatus*, ceux-ci le trouverent assis auprès du feu sur un méchant siège, mangeant un fort maigre dîné dans un plat de bois. A peine eurent-ils commencé à lui parler de ce qu'ils lui venoient présenter de la part des *Samnites*, qu'il les interrompit. *Hé de quoi vous avisez-vous*, leur dit-il, *de vous charger d'une telle commission? Rempportez votre argent avec vos autres présens, & faites savoir à ceux qui vous envoient, que Curius aime mieux commander aux Riches, que d'être Riche lui-même; & vous ressouvenez enfin, qu'il est encore plus mal aisé de me corrompre, que de me vaincre en bataille rangée.*

Xerxès ayant mandé à *Léonidas* qu'il vouloit s'accommoder avec lui, il le feroit Roi de toute la Grèce: *J'aime bien mieux*, répondit-il *mourir généreusement pour ma Patrie, que d'y regner injustement.*

Un grand Capitaine fit un jour cette généreuse réponse à ceux qui tentoient sa fidélité par des largesses: *Si ce que le Roi demande, est raisonnable, je le ferai pour rien; mais si c'est une chose injuste, il n'a pas assez de trésors pour me séduire.*

Quelqu'un fut porter un jour au Philosophe

Tymon deux coupes d'argent, l'une pleine de pièces d'or, & l'autre de pièces d'argent; afin qu'il lui rendît service dans une affaire importante. *Tymon* se prit à sourire, & lui demanda : *Qu'aimez-vous mieux m'avoir pour Ami, ou pour Mercénaire ?* L'autre ayant répondu, qu'il aimoit beaucoup mieux l'avoir pour Ami, que pour Mercénaire : *Et bien*, lui dit *Tymon*, *remportez donc tout-à-l'heure ces présens avec vous*

Un Milord avoit un procès
Devant *Thomas Morus* Chancelier d'Angleterre.
Il étoit question d'une fort grosse Terre.
Le Milord inquiet en craignoit le succès.
Pour rendre à ses desirs son Juge favorable,
Il envoya lui présenter
Deux gros flacons d'argent d'un prix considérable,
Et très-capables de tenter
Tout autre Magistrat à l'honneur moins sensible.
Mais *Morus*, Juge incorruptible,
Et d'un mérite singulier,
Fit emplir par son Sommelier
Ces deux flacons d'un vin d'élite,
Qu'il conservoit dans son cellier.
Au Valet du Milord il les rendit ensuite.
Mon Ami, lui dit-il, au Milord tu diras,
Que c'est-là du vin vieux qui vaut de l'hipocras,

Et

Et qu'il est fort à son service,
Par cet agréable artifice
Il lui renvoya son présent;
Et rendit si bonne Justice,
Que le Milord en fut content. (*)

Dom Pedre Roi de Portugal disoit : *Que celui là ne méritoit pas d'être Roi qui laissoit passer un jour sans faire du bien à son Etat.*

Laissez venir le monde à moi , disoit l'Empereur Rodolphe ; car je ne suis pas Empereur pour être renfermé dans une boîte.

Un Prisonnier de guerre ayant été vendu comme esclave , le Maître qui l'avoit eu pour son argent , s'enquit de lui s'il seroit homme de bien ? *Oui , reprit-il , quand même vous ne m'auriez pas acheté.*

Dom Juan Roi de Portugal assistant au jugement d'un procès criminel , comme les voix se trouverent partagées , & qu'on lui eût demandé la sienne , il dit à ceux qui avoient opiné à la mort : *Vous avez équitablement fait de condamner cet homme , je voudrois que les autres vous eussent suivis ; mais cependant je l'absous , afin qu'il ne soit pas dit , que pour la seule voix du Roi on ait fait mourir un Sujet.*

Démonax disoit : *On s'embarrasse de savoir comment le monde est fait , & on ne prend aucun soin de savoir comment on est fait soi-même ; ce qui nous est d'une bien plus grande conséquence.*

H 4

Louis

(*) Oeuv. Div. de Baraton.

Louis Podius avertit le Roi *Alphonse*, qu'il pouvoit tirer des Vénitiens & des Florentins plus de deux cens mille ducats, pour la paix qu'ils lui demandoient. *Je fais donner la paix,* répondit ce Prince; *je ne la fais point vendre.*

On rapporte de *Côme de Médicis* qu'ayant fait bâtir une belle Eglise, un Cloître, & deux Hôpitaux, outre quelques autres monumens de piété, & leur ayant donné de grands revenus, quelqu'un le loua beaucoup de ces ouvrages extraordinaires, comme d'une action pour laquelle il méritoit une grande récompense dans le Ciel. A quoi il répondit : *Il est vrai que j'ai employé beaucoup d'argent à cela; & cependant quand j'examine mes comptes, je ne trouve point que Dieu me doive un seul denier, mais je reste encore son débiteur.*

Un fort honnête-homme étoit persécuté par un fâcheux qui lui disoit des injures, & qui ne lui donnoit point de repos : *Fassent les Dieux,* lui dit-il, *que tu sois aussi maître de ta langue, que je le suis de mes oreilles. Tout ce que tu dis ne me touche point, & ne crois pas que je me mette en colere contre toi. (*)* Je voudrois que bien des gens eussent un peu de cet esprit; ils ne se laisseroient pas aller à leurs emportemens, qui font perdre toute l'idée qu'on avoit de leur mérite.

Une jeune Personne disoit, qu'à son âge il étoit impossible de résister au panchant qu'on a à la galanterie. *Il est vrai,* répondit Thomas

Mo-

(*) *Réflex. sur ce qui peut plaire &c. par Mr. l'Abbé de Bellegarde.*

Morus, *que celles qui s'étudient toute leur vie à donner de l'amour, ne peuvent gueres s'empêcher d'en prendre beaucoup.*

Et à la même qui se plaignoit du chaud, un jour qu'elle étoit fort parée & toute brillante de pierreries: *Vous portez sur vous, dit-il, des maisons toutes entieres, des vignes, de grands héritages, je ne m'étonne pas que vous succombiez sous le faix.*

Un certain Gaillard ayant tué d'un coup de hallebarde un chien qui le vouloit mordre, & étant cité devant le Juge par le maître du chien, le Juge lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien. L'autre lui ayant répondu que c'étoit en se défendant contre lui, le Juge lui repartit: *Tu devois tourner le manche de ta hallebarde, & non pas la pointe. Je l'aurois fait, repliqua l'Accusé, s'il eût voulu me mordre de la queue, & non pas des dents.*

C O N T E.

Catin grondoit *Martin* un soir,
Et le grondoit fort en colere,
L'appelloit hardi, téméraire,
D'oser si tard la venir voir.

Martin, pour appaiser la Belle,
S'excusoit du mieux qu'il pouvoit;
Et tems & paroles perdoit,
Catin le grondoit de plus belle.

Enfin tant s'excusa *Martin*,
 Et toujours tant gronda *Catin*,
 Qu'on ouït sur ces entrefaites

Minuit sonner. Alors *Martin* à ses genoux :
 Gronderez-vous toujours, *Catin*, que faites-vous ?
 Vous me faites mourir. Voilà ce que vous faites.
 Oh bien, je ne veux point vous quitter en courroux,
 Et que vous ne disiez quelque mot un peu doux.
 Je n'en demande qu'un ; & puis je me retire.
Catin pas mot. Eh quoi ! vous ne voulez rien dire ?
 Reprit *Martin*. Je veux un seul mot de douceur
 Avant que je m'en aille, & vous avez le cœur
 De me le refuser, Cruelle ?
Vous vous en iriez, lui dit-elle.

Un Pareffeux disoit plaisamment pour excuser sa paresse : *Que le Soleil étoit son frere aîné, & que par cette raison il le laissoit toujours lever avant lui.*

Côme de Médicis Grand Duc de Florence, voyant un jour un Savant, mais qui étoit en même tems un Impie & un très-méchant homme, il lui dit : *Il est vrai que vous avez de bon Vin, mais il est dans une méchante futaie.*

On ne devoit jamais railler personne d'un défaut, ou d'une imperfection qu'on a de la Nature, & dont on n'a pas le pouvoir de se corriger. En effet, lorsqu'on considère quel est, ou du moins quel doit être le véritable
 but

but de la raillerie , on ne parlera jamais de ces défauts , que très-sérieusement. Car si la raillerie doit servir à montrer le ridicule d'un vice , afin qu'on s'en corrige , il est certain que , quand on s'en sert au sujet d'un défaut dont ceux qui l'ont , ne sont pas la cause , ce n'est plus une raillerie , c'est une injure , & celui qui la fait , est un Brutal. Si cette sorte de raillerie est donc une brutalité à ceux qui sont exempts de ces défauts de Nature , n'est-ce pas une folie impertinente , lorsque ceux à qui la Nature a donné quelque imperfection , le moquent des disgrâces & des défauts des autres ?

Il faut que ce soit une espèce de fureur qui possède ces gens-là ; car il n'est pas concevable , comment il leur est possible de plaisanter d'un *Boiteux* par exemple , d'un *Borgne* , d'un *Bossu* , &c. pendant que la considération de tels ou de semblables défauts qu'ils ont eux-mêmes , devoit du moins les obliger à se taire. Je ne fais pas de plus , comment des personnes qui ont des vices considérables , & dont la conduite n'est pas sans reproche & sans dérèglement , ont la sottise de tourner en ridicule la conduite des autres , & d'y trouver à redire ; car c'est vouloir s'attirer à dessein une réplique mordante. Ce qui arrive assez souvent à ces sortes de Plaisans : Car , dit un Auteur , *les Railleurs sont extrêmement mortifiés , quand leur raillerie est repoussée par une autre raillerie plus fine & plus adroite.*

Un homme de qualité dont le nez étoit
très-

très court , raillant un Soldat qui l'avoit fort long : *Morbleu* , lui dit ce Soldat , *pourquoi en voulez-vous tant à mon nez , Monsieur ? Est-ce que vous croyez qu'il a été fait aux dépens du vôtre ?*

Un nommé P... , Avocat , fort laid , & qui n'avoit presque point de nez , ne pouvant venir à bout de lire une pièce qu'on lui ordonnoit de lire à l'Audience , un Conseiller qui avoit le nez de bonne taille , dit : *Quelqu'un n'a-t-il point de lunettes pour donner à cet Avocat ?* L'Avocat se sentant piqué , répondit : *Il faut aussi , Monsieur , que vous me prêtiez votre nez pour pouvoir m'en servir.*

Un Bossu goguenard , un Aveugle plaissant ,
Vivoient l'un avec l'autre en bonne intelligence.

Ils trouverent , chemin faisant ,

Un Boiteux de leur connoissance :

Notre ami , lui dit le Bossu ,

Hé bien , comment te portes tu ?

Dis-nous un peu quelques nouvelles ?

Tu vas d'un & d'autre côté ,

Toujours alerte & fort crotté ;

C'est pour en savoir des plus belles.

„ Bon , lui répondit le Boiteux ,

„ J'en demanderois à vous deux :

„ Tu portes le paquet sur ton dos ; mon Compere

„ Ton Camarade veut tout voir ,

„ De-

- „ Depuis le matin jusqu'au soir,
„ Et c'est-là sa plus grande affaire.
„ Qui peut mieux que vous en savoir? „

Un homme qui avoit le col de travers, dit à un Boiteux: *Puisque vous allez toujours dans la Ville d'un côté & d'autre, apprenez-moi quelques nouvelles?* Le Boiteux repartit: *Tournez donc votre tête de mon côté.*

Mr. S. . . qui avoit la vûë incommodée, entroît dans une chambre où étoit un Professeur du Collège *Mazarin* grand railleur, & qui sentoît fort le bouquin. Il faisoit sombre, & sur ce qu'il le salua: *Eh! dit le Professeur, me voyez-vous, demi-Aveugle?* Non, répondit-il, *mais je vous sens.*

Un Borgne rencontrant le matin un Bossu, lui dit pour le railler sur sa bosse: *Mon ami, vous avez chargé de bon matin?* Le Bossu lui repartit: *Vous pensez qu'il est bien matin, à cause que le jour n'entre chez vous que par une fenêtre.*

Un Philosophe que son Ecolier vouloit rendre ridicule en lui disant, *qu'il ressembloit à un vilain animal*, repartit à cet Insolent: *Je ne sais pas si je ressemble à l'animal que vous me nommez; mais je sais bien, & tout le monde en est d'accord, que vous ressemblez à un Ingrat, qui est le plus méprisable & le plus haïssable de tous les animaux.*

Un Torticolis rencontrant le matin un Bossu, lui demanda en riant: *Hé, quelle nouvelle apportés-tu, mon Ami, te voilà bien chargé?* Le Bossu

Boffu repliqua : *Comment ! toi qui es toujours aux écoutes, n'en fais-tu pas ?*

L'enjoué Scarron disoit de lui-même :

Parmi les Torticolis,

Je passe pour des plus jolis.

Un Boffu s'étant moqué de *Léon Bisantin* qui avoit mauvaise vûë, celui-ci repoussa la raillerie par ces mots : *Tu portes sur ton dos la vengeance du reproche que tu me fais, de l'imperfection de mes yeux.*

Des Juifs à Constantinople eurent contestation avec des Turcs touchant le Paradis, & soutinrent qu'ils seroient les seuls qui y auroient entrée. Les Turcs leur demanderent : Puisque cela est ainsi, suivant votre sentiment, où voulez-vous donc que nous soyons placez ? Les Juifs n'eurent pas la hardiesse de dire que les Turcs en seroient tout-à-fait exclus ; ils répondirent seulement : *Vous serez hors des murailles, & vous nous regarderez.* Cette dispute alla jusqu'aux oreilles du *Grand-Vizir*, qui dit : *Puisque les Juifs nous placent hors de l'enceinte du Paradis, il est juste qu'ils nous fournissent des Pavillons, afin que nous ne soyons pas exposés aux injures de l'air.* En même tems il taxa le Corps des Juifs, outre le tribut ordinaire, à une certaine somme pour la dépense des pavillons du *Grand-Seigneur*, qu'ils payent encore aujourd'hui depuis ce tems-là.

Deux

Deux Cardinaux étant venu voir le fameux Peintre *Raphaël d'Urbain*, ils s'attachèrent particulièrement à l'un de ses tableaux, où *St. Pierre* & *St. Paul* étoient représentez. Après qu'ils eurent regardé assez long-tems ce tableau, ils lui dirent, qu'il leur avoit fait le visage trop rouge. A quoi *Raphaël* répondit : *Messeigneurs, cela ne doit point vous surprendre, car je les ai peints comme ils sont dans le Ciel; & cette rougeur ne leur vient que de la honte qu'ils ont d'avoir, pour gouverner l'Eglise, des Successeurs tels que vous.*

Quand une raillerie est selon les règles, c'est-à-dire, quand elle renferme une satire délicate d'un vice, ou d'une action ridicule, & qu'elle est faite à propos, & d'une manière galante & enjouée, on l'écoute avec plaisir, & on lui donne volontiers rang parmi les Bons-Mots, & les pensées ingénieuses & divertissantes.

Mr. Bord. . . . étant un jour chez *Madame C. R.* entendit un Bon-Mot qui lui fit bien plaisir. Voici comment il le conte. Il y avoit chez cette Dame une assemblée de plusieurs personnes, entre lesquelles étoit une grande Fille dont les yeux étoient fort rouges; à cela près elle pouvoit passer pour être fort belle. Un Blondin qui lui faisoit beaucoup la cour, la cajola même sur ses yeux, lui disant que c'étoit comme un trône où l'Amour faisoit sa résidence ordinaire. *Parbleu*, lui dit à l'oreille un vieux Abbé, *si l'Amour réside dans ces yeux-là, il y doit donc être en habit de Président, qui prononce en robe rouge.*

Le

Le même rapporte encore celui-ci. Une Fille qui se piquoit d'être belle , quoiqu'elle eût les yeux un peu louches & assez rudes , se vançoit avec orgueil dans une compagnie , qu'un Duc & Pair lui avoit fait long-tems les yeux doux. Quelqu'un lui dit : *Avouez, Mademoiselle, qu'il y a fort mal réussi.*

La Belle sans esprit.

Beau Corps mal animé, trop aimable Animal,
Dont l'ame est une buse en une belle cage!
Si tu n'as point d'esprit, une ame te fied mal.
Que n'es-tu fait de marbre avec un piedestal?
Tu ferois une belle Image,
- Et n'es qu'un sot Original.

La Belle à mauvaise Conduite.

Phylis, en tous lieux méprisée,
Par sa conduite déréglée,
Vouloit voir une fête , & dit à ses amis :
D'un spectacle si beau je veux avoir la vûë,
Comment me déguiser pour n'être pas connue ?
De grace , sur cela donnez-moi vos avis.
Parbleu, lui dit le gros le Maître,
Vous vous embarrassez de rien :
Mettez-vous en femme de bien,
Nul ne pourra vous reconnoître.

Un

Un Rotisseur ayant été se divertir un soir avec quelques-uns de ses amis , lorsqu'il fut retourné chez lui, sa Femme lui dit mille duretez , lui jetta un plat plein de sausse à la tête, & l'envoya à tous les Diables. Cet homme ayant souffert patiemment une partie de ces brutalitez sans y répondre, se contenta de lui dire à la fin: *Ma Chere, ne me menace pas tant du Diable, il ne me fera point de mal, puisque j'ai épousé sa proche parente.*

La perte des Biens est une rude épreuve; peu de personnes savent recevoir des coups de cette nature, sans murmurer contre la Providence. On voit ordinairement que ceux à qui ce malheur arrive, sont comme inconsolables; leur esprit perd sa tranquillité; leur perte est incessamment devant leurs yeux, sans considérer que des Biens si fragiles ne devroient pas leur être si chers, ni les attacher si fort, puisque la vanité & l'instabilité de ces Biens est si certaine. Cependant leur perte peut être sensible; mais elle ne doit pas l'être jusqu'au point de nous porter au murmure, à la défiance, ou au desespoir; il ne faut pas en être inconsolable, comme si l'unique bonheur de l'homme y étoit attaché. C'est ainsi qu'un Marchand fort remarquable d'Arménie le consideroit. Il apprit qu'un vaisseau très-richement chargé pour son compte particulier, étoit péri. Cette nouvelle l'affligea, mais ne le terrassa point. Il dit en se frappant la poitrine: *Mon cœur, graces à Dieu, ne perd pas encore courage, & mes esprits*

ne s'abîmeront point avec le Vaisseau; ils ne baisseront pas même d'un pouce.

Un jeune Prince de grand mérite, se voyant comme enlever tout d'un coup des richesses immenses, par un changement qui arriva dans sa famille, répondit en homme de courage à des personnes qui témoignaient avoir du déplaisir de cette aventure: *J'aurai moins de bien, mais je pourrai acquérir plus de gloire. Comme je suis redevenu Cadet, j'espère qu'on me permettra de faire des choses qu'on ne m'auroit peut-être pas laissé entreprendre, si on m'eût regardé comme le Fils unique de notre Maison.*

(*) Il ne faut pas toujours disputer contre les Opiniâtres avec de grands raisonnemens. Ces sortes de disputes les fortifient dans leur opiniâtreté, parce que plus les armes sont fortes, plus ils y résistent; on en tire plus de raison, quand on les rend un peu ridicules. Un bon Religieux se trouvant un jour dans un Coche avec un Libertin, & celui-ci niant tous les faits que ceux de la même compagnie citoient, pour lui prouver quelques vérités de la Religion, parce que, disoit-il, tous les hommes peuvent tromper & être trompez; le bon Pere l'apostropha, & lui dit: " Monsieur, qu'étoient
 „ votre Pere & votre Mere? C'étoient, ré-
 „ pondit l'Esprit-fort, un honnête-homme, &
 „ une honnête-femme, d'une telle profession,
 „ faits d'une telle maniere. Cela n'est pas
 „ vrai, repartit le Religieux; votre Pere étoit
 „ un Taureau, & votre Mere une Vache:
 „ vous

(*) *Caract. Nat. Hom.*

„ vous ne pouvez me prouver le contraire ,
 „ qu'en me rapportant votre témoignage , ou
 „ celui des autres , que selon vous je ne suis
 „ pas obligé de croire ; parce que tous les hom-
 „ mes peuvent tromper & être trompez. „ L'ob-
 jection fit rire la compagnie , & fit taire l'In-
 crédule.

Un (*) Ambassadeur de France auprès du Roi de la Grande-Bretagne *Jaques I.* dans une audience qu'il eut de ce Prince , montra dans ses manieres d'agir tant de vivacité & de feu , & avoit l'air si éveillé , que le Roi demanda après l'audience à M. *Bacon* Garde des Sceaux , ce qu'il pensoit de l'Ambassadeur de France. Il répondit , que c'étoit un grand homme , bien fait. Mais , reprit le Roi , quelle opinion avez-vous de sa tête ? Est-ce un homme qui soit capable de bien remplir la charge d'Ambassadeur ? *Sire* , répondit *Bacon* , *des gens de grande stature ressemblent à des maisons de quatre ou cinq étages , dont le plus haut appartement est d'ordinaire le plus mal meublé.*

La Reine *Elisabeth* faisant la visite ordinaire de ses Provinces , voulut voir la Maison qu'avoit à *Reegrave* le même Garde des Sceaux *Bacon*. Après qu'elle l'eut bien considérée : Monsieur le Chancelier , lui dit-elle , quelle petite maison avez-vous ici ? *Madame* , répondit *Bacon* , *ma maison est assez grande pour moi , mais c'est votre Majesté qui m'a fait trop grand pour ma maison.*

Selon lui la *Vertu* n'est rien qu'une beauté

I 2

in-

(*) *Mr. Howel* dans ses Lettres.

intérieure, comme la Beauté est une vertu extérieure.

L'Argent est un bon Serviteur, & un méchant Maître.

Il ressemble au fumier qui ne profite que quand il est répandu.

Les Dignitez donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.

C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer, & d'avoir mille choses à craindre.

Ceux qui gouvernent, sont comme les Corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

La Fortune vend cher aux gens empressez ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Les Nouveantez sont comme des Etrangers, qui attendent moins la bien-veillance que l'admiration.

(*) *Mr. Bacon étoit très-habile dans toutes les Sciences, & il nous a laissé des Ouvrages fort estimez des Savans. Il étoit honnête, obligeant & sincere. Il étoit de la Religion Protestante. Il mourut l'an 1626. âgé de 66. ans.*

Des Courtisans qui n'étoient pas trop contents de la conduite d'un Ministre, en disoient leur sentiment avec beaucoup de liberté, & en faisoient des railleries devant de jeunes enfans, dont ils ne se défoient point. Vous devriez être plus circonspects, leur dit un homme

(*) *Remarq. ou Réflex. Crit.*

me de leur compagnie, & vous devriez prendre garde à ce que vous dites devant des Créatures du Cardinal. Ce mot de Créatures est équivoque, & il l'entendoit dans un fort mauvais sens.

Une plaisanterie fine & délicate, dite d'une manière enjouée, & qui ne se sente point de la médisance, n'offense personne, & est reçue agréablement. On jouoit une Comédie devant la Cour. Un grand Prince, & qui étoit le plus aimable du monde, y assistoit; mais on l'accusoit de n'avoir pas assez de zèle pour ses amis, & quand il les avoit embarquez dans de mauvaises affaires, de les abandonner. Il voulut parler à un Courtisan qui étoit sur le Théâtre pendant la Comédie, & pour l'aider à descendre, le Prince lui donna la main. Le Courtisan qui avoit beaucoup d'esprit, lui dit en le remerciant : *Qu'il étoit le premier Gentilhomme que son Altesse eût jamais retiré de l'échafaut.*

Il faut user d'une grande circonspection, quand on veut plaisanter avec des Grands. L'humeur, le tems, le lieu, les rencontres, tout doit être alors observé soigneusement & avec esprit; car il ne faut pas se hasarder trop légèrement, de crainte de leur déplaire & de s'attirer leur colere. Mais, quand on est sûr qu'ils prennent plaisir à des plaisanteries, il ne reste plus qu'à observer de ne se pas trop émanciper, & de rester toujours dans de certaines bornes. Ceux qui observent ces maximes, se font estimer, & obtiennent fort souvent, à la

faveur d'un Bon-Mot, des graces considerables. Ce caractere est difficile à soutenir avec succès ; peu de personnes y réussissent. Il demande un génie délicat, un esprit vif & insinuant, beaucoup de prudence à choisir les occasions & à s'en servir, de délicatesse à s'exprimer, & aussi quelque familiarité avec les Grands qu'on veut divertir par des plaisanteries. Elles consistent, ou dans des discours vifs & divertissans, ou dans l'action, plutôt que dans les paroles. Voici à propos de la dernière sorte de plaisanteries, un beau trait de la vie d'*Auguste*. Ce Prince aimoit à rire, & quand on faisoit quelque chose d'agréable devant lui, on étoit assez récompensé par le plaisir qu'il y prenoit. Un Poète l'attendoit tous les jours dans un certain endroit par - où il avoit coutume de passer, & il lui présentoit une Epigramme, esperant quelque récompense. L'Empereur cependant ne lui donnoit rien. Un jour pour se divertir, & pour se moquer agréablement de ce Poète, il lui donna une Epigramme qu'il avoit composée à sa louange. Celui-ci après avoir lû les vers de l'Empereur, lui présenta de l'argent pour le payer de sa peine, & lui dit : *Ce que je vous donne, n'est pas convenable à votre fortune, mais mon pouvoir ne s'étend pas plus loin.* L'Empereur fut bien - aise de cette nouveauté, il se mit à rire, & fit donner au Poète cent mille sesterces.

(*) Si on obtient par des plaisanteries les faveurs des Grands, ils les refusent aussi quelque-

(*) Bellegarde *Réflex. sur ce qui peut plaire, &c.*

quefois en plaisantant. Voici ce que *Spartien* raconte à ce propos. Un Vieillard demanda un jour une grâce à un Prince, & le Prince ne voulut pas la lui accorder. Ce bon-homme croyant qu'on le refusoit à cause de sa vieillesse, s'avisa d'une plaisante invention pour tromper le Roi; il se fit peindre les cheveux en noir, & retourna à la Cour déguisé de la sorte. Le Roi reconnut l'artifice, & lui répondit fort agréablement: *Ce que vous demandez, je l'ai déjà refusé à votre Père.*

Un Courtisan s'adressa un jour au Roi *Alphonse* surnommé le *Courageux*, & lui dit: J'ai songé cette nuit que V. M. me faisoit un riche présent. Le Roi répondit: *Ne savez-vous pas que les Chrétiens ne doivent point faire état des songes?*

Un Bon-Mot, quand même il seroit un peu piquant, n'est jamais mieux employé, que lorsqu'on s'en sert pour tourner en ridicule la vanité ou l'orgueil de quelqu'un. Le vice & les défauts sont les véritables sujets de la raillerie; & c'est dans ce cas qu'il me semble qu'on peut la mettre en usage sans beaucoup de scrupule. Un Jeune-homme se vantoit d'avoir appris en peu de tems beaucoup de choses, & d'avoir dépensé mille écus pour payer ses Maîtres. Un de ceux qui l'entendoit se vanter de la sorte, lui dit froidement: *Qu'es'il trouvoit cent écus de tout ce qu'il avoit appris, il lui conseilloit de les prendre sans hésiter.*

Antisthène le Philosophe,
 Pour être du Peuple admiré,
 S'habilloit d'une vile étoffe,
 Affectant de porter un manteau déchiré.
 Chacun dans son orgueil le flate.
 Il prétendoit par là se mettre en grand credit.
Je vois fort bien, lui dit *Socrate*,
Ton orgueil au travers des trous de ton habit.

Phylarque entendant un jour raisonner un présomptueux qui vouloit passer pour grand Poëte, bien qu'il ne fût qu'un ignorant; & remarquant que son chapeau étoit tout couvert de graisse, il ne put s'empêcher de lui dire:
Les Muses donnent des couronnes de Laurier aux Poëtes, mais elles vous en ont donné une de Marmiton.

A propos des Muses qui ne donnent au plus que des couronnes de Laurier. Trois Messieurs se promenant le long d'une rivière qui forme une des plus belles vûes du monde, mais bordée, par la saison d'alors, d'un chemin détestable pour qui va à pied, il vint au-devant d'eux un Cavalier de leurs Amis bien monté, qui leur dit en les saluant: *Voilà les Beaux-Esprits ensemble.* Sur quoi l'un de ceux-ci répondit: *Monsieur, vous voyez à présent la différence qu'il y a entre un grand Seigneur & un Bel-Esprit?* En effet, le premier ne se crotte
 ja-

jamais les pieds, à moins qu'il ne le veuille bien ; mais le dernier se les crotte toujours malgré qu'il en ait.

Théophraste rapporte qu'*Archidamus* plaidant devant le Sénat de Lacédémone, contre un Vieillard qui s'étoit fardé, dit : *Qu'il ne falloit pas croire un homme qui portoit le mensonge sur le front.*

Monsieur N. qui avoit beaucoup volé, montrant à un de ses amis une belle maison qu'il avoit fait bâtir : Voyez, lui dit-il, voici un escalier dérobé. *Comme tout le reste de la maison*, lui repartit l'ami.

Un Juge l'autre jour parlant à *Philis*,
Se vantoit en riant qu'il avoit belle patte,
Qu'elle étoit aussi douce & blanche comme un lis,
Et qu'au reste elle étoit tout-à-fait délicate.
Mais *Philis* fort sincère & qui jamais ne flate,
Lui dit en souriant d'un accent plus qu'humain :
Oui, Monsieur, vous avez une très-belle main,
Je voi qu'elle est bien douce & délicate & blanche.
Mais je croi que cela ne provient point du vent ;
Car, puisque vous l'avez & si douce & si franche,
C'est un signe assuré qu'on la graisse souvent.

Un Fanfaron qui n'étoit rien moins que brave, eut des coups de bâton, & les souffrit patiemment, pour ne pas s'attirer un plus grand

malheur. A quelques jours de là il fit fort mal-à-propos une incartade à un Médecin , & dit qu'il lui donneroit cent coups de bâton. Le Médecin lui dit sans emportement : *Parbleu ! il vous est bien facile de les donner , car vous les avez reçus depuis quatre jours.*

Un Roi de France apprenant que quelques Béarnois se vantoient avec beaucoup d'orgueil de leur ancienne Noblesse , eux qui étoient des lâches & des paresseux , dit d'un ton railleur ; *Qu'une seule Epée suffisoit à dix de ces Gentilshommes.* Ce Bon - Mot est attribué à Louis XIII.

Apollonius voulant reprendre un homme qui parloit trop , & qui incommodoit toute la compagnie par ses mauvaises plaisanteries , se servit d'un détour pour ne pas le choquer trop , & dit sans marquer personne , après avoir amené le discours au point qu'il vouloit : *Que si les grands parleurs & les diseurs de turlupinades avoient en parlant la même fatigue qu'ils donnent aux autres , ils seroient bien plus réservés , & qu'ils ne dépenseroient pas tant en paroles.* Modèle de la belle raillerie , dont ceux-mêmes qu'on raille de la sorte , ne peuvent s'offenser.

Monsieur d'*Aubigni* s'étant plaint qu'on venoit fort souvent l'interrompre au milieu de ses occupations , & qu'on heurtoit continuellement à sa chambre , jusqu'à ce qu'il vînt ouvrir ; Monsieur de *Saint-Uffans* lui fit cette réponse.

Tu

Tu te plains qu'à ta chambre on vient toujours
heurter ,

Quand tu ne voudrois pas quitter
Quelqu'ouvrage où tu sens la verve qui t'emporte ;
Que , si tu n'ouvres point , loin de se rebuter ,
On s'obstine à frapper d'une fureur plus forte ;
Et qu'alors ton esprit prompt à se dépiter ,
Quitte tout là pour détester
Le maudit Importun qui frappe de la forte.
Le mal sans doute est grand. Mais veux-tu l'éviter ?
Mets ces quatre Vers sur ta porte.

HEURTEZ CEANS UNE OU DEUX FOIS ,

ET VOUS VERREZ QUELQU'UN PAROÎTRE.

S'IL VOUS FAUT ALLER JUSQU'A TROIS ,

C'EST QU'ON N'EST PAS DEDANS , OU QU'ON N'Y

VEUTPAS ETRE.

Un Gentilhomme ayant aussi fort souvent à
sa porte une foule d'Importuns , que son savoir
& son rang y attiroient , il se servit pour s'en
débarrasser , du plaisant moyen que voici. Il fit
suspendre par dedans à la fenêtre qui touchoit
la porte de sa maison , un morceau de carton
en quarré , où d'un côté il y avoit en gros ca-
ractere

raçtere un *O* qui vouloit dire *Oui*, & de l'autre une *N* qui vouloit dire *Non*; & selon la lettre que ce Gentilhomme ordonnoit à son laquais de tourner vers la rue, on demandoit à le voir, où on passoit son chemin. Il y avoit néanmoins quelques personnes de privilégiées, lesquelles ce Gentilhomme avertissoit de ne s'en point tenir à cette marque, & de sonner toujours. J'étois du nombre de ces dernieres. J'ignore au reste ce qu'a pensé de cette maniere de *se faire celer*, le Pasteur qui nous a donné une lettre sur ce sujet (*). Pour moi qui ne m'érige point en Casuiste, je laisse la question indécise à cet égard, me contentant d'assurer que du côté de l'esprit, cette maniere de *se faire celer* me plaît autant, que celle qu'on employe communément.

Quelqu'un ayant appris que deux Belles qui couchoient ensemble, avoient lû au lit mon *Je ne sai quoi*, il m'accusa d'avoir couché entre deux Filles; & sur ce que je m'en défendois, comme de raison: *C'est donc votre esprit*, me répondit-il.

Un autre étant allé voir une jeune & aimable Demoiselle de ma connoissance, il la trouva qu'elle lisoit. Lorsqu'il s'en sépara, elle le chargea de me dire de sa part: *Qu'il l'avoit trouvée avec mon Je ne sai quoi à la main.*

Une Brune qui chante & qui joue joliment de la viole, ayant soupiré à table, un Cavalier qui étoit à son côté, lui en demanda

le

(*) *Feu Mr. de Joncourt.*

le sujet. *C'est un soupir*, répondit-elle, *que j'avois oublié de mettre ce matin à sa place, en prenant leçon de mon Maître de Musique.*

Une Dame refusant la collation à sa Fille qui n'étoit alors qu'une enfant, elle lui ordonna de reciter un des Pseaumes qu'elle savoit. Cette enfant, à dessein ou par hazard, se mit à reciter la pause du Pseaume L: *Si j'avois faim, je ne t'en dirois rien &c.*

Pendant le siège de la Rochelle, le Lieutenant de Roi de *Honfleur* rencontrant une personne de la Religion, lui dit comme pour l'insulter: *C'est aujourd'hui, mon bon homme, qu'il faut crier, Donne secours, Seigneur, il en est heure. Je l'avoue* repartit le Réformé, *car d'hommes droits sommes tout dénués.* Repartie qui fit d'autant plus rire les Assistans, que l'Officier à qui elle fut faite, étoit boiteux.

Q U A T R A I N S

à mettre

S U R L' E C H I Q U I E R,

Par Mr. de Saint-Ussans.

I.

Qui joue un coup en vain
Perd un grand avantage,
Joueur habile & sage
Ne fait rien sans dessein.

II.

II.

Quelque coup qui se fasse ,
Voi la suite avec soin ;
Si tu ne vois de loin ,
Le tems de voir se passe.

III

En lieu propre à défendre
Place d'abord ton Roi ;
Et sur-tout garde-toi
De trop d'ardeur de prendre.

IV.

Distracts ne soient tes yeux ,
Ni ta main trop légère ;
Un beau coup s'offre à faire ,
Voi s'il n'est rien de mieux.

Il est difficile de conserver une presence d'esprit parfaite & une entiere tranquillité dans un péril qui paroît inévitable. La nature qui craint sa destruction , inspire à l'aproche du danger , des mouvemens de crainte que la Raison ne peut arrêter. C'est dans cette rencontre que le véritable courage se fait connoître ; & c'est alors qu'on distingue le vrai Brave , de
ce-

celui qui ne l'est pas. La crainte extrême du dernier paroît dans tous ses mouvemens; & à voir la terreur dont il est saisi, il semble qu'il ne soit déjà plus. Tout l'alarme, tout l'épouvante; & dans cette cruelle situation il redoute jusqu'à son ombre. Mais le vrai Brave triomphant des foiblesses de la Nature, & fermant les yeux aux fâcheuses idées du péril où il s'expose, regarde tranquillement le danger, & ne perd point sa liberté ni sa présence d'esprit ordinaire. Quelques-uns même, mais ceci est plus rare, joignent à l'intrépidité une gayeté jusqu'à pouvoir dire des plaisanteries dans ces momens où ils sont comme aux prises avec la mort.

L'Empereur *Charles-Quint* tenant le *Duc de Saxe* prisonnier, le menaçoit, afin de l'obliger à rendre le Duché de *Wirtemberg*; mais il répondit courageusement: *Sa Majesté peut bien faire de mon corps ce qu'il lui plaira, mais elle ne pourra jamais donner de crainte à mon cœur.* En effet, ce Duc le montra dans le plus périlleux pas de sa vie; car la sentence de mort lui ayant été prononcée, comme il jouoit aux Dames avec *Ernest* Duc de *Brunswic*, sans se troubler davantage il dit au Duc de continuer son jeu.

L'exemple de *Mitridate* n'est pas moins illustre. Il étoit dépouillé de ses Etats, toute espérance de rétablissement lui étoit ravie; & ne sachant de quel côté se tourner, il se vint rendre au Roi *Eunonès* son vainqueur, & lui dit avec une fermeté véritablement Royale:
Je

Je me remets de moi-même entre tes mains ; use comme tu voudras au Descendant du Grand Achéménis, qui est la seule chose que mes Ennemis ne me sauroient ôter. Eunonès fut touché du courage de Mitridate, & le reçut favorablement.

Rubius Flavius ayant été condamné par Néron à perdre la tête ; & le Bourreau lui disant pour l'encourager, de tendre hardiment le cou : Frappe, lui répondit-il, & sois assuré que tu ne le frapperas pas si hardiment que je le présente.

La plaisante réponse qu'un Soldat fit au Baron des Adrets dans le moment qu'il devoit se précipiter, lui sauva la vie. Ce Baron étoit l'homme du monde le plus cruel & le plus féroce. Il obligeoit les prisonniers qu'il avoit pris en guerre, de se précipiter d'un lieu très-élevé, & ce barbare spectacle étoit un de ses divertissemens. Ce Soldat ayant aussi été condamné à ce supplice, courut d'un bout de la plate-forme à l'autre, comme s'il eût eu dessein de s'élancer ; cependant il s'arrêta tout court sur le bord du précipice. Des Adrets indigné de ce qu'il avoit frustré son attente, lui dit d'un ton aigre, qu'il perdoit le tems, & qu'il suffisoit d'avoir deux fois sondé le gué. Le Soldat sans s'étonner lui répondit : *Monsieur, je vous le donne en quatre.* Le Baron admira l'intrépidité d'un homme à qui l'approche de la mort n'étoit pas capable d'ôter la liberté d'esprit nécessaire à la raillerie, & lui accorda la vie.

Un

Un homme d'un grand mérite ayant été condamné à perdre la tête, on lui donna une nuit pour se résoudre; & sur ce qu'on lui demanda le lendemain, s'il n'avoit pas changé d'avis, il répondit qu'oui: *Parce que j'avois résolu, ajouta-t-il, de me faire la barbe, avant que d'aller au supplice; mais maintenant j'aime mieux me laisser couper la barbe avec la tête.*

Une *Sultane Favorite* ayant été condamnée à la mort par le *Grand-Seigneur*, pour quelque soupçon qu'il avoit eu de sa fidélité, une Esclave de cette *Sultane* fondeit en larmes, & ne pouvoit se consoler du malheur de sa Maîtresse: *Taisez-vous*, lui dit-elle, *ce n'est pas ici une si grande affaire; il n'est question que de mourir.*

L'Empereur *Charles-Quint* s'exposant trop au Canon des Ennemis dans une Bataille, quelqu'un le pria de se retirer. Il lui répondit avec une tranquillité merveilleuse, malgré le péril où il se trouvoit: *A-t-on-jamais vu qu'un Empereur ait été atteint d'un boulet de Canon?*

L'Empereur *Adrien* fit ces Vers presque en expirant:

*Animula, vagula, blandula,
Hospes, comesque corporis,
Quæ nunc abibis il loca
Pallidula, rigida, nidula?
Nec, ut soles, dabis jocos.*

T R A D U C T I O N.

Ma petite Ame, ma mignonne,
Tu-t-en vas donc, ma fille, & Dieu sache où tu vas;
Tu pars seulette, nue, & tremblottante. Hélas !
Que deviendra ton humeur polichonne ?
Que deviendront tant de jolis ébats ?

Mr. de B. étoit dans la tranchée. Ses amis l'appellant pour dîner, il dit : Je ne mangerai point, que je ne sois sûr de la digestion.

Le jour que *Thomas Morus* fut décapité, un Barbier lui demandant, s'il ne lui plaisoit pas qu'on lui coupât les cheveux : *Mon ami, lui dit-il, j'ai à t'avertir que le Roi & moi avons un procès pour ma tête, & que je ne veux point faire de dépense pour elle, jusqu'à ce que le différend soit vuïé.*

Etant conduit sur l'échafaut, il avoit déjà mis sa tête sur le billot, lors qu'il remarqua que sa barbe étoit étendue de telle manière qu'on la lui auroit coupée en l'exécutant. Se tournant vers le Bourreau, il le pria de l'accommoder sur le billot; & le Bourreau s'enquerant de lui, pourquoi il étoit en peine de sa barbe, quand il lui alloit couper la tête : *Il n'importe pas beaucoup pour moi, repartit Morus, mais il importe pour toi qu'on puisse dire que tu entens bien ton métier ; parce que*
l'Ar-

L'Arrêt porte que tu dois couper ma tête , & non pas ma barbe.

Villon , un des premiers Poètes François , étant condamné à la mort , quelque honteux que fût le supplice qu'il devoit subir , il ne perdit pourtant point sa gayeté naturelle , & fit cette Épitaphe ;

Je suis François (dont ce me poise ,)
Nommé *Corbueil* en mon furnom ,
Né de Paris emprès Ponthoise ,
Et du Commun nommé *Villon* : (*)
Or d'une corde d'une toise ,
Saura mon col que mon cul poise.

Il appella de cette sentence au Parlement , qui changea la sentence de mort en un simple bannissement.

Tectamène , après avoir été condamné à la mort par les Ephores , ne cessoit de rire ; & quelqu'un qui trouvoit ce rire hors de saison , lui demanda s'il avoit du mépris pour les loix de Sparte. *Non* , dit-il , *mais j'ai de la joye d'avoir été condamné à une amande , que je puis payer moi-même , sans rien emprunter.*

Un Voleur qu'on alloit pendre , ayant demandé à boire sur l'échelle , on lui apporta un

K 2

verre

(*) C. à d. Fripon , furnom qui fut donné à *Corbueil* , parce qu'étant né pauvre les pressans besoins le forcèrent à faire mille friponneries.

verre plein d'eau. Après l'avoir vuïdé , il le laissa tomber , & le voyant cassé : *Ab !* dit-il , *il m'arrivera aujourd'hui quelque malheur ; car je n'ai jamais cassé de verre , qu'il ne m'en soit arrivé :*

Un Moine exhortant un Voleur

Qu'apparemment on alloit pendre :

Que vous allez , dit-il , au Ciel avoir d'honneur ,
Où le souper doit vous attendre !

Ab ? répond le Voleur , *il ne me convient pas ,*
Vous pourriez vous-même à ma place
Aller prendre un si bon repas.

Comme on alloit pendre un Voleur , il dit au Peuple en montant l'échelle : *Courage , je monte bien commodément aux Cieux ; qui veut être du voyage , me suive ?* Sic itur ad astra.

On ménoit pendre un Juif sur une haute colline , où la potence étoit dressée. Deux autres Juifs l'accompagnant pour le consoler , l'un des deux lui disoit : „ O que vous êtes heureux ! mon „ cher frere ; car dans moins d'une heure vous „ serez dans le sein d'Abraham , où tout comblé de „ félicité vous entendrez le merveilleux concert „ des Chœurs Angéliques qui raviront votre ame „ en des suprêmes délices. Vous y trouverez prépa- „ ré le plus superbe souper qui se puisse désirer , „ pour vous. „ Pendant ces belles promesses , comme ils passoient par un endroit fort étroit & fort

fort élevé , le Voleur l'ayant remarqué , & étant las de l'entendre , prit son tems , & précipita son Consolateur du haut en bas , en lui disant : *Va-t-en devant , & mets rafraîchir le vin.*

Un célèbre Bûveur , grand ennemi de l'eau ,
Qui déclamoit toujours contr'elle ,
Se vit menacer du tombeau
Par de fréquens accès d'une fièvre cruelle.
Il étoit goguenard , splendide , & libéral ;
Ses amis ne le quittoient guere.
Un jour étant pressé de l'ardeur de son mal :
Qu'on m'apporte , dit-il , de l'eau plein une aiguiere.
A ces mots les Amis le regarderent tous ,
Puis ils rirent comme des Fous.
Vous riez , leur dit-il entendant raillerie ;
Ne savez-vous pas , mes Amis ,
Qu'il faut à la fin de sa vie
Se reconcilier avec ses ennemis.

R O G E R M O U R A N T.

Roger , homme jovial ,
Ayant la dissenterie ,
Dans le plus fort de son mal
Conserva toujours égal

L'esprit de plaifanterie;
 Et de tems en tems raillant
 Jusqu'à fon heure derniere:
Hélas! dit-il en mourant,
Je fuis venu par devant,
Et je m'en vai par derriere.

Ceux-mêmes qui ont renoncé à leur honneur, & qui font gloire de leur scélératesse, s'offensent d'être appelez Traîtres (*). Un certain *Juan Bravo* à qui on alloit couper la tête, s'écria sur ces mots de la sentence, *A estos Cavalleros por Traidores*, que le Bourreau prononçoit à haute voix : *Tu en as menti, & tous ceux qui te le font dire.*

Les Gouverneurs de la plupart des enfans des Grands fomentent leur ambition, au lieu de la reprimer (†). On ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs alliances, des prétentions de leur Maison, qui très-souvent sont imaginaires, qui les plongent dans le luxe, & qui les réduisent quelquefois à une honteuse pauvreté. On en entête mille des titres d'Altesse & de Serenissime, lesquels deviendront bientôt aussi commun que ceux de Comte & de Marquis, que prennent aujourd'hui des fils de Partisans, & tels autres hon mes nouveaux. De-sorte que si cet abus continue, on pourra dire en France & en

(*) *Réflex. Polit. sur Tacite.*

(†) *Le même Auteur.*

en Italie, ce que dit à l'Empereur un Ambassadeur Italien qui partoît de sa Cour par un très-mauvais tems : *Qu'il n'y avoit ni pluye ni tonnerre à craindre, après que Sa Majesté Impériale avoit rempli le monde de tant de Sérénité.*

Etrange & ridicule folie que celle de certaines gens qui veulent passer dans le monde pour être plus jeunes qu'ils ne le sont en effet ; les uns, en tâchant de se déguiser de sorte que les marques que l'âge imprime, ne puissent plus paroître ; d'autres, en publiant continuellement un âge qu'ils ont passé dès long-tems ; & les uns & les autres, en affectant des manieres qui ne conviennent qu'à la jeunesse, dont ils ne font plus partie. Je ne saurois comprendre quelle utilité il peut revenir d'affecter d'être jeune, quand on ne l'est plus. Chaque saison de la vie peut avoir, & a en effet ses charmes & ses agrémens. Il est même certain que ceux de la jeunesse ne conviennent proprement qu'à la jeunesse, & que dans un âge mûr on n'y trouve point ce je ne sai quoi qui fait l'ame du plaisir. Tous les amusemens, & tous les divertissemens de la jeunesse, ont même quelque-chose de fade pour ceux qui ont passé cette partie de la vie ; aussi y en a-t-il peu qui leur conviennent. Les plaisirs de la jeunesse ont un si juste rapport avec cet âge, que dans un autre ils ne sont plus les mêmes. On a beau sentir le même penchant & les mêmes desirs ; tout ce qu'on fait, est forcé, & ne vient plus de source ;

on est contraint & gêné ; & l'air grave & sérieux que le tems imprime sur le visage dès qu'on est un peu avancé dans la carrière de la vie , ne s'accorde pas avec les jeux & les ris. *Mais , dira-t-on , n'est-il pas fâcheux de passer dans l'esprit du monde pour Vieux , avant que de l'être entierement ? Et ne vaut-il pas mieux de ces deux extrémitéz choisir , tant qu'il est possible , de passer pour jeune , quoiqu'on ne le soit plus ?* Le mot de Vieux est rude & d'un son désagréable : Vieil homme , Vieille femme , & surtout Vieille fille , les vilains termes , & qu'ils sont d'une désagréable signification ! Je répons à cela , que , puisqu'il n'est pas en notre pouvoir d'empêcher que nous ne changions avec le tems , & qu'il nous est impossible d'être toujours jeunes , nous devons nous contenter de jouir dans chaque saison de la vie , des agrémens qui s'y rencontrent. D'ailleurs je ne vois point ce qu'il y a de fâcheux à passer pour vieux , quand on l'est : c'est l'ordre de la Nature que la vieillesse succede à la jeunesse : c'est même une faveur que tout le monde n'obtient point ; de-sorte que c'est une folie de vouloir paroître moins âgé. En effet , qu'a-t-il de plus extravagant , que de vouloir passer à quarante ans , par exemple , pour n'en avoir que vingt , & à soixante , quarante ? Il y a même de l'inutilité , comme je l'ai déjà dit ; sans compter qu'on se fait moquer de tout le monde , & qu'on s'attire toujours quelque raillerie de ceux qui savent quel âge on a réellement. De tout tems cette folie a régné parmi les hommes. On

a toujours tâché de paroître plus jeune qu'on n'étoit, les femmes sur-tout. *Cicéron* se moqua un jour finement d'une vieille Dame qui se déroboit quelques années. Il dînoit en compagnie; & cette Dame venant à parler de son âge, soutint qu'elle n'avoit que quarante ans. Sur quoi un des amis de *Cicéron* lui ayant dit à l'oreille, qu'elle étoit beaucoup plus âgée qu'elle ne disoit : *Qu'y seriez-vous?* lui répondit *Cicéron*. *J'aurois tort de ne le croire pas, puisqu'il y a plus de dix ans qu'elle me dit toujours la même chose.*

Une autrefois que quelqu'un se faisoit aussi plus jeune qu'il n'étoit : *Quand nous étudions ensemble*, lui dit *Cicéron*, *tu n'étois donc pas encore au monde.*

Cicéron, surnommé *Marcus Tullius*, étoit fils d'un Chevalier Romain. Il mérita par ses harangues & par ses autres Ouvrages d'Eloquence, d'être appelé le Prince de l'Eloquence Romaine. Il rendit de grands services à la République. Il fut Questeur, Edile, Préteur, & Consul. On peut juger par la lecture de ses Ouvrages de la beauté de son génie, & de la délicatesse de son esprit. Il étoit prompt à repartir, & le faisoit toujours avec beaucoup de justesse. Ses railleries étoient fines, vives, & spirituelles. Ce grand-homme fut sacrifié au ressentiment d'*Antoine*, qui lui fit couper la tête, après l'avoir fait proscrire.

Voici quelques-uns de ses Bons-Mots.

Il appelloit un Roi, *une Loi parlante*, parce qu'il doit être obéi; & une Loi, *un Prince*

muët , parce qu'elle doit avoir autant d'autorité que les Princes.

Il disoit : Que les Orateurs qui crient fort en haranguant , sont semblables aux boiteux , qui pour avancer chemin montent sur des chevaux.

Il faisoit ces demandes , & ces réponses : Quis dives ? qui nihil cupit. Quis pauper ? Avarus. Quel est le riche ? celui qui ne desire rien. Quel est le pauvre ? l'Avare.

Le défaut de mémoire est la plus commune infirmité des Vieillards. Il disoit agréablement à ce sujet : J'ai bien connu des Vieillards , mais je n'en ai pas vu un qui eût oublié l'endroit où il avoit caché son trésor.

Etant un jour dans son cabinet auprès de ses livres , il dit : O mes chers Livres ! vous êtes les seuls qui ne me donnez jamais que du plaisir. Si je veux parler , ou si je veux garder le silence , vous êtes toujours près de moi pour me rendre service dans toutes les choses que je veux faire. Vous n'êtes pas importuns , téméraires , gourmands , larrons , obstinez , ennuyeux , comme sont ordinairement le reste de mes Serviteurs & de mes Domestiques.

Passant un jour devant la maison d'Aufidius qui ne sortoit jamais de sa chambre , & qui passoit sa vie dans l'oïseté , il dit : Aufidius est enterré ici.

César s'étant demis du Consulat en faveur de Fabius & de Trébonius , & le premier étant mort le dernier jour de l'année , Caninius fut mis en sa place pour quelques heures qui restoient ; ce qui donna lieu à Cicéron de dire
agréa-

agréablement : *Que ce Consul avoit été si vigilant , qu'il n'avoit pas fermé l'œil pendant tout le tems de sa Charge.*

Vatinus n'ayant occupé le Consulat que peu de jours , *Cicéron* dit : *Il arrive un grand miracle dans l'année du Consulat de Vatinus ; parce que durant qu'il a été Consul , il n'y a eu , ni Hiver , ni Eté , ni Automne , ni Printems.*

Un autre Consul n'ayant occupé cette charge que six heures , l'après midi *Cicéron* en plaisanta encore en ces termes : *Nous avons eu un Consul si rigide , que pendant son Consulat personne n'a , ni diné , ni soupé , ni dormi.*

Pour être éclairci d'une action qui s'étoit passée , il avoit appelé en témoignage *Popilius Cotta* Professeur en Droit & fort ignorant dans son métier , qui cria d'abord , qu'il n'en savoit rien. Sur quoi *Cicéron* lui dit : *Vous pensez peut-être qu'on veut savoir de vous quelque-chose qui regarde la Jurisprudence.*

Métellus lui reprochant qu'il en avoit plus perdu par son témoignage , qu'il n'en avoit sauvé par son éloquence : *C'est* , lui dit *Cicéron* , *que je suis encore plus véritable qu'éloquent.*

Un homme qu'on soupçonnoit être d'Afrique , lui ayant dit : Je ne t'entens point ; il lui repartit : *Je ne m'en étonne pas , puisque tu as les oreilles percées.*

Cicéron voyant entrer son gendre *Dolabella* qui étoit fort petit , avec une longue épée au côté , lui dit : *Qu'est-ce qui a attaché mon Gendre à cette Epée ?*

Après

Après la bataille de Pharsale & la fuite de *Pompée*, un certain *Nonius* vint dire, pour consoler le Peuple Romain, qu'il ne falloit point desespérer; parce qu'ils avoient encore sept Aigles qui étoient les Enseignes des Légions. *Tes avis seroient bons pour nous rejouir*, répondit *Cicéron*, *si nous avions la guerre contre les Geais.*

S'allant rendre à *Pompée*, un lâche Déserteur
Dans le camp de *César* laissa son beau Coureur.
Cicéron que la crainte avoit rendu Prophète
Prévoyant que *César* abattroit son Rival,
Dit sur le contretems d'une telle retraite:
Cet homme s'aime moins qu'il n'aime son cheval.

Métellus fit mettre un Corbeau de pierre sur le tombeau de *Diodore* son Maître de Rhétorique. Là-dessus *Cicéron* dit: *Comme Diodore a plutôt appris au volage Métellus à voler qu'à bien dire, il en a reçu une récompense convenable au service qu'il lui avoit rendu.*

L'Orateur *Hortensius* avoit reçu de *Verrès* un Sphinx d'argent, pour défendre une cause qu'il devoit plaider. Comme *Cicéron* qui parloit pour l'Accusateur, eût dit quelque-chose d'obscur, *Hortensius* le releva, & l'avertit qu'il ne savoit point expliquer les énigmes. *Cicéron* lui répondit: *Vous le pourriez aisément, car vous avez un Sphinx chez vous.*

Un

Un Jeune-homme accusé d'avoir fait mourir son Pere par un gâteau empoisonné, menaçoit *Cicéron* qu'il l'accableroit d'injures, & qu'il le décrireroit par-tout. *J'aime encore mieux cela*, lui dit-il, *qu'un gâteau de votre main.*

Voyant *Tullia* sa fille marcher avec trop de précipitation pour une femme, & son gendre avec trop de lenteur pour un homme, il les reprit tous deux par ce mot, qu'il dit à *Tullia* en presence de *Pison*: *Regarde ton Mari, c'est ainsi qu'une Femme doit marcher.*

Cicéron parlant au Député de la Ville de *Laodicée*, fait remarquer finement que *César* a opprimé la liberté de Rome.

C I C E R O N.

Pourroit-on s'informer quel sujet vous amene,
Sage & prudent Ministre, en cette Cour Romaine?

L E D E P U T É.

Près du puissant *César* ma Ville a député,
Pour tâcher d'obtenir de lui sa liberté.

C I C E R O N.

S'il vous l'accorde, je vous nomme
Agent auprès de lui, pour la Ville de Rome.

Ce.

César ayant terminé la guerre à son avantage, fit redresser les statues de Pompée. Cicéron dit à ce sujet : *Que César en relevant les Statues de Pompée avoit affermi les siennes.*

Comme on le railloit de ce qu'à l'âge de soixante ans, il se marioit avec une jeune fille, il répondit : *Demain elle sera femme.*

Quinton Frere de Cicéron,

Pour se donner un air auguste ,

Tout petit qu'il étoit, se fit tailler un buste

De quatre ou cinq pieds environ.

Le peu grave Orateur en raille,

On fait qu'il railloit sans quartier,

La moitié de mon Frere a, dit-il, plus de taille

Que mon Frere tout entier.

Métellus Népos dont la Mere avoit été fort galante, voulant railler Cicéron sur la bassesse de sa naissance : Apprens-moi, lui dit-il, qui étoit ton Pere ? *Il te seroit bien plus difficile,* lui répondit Cicéron, *de dire qui étoit le tien.*

Appius Claudius plaidant une cause, commença par la priere que lui avoit fait son ami de la bien plaider, & d'y faire valoir son éloquence & sa bonne foi. *Est-il possible,* lui dit Cicéron, *que vous ayez en la dureté de ne rien faire de ce que votre ami vous avoit prié ?*

Cicéron rapporte deux équivoques dans sa
pre-

premiere action contre *Verrès*, qui sont fondées; l'une sur ce que le mot Latin *Jus* signifie *droit*, *justice*, *jugement*, & signifie aussi *un potage*, *un bouillon*; & que le mot *Verrès* qui est le nom de celui contre qui il plaide, signifie un *Verrat*. Il dit donc, que tout le monde étoit scandalisé de la maniere dont *Verrès* rendoit la justice; que les uns disoient, *qu'il ne falloit pas s'étonner que des jugemens rendus par Verrès fussent si mauvais*. Ce qui pris dans le sens équivoque que les paroles latines peuvent recevoir, signifie: *Qu'il ne falloit pas s'étonner, qu'un potage, qu'un bouillon de Verrat fût si mauvais*. Voici les paroles de Cicéron: *Quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, Jus tam nequam esse Verrinum*.

Il n'y a point de passion qu'on veuille cacher avec plus de soin que l'envie; mais il n'y en a point qu'on cache moins (*). On se tue de dire qu'on n'a point d'envie, quand l'air & les yeux disent qu'on en est rongé. Il ne faut pas être fort habile pour reconnoître qu'une belle femme est déconcertée, quand on loue en sa presencce la beauté d'une autre; c'est beaucoup faire que de réduire l'envie qu'on a dans le cœur, à ne s'expliquer que par les yeux. Il y en a qui ne pouvant se tenir de parler contre ceux dont ils sont envieux, croient que leur envie est bien cachée, quand ils disent que ce n'est point l'envie qui les fait parler. *Il faut tomber d'accord*, disoit Lucie l'autre jour, *qu'Emilie est une sotte femme*. On ne peut pas,

ajou-

(*) *Réflex, sur les Défauts d'autrui.*

ajouta-t-elle, *m'accuser d'en parler par envie, puisqu'elle n'a rien de bon qu'on puisse lui envier.*

Au dire d'*Ovide*, les femmes ont un penchant si invincible à la médifance, que quand on les jetteroit dans la rivière, & qu'elles y auroient de l'eau par-dessus la tête, encore feroient-elles des efforts pour dire du mal de ceux à qui elles en veulent.

Quamvis sint aquâ, sub aquâ maledicere tentant. ()*

La décision de ce Bel-esprit est fondée, non-seulement sur la connoissance qu'il avoit à cet égard du général des femmes, elle l'est de plus sur un fait particulier que voici. *Une Femme qui ne pouvoit plus accabler d'injures son Mari qui l'avoit plongée dans un puits, elle, en portant les mains hors de l'eau, lui fit entendre des doigts ce qu'il étoit.* Or on conviendra avec moi que faire un reproche de bouche, ou le faire par des signes que tout le monde entend, c'est une même chose.

„ Un jour *Henri Prince de Condé*, ayant
 „ traité *Mr. d'Emery de Coquin*, parlant
 „ à lui-même: *Monseigneur*, répondit-il finement, *il y en a dans tous les états* „. Cela montre évidemment qu'on ne doit point se commettre avec ses Inférieurs. Ou on confond ceux qu'on attaque, s'ils n'ont point l'esprit présent, ou s'ils ont la répartie prompte & hardie, on en est payé comptant; & quelque-chose qui arrive, on n'en remporte que de la
 con-

(*) *Métam. Lib. 5. Fab. 6.*

confusion. *Turpe est & vincere & vinci.* J'en dis autant des grosses paroles des Maîtres envers leurs Domestiques qui se trouvent en défaut. Il est certainement des occasions où ceux-ci ne se sont attiré aucun blâme ; ou s'ils s'en sont attiré, ils l'ont fait insciemment, ou par une inadvertence fort pardonnable. En ce cas, je me contenterois de les avertir d'y prendre mieux garde une autre fois. Mais s'il y avoit de la paresse ou de la malice dans leur fait, je leur dirois sans les injurier ; que, s'ils y retomboient, je les renverrois sur le champ ; & en prenant d'autres Domestiques à mon service, je les mettrois d'abord sur le pied qui me conviendrait. Leur faisant d'ailleurs tout le bien que la raison & nos saints Livres nous prescrivent à leur égard, je ne me familiariserois jamais avec eux ; & en leur donnant mes ordres, je le ferois en peu de mots, en termes clairs, & d'un ton qui n'étant ni doux ni fier, tiendrait néanmoins plus du dernier que du premier.

Marguerite à Robin n'obéira jamais,

De ce Maître imprudent elle fait les foiblesses.

Il est des Servantes-Maitresses,

Comme il est des Maîtres-Valets. (*)

„ Le Cardinal *Du Perron* osa traiter
 „ d'ignorant l'Avocat-Général *Servin* ; mais ce
 Tome II. L „ Ma-

(*) Le Chevalier de *Cailly*.

„ Magistrat le paya comptant. *Il est vrai*, dit-
 „ il , *que je ne suis pas assez savant , pour pou-*
 „ *voir prouver qu'il n'y a point de Dieu.* Le
 „ Cardinal demeura muet & confus. C'est
 „ qu'un jour entretenant *Henri III.* durant son
 „ dîner , il avoit eu l'impudence de lui dire :
 „ *Je viens de prouver qu'il y a un Dieu ; mais*
 „ *demain, si V. M. veut m'écouter encore , je*
 „ *lui prouverai qu'il n'y en a point du tout.* „
 Soutenir le *Pour* & le *Contre* en fait de Ma-
 tieres problématiques , ou qui ne sont d'aucune
 importance , c'est montrer qu'on a de l'esprit.
 Mais prendre ce parti sur un sujet aussi clair
 & aussi grave que l'est celui de *l'Existence d'un*
Dieu , c'est faire voir un fonds d'impiété digne
 de l'Enfer ; sur-tout quand cet esprit se ren-
 contre dans un Ecclésiastique , & dans un Ec-
 clésiastique éclairé.

„ Le Maréchal & le Marquis *d'Aumont* a-
 „ voient un Frere Evêque d'Avranches qu'on
 „ appelloit , à cause de son orgueil & de
 „ son humeur féroce , *Tarquin le Superbe.* Il
 „ appelloit en duel les Gentilshommes de son
 „ Diocèse , avec qui il avoit quelque-chose à
 „ démêler. Un jour assistant avec son Cler-
 „ gé à une Procession , il voulut en sortir ,
 „ tout revêtu qu'il étoit de ses habits Pon-
 „ tificaux , pour aller donner des coups de
 „ Crosse à un homme qu'il haïssoit de longue
 „ main ; mais on le retint par sa Chape. Un
 „ de ses ennemis s'avisa d'une plaisante inven-
 „ tion , pour se moquer de sa fausse bravoure.
 „ Ce fut d'ajouter à son nom la syllabe *Ro* ,
 „ dans

„ dans un Mandement affiché aux portes de l'E-
 „ glise Cathédrale d'Avranches. Ce qui com-
 „ posoit un mot de trois sillabes, dont la pronon-
 „ ciation rendoit celui de *Rodomont* ; & le sobri-
 „ quet en demeura toujours depuis à ce Prélat.”

Voici deux Articles tirez, l'un des *Oeuvres de Montreuil*, & l'autre des *Mémoires de Mme. de Motteville*, Dame d'honneur de la Reine *Anne d'Autriche*.

„ Quand les Marguilliers de l'Eglise de Reims
 „ reprocherent au Pere du B que c'é-
 „ toit bien honteux à un grand & fameux Pré-
 „ dicateur comme lui, de manger de la viande
 „ en Carême, il leur répondit : *M. M. vous*
 „ *me donnez 1200. livres pour vous dire les cho-*
 „ *ses que je vous dis ; si vous me donniez 1200.*
 „ *écus pour les faire, je ne m'y engagerois pas.* „

„ Le Marquis de la Trouffe étoit si ci-
 „ vil, que même quand il se battoit en duel,
 „ ce qui lui arrivoit souvent, il faisoit des com-
 „ plimens à celui contre qui il avoit affaire.
 „ Lorsqu'il donnoit de bons coups d'épée, il
 „ disoit à son Ennemi, *qu'il en étoit fâché* ;
 „ & parmi ces douceurs il donnoit la mort
 „ aussi hardiment, & avec autant de rudesse,
 „ que le plus brutal de tous les hommes. „

Mme. de Motteville rapporte encore, qu'*Anne d'Autriche* s'étant endormie dans la maladie dont elle est morte le 20. Janvier 1666., se reveilla tout d'un coup, & lui dit en se retournant vivement & avec effort de son côté : *Je ne veux pas m'endormir, de peur de mourir sans y penser.*

Montreuil dit agréablement d'un Roturier qui se piquoit fort de Noblesse: *Ce n'est pas qu'il n'ait fait faire une généalogie, par laquelle il prétend être descendu du Maréchal de mais cela ne m'étonne point. Je prétens bien quelque jour à vos bonnes grâces, Madame; ce n'est pas à dire pour cela que je les obtienne.*

Epigramme du même sur un Hipocrite.

Ne vous fiez point à Golin,
C'est bien l'homme le plus malin,
Que le Ciel ait jamais vû naître.
Il prendra bien son tems, dès qu'il le trouvera,
Et tôt ou tard vous trompera,
Comme il a déjà fait son Maître.
Il n'est rien impossible à son esprit adroit,
Il se fait au dehors tout tel qu'il veut paroître,
Et se contraint si bien qu'on n'y peut rien connoître.
Enfin si son Pere mouroit,
Je le tiens si fourbe & si traître,
Que je crois qu'il en pleurerait.

Epigramme à une Dame qui aimoit passionément un laid Chien.

A ce Chien des rubans, du biscuit, du gâteau?
Quoi ! Vous pouvez souffrir que ce Chien vous
approche ?

Ce

Ce Chien n'est bon à rien qu'à tourner une broche,
Et qu'une broche encore où cuit un Aloyau.

*Regrets sur la Mort de Quine, Chienne
de Mme. V. . .*

Quine n'est plus dans l'espèce Canine.

On ne vit rien de plus charmant que *Quine*;

Quine au minois fin & joli,

Au corps mignon, doux, & poli;

Qui faisoit, avec tant de graces,

Ses petits tours de passes-passes.

Pour obéir elle bûvoit

Du vin tout autant qu'on vouloit;

Ne prenoit rien sur les assiettes;

Donnoit au Caffé les serviettes;

Etoit nette comme un denier;

Ouvroit elle-même la porte;

Faisoit parfaitement la morte;

Apportoit corbeille & panier,

Et des paquets aussi gros qu'elle;

Prenoit ou bougie ou chandelle

Toute allumée entre ses dents;

Connoissoit les honnêtes-gens,

Caressante aux Amis; mais toute sa tendresse

Etoit pour sa seule Maîtresse.

Vous donc qui d'un air obligeant,
 De me la remplacer avez quelque pensée,
 Ne cherchez point à me faire un présent,
 Quine jamais ne fera remplacée.

Du Bellay a fait cette jolie Epigramme latine sur un Chien qui étoit de bonne garde contre les Voleurs, mais qui laissoit entrer les Amans de sa Maîtresse sans aboyer.

*Latratu Fures excepi, mutus Amantes;
 Sic placui Domino, sic placui Dominae.*

Epigramme que *Simon Majolus* rapporte un peu autrement pour les mots dans son Livre intitulé *Dies Caniculares*, les Jours Caniculaires.

*Latrabam ad Fures, & Amantum furta tacebam;
 Ut placui Domino, sic placui Dominae.*

Et dont voici la traduction aussi en Vers, telle qu'on la trouve dans le *Menagiana*.

Aboyant le Larron sans cesse,
 Muet pour l'Amant favori,
 Je fus également cheri
 De mon Maître, & de ma Maîtresse.

Ou comme feu Mr. *Leibniz* l'a rendue en moins de paroles :

Aboyant au Voleur, & sans voix pour l'Amant,
 Maître & Maîtresse ainsi m'aimoient également.

Mais

Mais voici des regrets tout autrement intéressans que ceux qu'on peut faire sur la mort d'un Chien, quelque beau, utile, & aimable même qu'il soit. C'est l'Elégie (*) d'un Fils sur la mort de son Pere.

Je vais donc sans témoins, cedant à mes douleurs,
 Donner un libre cours à de trop justes pleurs;
 Je vais me trouver seul dans les lieux où mon Pere
 Me laissa, pour aller au Ciel joindre ma Mere.
 O souvenir ensemble & cher & douloureux!
 Je fus trop fortuné, je suis trop malheureux!
 Hélas de quels Parens je reçus la lumiere!
 Leurs soins sembloient m'ouvrir une noble carrière,
 Leurs solides conseils dont je faisois ma loi,
 Malgré les passions me répondoient de moi.
 Je me trouve mon Maître en ce périlleux âge,
 Où par la liberté on court à l'esclavage;
 Pour nous mettre en ses fers & séduire nos cœurs,
 Le vice fait cacher ses armes sous les fleurs.
 Contre ses faux attraits qui pourra me défendre?
 Où trouver un Ami juste, sincere, & tendre,
 Qui reprime l'ardeur de mes jeunes desirs,
 Et m'arrache du sein des dangereux plaisirs?
 Contre notre Raison leur troupe enchanteresse
 Sait mettre en son parti l'imprudente jeunesse:

L 4

De-

(*) tirée du *Mercur* de Juin 1722.

Devient-on vertueux dans l'âge où je me voi,
Quand on n'a sur sa vie à consulter que soi ?
Qu'êtes-vous devenus, guides sûrs & sinceres ?
Dépourvû du secours de vos sages lumieres,
Votre Fils aujourd'hui languissant, abatu,
Après votre trepas tremble pour sa vertu.
Voilà le lieu, la place, où d'un foin noble & tendre
Vous daigniez chaque jour & m'instruire & m'en-
tendre ;

Avec même amitié vous me formiez tous deux,
Et pour vous deux au Ciel j'offrois les mêmes vœux.
Avec quelles bontez, ô mon Maître, ô mon Pere !
De votre art à mes yeux dévoilant le mystere,
Me donniez-vous l'espoir d'être un jour votre égal ?
Ce qui fit mes plaisirs, fait aujourd'hui mon mal ;
Ce noble & doux travail, où mon ame ravie
Trouvoit un sûr remède à sa mélancolie,
Ne me sert aujourd'hui qu'à nourrir dans mon cœur
Des plus justes chagrins l'amertume & l'aigreur.
Je ne puis m'occuper sans pleurer votre perte,
A mes tristes esprits par-tout elle est offerte ;
Sur le moindre projet que je veux méditer,
Mon premier mouvement est de vous consulter ;
Je cours, mais vainement, ô douleur qui me tue !
Les lieux où je vous vis, s'offrent seuls à ma vûë.
Sortant de mon erreur, je vous perds de nouveau ;
De nouveau je suis prêt à vous suivre au tombeau,

Maïs

Mais quoi ! je vous entens , vous m'ordonnez de
vivre ,

Il n'est pas tems encor , dites-vous , de me suivre ;

Quoi ! t'ai-je donc tracé le chemin des Vertus ,

Pour voir sous les revers tes esprits abatus ?

A pleurer tes malheurs tu trouves trop de charmes ,

Crois-tu ne me devoir que d'inutiles larmes ?

Des leçons qu'on reçut , montrer un digne fruit ,

C'est honorer celui par qui on fut instruit ,

Bien mieux que par des pleurs qu'on voit souvent
répandre

Pour des Morts dont le nom s'éteint avec leurs
cendres.

Distingue-toi , mon Fils , dans cet art enchanteur

Qui d'un Prince éclairé m'attira la faveur :

Montre pour tes devoirs une ardeur toujours vive ;

Ne pleure plus ma mort , fais qu'en toi je revive.

Le mot de *Gros* a été un tems fort en vogue parmi les gens qui aiment les nouveautez dans la Langue. Au lieu de dire un *grand mérite* , une *grande beauté* , un *grand plaisir* , un *grand procès* ; ils disoient fort mal-à-propos , un *gros mérite* , une *grosse beauté* , un *gros plaisir* , un *gros procès*. Un homme d'esprit qui ne hait pas les turlupinades , & qui en fait quelquefois de jolies , en a fait une là-dessus assez plaisante. Si nous vivions sous le regne de Louis le Gros ,

P A S S E - T E M S

A un jour, je ne m'étonnerois pas qu'on donnât le nom de gros à tout ce qui s'appelle grand dans notre Langue ; ce seroit faire sa cour par là en quelque façon : mais je suis surpris que sous le regne de Louis le Grand, on ôte le nom de grand à tout ce qui l'a eu toujours, pour mettre celui de gros en sa place.

Un Electeur dit à son Bouffon : Que te donnerai-je pour tes Etrennes ? Celui-ci demanda : *Pourquoi voulez-vous me donner des Etrennes ?* Afin, répondit le Prince, que tu sois honnête-homme comme mes autres Serviteurs. Le Bouffon repliqua : *Ne me donnez donc rien, car je veux l'être sans recompense.*

Un Bel-esprit montrant un sonnet qu'il avoit fait, à un Bossu qui vouloit passer pour Poëte, celui-ci après l'avoir lû le méprisa, & dit qu'il étoit mal fait. *Il vous ressemble donc*, reprit le Bel-esprit.

Il y a en Allemagne un certain torrent que les Voyageurs doivent passer en bateau, & avant que d'en sortir ils sont obligez de donner leurs noms au Batelier qui les enrégître. Il arriva un jour que le Batelier eut quatre personnes dans son bateau. Leur ayant demandé leurs noms & surnoms, le premier dit qu'il se nommoit, *Tout le Monde* ; le second, *Mort* ; le troisiéme, *Diable* ; le quatriéme, *Guenle d'Enfer*. Le Bon-homme surpris d'entendre des noms si étranges & si bizarres, s'arrêta un moment, & dit ensuite : *Dieu veuille me garder de malheur, & me donner un heureux trajet ; car j'ai le Monde, la Mort, le Diable, & l'Enfer,*

fer , dans mon bateau , & ainsi tout ce qu'il y a de plus méchant.

Un Batelier avoit dans sa barque une compagnie de jeunes gens qui avoient tous le nom de quelque bête. L'un se nommoit *le Loup* ; un autre, *l'Ours* ; le troisième, *la Belette* ; les autres, *Chien*, *Lion*, *Veau*, &c. Quand le Batelier entendit ces noms, il ne put s'empêcher de rire ; & interrogé quelle en étoit la raison : *Je ris*, répondit il, *de la pensée qui m'est venue en entendant vos noms ; c'est que ma barque est presentement l'Arche de Noé , dans laquelle toutes sortes de Bêtes se rendirent.*

„ Comme Mr. *Leibniz* alloit par mer dans
„ une petite barque, seul & sans aucune suite,
„ de Venise à Mesola dans le Ferrarois, il s'é-
„ leva une furieuse tempête. Le Pilote qui
„ ne croyoit pas être entendu par un Alle-
„ mand, & qui le regardoit comme la cause
„ de la tempête, parce qu'il le jugeoit Héréti-
„ que, proposa de le jeter dans la mer, en con-
„ servant néanmoins ses hardes & son argent.
„ Sur cela Mr. *Leibniz*, sans marquer au-
„ cun trouble, tira un chapelet, qu'apparem-
„ ment il avoit pris par précaution, & le
„ tourna d'un air assez dévot. Cet arti-
„ fice lui réussit ; un Marinier dit au Pilote,
„ que puisque cet homme-là n'étoit pas Héré-
„ tique, il n'étoit pas juste de le jeter dans la
„ mer. (*) „

Ce Savant avoit un revenu très-considérable

(*) Eloge de Mr. *Leibniz* par Mr. de Fontenelle. 1

nable en pensions du Duc de Wolffenbutel , du Roi d'Angleterre , de l'Empereur , & du Czar ; par où , & par sa vie frugale , il laissa une grosse succession , mais qui fut bien funeste à la Femme de son seul héritier , Fils de sa Sœur , qui étoit Curé d'une Paroisse près de Leipfic. Cette Dame en voyant tant d'argent ensemble qui lui appartenoit , fut si saisiée de joye , qu'elle en mourut.

L'Heureux Don de Nature.

J'ai toujours l'ame en joye, heureux don de Nature !
 J'y joins même quelque art ; car dans une aventure
 Je n'observe jamais que le côté plaisant,
 J'élude l'ennuyeux, je saisis l'amusant,
 Et cela par raison ; étant né sans fortune,
 Sans bien , pour sécouer cette idée importune,
 Je trouve un patrimoine au moins dans ma gayeté. (*)

Qu'on voit peu de gens au monde animez de cette heureuse situation d'esprit ? Il en est au contraire de si industrieux à s'affliger de leur infortune passée , présente , quelquefois même avenir , qu'ils s'en chagrinent , & qu'ils en entretiennent incessamment & indifferemment tous ceux avec qui ils ont quelque commerce. On ne dit & on ne fait rien , que ces foi-

(*) Reconciliation Normande, par Mr. du Fresny de la Riviere , Act. 2. Sc. 2.

foibles & timides personnes n'y trouvent des rapports naturels à leur douleur ; rapports néanmoins que des gens d'un meilleur esprit n'y trouveroient certainement jamais. Je plains du fond de mon cœur les personnes que la Nature a fait naître si foibles ; mais je plains sur-tout ceux qui sont obligez de passer leurs jours avec elles.

L E B E R G E R

E T L E P Ê C H E U R ,

M A D R I G A L.

Un Berger des Côteaux, contre un Pêcheur de Loire,
Disputoit un jour de la gloire
Des faveurs dont l'Amour daignoit les partager.
Un Pêcheur, disoit-il, peut-il se soulager,
Lors qu'un tendre amour le presse ?
Je veux qu'il ait une Maîtresse ;
Mais a-t-il l'heure du Berger ?
Ah ! lui dit le Pêcheur, quelle erreur est la tienne ?
Un Berger a son heure, un Pêcheur a la sienne ;
Car lors que sur nos bords fleuris
Nous sommes tête-à-tête avecque nos Doris,
Qu'au recit de nos feux leur tendresse redouble,

Et

Et qu'une confuse langueur
 Marque le trouble de leur cœur,
 Alors nous pêchons en eau trouble;
 Et c'est-là l'heure du Pêcheur.

Si (*) les Bergers avoient seuls l'avantage de trouver toujours l'heure qu'on souhaite aussi-tôt qu'on commence d'aimer, on quitteroit souvent des Palais pour venir habiter leurs Cabanes; & la plupart de ceux que la fortune semble avoir mis au-dessus des souhaits, se croiroient malheureux, & porteroient envie au bonheur des Bergers.

Il (†) n'est point de Belle qui n'ait son heure dangereuse, quand les Amans s'attachent à l'observer. Les Prudes-mêmes ne s'en sauvent pas. Voici ce qu'un Expert sur cette matiere en a ingénieusement écrit.

L' H O R L O G E

D E S A M A N S.

Après la déclaration
 Qui marque une sincere & tendre passion,
 Quand la Belle devient rêveuse,
 L'occasion se montre heureuse;
 Et si l'Amant a de l'esprit,
 Il en doit faire son profit.

L'heure

(*) M. G.

(†) Le même.

L'heure où l'Amant se raccommode,
Est toujours une heure commode,
On veut se raquiter du tems qu'on a perdu;
Et la Belle étant apaisée,
Le cœur pour se montrer de bonne foi rendu,
Nous rend toute entreprise aisée.

Ce moment si chéri des Hommes & des Dieux,
Est en chiffres d'amour écrit dedans les yeux
De celle pour qui on soupire,
Et bien-heureux qui l'y peut lire.

Si parmi la rejouissance
D'une Fête donnée en quelque beau Jardin,
Celle que vous aimez, lors que moins on y pense,
S'éclipse & disparoît soudain,
Suivez-la, l'amour se déclare;
Ce n'est pas sans dessein que la Belle s'égare.

Une Fiere veut du respect,
Cherche dans sa conduite un Amant circonspect,
Et qui contre la médifance
En tous lieux prenne sa défense;
Son honneur sauvé de ces coups
Se défendra mal contre vous.

Celle

Celle que le chagrin dévore ,
Qui ne vit que dans un grand deuil ,
Et d'une cendre qu'elle adore ,
Semble n'aimer que le cercueil ,
Quoi qu'on la croye inconsolable ,
N'est pas toujours inexorable :
La douleur n'étant point vertu ,
Ne fournit que de foibles armes ;
Et l'amour est mal combattu
Par la langueur & par les larmes.

Comme souvent la peine irrite le desir ,
Pour objet de vos vœux s'il vous plaît de choisir
Quelque Prude à vos yeux aimable ,
Ne vous allarmez point de sa grande froideur ,
Et laissez faire au tems, il la rendra traitable ;
Elle ne croira pas en avoir moins d'honneur ,
Pour donner à l'Amour une place en son cœur.

Les froideurs dont une Belle paye les ardeurs d'un tendre Amant , ne sont pas toujours des marques d'une entière insensibilité. Souvent même elle feint d'être moins touchée, lorsqu'elle l'est réellement le plus. C'est une
maxi-

maxime de toutes les Belles de cacher leurs véritables sentimens, sur-tout en amour. Ce n'est pas qu'elles veuillent que ces sentimens restent toujours cachez ; mais elles veulent qu'on les déchiffre , & qu'on fasse plus d'attention à leurs actions qu'à leurs paroles ; elles veulent qu'on lise en quelque façon dans leur cœur, ce que leur bouche supprime. Telle étoit la *Galatée* de *Virgile*. Elle fuïoit après avoir jetté une pomme à un Berger dont elle se connoissoit aimée , & se laissoit voir en fuïant, pour le faire courir après elle. Cette pensée a été rendue fort agréablement par ces Vers.

I M I T A T I O N D E L A G A L A T E E

de Virgile.

Mon Troupeau quelquefois en paissant me conduit,
Sur les bords d'un Torrent dont la vague irritée,
Du frein qu'elle s'est fait d'une Roche emportée,
Vient d'un flot bondissant l'assaillir, mais sans fruit.

La rage de se voir domptée

La ramène cent fois, & cent fois ne produit

Que plus d'écume & plus de bruit.

Là rêvant, l'ame triste & la vûë arrêtée :

Ainsi, disois-je un jour, ma flâme rebutée

En vain jusqu'ici m'a réduit

A des soins obstinez de plaire à *Galatée*;
 Quand sortant à pas lents d'une Roche écartée
 Cette Belle me jette une pomme , & s'enfuit
 D'une course précipitée.

Je me détourne , & vois qu'elle se laisse cheoir
 Sous un Saule où d'abord sa fuite l'a portée.
 Ah! dis-je en y courant, reprenons quelque espoir;
 Ma flâme en peut être flatée ,
 Puisque pour me faire savoir
 Que c'est elle, par qui la pomme m'est jettée ,
 La Folette en tombant veut bien se laisser voir.

Le Fagot , Conte par Mr. de St. Gilles.

Deux nouveaux Mariez font le sujet du Conte.
 Tous deux jeunes s'aimoient tous deux;
 Mais un débat s'émut entr'eux.
 Il étoit vif ; elle étoit prompte.

Un semblable débat fut autrefois , dit-on ,
 Entre Jupiter & Junon ;
 Mais Junon de dépit faisie ,
 Ne tarda guere à se venger
 Du jugement de Tirésie :
 Une Femme , pour bien juger ,
 Veut qu'on juge à sa fantaisie.

Nos deux jeunes Epoux étoient donc courroucez ,
 De quoi ? d'être trop peu la nuit en paix laissez ,

De

De dormir trop peu l'un & l'autre.
 Est-ce ma faute? C'est la vôtre;
 N'est-ce pas vous qui m'agacez?
 Telle étoit chaque jour leur plainte mutuelle.
 Mais ils n'avoient qu'un lit; ce n'étoit pas assez
 Pour mettre fin à leur querelle.
 Et bien pour vous montrer, dit-elle,
 Que je ne veux vous dire mot,
 Mettons entre nous un fagot.
 Là-dessus la nuit vient, sème le Ciel d'étoiles,
 Et couvre l'Univers de ses plus sombres voiles.
 Tout invite au sommeil, & le fagot se met
 Pour garant du repos que chacun se promet.
 Chacun de son côté se couche,
 Et le paisible Dieu répand sur tous leurs sens
 De ses moites pavots les plus assoupissans;
 Tous deux dorment comme une foughe.
 Mais, quand de tous leurs sens l'usage suspendu,
 Après un long sommeil, leur vient d'être rendu,
 L'Epouse vers l'Epoux nonchalamment tournée:
 Au moins, dit-elle, au moins, vous ne vous plain-
 drez pas
 Que de votre repos on ne fasse point cas.
 Et moi; répond l'Epoux, vous ai-je importu-
 née?
 A la seconde nuit, c'est à recommencer;
 Le Fagot revient se placer.
 Bon soir, mon cœur; bon soir, ma mie.

Au milieu de la nuit pourtant
 L'Épouse assez mal endormie,
 Se tourne & se retourne tant,
 Que le Fagot la pique, & qu'elle se recire :
 Peste soit du Fagot, & de qui l'a planté !
 L'Époux que le Fagot n'avoit pas bien traité :
 Qu'avez-vous, dit-il, je vous prie,
 A tant pousser de mon côté ?
 Le Fagot, grace à vous, m'a fort mal ajusté.
 Eh bon Dieu ! dit l'Épouse alors toute atten-
 drie,
 Que je voye ; & pour voir le fagot fut ôté.

Embarras de Cleon, () par Mr. de la Monnoye.*

Cléon poussé d'humeur folâtre ,
 Regardoit à son aise un jour
 Les jambes plus blanches qu'albâtre
 De *Life*, objet de son amour.
 Tantôt il s'attache à la gauche,
 Tantôt la droite le débauche.
 Je ne fai plus, dit-il, laquelle regarder,
 Une égale beauté fait un combat entr'elles.
 Ah ! dit *Life*, Ami, sans tarder
 Mettez-vous entre-deux, pour finir leurs querelles.

(*) Autrement dit *Brantôme*.

Cri-

Critique des Paniers, par Mr. Le Grand.

Vous savez qu'autrefois n'en pouvant plus d'ahan ,

La petite Mignone

De Latone

Desiroit se laver dans les eaux d'un étang.

Elle ôte son panier, son corset, & sa mante...

Son panier, je me trompe, elle n'en avoit point.

Un Cotillon alors bien étroit & bien joint,

Sans ornement, sans nulle fente,

Des femmes de ces tems receloit les beautéz.

Chacune n'occupoit qu'un terrain fort honnête;

On ne les mesuroit que des pieds à la tête,

Et non par l'empleur des côtez.

Si quelquefois par aventure

Fillette avoit besoin d'élargir sa ceinture,

Que faire ? elle l'élargissoit,

Et de son malheur rougissoit.

Aussi chaque homme alors avoit la main plus sûre,

Quand une Femme il choisissoit &c.

Les Hollandois disent qu'une femme qui a une ample & large jupe de baleine, ressemble, depuis la ceinture en bas, à une *Cloche sans battant*.

Comme on vient de le voir, les François appellent *Panier* une telle jupe.

Supposant une femme qui auroit avec une taille fine un vrai panier à l'Angloise, ne pourroit-on pas faire ressembler tout ce Composé à un *Entonnoir* ? Ceux qui savent penser, ne trouveront pas ma comparaison trop clochante. Si j'étois femme, ou je ne porterois jamais de panier ; ou j'en aurois un qui ne donneroit pas lieu à des parallèles de cette nature.

Acte d'Appel de toutes les Momeries du premier jour de l'An. ()*

Du jour de l'An les embrassades,
 Les courbettes, les bonnetades,
 Etant pures pantalonades,
 Abrégeons, mes chers Camarades,
 Ces bons jours à longues tirades,
 Ces complimens communs & fades,
 Qui valent moins que des gambades ;
 Sur-tout faisons des baricades
 Pour prévenir les embuscades
 Des fâcheux Donneurs d'accolades.
 Laissons les courir par brigades,
 Présenter Sonnets & Balades,
 Et par-tout donnant des aubades
 S'agiter comme des Ménades ;
 Loin de nous ces fanfaronades.

Or

(*) Tiré du *Mercur*e de Paris, Janv. 1721.

Or quant à nous, chers Camarades,
Fêtons ce jour par des grillades
Qu'arroseront les bigarades ,
Avec grand renfort de salades ,
Et perennité de razades.

Puis coulera l'eau des Barbades ,
D'où s'ensuivront maintes bravades ,
A qui fera plus d'escapades
Et de nocturnes escalades.

Or s'il avient que nos boutades
Choquent certains cerveaux malades ,
Nous les enverrons aux Orcades ,
Manger Loups-marins ou Doradés.
Sur ce , bon soir , chers Camarades.

Il n'y a presque point de Criminel de la défense duquel on ne puisse se charger , si on est du sentiment de *Phocion* , lequel étant un jour blâmé d'avoir défendu en jugement la cause d'un Scélérat: *Pourquoi non*, dit-il, *puisqu'un homme de bien n'a pas besoin qu'on le défende.*

Quand Monsieur d'Aubigni sortit de Gaëte pour se retirer en France , abandonnant le Royaume de Naples aux Espagnols , *Gonsalve* Viceroy de ce Royaume le fournit de Chevaux & d'autres choses nécessaires pour son retour en France selon la capitulation. Monsieur d'Aubigni que le changement des affaires ne décourageoit point, lui dit : „ Faites-nous

„ avoir de bons chevaux pour aller, & pour re-
 „ venir. „ *Revenez à la bonne heure quand il*
vous plaira, répondit Gonsalve; *vous nous trou-*
verez toujours prêts à faire de pareilles civilitez.

Un Juge se fit amener un Criminel pour l'examiner, lequel eut tant de hardiesse qu'il lui dit, qu'il ressembloit à Pilate. Le Juge répondit: *Au moins je ne laverai point mes mains pour te condamner.*

Un Chanoine demandant à un Faiseur de bâts, s'il gagnoit beaucoup à son métier, celui-ci répondit: *Si tous les Anes portoient des bâts, je gagnerois du moins deux mille ducats tous les ans plus que je ne gagne.*

Un Abbé & un Curé Lutherien dispuoient de Religion. L'Abbé disoit entre autres choses: „ Vous autres Lutheriens, vous êtes des „ indiscrets & des incivils, de vous adresser d'a- „ bord à Dieu-même, & vous dites, il nous ex- „ aucera: mais pour nous, nous en usons plus „ discrettement, en nous adressant premierement „ à Marie, afin qu'elle intercede pour nous. „ Car, ajouta-t-il pour justifier cette méthode, „ lorsque quelqu'un veut me parler, il faut qu'il „ s'adresse auparavant à mon Valet. „ *Belle com-*
paraison, dit le Curé, *comme si notre Seigneur*
devoit être comparé à un Fat comme toi!

F O L I E.

Un Charlatan disoit en plein marché,
 Qu'il montreroit le Diable à tout le monde.
 Si n'y eût nul, tant fut-il empêché,

Qui

Qui ne courût pour voir l'Esprit immonde.
 Lors une Bourse assez large & profonde
 Il leur déploye, & leur dit: Gens-de-bien,
 Ouvrez vos yeux, voyez, y a-t-il rien?
 Non, dit quelqu'un des plus près regardans.
Et c'est, dit-il, *le Diable, oyez-vous bien,*
Ouvrir sa bourse, & ne voir rien dedans.

On ne se rend jamais plus ridicule qu'en se hazardant trop légèrement à traiter de matières qui ne sont point de son ressort, ou de raisonner de celles dont on n'a qu'une connoissance imparfaite, parce qu'il est impossible d'en parler avec justesse. Le Roi *Henri IV.* l'a donné à connoître avec beaucoup d'adresse, en deux rencontres, à des personnes qui se trouvoient dans ce cas. L'un étoit un *Bénéficier*, & l'autre son *Tailleur*. Le premier discourant avec ce Prince, se mit à lui parler assez mal de la Guerre & des Affaires d'Etat. Ce Prince lui dit: *Apprenez-moi, je vous prie, de quel Saint votre Bréviaire fait aujourd'hui l'Office.*

L'autre lui montrant un jour un livre rempli de quelques réglemens qu'il avoit composés sur l'Etat & sur le Gouvernement, le Roi appella un de ses Officiers, & lui dit: *Qu'on me fasse venir tout à l'heure mon Chancelier pour me faire un habit, puisque mon Tailleur veut me faire des Réglemens.*

Non-seulement chacun doit se mêler de

son métier ; mais la raison ne permet pas non plus à personne de paroître dans un autre ajustement que celui qui convient à l'emploi qu'on exerce. „ *Ragnet* Greffier des Etats de Languedoc, s'étant avisé un jour de paroître dans l'Assemblée avec l'épée au côté & la plume au chapeau, le Comte de Castries Lieutenant de Roi dans la Province, qui présidoit ce jour-là, lui dit : *Greffier, mettez votre plume dans votre écritoire, & ne revenez plus ici qu'avec l'habit convenable à votre charge* *Ragnet* qui étoit glorieux, fut si mortifié de cette reprimande publique, qu'il en mourut de honte & de douleur. „

Henri IV. s'est rendu si remarquable par mille circonstances de sa vie & de son regne, & par les belles actions qu'il a faites, que chacun fait assez qu'il étoit un des plus Grands Princes du monde. Je mettrai seulement ici, en faveur de ceux qui n'ont point lu son Histoire, qu'il nâquit à Pau le 14. Décembre 1553. Qu'après plusieurs victoires qu'il remporta sur les Ligueurs (qui sous prétexte de la Religion Protestante qu'il professoit, le vouloient empêcher de monter sur le Trône de France) il embrassa la Religion Catholique Romaine dans l'Eglise de *St. Denis* entre les mains de *Renaud de Beaune* Archevêque de *Bourges*, le 25. Juillet 1593. , & qu'il fut sacré à *Chartres* ; qu'ensuite, après quelques Villes prises, il devint paisible possesseur du Royaume. Que, quoique ce Prince eût autant de bonté que de courage, cependant il se trouva parmi son Peuple deux Monstres cruels,

cruels, dont l'un appellé *Jean Châtel* fils d'un Drapier de Paris, le frappa au visage d'un coup de couteau; & l'autre nommé *François Ravallac* le poignarda dans son carosse au milieu de la Ville de Paris le 14. Mai à quatre heures du soir de l'an 1610. Que c'étoit un Prince qui possédoit mille belles qualitez, & dont l'esprit étoit vif & agréable, & l'humeur enjouée & libre. Voici quelques-unes de ses Paroles remarquables & de ses Bons-mots.

Henri III. étoit fort chagrin d'avoir été excommunié par le Pape, après la mort des Guises. *Henri le Grand* lui dit d'une maniere fort agréable, qu'il y avoit à cela un bon remède; *Hâtons-nous*, lui dit-il, *de vaincre au plutôt, car si nous battons nos Ennemis, vous aurez assurément votre absolution; mais si nous sommes battus, nous serons toujours excommuniés, aggravez, & réaggravez.*

Avant que de faire sonner la charge à la bataille d'Yvri, *Henri IV.* dit à ses Soldats: *Mes Compagnons, voilà nos Ennemis que nous cherchions. Si vous perdez la vûe de vos Cornettes, ralliez-vous à ma plume blanche; vous me trouverez au chemin de l'honneur & de la victoire.*

Une autrefois en pareille occasion il ne dit que ces mots: *Je suis votre Roi, vous êtes François, voilà l'Ennemi.*

Ayant soumis quelques Villes du Parti de la Ligue, quelques personnes tâcherent de l'exciter à traiter ces Villes avec rigueur. Il leur dit cette belle sentence: *La satisfaction qu'on*
zire

tire de la vengeance, ne dure que peu de momens; mais celle que la clémence produit, ne finit jamais.

On avoit permis à ce Prince de faire entrer dans Gènes trente-cinq mille François, lors qu'il assiégeoit le Fort de Ste. Catherine. Ses Capitaines lui représentoient que c'étoit une belle occasion de s'emparer de la Ville. *Vois me donnez-là un bon conseil*, leur dit-il. *Ce seroit une action bien infâme de payer par une si lâche infidélité, la confiance que les Genoïs ont eue en moi.*

Il dit un jour au Duc de Mayenne: *Le plus grand plaisir que j'ai en faisant la paix, c'est de pardonner aux Rebelles.*

Après avoir laissé dans une promenade à pied ce même Duc qui lui avoit fait la guerre & disputé la Couronne, & que la grosseur & la graisse rendoient un fort mauvais piéton, il lui dit: *Mon Cousin, voilà la seule vengeance que je prendrai jamais de vous.*

„ Louis XIV. raillant Mr. de Vivonne sur
 „ sa grosseur extraordinaire, en presence
 „ de Mr. le Duc d'Aumont qui n'étoit pas
 „ moins gros que Mr. le Duc de Vivonne:
 „ Vous grossissez à vûë d'œil, lui dit le Roi,
 „ vous ne faites point d'exercice. *Ah! Sire, c'est*
 „ *une médisance*, reprit Mr. de Vivonne; car
 „ *il n'y a pas de jour que je ne fasse au moins*
 „ *trois fois le tour de mon Cousin d'Aumont.* „

Henri IV. disoit: *Qu'il ne falloit pas pour bien regner, qu'un Roi fit tout ce qu'il pouvoit faire.*

Pendant les guerres de la Ligue il étoit toujours

jours plus joyeux avant le combat qu'après la victoire ; & disoit à ceux qui s'en étonnoient : *Je ne saurois me rejouir d'un avantage que je n'obtiens que par la perte de mes Sujets ; le sang des François semble flétrir mes Lauriers.*

Ayant dit un jour à l'Ambassadeur d'Espagne : *Ventre-saint-gris ! si le Roi d'Espagne me fâche , je l'irai relancer jusques dans Madrid ; & l'Amdassadeur lui ayant répondu gravement : Vous ne seriez point le premier Roi de France qui y auroit été ;* il lui dit sur un ton moins sérieux : *Monsieur l'Ambassadeur , vous êtes Espagnol , & moi Gascon. Si nous nous mettons sur la Rodomontade , la chose ira loin. L'adresse du Roi à se tirer du mauvais pas où il s'étoit mis , est un endroit aussi délicatement tourné qu'on en puisse voir , & digne de lui , c'est tout dire.*

Il disoit : *Je n'approuve pas qu'on écrive le contraire de ce qu'on pense ; si quelques autres l'ont fait , je ne veux pas faire comme eux. La tromperie est odieuse par-tout ; mais elle l'est davantage aux Princes dont la parole doit être immuable.*

Les louanges , disoit-il , seroient d'un grand prix , si elles nous donnoient les perfections qui nous manquent.

Un homme de condition lui demandant grace pour son Neveu qui avoit commis un assassinat , il lui dit : *Je suis fâché que je ne puisse pas vous accorder ce que vous me demandez. Il vous sied bien de faire l'Oncle , & à moi de faire le Roi. J'excuse votre Requête , excusez mon refus.*

Lors-

Lorsque le Duc de *Savoye* vint en France, le Roi le mena un jour voir jouer à la paume sur les fosses du Fauxbourg S. Germain, où après le jeu, comme ils étoient tous deux à une fenêtre qui regardoit sur la rue, le Duc voyant un grand Peuple, lui dit qu'il ne pouvoit assez admirer la beauté & l'opulence de la France, & demanda à Sa Majesté ce qu'elle lui valoit de revenu. Ce Prince généreux & prompt en ses reparties, lui répondit: *Elle me vaut ce que je veux.* Le Duc trouvant cette réponse vague, le voulut presser de lui dire précisément ce que la France lui valoit. Le Roi repliqua: *Oui, ce que je veux, parce qu'ayant le cœur de mon Peuple, j'en aurai ce que je voudrai; & si Dieu me donne encore de vivre, je ferai qu'il n'y aura point de Laboureur en mon Royaume, qui n'ait le moyen d'avoir une paule dans son pot; ajoutant, & si je ne laisserai pas d'avoir de quoi entretenir assez de gens de guerre, pour mettre à la raison tous ceux qui choqueront mon autorité.*

Quand il travailloit à des affaires pressantes, & qu'il ne pouvoit pas assister au service Divin, il faisoit ses excuses aux Prélats, & leur disoit: *Quand je travaille pour le Public, il me semble que c'est quitter Dieu pour Dieu-même.*

Une Dame de qualité fort âgée & fort sèche, vint en habit vert à un bal qu'il donnoit. Ce Prince qui vouloit rire d'un équipage si mal assorti, lui dit plaisamment: *Madame, je vous suis fort obligé de ce que pour faire honneur à*

la compagnie, vous avez employé le verd & le sec.

Mr. de la Vienville fut fait Cordon-bleu par la faveur de Mr. de Nevers qui prenoit intérêt à sa fortune. *Henri IV.* se défendit tant qu'il put, de lui accorder cette grace. Lorsqu'on met le Collier de l'Ordre aux Chevaliers, ils disent, *Domine, non sum dignus*, Seigneur, je n'en suis pas digne. Comme Mr. de la Vienville répétoit ces paroles selon le formulaire : *Je le fais bien*, répondit le Roi, *aussi ne vous l'ai-je accordé qu'aux prieres de mon Confin de Nevers.*

Quelques troupes qu'il envoyoit en Allemagne ayant fait du desordre en Champagne, & pillé quelques maisons de Paysans, il dit aux Capitaines qui étoient demeurez à Paris : *Partez en diligence; donnez-y ordre, vous m'en répondrez. Quoi ! si on ruine mon Peuple, qui me nourrira ? qui soutiendra les charges de l'Etat ? qui payera vos pensions, Messieurs ? Vive Dieu ! s'en prendre à mon Peuple, c'est s'en prendre à moi.*

Un Ambassadeur d'Espagne se plaignant à ce Prince de ce qu'on ne faisoit pas raison au Roi son Maître de quelques limites dont on s'étoit emparé, dit que le Roi son Maître viendrait disputer son droit à la tête de cent mille hommes. *Vous vous trompez*, repartit-il, *ce ne seront que des Ombres.* Faisant allusion au nom Espagnol *hombres* qui signifie *hommes*.

Grillon Colonel du Régiment des Gardes, qu'on

qu'on nommoit le *Brave*, n'étant pas payé de ses appointemens, lui dit, qu'il n'avoit que trois mots à lui dire. Dites-les, dit le Roi. Les voici, *Sire*, répondit-il : *Congé, ou Argent. Et moi*, lui repartit le Roi, j'ai ces quatre à vous répondre : *Ni l'un, ni l'autre.*

Henri IV. étoit en Bourgogne,
 Pays fameux par son bon vin,
 Où Bacchus, pour ce jus divin,
 Est béni nuit & jour par mainte rouge trogne.
 Ce Monarque, en faisant chemin,
 Logea dans une hôtellerie;
 Il y but du vin de Dijon,
 Qu'il trouva parfaitement bon,
 Vin moelleux, stomachal, sans sophistiquerie.
 A la fin du repas, l'Hôte étant là présent :
 Maître, lui dit le Roi, ton vin est excellent;
 je n'en ai point trouvé de meilleur sur la route.
Sire, répondit-il, j'ai du vin d'Erissé
 Meilleur que celui-là sans doute,
 Mais il n'est pas encor percé.
 Le Roi par ce discours vit son peu de génie,
 Et lui dit sans s'en offenser :
Qu'attens-tu donc pour le percer ?
Esperes-tu d'avoir meilleure compagnie ?

Entrant un jour chez Madame Gabrielle, le Duc de Bellegarde qui en étoit amoureux, se cacha sous le lit. Cependant on servit la collation ; & ayant remarqué le lieu où ce Seigneur étoit caché, il y jeta une boîte de confiture, en disant : *Il faut que tout le monde vive.*

Un Président Normand lui faisant une harangue, & étant demeuré court, ce Prince dit à ses Courtisans : *Il n'en faut point être surpris, les Normands sont sujets à manquer de parole.*

Jouant à la paume avec le Marquis de Roni, & ce Marquis ayant fait un beau coup, il dit ens'écriant : Voilà un coup de Roi ! *Oui, Sire,* lui répondit Roni, *si on ôtoit un N. de mon nom. Ventre-saint-gris,* reprit le Roi, *je serois bien fâché qu'on en fit de même du mien : car on m'appelle Roi de France & de Navare, & on me nommeroit Roi de France & Avare.*

Mr. de Noailles avoit écrit sur le lit de sa Maîtresse :

Nul heur, nul bien ne me contente,
Absent de ma Divinité.

Il y apostilla de sa main ces deux autres ;
n'étant encore que Roi de Navarre :

N'appellez pas ainsi ma Tante,
Elle aime trop l'Humanité.

La Reine faisant la première année de son mariage un ballet, pour lequel elle avoit choisi
Tome II. N quin-

quinze Dames des plus belles & des plus qualifiées de sa Cour, il dit au Nonce: *Monsieur, je n'ai jamais vu d'Escadron plus beau ni plus périlleux que celui-là.*

Ecrivant à une de ses Maîtresses, il finit ainsi: *Garde-toi bien de manquer au rendez-vous; car autrement je te ferai voir que je suis Roi, & de plus Gascon.*

Un jour que l'Ambassadeur d'Espagne étoit allé au Louvre pour le voir, la conversation tomba sur les bâtimens; & l'Ambassadeur dit: „ Mon Maître a de plus belles & de plus riches „ pierres en Espagne pour l'embellissement de ses „ édifices, qu'il n'y en a en France. „ Le Roi le faisant approcher des fenêtres, & lui montrant la Ville de Paris: *Je ne dis pas le contraire*, lui repliqua-t-il; *mais dites-moi néanmoins, l'Escorial a-t-il d'aussi beaux Fauxbourgs?*

Un certain Seigneur qui avoit long-tems balancé durant les troubles sans prendre parti, l'étant un jour venu trouver comme il jouoit à la prime, il lui dit: *Approchez, Monsieur, soyez le bien-venu; si nous gagnons, vous serez des nôtres.*

Deux ou trois ans après qu'il fut rentré dans Paris, tous les Fauxbourgs qui n'étoient plus que des masures, furent réparés; & par les bâtimens particuliers & publics qu'on fit dans cette grande Ville, elle devint plus belle que jamais. Les Ambassadeurs d'Espagne qui vinrent jurer le Traité de *Vervins*, furent tout étonnés de la voir en si bon état, & si différente de ce qu'elle avoit été durant la guerre.

Et

Et comme ils lui disoient un jour : „ Sire, voici „ une Ville qui a bien changé de face depuis que „ nous ne l'avons vûe. „ *Ne vous en étonnez pas,* dit-il, *quand le Maître n'est point en sa maison, tout y est en desordre ; mais, quand il est revenu, sa presence y sert d'ornement , & toutes choses y profitent.*

Visitant un jour le Jardin de Fontainebleau avec Monsieur le Duc d'Epernon , il se plaignit au Jardinier de ce qu'il y avoit quelques carreaux mal semez. C'est , Sire , répondit le bon-homme, qu'il ne peut rien prendre dans cet endroit. *Mon ami,* repartit-il au Jardinier, *ayant regardé Monsieur d'Epernon, semez-y des Gascons, car ils prennent par-tout.*

Le Duc de Bouillon lui reprochant qu'il avoit changé de Religion : *Non , mon Cousin ,* lui dit-il, *je n'ai point changé de Religion ; j'ai seulement changé d'Opinion.*

Comme le Cardinal du Perron y étoit present, il lui ordonna de faire un écrit pour le justifier. Le Cardinal ne se pressa gueres à l'achever ; & quand le Roi lui demandoit de tems en tems où étoit son livre, il répondoit toujours, qu'il attendoit quelques Manuscrits de Rome, afin de l'achever. Il arriva un jour que le Roi prit ce Cardinal avec lui , pour voir les Ouvriers qui travailloient au Louvre , & les nouveaux bâtimens qu'il y faisoit faire ; & comme ils passaient un coin , où on avoit commencé de bâtir dès long-tems, mais qu'on avoit laissé sans achever, le Roi demanda à l'un de ceux qui avoient la direction des Ou-

vrages, pourquoi on n'avoit pas achevé de bâtir ce coin en tout cetems-là. Sire, répondit-il, c'est parce qu'il manque quelques belles pierres. *Non, non*, repartit le Roi en regardant le Cardinal, *c'est qu'il vous manque des Manuscrits de Rome.*

Il avoit plusieurs fois fait défense par tout le Royaume, de porter de l'or ou de l'argent sur les habits; mais voyant que les Edits à ce sujet n'avoient de force que pendant cinq ou six mois au plus, & qu'après ce tems-là ces défenses étoient oubliées, il fit enfin celui-ci qui fut exécuté avec toute la rigidité possible. *Nous défendons expressément à tous nos Sujets, de quelque qualité & condition qu'ils puissent être, dans tous les lieux & terres de notre obéissance, de porter de l'Or ni de l'Argent sur leurs habits, de quelque maniere & sous quelque prétexte que ce soit; excepté pourtant aux Femmes de joye & aux Filoux, en qui nous ne prenons pas assez d'intérêt, pour leur faire l'honneur de donner notre attention à leur conduite.* Quoiqu'il y eût un mois de terme du jour de la publication de cet Edit, pour donner le tems de faire faire d'autres habits, le lendemain personne n'en osa porter, tant on eut peur de passer pour privilégié.

Il avoit une guerre sur les bras; & l'Ambassadeur d'Espagne étant venu le trouver pour lui dire, que son Maître seroit contraint de s'en mêler pour défendre les Etats de ses Neveux, si on ne la finissoit par la Paix, il répondit: *Que si on lui tenoit un tel langage, il se jetteroit en peu de tems si avant dans les Etats*
dis

au Roi d'Espagne, qu'il seroit assez embarrassé de se défendre, sans se mêler des affaires d'autrui. Qu'il seroit la guerre en Lion à ceux qui la lui faisoient en Renard, & qu'il frapperoit ceux qui seroient seulement semblant de le menacer.

Un Provençal qui avoit acheté bien cher un office de Président, & qui en avoit emprunté l'argent, l'étant venu saluer, il dit tout bas à un Seigneur : *Voilà un bon Justicier ; je crois qu'il s'acquitera bien de sa charge, & en peu de tems.*

Rencontrant dans son Palais quelqu'un qui ne le connoissoit point, il lui demanda à qui il appartenoit. Celui-ci ayant répondu : A moi-même ; il lui dit : *Ventre-saint-gris, vous appartenez à un sot Maître.*

Visitant une fois son Arsenal, un Seigneur lui demanda, si on pouvoit trouver au monde d'aussi bons canons que ceux qu'ils voyoient là ; *Ventre-saint-gris*, répondit le Roi, *je n'ai jamais trouvé de meilleurs Canons que ceux de la Messe.*

Apprenant qu'un fameux Médecin avoit quitté la Religion Réformée, & embrassé la Romaine, il dit au Duc de Sully qui étoit avec lui : *Mon Ami, il faut que ta Religion soit bien malade, puisque les Médecins l'abandonnent.*

Le Duc de Vendôme lui vint dire un jour, que le Médecin *la Brosse* qui passoit pour être un bon Astrologue, lui avoit dit, que le Roi se devoit tenir bien en garde ce jour-là. Ce Prince lui répondit : *La Brosse est un vieux Fou de prédire ces sottes rêveries, & Vendôme un jeune Fou d'y ajouter foi.*

Un homme qui mangeoit autant que fix , se présenta à lui , dans l'espérance que ce Grand Prince lui donneroit dequoi entretenir un si beau talent. Le Roi lui demanda, si ce qu'on disoit de lui , étoit vrai , qu'il mangeât autant que fix. Oui , Sire , répondit-il. Et tu travailles à proportion ? ajouta le Roi. Sire , repliqua-t-il , je travaille autant qu'un autre de ma force & de mon âge. *Ventre-saint-gris*, dit le Roi , *si j'avois six hommes comme toi dans mon Royaume , je les ferois pendre ; de tels Coquins l'auroient bien tôt affamé.*

Quelqu'un lui ayant dit que le Maréchal de Biron jouoit fort bien à la paume , ce Prince qui avoit découvert la conspiration qu'il tramoit secrètement contre son État , dit : *Il est vrai qu'il joue bien ; mais il fait mal ses parties.*

Comme il faisoit son entrée dans une Ville à deux heures après midi , il reçut des Députés des Magistrats qui le venoient complimenter. Celui qui devoit porter la parole , aussitôt qu'il eut vû le Roi , dit : *Quand Alexandre le Grand partit pour conquérir l'Asie.* Le Harangueur s'arrêta là , & puis il reprit : *Alexandre le Grand , le Grand Alexandre , & demeura tout court , sans pouvoir plus dire une seule parole.* Ce que le Roi qui étoit encore à jeun , ayant remarqué , lui dit : *Oui , mon Ami , quand Alexandre le Grand partit pour conquérir l'Asie , il avoit dîné , & moi je suis encore à jeun ; & ayant dit cela il continua son chemin vers la Maison de Ville , où on lui avoit apprêté un magnifique dîné.*

Il ne pouvoit voir qu'avec aversion les Juges qui se laissoient corrompre, & disoit à ce sujet: *Je ne puis comprendre comment il y a des gens si méchans, que de juger contre leur science & leur conscience.*

Montrant un jour à l'Ambassadeur d'Espagne une Chapelle qu'il faisoit bâtir à Fontainebleau; & cet Ambassadeur lui disant qu'il n'y avoit personne de plus mal logé que Dieu, il répondit: *Nous autres François nous logeons Dieu dans nos cœurs, & non entre quatre murailles; & quand même vous le recevriez dans le cœur, je doute fort s'il ne seroit pas encore logé dans la pierre.*

Etant au Siège d'Amiens, il envoya ordre au Comte de Soissons qui tiroit cent mille livres de pension de la Couronne, de le venir joindre avec autant de troupes qu'il en pourroit rassembler. A quoi le Comte ayant répondu, „ qu'il étoit vieux & infirme, & que ses „ Biens étoient fort diminuez, les guerres précédentes l'ayant épuisé; en-sorte que tout ce qu'il „ pouvoit faire dans cette conjoncture pour Sa „ Majesté, c'étoit de prier Dieu pour elle. „ *Est-ce là, dit-il, la réponse de mon Cousin de Soissons? On dit que la priere sans le jeûne est de nulle efficace. Ventre-saint-gris, je le ferai donc aussi-bien jeûner que prier; je ne lui payerai pas un sol de ses cent mille livrés de pension.*

Durant les premiers troubles le Duc de Nevers qui faisoit tous ses efforts avec la Reine pour l'engager à abandonner le parti des Réformez, lui représentant qu'il éviteroit par

cette démarche la bassesse de courir après les Moissonneurs de la Rochelle, où il ne vous est pas permis, disoit le Duc, de faire ce que vous voulez ; il répondit : *J'y fais tout ce que je veux ; car je ne veux rien que de juste.* Le Duc repliqua : Vous n'auriez pas le pouvoir d'y établir un seul impôt. *Il est vrai,* reprit ce Prince, *aussi nous n'avons pas d'Italiens parmi nous.* Nevers étoit de la Maison de Mantoue, & la repartie du Roi étoit d'autant plus juste, que la France avoit dès-lors appris à connoître l'habileté des Italiens à établir des impôts.

Quelques années après que la Paix fût affermie par tout le Royaume, venant à Orléans il fut prié au nom des Bourgeois, de vouloir abolir un impôt qui leur avoit été imposé dans le tems de la Ligne, & il demanda qui les en avoit chargez. On répondit, Monsieur de la Châtre, mais il est mort. *Et bien,* reprit-il, *Monsieur de la Châtre vous a liguez, qu'il vous déliguez.*

Un jour qu'il avoit la goutte, l'Ambassadeur d'Espagne le venant voir, & lui témoignant que cela lui faisoit beaucoup de peine de voir Sa Majesté si incommodée & boiteuse. *Tout boiteux que je suis,* répondit-il, *si l'occasion ou la nécessité le demandoit, votre Maître le Roi d'Espagne n'auroit pas si-tôt mis le pied à l'étrier, que je serois déjà à cheval.*

On lui dit un jour d'un certain Capitaine qui avoit été de la Ligne & fort brave, qu'encore qu'il eût obtenu de lui son pardon & quel-

quelques bienfaits , il ne l'aimoit pourtant point : *Je lui veux* , dit-il , *faire tant de bien , que je le forcerai de m'aimer malgré lui.* C'est ainsi qu'il gaignoit les plus obstinez , & il étoit accoutumé de dire à ceux qui s'en étonnoient , *qu'on prenoit plus de mouches avec une cuillerée de miel , qu'avec vingt tonneaux de vinaigre.*

Employant à cause de cela la patience , les bienfaits , & l'adresse , pour ramener les esprits que les factions avoient égarez , il dissimuloit même leurs mauvaises volontez ; & malgré qu'ils en eussent , il les empêchoit de faire du mal , & les tournoit au bien. *Un sage Roi* , disoit-il à ce sujet , *est comme un habile Apothicaire qui des plus méchans poisons compose d'excellens antidotes , & des viperes en fait de la Thériaque.*

Au commencement des premiers troubles comme il entendoit un Seigneur déplorer le feu qui consumoit la France : *J'entreprendrois bien* , dit-il , *de l'éteindre avec un seau d'eau.* Et interrogé de quelle maniere , il répondit : *En le faisant boire au Cardinal de Lorraine , tant qu'il en crévât.*

L'Historien *Du Haillan* importunoit un jour ce Prince , pour quelque gratification. Quand le Roi vit qu'il avoit de la peine à s'en rendre quitte , il lui dit , qu'il lui avoit donné plusieurs fois de grandes sommes d'argent ; mais qu'il ne ménageoit pas bien les présens qu'on lui faisoit. *Du Haillan* répondit , qu'il avoit aussi beaucoup travaillé pour Sa Majesté ; & remarquant que le Roi le consideroit plutôt comme

un Demandeur incommode, que comme un Ecrivain nécessaire, il ajouta qu'il avoit deux plumes ; l'une d'or pour écrire les actions de ceux qui le recompenseroient comme il le méritoit ; & l'autre de plomb pour ceux qui étoient avarés à le payer de son travail. Le Roi répondit à ces paroles si pleines de présomption : *En vérité, je n'en crois rien ; car si vous eussiez eu une plume d'or, sans doute que vous l'auriez fondue depuis long-tems, afin de pouvoir l'avaler.*

Quelques Envoyez Allemands le sollicitoient un jour de donner du secours à leurs Maîtres engagés dans une guerre. Il leur demanda, de quelle maniere il pouvoit le mieux les aider. Les Envoyez répondirent : Nous avons „ assez de monde en Allemagne pour lever une „ Armée, s'il plaisoit à V. M. de nous fournir „ seulement de l'argent. „ Le Roi repartit : *Non, non, Messieurs, je veux vous aider en Roi, & non pas en Marchand.*

Etant dans le Cloître des Feuillans, il y lut dans la Chapelle de la famille de Bassompierre, cette sentence du Psalmiste : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bienfaits que j'en ai reçus ?* & dit : Bassompierre, comme un véritable Allemand, devoit y joindre ce qui suit : *Je prendrai la coupe.*

Un jour le Prévôt des Marchands & les Echevins lui demandant permission de mettre quelque petite imposition sur les tuyaux des fontaines de la Ville, pour les aider à régaler quarante Députés des Suisses, venus à Paris pour

pour le renouvellement de l'Alliance , il leur répondit : *Trouvez quelque autre expédient que celui-là ; il n'appartient qu'à notre Seigneur de changer l'eau en vin.*

Un Ambassadeur Turc qui vint en France sous son regne , dit que le *Sultan* son Maître avoit toujours une Armée de quatre cent mille hommes , & s'étonna qu'un si grand Roi en eût une si petite. *Où regne la Justice* , lui répondit ce Monarque , *la Force n'est gueres nécessaire.*

Quelqu'un lui ayant présenté son Anagramme , dans l'esperance d'en être largement récompensé , *Henri IV.* demanda à cet homme , quelle étoit sa profession ordinaire. Sire , répondit-il , ma profession est de faire des Anagrammes , mais je suis fort pauvre. *Il n'est pas étrange que vous le soyez* , reprit le Roi ; *car vous faites là un mauvais métier.*

*Vers de Colletet à Ménage contre
les Epigrammatistes.*

J'aime mieux sans comparaison,
Ménage, tirer à la rame,
Que d'aller chercher la raison
Dans les replis d'une Anagramme.
Cet exercice Monacal
Ne trouve son point vertical,
Que dans une tête blessée.

Et sur Parnasse nous jurons .
 Que tous ces Renverseurs de noms
 Ont la cervelle renversée.

Adrien de Valois ne daignoit pas mettre au rang des Poëtes les Compositeurs d'Anagrammes. Il n'y a , dit-il , que ceux qui ne sentent , ni assez de naturel , ni assez d'acquis , pour faire un beau & docte Poëme , qui aillent chercher du sens en des lettres qui ne signifient rien , & qui renferment avec beaucoup de peine une Anagramme en des Vers que personne n'entend.

*Quicumque nervis ingent parum fufus ,
 Doctumque carmen facere poffe desperans ,
 Evisceratis verba quærit in verbis ,
 Anagramma verfu claudat ut falebrofo ,
 Laboriofis occupatus in nugis .
 Non hic meretur ufquequaque damnari ;
 Nam fe ipfe nofcit , & vetus probat verbum ,
 Citbarædus effe qui nequit , fit Aulædus ;
 Anagrammatifta , qui Poëta non fperat .*

Il leur donne , mais par une efpèce de dérifion , le titre d'*Hommes de Lettres* ; titre que notre Savant a renfermé dans cette Epi-gramme.

Quif-

*Quisquis litterulas modò buc, modò illuc,
 Invitas trahit, atque separatas
 Fungit, computat, abjicit, resumit,
 Ut gignant Anagramma copulatæ:
 Huic nemo neget esse litteratum.*

„ L'Anagramme, dit *Furetiere*, est une
 „ transposition des lettres de quelque nom,
 „ dont on fait tant de combinaisons, qu'à la
 „ fin on y trouve quelque mot, qui est à l'a-
 „ vantage de celui qui le porte, & qu'on em-
 „ bellit de quelque Epigramme. Par exemple,
 „ l'Anagramme de *Galenus*, c'est *Angelus*, qui
 „ veut dire un *Ange* ”.

Je remarque à ce sujet, qu'on ne cher-
 che pas toujours dans l'Anagramme des noms,
 un mot qui soit à l'avantage des personnes qui
 les portent. *Boursault* va nous en fournir un
 exemple. ” Une espèce d'Avocat, & un grand
 „ Faiseur d'Anagrammes, nommé *César Coupé*,
 „ ayant dissipé tout le bien qu'il avoit de son
 „ Pere, sa Femme dont on parloit mal,
 „ craignant qu'il ne dissipât aussi le Bien qu'elle
 „ lui avoit apporté, souhaita d'être séparée, &
 „ le fut. Les Malins charmez de la disgrâce
 „ de *César Coupé*, chercherent à faire son Ana-
 „ gramme, comme il avoit fait celle de tant
 „ d'autres. Sa séparation d'avec une Femme
 „ qui n'étoit pas une Vestale, donna lieu à une
 „ Anagramme si heureuse, qu'il seroit difficile
 d'en

„ d'en trouver une plus juste. Sans y changer
 „ une seule lettre , ni un seul accent , on
 „ trouva dans *César Coupé* , *Cocu séparé* ”.
 Veut-on une autre preuve de ce que je viens
 d'avancer ? On la trouve dans l'Anagramme
 d'un Ministre de nos jours , qui a fait du bruit,
 & qui pourra bien en faire encore.

D'un Cardinal trop altier ,
 Qu'avec raison par-tout on blâme ,
 Voulez-vous savoir l'Anagramme ?
 La voici , c'est *Bon à lier*.

Mais voici trois Anagrammes conformes à la définition qu'en a donnée *Furetiere*.
 „ *François de Balsac* Seigneur d'Entragues &c.
 „ épousa en secondes nûces *Marie Touchet*
 „ qui étoit la plus agréable Dame de la Cour.
 „ *Brantôme* qui s'y connoissoit très-bien , en
 „ dit des merveilles ; & jamais Anagramme
 „ ne fut plus véritable que la sienne , qui dit :
 „ *Je charme tout*. (*)

L'Anagramme qui suit , est éloge ou satire , selon le parti dont on est ; je la prens dans le premier sens. „ Les Jésuites traitoient
 „ *Jansenius* de Novateur & d'Hérétique ; &
 „ pour le rendre odieux au Peuple & au Clergé
 „ Romain , l'accusoient de parler comme
 „ Calvin ; ce qu'ils disoient avoir trouvé dans
 „ l'Ana-

(*) Mém. Hist. &c. du. Sr. *De la Houffaye*.

„ l'Anagramme de son nom & de son surnom.
 „ En effet dans ces deux mots *Cornelius Janse-*
 „ *nus*, on trouve sans rien changer, *Calvini*
 „ *sensus in ore*, il parle comme Calvin (*).

Je tire d'une autre source (†) cette troi-
 sième Anagramme. " Un Gentilhomme nom-
 „ mé *Legré*, faisant l'Anagramme de son nom,
 „ y trouva, sans y rien changer, le mot de *ré-*
 „ *gle*. Sur quoi il fit ce Madrigal qu'il en-
 „ voya à sa Maîtresse: "

Rendez-vous à mes feux, ma belle & charmante
 Aigle,

Et ne craignez aucun danger;
 Mon nom vous y doit engager,
 On y trouve le mot de *régle*.

Réponse de l'Aigle.

Voici la réponse de l'Aigle,
 Votre nom à l'amour ne sauroit m'engager;
 Si j'y trouve le mot de *régle*,
 J'y trouve celui de *léger*.

Deux Gentilshommes s'habillèrent en Ecclé-
 siastiques, pour se trouver masquez dans un
 Bal qui se faisoit à *Guadalajara*, à l'occasion
 d'une

(*) Histoire de France sous *Louis XIV.* par Mr. de *Larrey*.

(†) Des Entretiens des Voyageurs sur la Mer.

d'une grande fête. L'Evêque du lieu qui étoit aussi Evêque d'*Utique* en Barbarie, leur fit demander qui ils étoient. Ils répondirent : *Nous sommes Archidiacres de l'Evêché d'Utique.*

Un Vassal de *Don Bernardin de Velasco* Connétable de Castille, ayant une affaire à lui recommander, lui parla en ces termes : *Je viens vers votre Seigneurie, pour la supplier de me vouloir faire justice, & vers votre Révérence pour la prier de m'expédier au plutôt. Que si votre Aïtresse n'a pitié de moi, je suis perdu sans ressource ; car tout mon Bien dépend de votre Excellence.* Le Connétable se voyant attribuer toutes ces différentes qualitez, dit en souriant : *Il veut absolument deviner ma qualité, qu'elle soit haute ou basse.*

Un jeune Marquis, que quelques-uns de ses amis reprenoient de s'attacher trop à la lecture, répondit : *J'aime les livres, & je me plais à les lire, parce que je trouve leur conversation meilleure que la vôtre.*

Un jour que *Malherbe* retournoit fort tard chez lui, Mr. de *St. Marc* qui logeoit en même maison que lui, voulut l'arrêter pour lui dire des nouvelles. *Bon-soir, Monsieur,* lui dit *Malherbe*, *tout ce que vous me diriez, ne vaut pas cinq sols, & vous me feriez user pour six blancs de flambeaux (*)*.

Il reprenoit une faute dans des Vers qu'on lui montroit ; & l'Auteur lui disant qu'il se servoit de son autorité : *Si je faisois un pet,*
reprit.

(*) Oeuv. Div. de *Segrais*.

reprit - il , *voudriez - vous en faire un aussi ?*

Mr. *du Perrier* qui faisoit de bons Vers Latins, & qui étoit Gentilhomme , s'étoit mis dans la tête , & le publioit par-tout : *Qu'il falloit être Gentilhomme pour être bon Poëte.*

Que n'eût pas dit *du Perrier* , s'il lui fût arrivé la même chose qu'à *Boursault* ? „ Com-
 „ me la prise de corps , dit le dernier , n'est
 „ pas abrogée de Marchand à Marchand ; un
 „ Marchand de Troyes à qui je devois 25.
 „ écus , pour avoir droit de me faire assigner
 „ aux Consuls , en cas de refus de paiement ,
 „ il mit pour suscription à sa lettre d'avis : *A*
 „ *Monsieur , Monsieur Boursault Marchand*
 „ *Poëte à Paris.* La bonne marchandise !
 „ Heureusement pour moi , j'avois reçu 25.
 „ louis-d'or la veille ; & je ne fus pas obligé
 „ d'aller demander réparation , de ce qu'on
 „ avoit traité ma Muse de roturiere.

A S T R E E.

Des Poëtes ! Ciel quelle peste !

M E R C U R E.

Autant que vous je les déteste.

Mais la Raison ni moi ne les avons pas faits ;

Ce seroit trop nous faire outrage ,

Que de les croire notre Ouvrage :

La Nature en fait tous les fraix. (*)

Coméd. du Nouveau Monde , Act. 2. Sc. 2.

Tome II.

O

Là

Là-même () on lit ce qui suit.*

Amour, disoit un vieux Gascon ,

Je ne dirai jamais que non.

On lui fit tenter l'avanture :

Il prétendoit dire que si ;

Mais il se trouva si transi ,

Qu'il ne soutint pas la gageure.

La Haine préférable à l'Amour.

Oui, la haine seule est digne d'un grand cœur ;

Aussi-bien que l'amour, la haine a sa douceur.

Un fiel bien ménagé coule de veine en veine ,

Part du cœur, y retourne ; on fait filer la haine

A longs traits ; avec art comme l'amour enfin ,

Chez les Femmes sur-tout où le plaisir malin

Prend racine , s'étend , la terre en est si bonne !

Cette maligne haine , outre qu'elle y foisonne ,

Y dure beaucoup plus que le goût d'un Amant.

C'est en passant qu'on aime , on hait plus constam-
ment.

Le plaisir d'amour fuit , passe avec la jeunesse ,

Et celui de haïr croît avec la vieillesse.

D'ailleurs d'avoir aimé , Femme sage a regret ;

Mais

(*) Act. 3. Sc. dern.

Mais sans aucun remords la vertueuse hait.
 Que de gêne en amour, précautions, mystère!
 Il est souvent trompeur, la haine est plus sincère.
 Tel vous aime, dit-il, n'en croyez rien, il ment.
 Vous dit-on qu'on vous hait, croyez-le aveuglément.
 En aimant, le plaisir c'est d'être aimé de même.
 Eh! qui peut s'assurer d'être aimé quand il aime?
 Peu d'amours mutuels, encor moins de constans,
 Mais qui hait, est plus sûr d'être haï long-tems. (*)

Un Amiral de Castille, disoit: *Que celui qui se marie, ressemble au Soldat qui va à la guerre, lequel s'expose à toutes sortes de périls & de hazards.*

Voici une *Historiette* qui a paru assez agréable à des personnes de bon goût. On l'insère ici, parce qu'on ne croit pas que beaucoup de personnes l'ayent vûe. L'Auteur a pris une matière fort peu commune (†). *Louis XII.* Roi de France, après avoir perdu *Anne de Bretagne* dont il n'avoit point eu d'Enfans, épousa *Marie d'Angleterre*, & ce mariage lui fit faire la paix avec *Henri VIII.* dont elle étoit Sœur. Elle fut reçue à Paris avec des magnificences extraordinaires; & comme elle étoit fort belle, le jeune Duc de *Valois* Héritier présomptif de la Couronne, & qui a régné sous le nom de *François I.* en eut le cœur vivement touché.

O 2

Ceux

(*) Reconciliation Normande par Mr. du Fresny, Act. 2. Sc. 7^e

(†) M. G.

Ceux qu'il recevoit dans sa confiance, s'étant apperçus que la Reine lui marquoit beaucoup d'estime, craignirent qu'il n'y eût quelque-chose de plus fort dans ses sentimens, & prirent la liberté de lui en faire voir la conséquence. Voici de quelle maniere *Mr. de Mézeray* en parle dans son *Abrégé de l'Histoire de France* : *Le jeune Duc de Valois qui étoit tout de feu pour les belles Dames, ne manqua pas d'en avoir pour la nouvelle Reine. Mais les remontrances d'Artus de Gouffier Boissy ayant fait prendre garde au Duc de Valois dont il avoit été Gouverneur, qu'il jouoit à se faire un Maître, il se guerit de sa folie.* Sur ce fondement, comme la Poësie a eu de tous tems l'entière liberté des fictions, l'Auteur de *l'Historiette* a supposé un rendez-vous qui ne fut jamais donné ; *Marie* ayant toujours été aussi vertueuse qu'elle étoit aimable.

L E D U C
D E V A L O I S.
H I S T O R I E T T E.

Tout dormoit dans Paris, la nuit étoit sans lune,
De nuages épais l'air étoit occupé,
Quand un jeune Seigneur en secret échapé,
Se déroband à sa suite importune,

Sor-

Sortit, d'un grand manteau le nez enveloppé.

Tout cela, direz-vous, sent sa bonne-fortune?

Vous ne vous êtes pas trompé.

Il étoit attendu par une jeune Dame

Qui de son vieux Mari n'allongeoit pas les jours.

Vous dire ici comment il fût lui toucher l'ame,

Ce feroit un trop long discours.

Et puis dans ce détail quel besoin qu'on s'engage,

Après qu'on vous a déjà dit,

Que l'Amant étoit jeune & le Mari sur l'âge?

Cela, ce me semble, suffit.

Mais de savoir leurs noms si vous êtes en peine,

Vous allez les apprendre tous.

Valois étoit l'Amant, la Belle étoit la Reine,

Louis Douze le vieil Epoux.

Il n'avoit point d'Enfans; lui mort, la Loi Salique
A jugeoit à *Valois* ce qu'il avoit de Bien.

Le reste de ses jours ne tenoit plus à rien,

Encor étoit-ce un reste assez mélancolique;

Et cependant il avoit entrepris

D'engendrer un Hoir mâle, & cela sans remise.

La Reine vint alors de Londres à Paris,

Pour l'aider dans cette entreprise.

On ne décide point auquel il tint des deux;

Mais enfin de l'Hoir mâle on n'eut point de nouvelles.

Valois aimait la Reine; & déjà même entr'eux
Les unions des cœurs passoient pour bagatelles.

Il sentoît approcher l'heure du rendez-vous.
Que de vœux empressez! que de transports de flâme!
Les plaisirs à venir flatoient si bien son ame,
Que des plaisirs presens ne feroient pas plus doux.
Je ne sai par quelle aventure,
Dans ce tems justement il rencontra *Boissy*;
C'étoit un homme âgé, d'une sagesse mûre,
Enjoué cependant, & sage avec mesure,
De plus son Confident choisi.

„ Ah *Boissy*, *lui dit-il*, tu vois de tous les hommes,
„ Le plus heureux, le plus content;
„ Au milieu de la nuit, au moment où nous sommes,
„ La Reine, la Reine m'attend!

„ J'entens, *lui dit Boissy*, fier de votre victoire;
„ Tout transporté d'amour, & de joye enyvré;
„ Vous courez chez la Reine y recueillir la gloire
„ Du tendre & doux accueil qui vous est préparé.
„ C'est un bonheur pour vous plus grand qu'on ne
peut croire,

„ Que

„ Que pour vous arrêter vous m'avez rencontré.
 „ Et si la Reine étoit avec vous plus féconde,
 „ Qu'elle ne l'est avec son vieil Epoux,
 „ (Or cela me semble entre nous
 „ Le plus vrai-semblable du monde)
 „ Le Roi seroit enfin au comble du bonheur.
 „ Grace à vous, il se verroit Pere,
 „ Quoique ce nom fût pour lui trop d'honneur;
 „ Et ce que pour lui-même il n'eut jamais sù faire,
 „ Vous le feriez en sa faveur.
 „ De là tirez la conséquence,
 „ Vous prévoyez bien comme moi,
 „ Que vous qui, *Louis* mort, hériterez la France;
 „ Vous verriez après lui Monsieur votre Fils Roi;
 „ Et puis, Seigneur, réduit à recevoir la Loi,
 „ Il faudroit prendre patience.

Valois qui jusqu'alors plein de sa passion,
 Ne songeoit qu'aux plaisirs de sa chere conquête,
 Se vit assassiné d'une réflexion

Qui vint troubler toute la fête.

Qu'il eût bien mieux aimé s'exposant au hazard

D'être sujet toute sa vie,

Gaiment & sans scrupule achever sa folie,

Quand il eût dû la connoître trop tard.

Sans doute le péril de perdre un Diadème
Réfroidissoit l'ardeur de ses empressements;
Mais aussi ce péril avoit tant d'agréments,
Qu'il valoit la Royauté-même.

Si l'honneur fierement lui montrait tant d'Etat
Que lui devoit coûter son aimable foiblesse,
Un autre honneur de différente espèce,
Mais pourtant aussi fort, lui demandoit tout bas :
„ *Que dira de toi ta Maîtresse ?*

Quand l'amour avoit le dessous,
Il trouvoit de *Boissy* la Morale assez bonne,
Il jugeoit qu'il vaut mieux manquer au rendez-vous,
Que de manquer une Couronne,
Qu'oser lui préférer de légères douceurs,
C'est d'une viande creuse aisément se repaître,
Et que de sa Maîtresse acceptant les faveurs
Il jouoit à se faire un Maître.

A l'amour cependant il n'a pas renoncé.
Quitter une Maîtresse, & si belle & si chère !
Encor si cet amour étoit moins avancé,
Ce ne feroit pas une affaire ;

Mais sur le point d'être récompensé,
La planter là, cela ne se fait guère.
Il fait de plus qu'il a le présent dans ses mains ;

L'ave-

L'avenir n'est pas sûr; pourquoi s'en mettre en peine,
Et sur une crainte incertaine
Refuser des plaisirs certains?

L'irrésolution étoit d'une nature

A ne prendre pas si-tôt fin;

Mais *Boissy* de qui l'ame étoit un peu plus dure,
Le prit & le força de rebrousser chemin;

Sans cela de long-tems il n'eût rien pu conclure.

Ce sage Confident soulageant son ennui

Par de bonnes raisons morales,

Quoiqu'il se révoltât encor par intervalles,

Le remena coucher chez lui.

Gonsalve Ferdinand de Cordoue que les Espagnols nomment le *Grand Capitaine*, étant au bord de la Mer, il vit approcher trois vaisseaux de transport pleins de Soldats, sur la proue de l'un desquels étoit un Cavalier armé qui s'étoit absenté pour ne pas se trouver au combat. Un Seigneur lui demanda, qui étoit ce Cavalier. *C'est*, répondit-il, *St. Elme qui paroît toujours sur Mer après la tempête.*

Le même étant sur le point de livrer bataille aux François, tomba de cheval; & comme quelques-uns de ceux qui se trouvoient près de lui, dirent que c'étoit un mauvais présage. *Au contraire*, dit-il, *ne craignez-rien, c'est un signe que la terre nous veut favoriser, puisque nous nous embrassons.*

Il disoit à *Don Garcie de Paredès* qui le prioit de se retirer d'un endroit fort dangereux, à cause que le canon des Ennemis y tiroit avec beaucoup d'avantage: *Puisque Dieu n'a point mis la peur dans votre cœur, je vous prie, ne la mettez point dans le mien.*

Voyant qu'un Soldat vendoit son cheval, il lui en demanda la raison. *C'est,* répondit le Soldat, *parce qu'il ne peut souffrir le bruit des Armes, & qu'il fuit quand on veut le mener au combat. Je m'étonne,* repliqua le Grand Capitaine, *que vous le vendiez pour une raison que j'ai cru vous avoir engagé à l'acheter.*

Ce même Grand Capitaine passoit fort souvent devant la maison de deux Demoiselles filles d'un pauvre Ecuyer, & paroïssoit avoir quelque affection pour elles à cause de leur extrême beauté. Cela étant venu à la connoissance de leur Pere qui étoit dans une grande nécessité, & s'imaginant que c'étoit une occasion favorable qui s'offroit pour le tirer de l'indigence, il alla trouver le Grand Capitaine, pour le prier de lui commettre le soin de quelque affaire hors de la Ville. *Gonsalve* comprit d'abord l'intention du Pere, & lui demanda: *Quelles personnes laissez-vous dans votre maison?* Deux jeunes Demoiselles mes filles, répondit l'Ecuyer. *Attendez-moi ici,* reprit le Capitaine, *je vais vous expédier votre commission.* Et au même moment il sortit pour prendre deux bourses, dans chacune desquelles il mit deux mille Ducats qu'il lui donna, en lui disant: *Voilà les provisions que je vous donne,*

ve, mariez-en vos deux Filles au plutôt ; & quant à vous , j'aurai soin de vous donner de l'emploi.

Il disoit souvent : *Qu'il n'y avoit personne à qui il s'estimoit tant redevable , qu'à ceux à qui il rendoit quelque service , ou faisoit quelque bien.*

Une bonne réputation doit être conservée avec beaucoup de soin ; car, lorsqu'elle est une fois perdue, il est difficile de la recouvrer, & même très-souvent impossible. Quand on a donné lieu de faire des rapports desavantageux de soi, il est fort rare de voir le monde se des-abuser. Un bon renom , disoit *M. Howel* , est comme la glace de Venise qui se fend aisément , mais qui ne peut jamais être rejointe, quoi qu'on y attache un morceau. Servez-vous pour cet effet, disoit-il, de cette Fable.

„ Il arriva un jour que *le Feu* , *l'Eau* , & *la Réputation* devoient voyager ensemble. Ils
 „ délibérèrent comment ils pourroient se re-
 „ trouver , en cas qu'ils vinssent à s'égarer.
 „ *Le Feu* dit : Vous me trouverez où vous ver-
 „ rez de la fumée. *L'Eau* dit : Où vous verrez des
 „ lieux marécageux , vous m'y trouverez. Mais
 „ *la Réputation* dit : Prenez garde que vous ne
 „ me perdiez : si cela vous arrive, vous cour-
 „ rez grand risque de ne me rencontrer ja-
 „ mais ; car lorsqu'on m'a une fois perdue, il
 „ n'y a plus moyen de me retrouver. „

Un Ambassadeur des Turcs à Venise étant retourné à Constantinople , on lui demanda ce qu'il avoit remarqué de plus considérable & de

de plus digne de remarque dans une Ville si extraordinaire. Il répondit : *Que les Chrétiens avoient entre autres choses une certaine sorte de cendre qui mise sur la tête , guérissoit dans le moment de la folie & de l'égarement d'esprit. Car , disoit-il , je vis tout le Monde à Venise courir par la Ville vêtus d'habillemens ridicules & bizarres ; de-sorte qu'à les considérer selon la raison , on les auroit pris pour des gens absolument foux , & dont l'esprit étoit entièrement égaré. Mais le jour suivant (Jour des Cendres) ils furent tout-à-coup guéris de cette frénésie , par une sorte de cendre qu'on leur mit sur la tête.*

Le Marquis de Spinola faisant voir par ordre du Roi son Maître l'Escorial à Mr. D. B. , il affectoit de lui faire remarquer la face de ce Palais , ajoutant avec emphase : „ Convenez „ que voilà un superbe édifice , & qu'il n'appar- „ tient qu'aux Rois d'Espagne de tenir ce qu'ils „ promettent à Dieu. „ Il y a dans l'Escorial une Chapelle d'une magnificence extraordinaire. *J'en demeure d'accord ,* répondit Mr. D. B. ; *mais vous devez convenir aussi ,* continua-t-il en affectant d'avoir toujours les yeux attachés à ce bâtiment , *qu'il faut avoir eu diablement peur , pour avoir fait un si grand vœu.* Tout le monde fait que *Philippe II.* le fit élever avec des dépenses prodigieuses , pour accomplir le vœu qu'il en avoit fait , au-cas que les Espagnols gagnassent la bataille de Saint-Quentin.

Le même Marquis ayant mené Mr. D. B. dans le Cabinet du Roi , & lui montrant les bottes de *François I.* ; lesquelles on conserve en

en ce lieu comme un monument de la gloire de *Charles-Quint* : „ Vous seriez bien embarrassé „ en France, lui dit-il en se moquant, de nous en „ faire voir autant de quelqu'un de nos Rois. „ Mr. D. B. qui avoit une présence d'esprit admirable, repartit : *Hé le moyen ? Il faudroit pour cela les pouvoir prendre à la guerre ; & vous savez aussi-bien que moi , qu'on ne prend gueres les gens où ils ne vont pas.*

Le Duc d'*Albe* étant allé demander en mariage Madame Elisabeth de France pour *Philippe II.* Roi d'Espagne, *Henri II.* s'entretint avec lui sur la bataille de l'Elbe, & lui demanda entre autres choses , s'il étoit vrai que le soleil se fût arrêté , comme on l'avoit publié dans toutes les relations qui avoient paru de cette bataille , pour donner le tems à *Charles-Quint* de défaire entierement les troupes de la Ligue de Smalcalde. Sur quoi le Duc répondit : *Qu'il avoit été ce jour-là si appliqué à ce qui se faisoit sur la Terre , qu'il n'avoit pris nullement garde à ce qui se passoit dans le Ciel.*

C'est ce même Duc , si je m'en souviens bien , qui disoit : *Que le Corps fait en l'absence de l'Esprit , comme font les Valets en l'absence de leurs Maîtres. Quand l'Esprit est occupé à de grandes affaires , le Corps se trouvant en liberté , parce que l'Esprit n'a pas le tems de penser à lui , s'abandonne à la volupté.* On verra ramassés dans les *Mémoires Historiques &c. du Sr. Amelot de la Houssaye* , d'autres Dits mémorables du Duc d'*Albe.*

Un Amateur de bon vin , disoit : *Le bon vin fait*

fait de bon sang; le bon sang cause de bonnes humeurs; les bonnes humeurs font naître de bonnes pensées; les bonnes pensées produisent de bonnes œuvres; les bonnes œuvres conduisent l'homme dans le Ciel; par conséquent, le bon vin conduit l'homme dans le Ciel.

Un Soldat Ligurien étant à Gênes rencontra le Prince *Doria* à cheval qui faisoit la ronde. Ce Soldat qui étoit yvre, arrêta le Prince, & prenant son cheval par la bride, il lui demanda quel en étoit le prix, parce qu'il avoit besoin d'un cheval. Le Prince voyant dans quel état il étoit, le fit porter dans une maison, où on le mit coucher; & le lendemain il lui fit demander ce qu'il vouloit donner pour le Cheval. *Monseigneur*, lui fit répondre le Soldat desennivré, le Marchand qui le vouloit acheter hier au soir de votre Altesse, s'en est allé à tems ce matin.

Un François reprochant à un Allemand, que les Allemands étoient presque tous des Yvrognes, celui-ci répondit: *Les François peuvent bien prier Dieu que les Allemands ne dessourent point; car ils les empêcheroient bien d'usurper tant de Pays, & tant de Villes.*

L'article suivant est tiré de *l'Eloge de l'Yvresse*, p. 141. ; mais l'Auteur n'ayant pas traduit les Vers Latins qu'on va lire, j'ai cru devoir suppléer à son défaut. Un Italien ayant reproché à un Allemand l'yvrognerie de sa Nation par ces Vers:

Ger-

Germani multos possunt tolerare labores ;

O utinam possint tam tolerare sitim !

Les Allemands peuvent soutenir de grandes fatigues ; Plût à Dieu qu'ils soutinssent si bien la soif ! l'Allemand répondit sur le champ par deux autres Vers :

Ut nos vitis amor, sic vos Venus improba vexat ;

Lex data est Veneri Julia, nulla mero.

Si nous sommes charmez du jus de la Treille, vous l'êtes du jeu de l'Amour ; il y a contre vous des Loix Humaines, mais il n'en est aucune qui nous défende de boire.

Un Yvrogne disoit, que Descartes enseigne qu'il ne doit point y avoir de vuide. Seroit-ce bien par cette raison, lui dit quelqu'un, que vous vous remplissez toujours de vin ?

Un Président d'une Assemblée souveraine buvoit beaucoup, & ne laissoit pas d'avoir un soin très-exact des Affaires. Il étoit tous les jours de grand matin à l'Assemblée, pour examiner & préparer ce qui devoit être fait. Le Prince d'Orange qui l'aimoit, ne put un jour s'empêcher de l'avertir qu'il craignoit que l'un & l'autre excès n'altérât trop sa santé, & n'abrégât sa vie ; & en le quittant il lui dit, en lui frappant sur l'épaule : Baron, Baron, prends garde, tant va la cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise. *Oh ! je n'ai rien à craindre*, répondit le Baron, *ma cruche ne va pas à l'eau, mais au vin.* Un

Un Etranger qui avoit affaire à un Premier-Président au Parlement de Paris, demandant où demeuroit ce Magistrat, on lui indiqua son Hôtel qui étoit remarquable, & par sa magnificence, & par la hutte d'un Savetier qui lui faisoit face. L'Etranger s'en fut droit où on lui avoit dit; mais de peur de méprise, il s'adressa encore au Savetier qui fit l'ignorant sur ce qu'il lui demandoit. Le Premier-Président informé de la réponse du Savetier, le fit venir chez lui, & lui témoigna de l'étonnement sur ce qu'il ignoroit sa demeure, vû le grand nombre d'années qu'ils étoient voisins. *Monseigneur*, répondit le Savetier, *je ne sai la demeure que de ceux avec qui j'ai eu l'honneur de boire.* Le Magistrat rit de bon cœur de la réponse du Savetier, & lui fit boire tout son saoul d'un vintel qu'il n'en avoit sans doute jamais bû.

Peut-être que la réponse de cet Artisan est moins l'effet de son amour pour le vin, qu'une preuve de son esprit enjoué, railleur. & bouffon; esprit assez ordinaire aux gens de son métier, & dont l'Auteur de la *Bagatelle*(*) donne cette raison. „ La gayeté d'un Savetier vient de ce qu'il travaille, pour ainsi dire, en pleine rue, toujours au milieu de l'air & de la lumière. Il devient railleur & drôle, parce qu'il est connu de presquetous les passans, qui manquent rarement à lui lancer quelque *Quolibet*, ou quelque Bon mot. Au commencement il y répond tant „ bien

(*) T. 2. P. 173.

„ bien que mal ; mais il faut bien qu'il s'y stîle
 „ peu à peu , & qu'à la fin il se remplisse un
 „ magasin de *Pointes* & de *Brocards* , propres
 „ à le faire confiderer de tout un voisinage.,,

Le Savetier de notre coin
 Rit, chante, & boit fans aucun foin,
 Nulle affaire ne l'importune;
 Pourvû qu'il ait un cuir entier,
 Il se moque de la fortune,
 Et se rit de tout le quartier. (*)

L'Yvrogne gouteux, par Mr. de la Monnoye.

Sur peine de la goutte un Médecin m'ordonne
 De quitter l'usage du vin:
 Moi, loin de renoncer à ce jus si divin ,
 J'acheve de vuider ma tonne.
 Laquais, vite à grands flots rempli moi ce cristal;
 Si le vin engendre la goutte,
 Boire jusqu'à la lie est le secret fans doute
 De tarir la source du mal.

L'Yvrogne fiévreux, par Mr. Rousseau.

Certain Yvrogne, après maints longs repas,
 Tomba malade. Un Docteur Galénique.

(*) de Cailly.

Tome II.

P

Fut

Fut appelé. Je trouve ici deux cas ;
 Fièvre adurante , & soif plus que Cynique :
 Or Hipocraté tient pour méthode unique ,
 Qu'il faut guerir la soif premierement.
 Lors le Fiévreux lui dit : Maître Clément ,
 Ce premier point n'est le plus nécessaire ;
 Guerissez-moi ma fièvre seulement ,
 Et pour ma soif ce fera mon affaire.

„ La plupart des Hommes en cet état-là ,
 „ ne trouvent aucun plaisir à boire du vin ;
 „ mais Mr. Bayle (*) rapporte après *Gassendi* ,
 „ qu'un Soldat de l'Armée de *Charles VIII.*
 „ ne commença d'aimer le vin , que lors qu'il
 „ fut saisi de la fièvre. „ J'observe au sujet
 de l'Epigramme de Mr. *Roussseau* , que j'ai vu
 un Homme accablé de la goutte , qui m'avoua
 sans même que je le lui demandasse , que c'étoit
 son bon ami qui la lui avoit causée ; il vouloit
 dire le vin.

*Sonnet d'un Anonyme à un Gouteux qui
 vivoit délicieusement.*

Tu manges des ragoûts exquis ,
 Tu ne bois que du fin Champagne ,
 Et tu joins aux liqueurs d'Espagne
 Les vins que le Turc a conquis.

Sous

(*) *Nouv. de la Rép. des Lettr. Févr. 1687. P. 170*

Sous une housse d'écarlate,
Tes rideaux sont d'un gros damas;
La Hollande a filé tes draps,
Et tes matelats sont d'ouate.

Dois-tu, *Géronte*, t'étonner
De voir qu'une goutte cruelle,
Qui traîne sa sœur la gravelle,
Ne veuille point t'abandonner ?

Je la trouverois ridicule
De quitter tes festins avec ton lit molet,
Pour s'en aller jeûner avec un Camaldule,
Ou coucher sur la dure avec un Récolet.

Don Beltran de Rosa devoit épouser la Fille d'un riche Payfan, & les parens de cette fille faisoient tous leurs efforts pour l'y disposer, parce que leur familles s'ennoblirait par cette alliance, *Don Beltran* étant Chevalier de *St. Jacques*. Mais cette fille ayant appris qu'il avoit été à Naples, & qu'il avoit la maladie du pays, répondit : *Certes pour rendre mon sang plus illustre, je ne veux pas gâter ma chair.*

On demandoit à un Jeune-homme quels exploits il avoit faits dans les Pays-Bas; il répondit : *Qu'il avoit coupé les jambes à un Espagnol :*

Et comme quelqu'un dit, que cette action n'avoit rien d'extraordinaire, mais que ç'auroit été quelque-chose, s'il avoit abattu la tête de cet Espagnol; il dit: *Il faut que vous sachiez que sa tête étoit déjà abattue.*

Un Gentilhomme Allemand étant un jour en conversation avec un Italien, & voulant prouver l'excellence de la Langue Allemande, il soutint que c'étoit celle du Paradis: Certes, dit l'Italien, *c'est donc celle dont Dieu se servit lorsqu'il en chassa Adam. Cela se peut bien, repartit l'Allemand, mais le Diable avoit auparavant séduit Eve en Italien.*

Dans le tems que l'Electeur Palatin, élu Roi de Bohême, soutenoit encore ses droits contre l'Empereur, la force à la main, & son Beau-Pere le Roi d'Angleterre ne l'aidant que par des négociations, on représenta une Comédie à Anvers, où entre autres Personnages un Courier parut sur le Théâtre, à qui on demanda quelles Nouvelles il apportoit. Il dit: *Que l'Electeur Palatin, selon toutes les apparences, alloit bien-tôt avoir une redoutable Armée; car le Roi de Danemarck lui enverroit cent mille, les Hollandois cent mille, & le Roi de la Grande-Bretagne cent mille.* On demanda de quoi cent mille? Il répondit: *Que le premier enverroit cent mille harangs-forêts; le second cent mille fromages; & le dernier cent mille Ambassadeurs.*

Une Hôteffe Espagnole qui n'étoit pas trop satisfaite de son Mari, en parloit en ces termes: *Mon Mari est savant Musicien, par-*
fais

fait Maître-d'Armes, bon Ecrivain, & très-habile Arithméticien, excepté qu'il n'entend pas la Multiplication.

Un Soldat passant par une forêt d'Irlande, s'affit sous un arbre, pour se reposer de la fatigue qu'il avoit soufferte, & pour prendre quelque nourriture. Il tira de sa besace du pain & du fromage. Mais à peine eut-il commencé d'engourter, qu'il aperçut deux ou trois Loups qui venoient à lui, & dont la mine affamée l'avertissoit qu'ils vouloient avoir part au régal. Cette desagréable visite l'épouvanta, & ne sachant comment éviter leur fureur, & les empêcher de l'approcher de trop près, il leur jetta plusieurs morceaux, jusqu'à ce que tout fût mangé. Mais les Loups n'étant pas contens avançoient toujours; en sorte que ne sachant plus ce qu'il devoit faire pour leur échapper, il s'avisa de jouer de sa Cornemuse. A peine eut-il commencé d'en jouer que les Loups prirent la fuite, comme s'ils eussent été épouvantez du son de cet instrument. Le Soldat voyant cela, dit : *Que la Peste vous crève, si j'avois su que la Musique vous faisoit tant de plaisir, vous l'auriez eue avant le repas.*

Lorsque le Prince de Galles qui fut depuis Charles I. Roi d'Angleterre, étoit en Espagne, il y avoit entre les Gentilshommes de sa suite, un Gentilhomme nommé *Archy* dont l'humeur bouffonne & plaisante divertissoit agréablement. Il entroit souvent à la faveur de ses plaisanteries, où l'Infante étoit avec ses Dames & ses

Favorites, & il leur disoit en plaisantant tout ce qu'il vouloit. Un jour que ces Dames s'entretenoient des Affaires du tems, & qu'elles admiroient comme une chose merveilleuse, „ que le Duc de *Baviere* avec moins de quinze mille hommes, & après une marche longue & pénible, eût osé attaquer l'Armée „ de l'*Electeur Palatin*, forte de plus de vingt-cinq mille hommes, & l'eût mise en déroute, & pris incontinent après Prague; *Archy* étant present répondit, qu'il leur diroit quelque-chose de plus surprenant & de plus merveilleux que cela : *N'étoit-ce pas*, dit-il, *une chose des plus étonnantes, que dans l'année quinze cens quatre-vingts-huit, il partit une flotte d'Espagne de cent quarante voiles, pour envahir l'Angleterre, & qu'il n'en pût pas seulement retourner dix, pour rapporter ce qui venoit d'arriver aux autres ?*

Un Cavalier excessivement noir épousa une jeune Dame blanche comme la neige. Comme on en parloit dans une compagnie : Que vous semble de tels Epoux, dit un Gentilhomme l'un de ses amis ; n'est-ce pas un beau mariage ? *Oui*, répondit l'ami, *pour engendrer des Pies & des Geais.*

Un certain personnage à qui on avoit donné le nom d'*Ane* à cause de son ignorance, mangeoit d'un appetit & d'une vitesse extraordinaire. Un Plaisant qui le regardoit manger lui dit : *Qu'il lui conseilleroit d'aller à la guerre contre les Philistins, puisqu'il savoit si bien se servir de la machoire de Samson.*

On

On rapporte de Mr. *Edouard Kouk*, que, lorsque ses amis le venoient voir sans le faire avertir de leur venuë, il leur disoit : *Et bien, puisque vous n'avez pas trouvé à propos de me faire savoir que vous deviez venir, vous mangerez avec moi ; mais si j'en avois eu seulement la moindre connoissance, j'aurois mangé avec vous.*

Epigrammes de Mr. Lebrun sur un Homme sans esprit, qui donnoit bien à manger.

A l'heure du repas trouvons-nous chez *Valere*,
A m'y rendre plutôt cesse de m'engager ;
Chez un Sot qui fait bonne chere,
Je vai seulement pour manger.

Sur un Homme qui ne donnoit pas volontiers à manger.

Faut-il qu'*Albin* donne à manger ?
Toujours prêt à s'en dégager,
Il a mainte excuse frivole ;
Malade, il ne peut faire un pas.
Lui donne-t-on quelques repas ?
Albin se porte bien, il vole.

*A un Homme qu'il connoissoit depuis peu,
 & qui lui avoit donné un mau-
 vais Repas.*

Je m'étonnai, quand tu me fis
 L'autre jour si mauvaise chere;
 Et je ne savois pas *Valere*,
 Que nous fussions si bons Amis.

*A un Homme qui aimoit le Faste, &
 qui faisoit mauvaise chere.*

Le Faste seul paroît dans vos fausses largesses;
 Lorsque vous nous traitez *Damis*,
 C'est plus pour montrer vos richesses,
 Que pour régaler vos Amis.

De vos pompeux buffets le superbe étalage
 Satisfait seulement nos yeux.
 De tant de vases curieux

Supprimez l'inutile & brillant assemblage;
 La chere que chez vous on fait,
 N'y répond pas. Suivez un conseil profitable;
 Retranchez de votre buffet,
 Pour ajouter à votre table.

Chan-

*Chanson de Mr. T** sur la Sobriété
à Table.*

Sacro-Sancta Sobrietas

Préside dans tous nos repas,
Pour notre bien & pour ta gloire.
Ren-toi maîtresse de nos plats,
Et verse-nous toi-même à boire,
Sacro-Santa Sobrietas !

L'Envoyé d'un Prince souverain , exposant sa commission au Comte *Maurice* de Nassau Prince d'Orange , rapportoit de point en point tous les titres de son Maître. Le Prince que cette maniere inusitée choquoit , dit à l'Ambassadeur : *Y a-t-il aussi quelque-chose de plus que le Titre ?*

Côme Duc de Florence étoit accoutumé de dire en parlant des Amis infidèles : *Nous lisons bien , que nous devons pardonner à nos Ennemis ; mais on ne trouve nulle part , que nous le devons faire à nos Amis.*

L'Evêque *Latimer* dit dans une prédication qu'il fit à la Cour : *Qu'il se répandoit un bruit que le Roi étoit pauvre , & qu'on proposoit plusieurs moyens pour enrichir Sa Majesté ; que pour lui , il avoit trouvé un moyen très-propre pour y parvenir , savoir qu'on devoit faire avoir au Roi une bonne charge , c'est-à dire , un emploi d'importance ; ajoutant , car tous ceux qui en possèdent , sont fort riches.*

Don Juan II. Roi de Portugal commanda un jour qu'on lui donnât à boire. Le Gentilhomme qui devoit le lui présenter, laissa tomber le verre qui se cassa en plusieurs morceaux. Ceux qui étoient presens s'étant mis à rire de cet accident : *Ne vous moquez point*, dit le Roi ; *car, quoique le verre soit échappé à ce Chevalier, la lance n'a cependant jamais tombé de ses mains, comme j'ai vu que cela est arrivé à quelques-uns d'entre vous.*

Le Comte *Louis de Canosse* Evêque de *Bajusse* avoit à Rome une belle argenterie. On y voyoit plusieurs pièces d'un ouvrage exquis, & embellies de figures étrangères d'un travail si merveilleux, qu'il sembloit, en les voyant, qu'on eût devant les yeux les choses-mêmes qu'elles représentoient. Entre autres pièces il avoit un gobelet dont l'anse étoit faite en forme de *Tigre*, qui plaisoit extraordinairement à tout le monde par sa merveilleuse façon. Un Gentilhomme connu du Prélat, envoya un jour le prier de lui prêter pour peu de tems cette pièce si rare, feignant d'en vouloir faire faire un pareil. Mais, comme il le garda plus de trois mois, on envoya le reprendre de la part de l'Evêque. Peu après le même Gentilhomme envoya encore pour emprunter une salière qui avoit la forme d'une *Ecrevisse*. Le Comte *Louis* sachant cela fit venir le Page auprès de lui, & lui dit avec un sourire railleur : *Allez, & rapportez à votre Maître, que si le Tigre, de tous les animaux le plus agile, a été trois mois à retourner ; je crains que l'Ecrevisse qui est*
le

le plus lent , auroit bien besoin d'autant d'années. Qu'il m'en dispense donc , s'il lui plaît.

Un Seigneur de distinction fut voir l'Evêque de *Wurtemberg* , pendant qu'il étoit à table avec sa Cour. Ce Prélat l'appercevant lui dit : Nous voici assis près de nos Brebis. Ce Seigneur ayant remarqué qu'on bûvoit largement , & qu'on ne laissoit gueres reposer les verres , répondit : *Si on n'a pas soin de les bien paître , ils sont du moins bien abrûvez.*

B O N S - M O T S

en Vers,

O U

E P I G R A M M E S.

L E J U G E.

Un fameux Magistrat , en donnant audience ,
Alloit , venoit , passoit , sans vouloir écouter

Une Pimbêche d'importance ,

Qui ne put se tenir tout bas d'en murmurer :

La peste soit du Singe , & de toute sa race !

Dit-elle en faisant la grimace.

Le Président l'entend , ne fait semblant de rien ;

Expédie tout , & si bien ,

Que de tous ses Cliens sa salle il débarrasse.

Ca parlez maintenant , que voulez-vous de nous ?

Dit-

Dit-il à la Solliciteuse.

Vous avez , Monseigneur , répondit la Plaideuse ,
Mon procès que bien-tôt on doit juger chez vous ;
Je venois vous prier de m'être favorable.
Volontiers , repliqua ce Juge incomparable.

Il rend arrêt le lendemain ,
Et lui fait obtenir de sa cause le gain.
La Plaideuse aussi tôt retourne à l'audience ,
Prépare des remerciemens.

Elle apperçoit son Juge , elle court , elle avance
Pour l'assommer de complimens.

Il l'arrête tout court : *Je sai ce qui vous mène ;*
Lui dit ce Magistrat plus sage que Caton ,

Il faut que cela vous apprenne ,
Qu'un Singe quelquefois oblige une Guenon.

E P I G R A M M E.

Aux pieds d'un vieil Hermite un jeune Adoléscent,
Le Carême passé , dit en se confessant ,

Que par un accident sinistre

Il avoit trois fois en secret ,

Dont il avoit bien du regret ,

Baisé la Femme d'un Ministre.

Alors le bon Hermite , homme plein de savoir ,
Dit : Baïser une Femme est un péché bien noir ,

Quand

Quand c'est celle d'un Catholique ;
Lors qu'on s'en dit coupable, à l'instant je frémis.

Mais pour celle d'un Hérétique,
Bon cela , c'est autant de pris sur l'ennemi.

A U T R E

de Saint-Amant.

Un sot Railleur à tête grise
Me demandoit chez *Alcidor* ,
Si les cornes de mon *Moïse*
Je n'avois point faites encor ;
Non , mais j'en ai fait beaucoup d'autres ,
Lui dis-je, *sans compter les vôtres.*

A U T R E

de Saint-Gelais

Notre Vicaire, un jour de fête,
Chantoit un *Agnus gringoté* ,
Tant qu'il pouvoit à pleine tête,
Pensant d'*Annette* être écouté.
Annette de l'autre côté
Pleuroit attentive à son chant;

Dont

Dont le Vicaire en s'approchant
 Lui dit: Pourquoi pleurez-vous, Belle?
Hà, Messire Jean, ce dit-elle,
Je pleure un Ane qui m'est mort,
Qui avoit la voix toute telle
Que vous, quand vous criez si fort.

A U T R E.

A voir le Barbier *Nicolas*
 Parler de ce qu'il ne fait pas,
 Ignorer ce qu'il doit apprendre;
 Diable emporte si je vous mens,
 Je pense qu'il veut entreprendre
 De faire la barbe au Bon-sens.

L E N O T A I R E S E-

C O U R A B L E.

Un Notaire homme de bien,
 S'étant rendu secourable,
 Jura qu'il ne prenoit rien,
 Quand le cas étoit pendable;
 On l'eût vû ferrant le poing,
 Et retranché dans un coin,

Crier:

Crier : Pour un Diadème
*Je n'aurai jamais ce tort ;
Mais ouvrez ma main vous-même ,
Je n'ai pas le poignet fort.*

C O L E R E D E S F I L L E S

apaisée.

Une Veuve encore de mise ,
Pour épouser derechef ,
La Couronne sur son chef ,
Etoit conduite à l'Eglise ,
Et Filles de s'en fâcher ,
La lui voulant arracher.
Le Curé calma l'orage :
*Celles qui l'arracheront ,
Et qui tiendront du veuvage ,
Sur le champ , dit-il , mourront.*

' L E M E D I S A N T .

Dans une Compagnie avec emportement
Albin se déchaînoit contre le mariage ;
Il soutenoit impudemment ,
Que l'Hymen & le Cocuage
N'alloient plus l'un sans l'autre ; & que tout hom-
me sage

Du

Du Beau-Sexe devoit toujours se défier.

Laissez-le contre nous crier,

Dit l'aimable Dorine; *il est comme son Pere,*

Qui s'étant entêté de la même chimere,

N'osa jamais se marier.

L A V E U V E ,

C O N T E

Par Mr. de St. Uffans.

Une Jeune Veuve étoit,

Qu'un beau grand Laquais servoit.

J'apprens, Picard, lui-dit-elle,

Par des gens appris des mieux,

Que vous faites les doux yeux

A ma Servante Ifabelle.

On vous trouva l'autre nuit,

Vous m'entendez, & la chose

A pensé faire du bruit.

Sachez que je hai qu'on cause,

Et que je n'aime jamais

Le bruit, si je ne le fais.

E P I G R A M M E.

Un homme ayant emplette à faire
 Trouva que son Marchand se tenoit un peu haut.
 Croyez

Croyez-vous, dit-il, cher Compere,
Que nous ne sachions point ce qu'une chose vaut?
Venons à raison, je vous prie,
Surfaire à ses Amis! fi, de la vilainie!
Tel gain ne fut jamais permis.
L'habile Vendeur lui replique :
Je voudrois ne gagner que sur mes Ennemis ;
Mais viendront-ils à ma boutique ?

A U T R E.

Certain Intendant de Province
Qui menoit avec lui l'équipage d'un Prince ,
En passant sur un Pont parut fort en courroux.
Pourquoi, demanda-t-il au Maire de la Ville ,
A ce Pont étroit & fragile
N'a-t-on point mis de Gardefoux?
Le Maire craignant son murmure :
Pardonnez, Monseigneur, lui dit-il assez haut ,
Notre Ville n'étoit pas sûre
Que vous y passeriez si-tôt.

A U T R E.

Tu ne dois point nommer *Diane* ,
La jeune Beauté que tu fers ;
Car *Diane* prenoit des Cerfs ,
Et ta Maîtresse a pris un Ane.

A U T R E.

De Fournier, méchant Borgne, & Procureur subtil,
 Contre un jeune Avocat déployant son babil,
 Dit qu'au lieu de raisons il contoit des sornettes,
 Des inutilitez d'un Orateur transi.

Mes raisons, répondit l'Avocat, *sont fort nettes*
Et rien n'est inutile ici
Qu'un des côtez de vos Lunettes.



Savez-vous pour quelle raison
 La Femme du Sieur *Cherapon*
 S'est rendue enfin Catholique?
 C'est que la bonne Dame a près de cinquante ans,
 Et qu'elle fait qu'une Relique
 Ne peut avoir de cours parmi les Protestans (*).



Ton Directeur a trop de zèle;
 Il est Homme, tu parois belle,
 Il est presque toujours chez toi:
 Mais veux-tu, dévote *Céphise*,
 Qu'on te parle de bonne foi?
 Ta Dévotion scandalise (†).

Pour

(*) Le Poëte sans Fard.

(†) Mr. *Lebrun*.

Pour une affaire d'importance
Iris follicitoit un jour.
 Son Rapporteur avec instance
 La follicitoit à son tour.
 La vertu d'*Iris* fit naufrage,
 Son affaire eut un bon succès;
 Elle perdit son pucelage,
 Mais elle gagna son procès.



Séraphine, voici pourquoi
 Je vous nomme Mademoiselle;
 Il faut être Fille de Roi,
 Pour être Madame & Pucelle (*).



Depuis long-tems *Damon* voyage,
 Et depuis son départ ses champs n'ont rien produit.
 Cependant sa Moitié, seule dans son ménage,
 Tous les neuf mois met au jour nouveau fruit.
 De ces deux cas il n'est pas difficile,
 A mon avis, de donner la raison.
 Faute de Laboureurs sa terre est infertile;
 Et sa Femme a toujours maint Ouvrier en Ville,
 Qui fait l'office de *Damon* (†).

Q 2

Quel-

(*) Le Comte de *Buffy*.

(†) Imitation de l'Epigr. 102. du Liv. 7. de *Martial*, par l'Auteur de *Rome*, *Paris*, & *Madrid* ridicules.

Quelqu'un demandant à *Henri IV.* Roi d'Espagne, pourquoi ses habits n'étoient pas d'étoffes riches & superbes, mais seulement de simple drap de peu de valeur. *C'est*, répondit ce Prince, *parce qu'un Roi ne doit se distinguer de ses Sujets que par ses vertus, & non en les surpassant en somptuosité & en magnificence d'habillemens.*

Don Diegue d'Arias Trésorier du Roi *Don Enrique IV.*, représenta un jour à ce Prince l'excès de sa libéralité & de ses recompenses, disant qu'il étoit nécessaire de réformer le grand nombre de ses Officiers, & les salaires de ceux qui ne servoient point dans leurs charges, ou qui n'y étoient plus propres. Mais le Roi lui répondit: *Si j'étois Arias, j'aurois aussi plus d'égard à l'argent qu'à la libéralité. Vous parlez comme Particulier, & moi j'agirai comme Roi, sans craindre la pauvreté, ni de m'exposer à la nécessité d'imposer de nouveaux impôts. Le devoir d'un Roi est de donner & de mesurer son autorité par le Bien public, & non par le Bien particulier; ce qui est le véritable fruit des richesses. Nous donnons aux uns, parce qu'ils sont Gens de bien; & aux autres, afin qu'ils ne soient pas méchans. Et touchant ces Officiers dont vous voulez que je garde les uns, & que je laisse aller les autres; je vous dirai, que je retiens les premiers, parce que j'ai besoin d'eux; & les autres, parce qu'ils ont besoin de moi.*

Un homme à qui son Ami avoit refusé quelque grace injuste, lui disant, qu'il n'avoit que faire de son amitié, puisqu'elle lui étoit

étoit inutile. *Ni moi de la tienne*, lui répondit-il, *puisque'on ne la peut conserver que par des injustices.*

On demandoit à un homme de basse condition qui suivoit la Cour du Roi *Louis XI.*, combien il gagnoit. *Je gagne autant que le Roi*, répondit-il; *car nous vivons tous deux aux dépens de Dieu, & lorsque nous sortirons du monde, il n'en emportera pas plus que moi.*

Don Juan premier Duc de Medina-Sidonia, disoit à son Maître-d'Hôtel qui le reprenoit d'être trop libéral: *La grandeur de ma Maison ne se fait pas connoître à thésauriser, mais aux largesses que je fais.*

Un Pauvre demandant l'aumône à un Soldat, lui disoit: *Donnez-moi quelque-chose pour l'amour de Dieu, & je le prierai pour vous.* Le Soldat lui donna quelque-chose, & lui dit: *Pren & prie Dieu pour toi-même, je ne veux point prêter mon argent à usure.*

Au moment qu'on alloit vers l'Ennemi, un Soldat qui avoit été rossé plusieurs fois pour n'avoir pas pu apprendre de quel pied il falloit partir, tira son Capitaine par la manche, afin de le lui demander. *Maraud que tu es*, lui répondit le Capitaine, *il s'agit bien de cela à cette heure; marche seulement.*

Quelqu'un demandant un jour malicieusement dans une compagnie, pourquoi les Femmes mariées doivent porter le nom de leurs Maris; un autre répondit, afin de les faire ressouvenir qu'elles sont sujettes, & pour leur apprendre que c'est l'Homme qui est leur chef. Une Fem-

me présente à ce discours, mais une Femme la plus méchante de toutes les Femmes, se sentant attaquée, ne put cacher sa colere, & dit: *Mon Mari est-il mon Chef? Il m'est donc permis de faire de mon Chef tout ce qui me plaît, & même de le prendre par les cheveux, ou de le pousser contre le mur.*

Un Vieillard qui avoit une jeune Femme réputée galante, demandant à un Plaisant, à quel endroit du corps la peau étoit la plus épaisse, reçut cette réponse: *Il faut sans doute que ce soit au front, car autrement les cornes vous auroient déjà percé.*

Selon quelqu'un, *la Femme est le Paradis des yeux, l'Enfer des ames, le Purgatoire des bourses, & le Lymbe des pensées.*

Pensée d'un Auteur sur le Mariage.

„ Le Mariage ressemble assez à une Armée
 „ qui marche à une action. L'Amour, ce sont
 „ les enfans perdus de l'Armée, ils sont tuez
 „ dès le premier choc. Le Sacrement est le
 „ Corps de bataille qui tient bon plus long-
 „ tems. Et le Repentir en est l'arriere-garde
 „ qui fait ferme presque toujours, tant que le
 „ Corps de bataille subsiste. „

Caractere d'un Mari Jaloux.

„ Etant dernièrement avec ma Femme de-
 „ vant un miroir, je la caressois, & je l'em-
 „ bras-

„ brassois tendrement ; mais venant à regarder
 „ dans le miroir, je fus si fâché d'y voir un
 „ homme qui caressoit & qui embrassoit ma
 „ Femme , que je cassai sur le champ le
 „ miroir. „

Le propre de la Jalousie
 Est de causer des maux pires que le trépas ;
 Elle trouble le sens , & cette frénésie
 Fait qu'on croit voir souvent ce que l'on ne voit
 pas. (*)

*Une Femme est une Machine parlante , qui met
 tout l'Univers en mouvement , & qui se meut par
 les ressorts de la tendresse.*

*Une Femme est un petit Animal doux & malin,
 moitié caprice & moitié raison. C'est un Composé
 harmonique , où l'on trouve quelquefois bien des
 dissonances.*

*Une Femme est un Animal timide , mais qui ne
 laisse pas de se faire craindre. Elle ne combat que
 pour être vaincue , & fait demander quartier , en
 cessant de se défendre.*

*Un Amant est une espèce d'Animal soumis , qui
 s'insinue auprès des Filles en Chien-couchant ;
 qui les mord en Matin , & qui s'ensuit en
 Levrier.*

*Un Apoticaire est un Animal qui gagne
 beaucoup , & qui fait bien ses parties. On a
 supprimé dans cette traduction de la définition*

Q 4

que

(*) Recueil de Pièces Galantes , en Prose & en Vers , par
 Mme. de la Suze , Mr. Pelisson , &c.

que Mr. *Hautin* a faite des Apoticaire, dans un Latin qui fait rire; on a, dis-je, supprimé dans cette traduction l'épithete de *très-fourbe*, qui est dans l'Original que voici. *Pharmacopola*, ou plutôt, *Medicamentarius est animal fourbissimum, faciens benè partes, & lucrans mirabiliter*. J'ajoute en faveur des Attaquiez, qu'il y a des Médecins qui savent faire leurs parties aussi-bien que les Apoticaire. Témoin ce Médecin de Louvain qui se fit payer 300. écus-d'or, pour avoir seulement ordonné des neffes. (*)

Un Médecin est un Homme qu'on paye pour conter des fariboles dans la chambre d'un Malade, jusqu'à ce que la Nature l'ait guéri, ou que les remèdes l'aient tué.

„ Un Médecin n'est pas un homme qui
„ change aisément; & dès qu'il a choisi un sis-
„ tème, avec connoissance ou non, il ne faut
„ pas espérer qu'il l'abandonne. Il croit sa ré-
„ putation engagée à tuer ses Malades d'une
„ maniere uniforme (†). „

Quelqu'un disoit agréablement: *Que les fautes que commettoit un Médecin ignorant & sans expérience, étoient des Péchez Mortels, Pccata Mortalia.*

Le Malade n'est plus malade; dès qu'il est question de payer. Adieu le Médecin, quoi qu'il en arrive; & voilà apparemment la cause de tant de rechûtes.

Un Malade interrogé, pourquoi il ne faisoit pas

(*) Nouv. de la Rép. des Lettr. oct. 1688. P. 1054.

(†) Mém. Hist. & Crit. T. I. p. 45.

pas venir un Médecin , répondit : *Qu'il n'avoit pas encore envie de mourir.*

Le Médecin que l'on m'indique,
Sait le Latin, le Grec, l'Hébreu,
Les Belles-Lettres, la Physique,
La chymie & la Botanique;
Chacun lui donne son aveu;
Il auroit aussi ma pratique,
Mais je veux vivre encore un peu. *Mr. B. L. M.*

Un Peintre d'une capacité médiocre se fit Médecin , & interrogé qu'elle étoit la cause de ce changement , il répondit : *Dans la Peinture toutes les fautes sont exposées à la vue ; mais dans la Médecine , elles sont enterrées avec le Malade.*

On dit que les Médecins ne sont guères estimez en Suède & en Danemarc. Cette opinion a donné lieu au Bon-Mot suivant. Dans une Ville où il y a une fameuse Université , un Professeur en Médecine racontoit à table que dans le cours de l'année précédente, on avoit reçu 40. Docteurs en Médecine. Un des Conviez dit là-dessus, qu'on pourroit bien en remettre une douzaine ou deux par change en Suède & en Danemarc. Certes, répondit un vieux Bourgeois qui avoit été dans ces pays-là, *ces lettres de change reviendroient avec protest.*

*La Femme qui expie les crimes de son
Mari, Médecin.*

Pendant que M *** d'un nombre de mourans
Délivre par son Art la Terre tous les ans,
Et fait craindre l'effet de sa Science immonde;
De concert avec quelque Ami
Son Epouse prend soin de repeupler le Monde,
Pour expier les crimes du Mari.

*La conduite des Médecins justifiée, par Mr.
l'Abbé Regnier Desmarais.*

Dans une assemblée autentique
On agitoit, s'il étoit bon
Qu'il fût des Médecins, ou non.
Rome, disoit un Politique,
Dans le tems de la République,
S'en passa six cens ans durant.
Un autre disoit autre chose.
Somme toute, ils perdoient leur cause,
Et c'étoit-là l'avis courant.
Mais votre erreur est sans seconde,
Dit quelqu'un, de les condamner;
Sans les Médecins dans le Monde
Comment pourroit-on s'y tourner!

„ Quel-

„ Quelqu'un se scandalisant de voir un jeu-
 „ ne Médecin en conférence avec un Bour-
 „ reau, peut-être pour quelque sujet de dis-
 „ section, le Médecin répondit : *Que n'y ayant*
 „ *que la main de Bourreau à Bourreau, il vou-*
 „ *loit apprendre d'un plus vieux que lui (*)*. „

„ Quelqu'un demandant pourquoi les Méde-
 cins ne portent pas l'épée à R. comme on dit
 qu'ils le font à la H. ; une Dame qui raille a-
 gréablement, & sans porter atteinte à la répu-
 tation de personne, répondit : *Qu'ils n'avoient*
déjà que trop de moyens de tuer les gens, sans leur
conseiller ou leur permettre encore celui-là.

„ Mr. Goiffon, Médecin de Lyon, a fait u-
 „ ne Dissertation Latine, intitulée *La Dérou-*
 „ *te des Vers Pestilentiels*. Mr. de la Monie-
 „ re, Doyen des Médecins de Lyon, devant
 „ y apposer son sceau, n'en dit autre cho-
 „ se pour la recommander, sinon : *Qu'elle*
 „ *ne renferme rien de contraire aux Bonnes-*
 „ *Mœurs (†)*. „

La double Cure d'un Médecin, par le Sr.
Baraton.

Un Vieillard étant hydropique,
 Languissant & prêt à mourir,
 Les Médecins du lieu mirent tout en pratique,
 Pour lui donner secours, sans pouvoir le guerir.

Il apprit qu'en certaine Ville

Eloi-

(*) Réflexions de *Pepinocourt*.

(†) Journ. des Sav. Févr. 1723. p. 234.

Eloignée environ de trois lieuës de chemin,
 Etoit un Médecin habile ;

Il se mit en litiere , & l'alla voir soudain.

La Femme jeune , belle , & d'un joli corsage ,
 L'accompagna dans ce voyage.

Le Médecin étoit bien fait & vigoureux ,
 De la Dame aussi - tôt il devint amoureux ,

Et ne s'attacha qu'à lui plaire.

Enfin il fit si bien , par ses soins & son art ,
 Qu'en trois ou quatre mois il guerit le Vieillard ,

Le tirant pleinement d'affaire ;

Et dans le même tems , étant le favori

De la jeune & charmante Dame ,

A mesure qu'il fit desenfier le Mari ,

Par un plaissant retour il fit enfier la Femme ,

Recette admirable.

Voulez-vous guerir promptement

De je ne sai quel mal , qui je ne sai comment

Vous ôte votre bonne mine ?

Prenez-moi sans retardement

Je ne sai pas combien , ni de quelle racine ;

Joignez-y je ne sai quelle herbe également ;

Mettez je ne sai où le tout bien chaudement ;

Vous guerirez je ne sai quand.

Maint grand Docteur en Médecine

Ne vous diroit pas autrement.

Ces Vers de Mr. B. L. M. ne sont qu'une traduction ou imitation des suivans , qu'on trouve dans l'Ouvrage de Mr. *Menckinius*, intitulé *Charlataneria Eruditorum*.

Si vis sanari de morbo nescio quali;

Accipias herbam, sed quam vel, nescio, qualem;

Ponas, nescio quò; sanabere, nescio quandò.

En voici d'autres dans la même Langue, qui ne méritent notre attention, que par la vérité qu'ils renferment.

Fingit se Medicum quisquis; Idiota, Profanus,

Judeus, Monachus, Histrio, Tonsor, Anus. ()*

Tout le monde se mêle de Médecine ; l'Idiot , le Profane , le Juif , le Moine , le Baladin , le Frater , & la Vieille : Distique où sans pécher contre la *Quantité* (†) , ni s'opposer à l'expérience , on pourroit fort bien changer le mot *Medicum* en celui de *Doctum*, & soutenir qu'il n'y a personne qui ne se croye savant , & qui ne décide en Maître des Ouvrages d'esprit & d'érudition ; quoique pour l'ordinaire il manque aux trois quarts de ceux qui le font , l'esprit & l'érudition nécessaires , pour juger sainement & compétemment d'un Ouvrage de
l'un

(*) Mercure Savant Janv. 1684. p. 24.

(†) Les Grammairiens appellent ainsi la mesure des syllabes longues & brèves , pour faire des Vers.

l'un & de l'autre genre. Mais c'est à cette ignorante critique que s'exposent de nécessité tous ceux qui écrivent en Langue vulgaire. Sans compter que par là encore on fait tomber dans le mépris, ou tout - au - moins négliger la Langue de l'ancienne Rome ; car , puisqu'on peut presque tout lire en François , en Anglois , ou en quelque autre Langue vivante que ce soit , qui voudra désormais se donner la peine d'apprendre le Latin ?

J'ai ouï parler d'un Savant , & d'un Savant à double caractère , [il étoit Ministre & Régent d'un Collège ,] qui , lorsqu'on disputoit avec lui en Latin , & qu'on lui objectoit des choses qui selon lui ne venoient pas au fait , ne manquoit jamais de relancer son Adversaire par un *Hoc aliquid aliud est* , pour dire , *Cela est tout autre chose , ou tout différent*. Des Nouveaux-venus dans le pays Latin , entendroit d'abord l'expression de notre Erudit ; mais ceux qui y ont fait un plus long séjour , l'entendront-ils avec la même facilité ? Pas moi.

J'ai connu un Médecin étranger qui ne pouvoit dire la *Nuque du cou* , à moins d'une extrême attention. Un jour qu'on l'appella chez une Malade , il ordonna qu'on lui mît une emplâtre à la *Nuque du cul* ; ordonnance qui comme on le peut croire , fit éclater de rire les Assistans , & qui surprit fort la Malade qui ne se sentoît point attaquée à la partie que son Médecin venoit de nommer.

Un François crioit *Hem* à un de ses Amis

Amis qu'il voyoit passer. Un Allemand qui passoit en même tems, & qui croyoit que ce cri s'adressoit à lui, dit à l'autre : Pourquoi vous faire *hem*, quand moi passe ? A quoi le François répondit ; *Pourquoi vous passe , quand moi faire hem ?*

„ Il y a environ 30. ans qu'un Prédicateur très-habile, & qui savoit parfaitement
 „ bien son monde, dit à ses Auditeurs, en
 „ prêchant à *Witthall*, que s'ils ne vouloient
 „ pas s'engager à donner à leur conduite un
 „ *tour nouveau*, ils iroient certainement, au
 „ sortir de cette vie, dans un endroit que la
 „ politesse lui défendoit de nommer devant
 „ tant de gens de Cour (*). „

J'ai vû un de ces Prédicateurs à *tours nouveaux* (†) mettre son esprit à la gêne, pour trouver un équivalent du mot *Canon* (§), qu'apparemment aussi par politesse, il n'osoit proposer en chaire.

Une Précieuse voyant un Enfant qui avoit été fort maltraité de la petite-verole, dit : *Qu'elle l'avoit eue dans le même goût.*

Un Pere, pour exprimer que son Fils prêchoit bien, disoit : *Qu'il prêchoit comme un Diable* : Expression que j'ai ouï rapporter à plusieurs comme un mot fort plaisant ; mais expression que je trouve basse & grossière, dans
 tous

(*) Le Gardien T. I. p. 161.

(†) N'y a-t-il pas du ridicule à se tant tourmenter, & à perdre trop de tems à les chercher ; sur-tout lorsqu'ils sont obscurs, & qu'on les met à la place de termes qui n'ont rien de bas par eux-mêmes ?

(§) Instrument de Guerre.

tous les cas où l'on s'en sert, & très-approchant de l'impie dans cette rencontre. Bien loin donc de l'admirer, ou d'en rire, je ne puis l'entendre sans indignation.

Un Prédicateur n'ayant plu à une Dame que par son sermon d'adieu, elle dit de son Successeur qui lui plaisoit encore moins : *Qu'elle voudroit bien lui entendre faire aussi son sermon d'adieu.*

Quelqu'un demandant à une autre Dame, si Mr. un tel étoit toujours Ministre à. . . , elle répondit : *Il y est si bien, qu'il y demeurera toute sa vie.*

Une autre interrogée par un Prédicateur sur ce qu'elle avoit retenu de son sermon qu'elle avoit entendu, & dont elle paroissoit charmée, répondit : *Qu'elle avoit fait vœu de ne rapporter jamais rien de ce qu'elle entendoit dire dans les compagnies.*

Un Officier disant à un jeune Prédicateur qu'il venoit d'entendre, qu'il avoit très-bien prêché, le Prédicateur lui demanda : *Qui le lui avoit dit ?*

Le même Prédicateur ayant fait un sermon qui n'avoit pas plu à son Pere qui étoit du métier, dit : *Qu'il falloit bien que son sermon fût mauvais, puisque son Pere qui en avoit tant fait, le trouvoit tel.*

*Epigramme de Mr. P * *.*

L'autre jour certains Connoisseurs
Disputoient entr'eux du mérite

De

De nos deux grands Prédicateurs ,
 L'un étoit pour *Sinus*, l'autre vantoit *Barite*.
 Pour mettre sur ce point les deux Partis d'accord :
 La différence entr'eux est, dis-je, fort petite,
Sinus prêche fort bien, & *Barite* bien fort.

La Fin du Monde.

Quand B*** plus n'écrira ;
 Quand S** attentif-fera ;
 Quand C** nous contredira ;
 Quand C*** se mariera ;
 Quand B** souvent prêchera ;
 Et quand H** sa cour fera ;
 Le Monde finira.

Alphonse Roi d'Arragon s'entendant louer sur ce qu'il étoit Fils de Roi, Neveu de Roi, & Frere de Roi, dit au Flateur : *Je compte pour rien ce que vous estimez tant en moi ; c'est la grandeur de mes Ancêtres, & non pas la mienne. La vraie Noblesse n'est point un bien de succession ; c'est le fruit & la recompense de la vertu.*

Comme on reprenoit *Alphonse* de ce qu'il étoit trop bon, & que même il pardonnoit les injures atroces qu'on lui avoit faites, il répondoit : *Qu'il vouloit être agréable aux Gens de bien par la Justice, & aux Méchans par la Clémence.*

Il disoit souvent : *C'est quelque-chose d'héroïque de se mettre à la tête de son Armée, & de la conduire contre l'Ennemi ; mais conduire par son exemple tout un Peuple dans le chemin de la vertu, est quelque-chose de plus grand & de plus glorieux.*

Un des Trésoriers d'*Alphonse* lui ayant apporté dix mille écus d'or, un de ceux qui étoient avec lui, dit qu'avec cette somme il seroit riche & content. *Prenez cet argent,* répondit le Roi ; *je souhaite qu'il fasse votre félicité.*

Il appelloit un Riche qui n'avoit pas pris soin de cultiver son esprit par l'étude des Belles Lettres, *une Toison d'or.*

Alphonse voyant le matin, sur la poupe de son Vaisseau, plusieurs oiseaux de Mer voler à l'entour, attendant qu'il tombât de la viande dans l'eau, pour la prendre, & s'en retournant promptement, après l'avoir prise, dit à ceux qui l'accompagnoient : *Ces Oiseaux sont semblables à quelques-uns de mes Courtisans, qui me tournent le dos, aussi-tôt qu'ils ont obtenu de moi ce qu'ils souhaitent.*

Un Chrétien qui descendoit de parens Juifs, vouloit vendre cinq cens ducats une image de S. Jean : *Tu te railles,* lui dit *Alphonse* ; *tu es plus avare que tes Ancêtres : ils n'ont vendu que trente deniers la personne du Fils de Dieu le Roi des Juifs, & tu veux vendre cinq cens ducats l'image seule de son Serviteur ?*

Un Chevalier étant venu voir un Chanoine au plus fort de l'hiver, & remarquant qu'aucune

une de ses chambres n'étoit tapissée, il lui demanda, pourquoi il n'avoit point fait tapiffer ses murailles, contre la rigueur du froid. Le Chanoine lui montrant deux Pauvres dont il prenoit soin, répondit : *J'aime mieux revêtir ces Pauvres, que mes murailles.*

Un Italien se trouvant en Lithuanie, un des principaux Seigneurs du Pays lui dit : D'où vient, Monsieur, que les Italiens ne pardonnent jamais ? L'Italien lui repliqua : *C'est, Monsieur, parce qu'ils ne s'offensent pas légèrement.* Comme c'est-là le grand défaut de la Noblesse Polonoise & Lithuanienne, la réplique fut très-sage, & parut la plus fine censure que jamais homme eût pu faire de cette Noblesse. Le Lithuanien en fut si sagement touché, qu'il affecta de relever le défaut de sa Nation en repliquant : *Il faudroit, Monsieur, que nous nous fâchassions aussi légèrement qu'on vous l'a fait accroire chez vous, si nous devenions capables de nous fâcher en nous entendant dire des vérités de si bonne grace.* Il lui fit présent d'un cheval, & il ordonna que de sa Terre qui est à deux journées de Grodnow, on le conduisît à ses dépens jusqu'à Dantzic, où cet Italien vouloit aller.

Un Grec & un Vénitien dispuetoient de l'excellence de leur Nation. Le Grec, pour preuve que la sienne surpassoit toutes les autres, disoit que c'étoit de la Grèce que tous les Sages & les Philosophes étoient sortis. *Il est vrai,* répondit le Vénitien, *car on n'y en trouve plus.*

Quelqu'un avoit fait peindre toutes sortes de mommeries & de figures de Foux sur le devant de sa maison. Un plaisant passant par-là, s'arrêta pour regarder ces figures, & dit tout haut : *En vérité cette maison a bien des Foux !* Celui qui y demouroit, entendant cela, répondit : *Encore en passe-t-il bien davantage.*

Un Cavalier Espagnol voyant une Dame se moquer d'une autre tout à-fait belle : *Sus manos*, disoit-elle, *son de palo seco* : Ses mains sont de bois sec : *Oui*, repliqua-t-il ; *mais de ce bois dont Cupidon fait les flèches qu'il tire droit au cœur.*

Une Dame reprochant à *Hercule Strozza* qu'il étoit boiteux, il lui repartit sur le champ : *Que Vénus qui se connoissoit du moins aussi bien qu'elle en amour, avoit pourtant préféré Vulcain aux autres.*

César Caporali, Poëte Italien, a toujours été pauvre & malheureux. Il disoit à ce sujet : *Que si le hazard l'avoit fait du métier de Chapelier, Dieu auroit fait naître les hommes sans tête.*

Un Savant qui avoit suivi le Duc d'Alençon dans son voyage d'Angleterre, dînant chez un Seigneur Anglois, se mit à parler des prétentions des Princes à la Couronne d'Angleterre ; & dit qu'une Princesse en étoit l'héritière présomptive, à moins que d'en être exclue, comme née hors du Pays, par une Loi dont il n'avoit jamais su l'origine, ni pu apprendre où elle se trouvoit. *Vous la trouverez*, répondit le Seigneur Anglois, *au dos de la Loi Salique.*

Un

Un Soldat déchargeant son ventre sur les remparts de *Douay*, des Officiers qui étoient sous le vent, s'écrièrent : Oh ! quelle puanteur ! Le Grivois répondit : *Quoi donc , Messieurs , le Roi prétend-il qu'on lui fasse du musc avec du pain d'avoine ?*

Le Poète *S. Amant* se trouva un jour dans une compagnie, où il se rencontra un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche ; & comme cette différence paroïssoit assez bizarre à la compagnie, & que chacun en demandoit la raison, *S. Amant* se retourna vers cet homme, & lui dit : *Apparemment , Monsieur , que vous avez plus travaillé de la machoire que du cerveau.*

Une Dame reprochant à un Poète dans un Bal , qu'il étoit sorti de cadence , il fit sur ce reproche, l'impromptu qui suit :

Lorsque je vous vois dans la danse
Briller avec tous vos appas,
Il ne se peut que je ne pense
Que l'Amour anime vos pas.

Pour vous , si je sors de cadence ,
Tout ce que vous devez penser,
C'est qu'un Homme en votre présence
Ne fait plus sur quel pied danser.

„ Une Femme de Qualité voulut prendre un Fanfaron d'Officier , pour danser à un divertissement de la Cour. Il s'en ex-

„ cusa, sur ce qu'il n'avoit point appris, disoit-
 „ il, à remuer les pieds en cadence, & qu'il ne
 „ savoit que remuer les bras, pour mettre les En-
 „ nemis de la Nation hors de mesure. Lorsqu'on
 „ n'est bon qu'à se battre, repliqua la Dame,
 „ il seroit à propos qu'en tems de Paix, on se
 „ tint tranquille chez soi, comme votre épée de-
 „ meure paisible dans son fourreau (*). „

Le jeune Marquis de Tierceville ne paroif-
 soit pas avoir autant d'esprit, qu'il en avoit en
 effet. Un de ces agréables qui prétendent
 par des manieres libres & beaucoup de babil
 usurper une réputation d'esprit dans le monde,
 le mena un jour chez une Dame de considé-
 ration dont il étoit connu, & lui dit en entrant :
Madame, je vous présente Monsieur le Marquis
de Tierceville, qui n'est pas aussi sot qu'il en a
la mine. Le Marquis, sans se déferer, ré-
 pondit d'abord : *Madame, c'est la différence qu'il*
y a de Monsieur à moi.

Une Dame ayant été conduite par un Dé-
 vot auprès d'un des prétendus Prophètes Ca-
 misards, & celui-ci s'étant voulu mettre en
 fraix de grimaces, pour la persuader de son in-
 spiration, en faisant enfler son cou jusqu'au
 danger d'en étouffer, & le Dévot s'empressant
 à lui faire dénouer la cravatte, de peur qu'il
 n'étouffât en effet, la Dame moins crédule le
 pria de s'épargner ce soin & cette crainte, en
 lui disant : *Que le Saint-Esprit n'avoit jamais*
étouffé personne

Des Ambassadeurs de Hollande à la Cour
 de

(*) L'Homme Universel de Balthasar Gracien P. 75.

de France, étant régalé par un Ministre d'Etat, on servit au dessert du fromage de Hollande; & comme on parloit de ce Pays-là, & de ce qu'il produit, ce Ministre en montrant le fromage, dit en s'adressant à ces Ambassadeurs, *que c'étoit du fruit de leur Pays*. Les Ambassadeurs s'apercevant de la raillerie, l'un d'eux prit une poignée de ducats, & les jettant au milieu de la salle, dit : *Voilà encore du fruit de notre Pays*.

Un Ambassadeur qui n'avoit pas la réputation d'être un grand génie, se trouvant un jour dans un Bal, se mit à railler de la grosseur de son ventre, & dit en frappant dessus, qu'il avoit coûté beaucoup d'argent à l'Etat. Une Dame repliqua : *Qu'il eût mieux valu que cette dépense eût été faite pour sa tête*.

L'Empereur Charles-Quint voulant refuser quelque-chose à un Seigneur Espagnol qui ne possédoit que peu de Terres situées sur les frontieres de Portugal, Don Frances Bouffon de ce Prince, lui dit : *Que plutôt V. M. lui accorde ce qu'il demande, afin qu'il n'ait point sujet de mécontentement, & que chargeant ses Terres dans un panier, il ne passe en Portugal*.

La nouvelle de la prise des Lignes Françoises à Lens sans la moindre perte & au commencement d'une des plus glorieuses Campagnes, ayant été sûe en Angleterre, fit dire agréablement à quelqu'un : *Que les François étoient devenus Sacheverellistes, & qu'ils avoient embrassé la Doctrine de ne point faire de résistance*.

Le Roi de France ayant dit un jour en con-

versation, qu'il ne trouvoit point de plus heureux Prince, que le *Grand-Seigneur* qui est maître absolu de tous les biens de ses Sujets, le Maréchal Duc d'Etrées osa repartir : *Et moi, Sire, je n'en trouve point de plus malheureux ; car le Mufti & l'Aga des Janissaires sont maîtres de sa vie : témoin Ibrahim & tant d'autres qu'ils ont fait étrangler, sans qu'il en ait rien été davantage.*

George Psalmanaazar, Japonois de l'Isle de Formosa, dont il est parlé dans l'Histoire ou Description de cette Isle, après sa conversion à la Religion Anglicane, fut en Angleterre, où il eut l'honneur de saluer Mr. l'Evêque de Londres. Ses aventures qui tiennent un peu du merveilleux, l'ont fait regarder par plusieurs personnes comme un Impositeur, & son Histoire comme un Roman. Cela donna lieu à ce Prélat de l'examiner de fort près, & de lui dire entre autres choses : Vous êtes Japonois, dites-vous ? les gens de ce Pays-là ont les cheveux noirs, cependant les vôtres sont blonds. Il repartit aussitôt : *Monseigneur, j'ai toujours entendu dire que les Anglois ont les cheveux blonds, V. R. les a pourtant noirs.*

• *Louis XIII.* Roi de France étant encore fort jeune, se divertissoit un jour à sauter & à courir dans les Jardins de Fontainebleau : & comme il étoit tout mouillé de sueur, un de ses Gentilshommes voulut l'essuyer & le sécher ; mais il ne voulut point le permettre. Le Courtisan lui en demanda la raison, & dit, que de négliger de s'essuyer pourroit peut-être
faire

faire tort à sa santé. *Et qui*, répondit ce Prince, *viendra m'essuyer, quand je suerai à la guerre?*

Un certain personnage de Leyde qui passoit pour être un peu fou, mais qui faisoit souvent de vives & justes reparties, étant un jour tourmenté par un des Juges de *Barneveldt*, qui lui demandoit par raillerie ce que pouvoit lui rapporter la Conciergerie *Arminienne* de l'Eglise de *Warmond*, il répondit: *Quoi que je fasse, & quelque peine que je prenne, je ne saurois en retirer deux mille quatre cents florins.* On fait que cette somme fut donnée aux Juges de *Barneveldt*.

Madame de *Groot* étant un jour dans une compagnie où étoit aussi un autre de ces Juges, elle lui dit en face, que les vingt-quatre Juges avoient fait injustice au Pensionnaire & aux autres Condamnez; & comme il repartit, qu'il faut approuver tous les Jugemens que rendent les Juges, selon un proverbe Hollandois dont il se servoit, elle lui répondit: *Et aussi le Jugement de Caïphe, Monsieur?*

On rapporte qu'après que le Maréchal de *Tessé* eut été contraint d'abandonner le siège de Barcelonne, il se trouva un jour dans une compagnie de femmes du premier rang. Une jeune Dame charmante & toute spirituelle prit, non sans dessein, du Tabac, & en fit part à ceux qui en souhaiterent. Le Maréchal s'avança pour en prendre aussi; mais elle retira sa boîte, en lui disant: *Pardonnez-moi, Monsieur, ce Tabac vient de Barcelonne; il est trop fort pour vous.*

Le Duc de *Lorraine* raillant avec le Prince de *Condé*, du Traité qu'il avoit fait (*) avec le Roi, par lequel S. M. lui accordoit entre autres choses, que les Princes de *Lorraine* deviendroient Princes du Sang, il lui dit : *En toute votre vie vous n'avez pu faire qu'un Prince du Sang, qui est le Duc d'Enguien ; & moi d'un trait de plume, j'en ai fait vingt-quatre.*

Un Seigneur Hollandois qui étoit député au Congrès d'Utrecht, demandoit au Ministre de France le relâchement des Galériens pour cause de Religion. Celui-ci demanda à son tour l'élargissement des Malfaiteurs qui étoient dans les prisons de ce Pays. Il eut pour réponse : *Qu'on lui accorderoit sa demande, pourvu que le Roi son Maître regardât ces Malfaiteurs sur le pied de Freres, comme on regarde chez tout le Parti Protestant ceux qui sont sur les Galères pour cause de Religion.*

Philippe de Macédoine demandant à *Démocharès* Ambassadeur d'Athènes, en quoi il pourroit rendre service aux Athéniens, il répondit, qu'il n'avoit qu'à se pendre. *Philippe* pour ne pas violer le Droit des Gens, renvoya l'Ambassadeur, qui méritoit lui-même la corde par son insolente réponse.

„ *Bouilland*, Mathématicien, étant en Po-
 „ logne, comme on le traitoit souvent d'*Ex-*
 „ *cellence*, s'en fâcha sur ce qu'il ne méritoit
 „ pas ce nom-là. Quelqu'un lui repliqua alors :
 „ *Qu'il ne devoit pas s'en fâcher ; puisqu'en*
 „ Po-

(*) En 1662.

„ *Pologne on donnoit ce titre à tout le monde* (*). „

„ Un Géomètre est un homme qui cherche pesamment , & pas à pas , les proportions que plusieurs lignes diversement tracées ont ensemble (†).

*Le Géomètre , par le Chevalier
de Cailly.*

L'Homme à l'égard de soi n'est-il pas misérable ?
Et son sort n'est-il pas un sort à déplorer ?
Il mesure le tour de la Terre habitable ,
Et tout petit qu'il est, ne peut se mesurer.

„ Feu Mr. *Ozanam*, grand Mathématicien ,
„ ne se permettoit point d'en savoir plus
„ que le Peuple , en matiere de Religion. Il
„ disoit en propres termes : *Qu'il appartient aux*
„ *Docteurs de Sorbonne de disputer , au Pape de*
„ *prononcer , & au Mathématicien d'aller en Pa-*
„ *radis , en ligne perpendiculaire* (§). „

Guy Patin rapporte qu'un ancien Docteur ,
Guillaume du Val, disoit : *Que pour aller en Pa-*
radis , il falloit devenir Normand , & se dédire de
ses péchez.

„ On voit dans le Palais du Vatican à
„ Rome, une Chapelle magnifique peinte par
„ *Michel Ange* , dont le tableau principal re-
pré-

(*) *Colomiés*, Mêt. Hist. P. 13.

(†) *Mercure de Paris*. Mai 1718. P. 130.

(§) *Eloge de Mr. Ozanam* par Mr. de Fontenelle.

„ présente le Jugement dernier , surprenant les
 „ Hommes en différentes attitudes. On pré-
 „ tend que le Peintre avoit représenté dans
 „ ce tableau toutes les personnes de sa con-
 „ noissance si ressemblantes qu'on ne pouvoit
 „ s'y tromper. Il avoit placé ses Amis en
 „ Paradis , & ses Ennemis dans l'Enfer. Un
 „ Prélat Camérier du Pape d'alors , se voyant
 „ au nombre des derniers , fut trouver S. S.
 „ pour la supplier de vouloir faire changer ce
 „ tableau , en mettant une autre personne en sa
 „ place. Sur quoi le Pape lui répondit : *Qu'il*
 „ *avoit bien le pouvoir de tirer les Ames du Pur-*
 „ *gatoire , mais non pas de l'Enfer ; qu'ainsi ,*
 „ *puisque'il y étoit , il falloir qu'il y demeurât (*)*. „

Quelqu'un demandant à un Médecin ,
 s'il n'étoit pas de certaine société de Beaux-
 Esprits , il répondit : *Qu'elle étoit assez vieille*
& assez remplie de mauvaises humeurs , pour
avoir besoin d'un bon Médecin.

Auguste qui aimoit à avoir auprès de lui
Horace & Virgile , disoit plaisamment : *Qu'i*
se trouvoit souvent entre les larmes & les sou-
pirs ; faisant allusion à la fistule du premier ,
 & à l'asthme du second.

La peu chaste *Livie* , interrogée d'où ve-
 noit que ses Enfans avoient tant de ressem-
 blance avec *Agrippa* qui peut-être n'en étoit
 pas le Pere , elle répondit : *Nunquam , nisi ple-*
nâ navi , tollo vectorem.

Selon les Vers suivans , que je tire des
Occultes Merveilles de la Nature par Levin Lemne,
 une

(*) Les Solitaires en belle humeur , T. 2. P. 333.

une Femme peut, sans cette précaution, avoir des Enfans tout-à-fait ressemblans à son Mari, quoiqu'il n'en soit pas le Pere.

Or cependant qu'absent tu as été
En lieu lointain (c'est un cas arrêté)
Que pour autant que ta Femme assée
Etoit assez de ta grand demeure
Et long séjour, & d'autant ne pensoit
En toi absent en sorte que ce soit ;
Aussi pour vrai les quatre qu'elle a eu,
Durant ce temps, te ressembler n'ont sçeu.
Mais ce petit seul de tous te ressemble
Du tout au vif, de face & mœurs ensemble ;
Pource que quand elle le concevoit,
Toute peureuse en toi tousjours resvoit ;
Craignant, *Sabin*, que tandis mal à point,
Comme le Loup en la Fable en ce point,
Par un malheur soudain tu ne survinsses,
Et son Ami avec elle surprinsses.

Alexandre avoit ordonné qu'on donnât à *Xénocrate* 50. talens. Ce Philosophe ne voulut pas les recevoir, disant qu'ils lui étoient inutiles., Hé quoi ! repliqua *Alexandre*, n'avez-vous pas quelque Ami à qui vous les puissiez donner ; ou quelque personne qui vous ait rendu de bons offices, que vous soyez bien-aise d'obliger à votre tour ? *Tout l'or de la Terre ne me suffit pas à moi, pour récompenser mes Amis*, dit *Xénocrate*. *Et vous, avec tout votre bel-esprit*, repliqua
Alex-

Alexandre, *vous n'avez pas l'adresse de bien placer 50. talens ?*

Un Poète se trouva aussi sot , & plus sot encore que ce Philosophe , dans une pareille rencontre. *Polycrate* , Tiran de Samos , fit présent de 5. talens d'or à *Anacréon* , qui , après les avoir gardez deux nuits , les renvoya , disant : *Qu'il baïssoit les présens qui empêchoient de dormir.*

Quelqu'un a remarqué qu'il y a quatre bonnes Meres qui ont mis au monde quatre Filles très-odieuses. *La Verité a engendré la Haine ; le Bonheur , l'Orgueil ; La Sécurité , le Danger ; & la Familiarité , le Mépris.*

L'Empereur *Trajan* dit au Capitaine de ses Gardes : *Prenez cette épée ; si je regne bien , tirez-la pour moi ; & si je regne mal , tirez-la contre moi.*

Il seroit beau de ne faire la guerre , avec *Pythagore* , qu'à ces cinq choses : *Aux maladies du Corps , à l'ignorance de l'Esprit , aux passions du Cœur , aux séditions des Villes , & à la discorde des Familles.*

„ Au dire de *Platon* , un Homme qui „ ne se sert pas de ses yeux , pour s'élever à la „ connoissance de Dieu & à la sagesse , s'il de- „ vient aveugle , a tort de se plaindre ; parce „ qu'en les perdant , il n'a rien perdu. „

Démocrate n'agit donc pas en homme raisonnable , lorsqu'il se brûla les yeux , par la réverbération des rayons du Soleil , sur une plaque de cuivre. Il s'en excuse , *sur ce qu'en fermant deux yeux aux objets qui émeuvent les pas-*
sions,

sions, il en ouvreroit mille à la sagesse. Et convaincu par quelqu'un de la nécessité-même des yeux pour devenir sage, on le fait répondre en ces termes, dans une Livre instructif & très-bien écrit selon moi : „ Qui ne sort point de „ sa maison, n'a pas besoin de conducteur ; „ & pour la lecture, j'étois parvenu à un tel „ degré de science, que je n'avois plus besoin „ de voir, mais de réfléchir sur ce que j'avois „ vû (*). „ Si *Démocrite* avoit dévoré tant de Volumes, il pouvoit employer utilement ses yeux à contempler le vaste & inépuisable Livre de la Nature : occupation que préfère à juste titre à toute autre lecture le fameux *Mr. de Crousaz* dans son *Traité du Beau*, T. I. P. 435. Parlons d'autres choses.

On m'a demandé plusieurs fois sur quoi est fondé le souhait qu'on fait pour les personnes qui éternuent ; souhait auquel les gens qui savent vivre, prétendent qu'on doit suppléer par une légère inclination. D'autres veulent qu'on ne fasse, ni souhait, ni inclination. Je serois assez de l'avis des seconds. Mais rendons raison de la coutume des premiers, qui est la plus générale.

„ Les Docteurs Juifs croient que *Jacob* „ est le premier qui soit mort de maladie ; „ qu'avant lui les Hommes mouroient en éternuant ; & que les Descendans de ce Patriarche ne mourant plus de cette manière, „ on n'a pas laissé de faire pour eux, en éternuant „

(*) IX. Entretien des Ombres &c.

„ nuant, quelque bon souhait (*). „ C'est-là une vraie imagination de Rabbin.

Polydore Vergile fait venir cette coutume de ce que sous l'Empereur *Phocas*, il y eut une peste si effroyable, que ceux qui assistoient aux processions que *Grégoire le Grand* avoit ordonnées pour la détourner, tomboient tous morts en éternuant. Mais j'ai vû ailleurs (†) que *Baronius* a remarqué, que cette coutume étoit déjà en usage long tems auparavant chez les Payens. *Plin* en parle au Livre 28. de son *Histoire Naturelle*.

Peut-être que les éternuemens procédant de la tête, la coutume dont il s'agit, est une suite de la vénération que les Anciens avoient pour cette noble partie d'eux-mêmes, laquelle ils regardoient comme une chose si sacrée, qu'ils juroient par elle.

Enfin, & c'est-ce que je trouve de mieux fondé : „ Le cerveau est une partie si délicate, „ te, que sa simple commotion est quelquefois „ capable de donner la mort ; c'est ce qu'on „ prétend qui peut arriver, même dans l'éter. „ nuement : & comme cela peut avoir été „ plus fréquent en de certains tems, on dit „ que c'est de là qu'est venue la coutume qui „ se pratique, de faire des vœux pour ceux „ qui éternuent (§). „

„ Un Jeune-homme qui venoit de voir „ re-

(*) *Chevrana*, T. I. P. 170.

(†) *Nouv. de la République des Lettres*, Janv. & Févr. 1718. P. 30.

(§) *Nouv. &c.* Nov. 1688. P. 1243.

„représenter une Pièce intitulée *Cléomène*, dit
 „à Mr. *Dryden*, en se moquant de la conti-
 „nence du Héros de la Pièce, que quand il
 „étoit tête-à-tête avec une Femme, il favoit
 „mieux employer son tems que ce Général de
 „Sparte. *Cela se peut*, lui répondit froide-
 „ment Mr. *Dryden*; mais aussi vous me per-
 „mettez de vous dire, que vous n'êtes pas
 „un Héros (*).

Il me vient à ce sujet dans l'esprit, ce
 qu'on a dit, il y a long-tems & avec assez de
 raison, du tête-à-tête entre deux personnes de
 sexe différent qui ne se haïssent pas :

Solus cum solâ non dicit Ave Maria.

Rides me, rideo te, je me ris de tous ceux
 qui se rient de moi, disoit un ancien Cyni-
 que: *Cela étant*, lui répondit un Philosophe,
 vous êtes l'homme du monde qui se divertit le
 mieux.

Dans la *Femme Provoquée* (†) une Hé-
 roïne dit: *Que la Vertu n'est qu'un Ane, &*
qu'un Galant-homme vaut cent fois mieux qu'elle.
 L'Auteur des *Sentimens sur Inès de Ca-*
stro, dit: *Que le Parterre est une machine*
qui se ment plutôt, quand on la frappe bien fort,
que quand on la frappe avec justesse.

„*Louis XV.* a fait en peu de mots une
 „critique plus fine & plus judicieuse; que
 „toutes celles qui ont paru jusqu'à présent
 „sur la Tragédie d'*Inès*. Au sortir de la re-
 „pré-

(*) Le Gardien, T. I, P. 396.

(†) Comédie du fameux Mr. *Addison*.

„ présentation qui en fut faite devant S. M.,
 „ elle apperçut Mr. Dodar, son premier Mé-
 „ decin, & lui dit en riant : *Qu'elle avoit été*
 „ *sur le point de l'envoyer chercher, pour secon-*
 „ *rir la pauvre Inès, qui se mouroit sans savoir*
 „ *comment (*)*. „

L'Abbé F** a dit du Pere M**** dont il
 n'approuvoit pas les sentimens, en tout.

Lui qui voit tout en Dieu, ne voit pas qu'il est fou.

*Epigramme de Mr. P**.*

Le Poëte fais fard, par des *Souscriptions*

Qu'il nomme *désintéressées*,

Prétend nous régaler de ses belles pensées,

Et voici ses conditions :

Il ne faut que donner son nom, dit-il, & prendre

Mon Homère Vengé (Livre qu'on ne peut vendre)

Pour avoir l'autre à juste prix.

Parbleu, Monsieur l'Auteur ! ce n'est pas mal l'en-
 tendre,

Et vous avez raison ; car, si j'ai bien compris

Le sens de votre verbiage ;

C'est qu'en effet il faut, à moins d'être insensé,

Qu'on soit bien désintéressé,

Pour payer un pareil Ouvrage.

A

(*) Oeuv. Mêl. de Mr. de la Grange, P. 135.

A propos de Desintéressement , un Traducteur des *Poësies d'Anacréon* a fait , dans sa Préface P. 35. , l'Epigramme suivante sur le Systême de Mr. de Cambray touchant l'*Amour Desintéressé*.

Dans son Systême en vain ce grand Prélat s'obstine;
Il le verra toujours contredit , traversé.

Un Siècle où l'intérêt domine,
Ne sauroit souffrir la Doctrine
De l'*Amour Desintéressé*.

*Ballade de Villon sur l'intéressement de
sa Maîtresse.*

Plaisant assez , & des Biens de fortune
Ung peu garny , me trouvoy amoureux,
Voire si bien , que tant aimay fort une,
Que nuit & jour j'en étois langoureux.
Mais tant y a que je fus heureux ,
Que , moyennant vingt écus à la rose,
Je fis cela que chacun bien suppose.
Alors je dis , connoissant ce passage ,
Au fait d'amours babil est peu de chose;
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Or est ainſy que durant ma pécune
Je fus traité comme amy précieux:

Mais tost après, sans dire chose aucune,
Cette vilaine alla jeter les yeux
Sur un Vieillard riche, mais chassieux,
Laid & hideux, trop plus qu'on ne propose ;
Ce néantmoins il en jouït sa pose.
Dont moi confus, voyant un tel outrage,
Dessus ce texte allay bouter en glose,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Or elle a tort, car noyse, ni rancune,
N'eut onc de moy, tant luy fus gracieux :
Que s'elle eust dit, donne-moy de la Lune,
J'eusse entrepris de monter jusqu'aux cieux ;
Et nonobstant son corps tant vicieux
Au service de ce Vieillard expose.
Dont ce voyant, un Rondeau je compose
Que lui transmets. Mais en peu de langage
Me répond franc : Pouvreté te dépose,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Prince tout bel, trop mieux parlant qu'Orose,
Si vous n'avez toujours bourse declose,
Vous abusez ; car Meung, Docteur très-sage,
Nous a décrit, que pour cueillir la rose,
Riche Amoureux a toujours l'avantage.

Bou-

*Bouquet d'un Bel-Esprit de Caen à
Mlle. Montecler (*), pour le
jour de sa fête.*

Jeune merveille de nos jours ,
Je craindrois de vous faire outrage ,
En vous offrant des fleurs ; vous en avez toujours ,
Qui naissent sur votre visage.
Pour vous former l'Ame & le Corps ,
Le Ciel épuise ses trésors.
Jupiter au berceau vous donna la noblesse ;
Plutus ajouta la richesse ;
Vénus sur votre front répandit ses appas ;
Cômus prit soin de composer vos pas ,
Et fit voltiger sur vos traces ,
Les jeux, les charmes, & les graces ,
De tous les cœurs noble lien ,
Ornement des lieux où nous sommes ,
Que pourroient vous donner les Hommes ,
Si les Dieux-mêmes n'ont plus rien ?

Re-

(*) La Maison de *Montecler* est une des plus illustres & des plus riches de la Basse - Normandie. Cette Demoiselle, âgée de 18. ans & Fille unique, en est Héritière.

*Remontrances de Montreuil à une jeune
Demoiselle riche , & qui n'avoit ni
Pere ni Mere.*

S T A N C E S.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous die,
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.

A ne vous rien dissimuler,

Vous menez une étrange vie;

Mais, jeune Philis, entre nous,

Avecque mes conseils il ne tiendra qu'à vous
Bientôt d'en commencer une autre.

Sortez , laissez-vous voir , quittez cette maison,

Partez sans dire adieu , retournez à la vôtre,

Ecoutez la Nature , & suivez la Raison.

C'est trop souffrir que votre Tante

Vous renferme soir & matin :

Je, fai que son humeur & sa vertu pédante

Veut vous voir ou quenouille ou chapelet en main.

Mais songez que cheveux, bonne grace, beau teint,

Jeunesse, taille, gorge belle,

Chez elle tout cela n'a plus ni feu ni lieu;

Quand vous ferez faite comme elle,

Alors je vous dirai, filez ou priez Dieu.

Vous

Vous entrez dans un âge, où chaque jour augmente
Ces trésors animez que vous tenez des Cieux.
Mais, que vous servira d'avoir de si beaux yeux,
Si vous ne regardez jamais que votre Tante ?
Hélas ! que deviendront tant de fouris charmans ,
Ce teint brillant, ces bras , ces lèvres, & ces dents ?
Tout cela n'est-il fait que pour votre Famille ?
Je veux vous en montrer un usage plus doux.

Sachez, trop innocente Fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le Ciel est jaloux de nos contentemens,
Et que nous payons cher un peu d'expérience !
Celle qui peut tout prendre, ignore sa puissance,
Ou la connoît si tard, qu'il n'en est plus le tems.
Quand la beauté se perd, il vient de la prudence ;
Quand on est dégoûtante, on voudroit tout charmer,
Un tel aveuglement n'est il pas déplorable ?

Alors qu'on se voit plus aimable,
C'est alors qu'on fait moins aimer.

pour parler dignement de l'éclat de vos yeux,
Un autre assurément s'en acquitera mieux,
Il dira mieux les maux dont ils vont être cause :

Mais pour moi, je vous dirai bien,
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque-chose.

Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile ;
Plutôt aujourd'hui que demain.

Le cœur comme l'argent est un meuble inutile ,
Quand il ne change pas de main.

Rennes est de toutes les Villes
Celle , où le Dieu d'Amour est le plus triomphant.
Toutes , dès quatorze ans , y font les grandes Filles ;
Et vous seule après seize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir , au bel âge où vous êtes ,
De tant de mauvais jours que vous avez passés ;
Les autres vous font honte , elles sont trop coquettes ,
Et vous ne l'êtes pas assez.

Il est tems désormais de rentrer en vous-même ,
D'avoir plus de conduite & de vous corriger.
Votre Tante a passé , vous passerez de même.
La belle vie est courte , il la faut ménager.

Vous vous verrez bientôt , à l'âge de vingt ans ,
Et vous n'aurez plus en ce tems ,
Pas un de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de ces fleurs de vos jeunes beautés ;
Employez ou perdus , n'importe ,
Ils ne laisseront pas de vous être comptés.

Dans

Dans tout ce que je viens de dire,
 Ne vous figurez pas que je prétende à rien ;
 Depuis la mort d'*Iris* tout le monde fait bien,
 Que je ne songe plus à l'amoureux empire :
 Mais j'ai cru comme vieux Garçon
 Vous devoir ce mot de leçon ,
 Quelqu'autre plus heureux s'en servira peut-être.
 J'ai formé votre esprit , il aura votre cœur ;
 Je vous ai parlé comme un Maître ,
 Il fera votre Serviteur.

*Epître galante à une Dame qui aimoit
 un Vieillard.*

Phylis, de tant d'Amans qui sont sous votre empire,
 N'aurez-vous eu le choix que pour prendre le pire ?
 Vous verrai-je toujours préférer à mes soins
 Les vieux ans de celui que je craignois le moins ,
 Et sur tous mes Rivaux lui donner l'avantage,
 Parce que le plus vieux doit être le plus sage ?
 Outre que la sagesse est de ces qualitez
 De qui font peu d'état maintes rares Beutez ;
 Cette vertu qui sert dans les grandes affaires ,
 N'est pas essentielle aux amoureux Misteres.

Si

(*) *Recueil de Pièces Galantes de Mme. de la Suze.*
Mr. Pellisson Écr. T. 3. P. 119.

Si l'âge nous apporte un don si précieux,
 Il en ôte à l'amour qui lui servent bien mieux;
 Et c'est en ce sujet qu'aux Ames fortunées
 La valeur n'attend pas le nombre des années. &c.

*Le vieux Soupirant, tiré des Brouilleries
 ou Rendez-vous Nocturnes.*

Qu'un vieux Soupirant à lunettes
 S'amuse à me conter fleurettes,

Je n'entens rien.

Mais qu'un jeune Galant soupire,

Qu'il me regarde sans rien dire,

Je l'entens bien.

Je tire de la même source, le Rondeau suivant.

Trop amoureux d'une Maîtresse,

Qu'elle soit fidèle ou traîtresse,

Je ne vois rien.

Ce qu'elle fait, ce qu'elle pense,

Quand je suis dans l'indifférence,

Je le vois bien.

Rondeau du Pere de Clément Marot.

Plutost que tard un Amant, s'il est sage,

Doit à sa Dame, en petit de langage,

Dire

Dire son cas : & puis s'il apperçoit
 Qu'il perde tems, & qu'Amour le déçoit,
 Quitte tout là, cherche ailleurs avantage;
 Car, sur ma foi, ce n'est point petit gage,
 Que de bouter sa franchise en servage,
 Pour endurer ces maux qu'on y reçoit
 Plutôt que tard.

Mais, s'il connoît que sa Dame ait courage
 De lui oster celle douleur & rage,
 Que son las cœur pour son amour conçoit;
 Cœur, corps, & biens, alors comme qu'il soit,
 Donner lui doit, & bailler en ostage
 Plutôt que tard.

Les Dames Souveraines en Amour.

Les Dames en amour sont toujours souveraines,
 Vous en avez la gloire, & nous avons les chaînes:
 Vous regnez, nous servons, & votre autorité
 Prend sur nous un pouvoir qui n'est point limité;
 Même la servitude a pour nous tant de charmes,
 Que nous nous empresseons à vous rendre les armes.
 Enfin, les plus grands Rois qui regnent de flus nous,
 Ne sont point en pouvoir comparables à vous;
 Ils regnent sur nos biens, ils regnent sur nos vies,
 Mais nos ames sous eux ne sont point asservies.
 Le plus grand Conquerant ne peut rien sur nos cœurs;
 Et

Et vos yeux seuls ont droit d'en être les vainqueurs.
Mais, dès que vous passez sous la loi d'Hyménée,
C'est alors que pour vous la chance est bien tournée,
Et d'Esclaves soumis, fiers Maîtres devenus,
Nous reprenons les droits que nous avons perdus.
Tout ce que vous aviez, aussi-tôt n'est plus vôtre,
Vous-même vous passez sous le pouvoir d'un autre,
Et pour avoir trop craint un sot *que dira t-on*,
Vous vous laissez ôter jusques à votre nom.
Dans l'empire d'Hymen n'étant plus souveraines,
Nous avons les plaisirs, & vous avez les peines:
Nous regnons, vous servez, & notre autorité
Prend sur vous un pouvoir qui n'est point limité.
Là se perdent ces noms de Reines, de Maîtresses;
Plus de vœux, de soupirs, de transports, de tendresses,
De vers, de billets-doux, de soins, d'empressements,
De regards dérobez, de tendres sentimens,
De Musique, cadeaux, bals, balets, sérénades,
Rendez-vous à la foire, aux cours, aux promenades;
Enfin, charmante *Iris*, vous perdez en un jour
Tout ce qu'on peut nommer les douceurs de l'amour,
Et pour en posséder le *solide* sans blame,
Vous croyez qu'il n'est rien que de devenir Femme.
Mais le payant au prix de votre liberté,
Vous apprenez bientôt qu'il est trop acheté;
Et vous tombez enfin dans ce malheur extrême,
Que le *solide* même est détruit par lui-même,
Quand

Quand la facilité de la possession
Fait après le dégoût naître l'aversion.
L'amour s'éteint d'abord qu'il n'est plus volontaire,
Il cesse d'être Amour s'il devient nécessaire,
Et dès que le devoir précède le desir,
C'est une peine, *Iris*, & non pas un plaisir. &c. (*)

Mr. de St. Evremond (†) appelle les Précieuses, les *Jansénistes de l'Amour*, & dit: *Qu'elles font consister leur plus grand mérite à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance, & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.*

„ La Femme de Noel Brulart, Procureur-Général au Parlement de Paris, ayant remarqué à sa première grossesse, que son Mari ne couchoit plus avec elle, depuis qu'il s'en étoit apperçu, elle prit grand soin de lui cacher toutes les autres, le plus long-tems qu'elle pouvoit. A quoi elle réussissoit avec une adresse merveilleuse (§).

Si cette Dame aimoit plus que de raison le solide du mariage, elle n'avoit pas le même goût pour les titres. Elle ne se fit jamais appeler autrement que *Mademoiselle la Procureuse-Générale*. *Aujourd'hui*, dit là-dessus l'Auteur que je viens de citer, nous avons des *Procureuses Bourgeoises*, qui veulent être appelées *Madame*. *Grand abus!*

Ex:

(*) Recueil de Pièces Galantes par Mme. de la Suze, Mr. Pellisson & autres, T. 2. p. 64.

(†) Oeuv. M^ll. T. 1. P. 127.

(§) Mémoires du Sr. Amelot de la Houffaye, T. 1, P.

*Extrait d'une Lettre contenant l'enseignement
d'un Pere de Famille, envoyée par Monsei-
gneur St. Bernard à un noble Chevalier dit
Remond du Château-Ambroise.*

„ Nôces somptueuses apportent dommage
„ sans honneur

[Le Discours 124. du *Gardien* condamne
aussi les folles dépenses qu'on fait avant & a-
près les Nôces.]

„ Quand de la chasteté de vos Femmes doutez,
„ si elles sont aucunement suspectes, mieux
„ vaut que de ce vous soyez ignorant; car, s'il
„ avient que connoissiez le péché de votre
„ Femme, il ne sera Médecin qui de ce vous
„ puisse jamais garir.

„ Ouyr parler des autres mauvaises Fem-
„ mes, pourra en vous mitiger la douleur que
„ aurez de la vostre.

„ Le noble cueur & hault ne s'enquiert
„ pas des choses que les Femmes font.

„ Plus facilement chastirez-vous votre Fem-
„ me de parole, que de baston.

„ Femme ancienne qui est lubrique, anni-
„ hilera grandes richesses; & si la Loi le per-
„ mettoit, on la devroit vive enterrer.

„ Quant aux vestemens, vous devez noter
„ que robes somptueuses sont prolations de pe-
„ tit sens. Vestemens excessivement précieux
„ sont tost aux Voisins tédieux.

„ Mettez peine d'estre plaisant à tout le
„ monde par vostre bonté, non pas par habits
„ ou vestemens extérieurs.

„ Femme qui est bien vestue, & ce nonob-
„ stant

„ flant veut & demande nouveaux veftemens,
„ n'eft pas en chafteité conftante.

[*Je crois.* (dit un Journalifte (*)), en parlant de la nudité des Brâfiliennes) *je crois que la parure des Femmes Européennes excite plutôt la convoitife des Hommes, que la fimple & groffiere nudité des Indiennes.*]

„ Si vous propofez édifier maifon , à ce
„ foyez incliné par néceffité , & non par en-
„ vieufe volonté ; car l'appétit d'édifier ne
„ cefle point en édifiant.

„ Grande & defordonnée convoitife d'édi-
„ fier, foyent fait vendre après les édifices
„ tout parfaits ; & bourse vuide fait la perfon-
„ ne très-prudente , mais c'eft trop tard.

„ Sçachez que celui qui en diverfité & abon-
„ dance de vin garde fobriété , eft un Dieu
„ en terre.

„ La Perfonne yvre ne fait rien droitement,
„ fors quand il trébuche en fange , &c. &c. (†)

Enigme tirée du Mercure d'Avril 1723.

Je fuis le chef d'une Famille,
Qu'un efprit peu commun forma dans fon loifir.
On me rencontre aux Champs moins foyent qu'à
la Ville ;

Des plus indifférens j'irrite le defir.
Quoique né fans adrefle , & de taille légère,

On

(*) L'Auteur des *Mém. Hift. & Crit.* Sept. 1722. P. 2.

(†) Le *Mercure de Paris* , Juill. 1723. P. 30.

On ne me rejette jamais :

D'une figure assez propre à la guerre,

Je conviens mieux en tems de paix,

Je suis de couleur blanche & noire,

Les Dames respectent mes droits;

Je suis même au-dessus des Rois.

Mais ce qui fait toute ma gloire,

C'est qu'un changement de couleur

N'altère jamais ma valeur.

*Explication donnée, le Mois suivant, par
Mr. L'Affichard.*

Cartes, amusante Famille,

Dont tant de Gens de bien remplissent leur loisir;

Quand je vous tiens au jeu de l'aimable *Quadrille*,

Je perds toujours avec plaisir,

D'abord que c'est avec *Spadille*.

*Dépit contre le Jeu de Quadrille par le
P. Du Cerceau.*

Maudit soit mille fois le mal-avisé *Drille*,

Qui par quelque Démon fuscité contre moi,

Pour me faire damner inventa le *Quadrille*.

Ah! traître Jeu! si j'étois Roi

Pour

Pour quelques cinquante ans seulement, sur ma foi,
Je te ferois bientôt rentrer dans ta coquille.

Oui, je t'interdirois par une bonne Loi,
Sous peine au moins de la Bastille.

Comment! Je n'en fors pas d'effroi;

On a trois mille devant soi:

Avec trois mille à l'*Hombre* on brille;

Au *Quadrille* en trois coups, sans dire qui, ni quoi,
On est réduit à la mandille.

Tant pour les *Matadors* & leur longue famille,
Qui quelquefois bien loin s'étend:

Et puis, pour le *Sans-prendre*, tant:

A la *Vole*, Dieu fait comme l'on vous étrille!

Et toujours des fiches d'autant;

Car pour des jettons, si, ce n'est qu'une guenille.

En moins de rien votre petit comptant

A droite, à gauche s'éparpille.

Chacun vous rançonne & vous pille,

Si bien que l'on se trouve à sec en un instant.

Quand je dis, *on*, c'est moi qui n'en suis pas content:

Je m'agite, je me tortille,

Je dis, peste du Jeu! tout bas en grommelant;

J'y suis sur les charbons, ainsi qu'un boudin blanc

Que l'on rissole, & que l'on grille;

Tout y vient à rebours, tout à contre-saison.

Vous trouvez vous premier? rien n'est à la maison,

Pas un *Roi*, pas une *Manille*.

Le jeu pour une fois vous vient-il à foison ?

Ah ! voyez comme en trahison

Un beau *Sans-prendre* vous requille,

Et vous rend sot comme un Oyson.

Enfin, je vas jouer, bon ; mais je perds *Codille* ;

Tant pis, il faut payer, vite & sans barguigner,

Une fiche de plus qu'on ne pouvoit gagner :

Autre nouvelle béatille

Que pour amande il a plû d'assigner.

Je crie à l'injustice ! En vain je m'égosille ;

Sans égard à mon plaidoyer,

On rit, & l'on me fait payer.

Que chez vous, & d'*A-tous* & de *Rois*, tout fourmille,

N'ayez pas peur d'être appelé.

Mais n'avez-vous qu'un *Roi* pauvre, seul, isolé,

On vous iroit chercher au fond de la Castille :

Vous ferez de moitié, mais de perte, s'entend ;

Et fiches de sauter. Consolez-vous pourtant ;

Car en deux ou trois coups, dit-on, tout se r'habille.

Pour surcroît d'agrément, c'est un très-grand hazard,

Lorsque l'Appellant d'une part

Et l'Appellé de l'autre, entr'eux n'ont point castille.

On n'en est pas, au moins, quitte en payant sa part ;

On s'entend reprocher la moindre peccadille.

Ah ! s'écrie en grondant le premier tout en feu,

Pourquoi redoubler *Tréfle* ? étoit-ce là le jeu ?

L'au-

L'autre lui renvoyant la bille,
 Eh ! que jouer ? je n'ai que mon *Roi* sans *A-tous* :
 Aussi pourquoi m'appellez-vous ?
 C'est un charme de voir comment on se houspille.
 O le beau Jeu ! jamais il n'aura son égal.
 Mais pourtant , tel qu'il est , n'en disons point de mal :
 Le Sexe s'y plaît fort , & la Mere & la Fille ,
 Et jusques à la Mere-grand ,
 Chacune à le jouer trouve un plaisir très-grand.
 Pourquoi ? C'est que l'on y babille.
 Il durera ce Jeu , le Sexe en est garant ,
 L'invention en est trop belle & trop gentille.
 Mais pour moi , si l'on m'y reprend ,
 Que je puisse jamais ne marcher sans béquille ;
 Qu'avant l'âge mon corps en lui-même rentrant ,
 Se courbe comme une faucille ;
 Que sans voir dans mon jeu , ni *Baste* , ni *Spadille* ,
 Je sois toujours en perdant ;
 Et qu'au sortir je n'aie à mettre sous la dent
 Pas un petit morceau , pas la moindre croustille.
 Non , je n'en veux jamais tâter , ni peu , ni prou ;
 Et quand j'aurois à moi tout l'argent du Pérou ,
 Je n'y risquerois pas le manche d'une étrille.
 Par la mort ! Il alloit jurer , Sire *Robin* ;
 Mais il eut dans l'instant peur de jurer en vain.
 Car malgré le courroux qui dans ses yeux pétille ,

Malgré tout ce qu'il dit dans un dépit soudain,
Et contre le *Quadrille*, & contre le Destin,
Sachez que le pauvre homme grille
D'y rejouer encor demain.

Apologie du Quadrille.

Apprens-nous, cher *Démon*, trop sévère Censeur,
D'où te vient cette sombre humeur ?
Pourquoi dans tes rimes en Ille,
Dont par-tout ton dépit fourmille,
Te déchaîner avec aigreur,
Contre notre innocent *Quadrille* ?
D'où peut venir la maligne vapeur,
Qui dans ta Satire pétille ?
Peut-être qu'à ce Jeu ton Rival appelé
Bien plus souvent que toi, te rend si désolé.
Il t'en a coûté quelque *Mille* ?
Dis-tu ; voilà ce qui cause ta bille.
Mais doit-on regretter cinq ou six *Mille*, auprès
De tout ce que ce Jeunous procure d'attraits ?
Tu n'en connois donc pas les charmans privilèges,
Les petits jargons, les manèges ?
Ce joli Jeu très-sûrement
Fut inventé par un Amant.
Quel doux plaisir ! quand une Belle,
Pour partager son gain ou sa perte avec elle,

Appelle à son secours, & choisit votre *Roi*
 Pour son second, pour imposer la Loi;
 Que finement on vous regarde;
 Que, pour vous mettre au fait, votre aimable *Moitié*
 Daigne vous marcher sur le pied;
 Que sa bouche vous dit d'une façon mignarde,
 ' Mon bon Ami prendra cela,
 Mon Ami bien fort appuira,
 Frappant de son poing sur la table,
Gano mon Ami me fera,
 S'il le trouve pour agréable,
 Ou fera tout ce qu'il voudra.
 Et quand il s'agit de la *Vole*,
 Pour l'appeller c'est un nouveau ragoût:
 On vous adresse une douce parole,
 Mon bon Ami, mon Cher a-t-il du goût?
 Oui, sans doute j'en ai, Madame,
 (Dit alors l'Ami tout de flâme)
 Je n'en manquai jamais, & tout exprès pour vous
 L'on feroit peindre des *A-tous*;
 Et puis lorsque la *Vole* est faite,
 Ah! que notre ame est satisfaite
 De rassembler les *Matadors*,
 Rangez en ordre de bataille,
 D'en supputer les droits avec la pertintaille,
 Et d'en partager les trésors
 Avec votre belle Appellante,

Dont vous avez rempli l'attente.

Réforme donc, Censeur, ton nouveau plaidoyer,
Si tu ne veux le Beau-Sexe ennuyer.

Quoi donc! aimerois-tu mieux l'*Hombre*,

Ce jeu devenu triste & sombre,

Où bien souvent les tiers ne sont jamais d'accord?

Toujours quelqu'un est dans le tort:

Les reprises n'y sont qu'une longue querelle,

Qui jusqu'au dernier tour s'aigrit, se renouvelle.

Aussi dit-on qu'à tous les jeux

Les tiers sont toujours ennuyeux.

A l'*Hombre* encore autre disgrâce,

Dire sans cesse, *passé, passé;*

Mais à *Quadrille* on en use autrement,

L'on est toujours en mouvement.

Oui, dans notre charmant *Quadrille*,

Toujours nouvel événement;

A chaque coup on rit, on brille,

Chaque coup a son agrément.

O le charmant amusement!

Toujours alliance nouvelle,

Vous appelez, on vous appelle;

Tantôt c'est votre Ami, tantôt c'est votre Belle.

Aussi c'est par lui-même, & non par intérêt,

Que ce Jeu si charmant nous attire & nous plaît;

Pourvu que la Blonde ou la Brune

Partage notre gain comme notre infortune,

Soyez

Soyez l'Appellé, l'Appellant,
 Perdez, gagnez, on est content.
 Et chacun fait que les parties
 Qui passent pour bien assorties,
 Ce ne sont que celles qu'on fait
 De ce nombre égal & parfait;
 Et qu'on voit sur-tout les quarrées
 Etre aux autres très-préférées.
 Que l'Inventeur de cet aimable Jeu
 N'y gagne jamais pour un peu;
 Que chaque jour à plus d'une reprise
 Un sort heureux le favorise,
 Et qu'il y brille à tous les coups;
 Qu'il n'ait point de *Bête-remise*;
 Que son jeu soit le rendez-vous
 Des *Matadors* & des *A tous*;
 Qu'il ne perde point de *Sans-prendre*;
 Qu'il n'ait jamais le malheureux *Lysandre*,
 Et fasse toujours un bon choix,
 Quand il appellera ses *Rois*;
 Oui, que la constante fortune
 Aujourd'hui le protège, & le comble demain;
 Que les deux *As*, à couleur brune,
 Ne sortent jamais de sa main;
 Que toujours d'un bonheur extrême
 Il soit sans cesse consolé;
 Qu'il soit toujours de la Beauté qu'il aime

Ou l'Appellant, ou l'Appellé :
 Et que l'ennemi du *Quadrille*,
 Pour le punir de sa prévention,
 Ne reçoive jamais de consolation ;
 Qu'au lieu de *Baste* & de *Spadille*,
 Toujours il voye arriver en son jeu
 Les deux *As* en couleur de feu,
 Et perde fans cesse *Codille*.

Une Dame étant allée se promener en phaëton avec un très-beau Cavalier, elle s'en fut descendre chez un de ses Amis, à qui elle demanda des mouches. Comme il lui en présenta de toutes bariolées, elle lui dit : *Que ses mouches ressembloient à son teint*. Il répondit à cela : *Qu'il n'étoit nullement surpris qu'elle trouvât son teint laid, ayant le plus beau teint du monde (*) à ses côtez*.

Quelqu'un demandant à une Dame, par qui de deux Cavaliers assez vifs qu'elle connoissoit, elle aimeroit mieux se faire mener en chaise, répondit : *Qu'elle se fieroit plutôt aux Chevaux qu'aux Cavaliers*. La peste de réponse !

Un Négociant ayant mis pour titre à son enseigne, *A la paix perpétuelle*, avoit fait peindre dans le tableau un Cimétière.

Un autre ne faisoit jamais assurer ses marchandises, mais donnoit aux Pauvres ce qu'elles lui auroient coûté d'assurance. Il disoit ;

(*) Il s'arrêta là un instant.

soit : *Qu'il n'avoit été qu'une fois en sa vie la dupe de sa maniere de faire assurer.*

Fausse Règle en fait de Jugement ().*

On fuit le repos tranquille,
On va, sur un bois fragile,
Braver les Vents en courroux.
Fait-on un mauvais voyage?
On est mis au rang des Foux.
Est-on heureux? on est Sage.

L'Inconstance de la Fortune.

Tel aujourd'hui vous fait envie,
Qui vous fera pitié demain :
Le sort change en un tour de main,
Tout n'est que songe dans la vie. (†)

Un Homme d'esprit, à qui on demandoit à quoi il passoit son tems, répondit : *A mettre des points sur des I.* Il corrigeoit des Livres, quoiqu'il fût capable d'en faire lui-même de bons, dans un certain genre.

„ Quantité de Livres donnent l'origine à
„ d'au.

(*) Le Sr. Quinaut l'ainé, dans la Symphonie du *Divorce de l'Amour & de la Raison.*

(†) Le même, *ibidem.*

„ d'autres , comme s'ils étoient remplis d'u-
 „ ne semence fertile. On en a toujours vû , qui
 „ ayant eu de la réputation , en ont fait naître
 „ de semblables , ou d'approchans , au moins par
 „ le titre. Le Livre de *l'Honnête - Homme* a
 „ été cause qu'on a fait celui de *l'Honnête-*
 „ *Femme* ; & que depuis on a vû *l'Honnête Gar-*
 „ *çon* , *l'Honnête Fille* , *l'Honnête Mariage* ,
 „ *l'Honnête Veuve* ; les *sentimens de l'Honnête-*
 „ *Homme* ; la *Philosophie de l'Honnête-Homme* ;
 „ le *Lycée* , ou des *connoissances* , des *actions* , &
 „ les *plaisirs d'un Honnête-Homme* ; & plusieurs
 „ autres Livres , avec des titres pareils. Leur
 „ multitude n'étant pas au gré de chacun , on
 „ commença de s'en plaindre. Il arriva un
 „ jour qu'un Libraire les ayant tous présen-
 „ tez , l'un après l'autre , à un Homme d'a-
 „ gréable esprit , afin qu'il les achetât , il lui
 „ répartit : *Qu'il le remercioit de tant d'honnê-*
 „ *tetez* (*). „

Les Ana , Conte par Mr. de la
Monnoye.

Fortunius (†) un jour dîna
 Chez un Grand , où l'on raisonna
 Bien fort sur le *Perroniana* ,
Tbuana , *Valésiana*.

Après

(*) La connoissance des bons Livres , Chap. I.

(†) Mr. *Helvétius* , fameux Médecin Hollandois à
 Paris.

Après quoi l'on examina,
Lequel , de *Patiniana* ,
Vaut moins , ou de *Naudæana* ?
S'il falloit à *Chévæana*
Préférer *Parrhasiana* ?
Et priser *Ménagiana* ,
Plus que le *Scaligérana* ?
En liberté chacun prôna ,
Ou , suivant son goût , condamna ,
L'un , *Saint-Evremoniana* ;
L'autre , *Furétériana* ;
Un tiers l'avantage donna
Sur eux à *Sorbériana* .
Tel contre *Anonimiana* ,
Contre le *Vasconiana* ,
Et contre *Arléquiniana* ,
Tint bon pour *Santoliana* .
Au dessert on questionna ,
Si le nom *Boursautiana* ,
Celui d' *Ancilloniana* ,
De *Vigneuil-Marviliana* ,
Et de *Colomésiana* ,
Jamais des Auteurs émana ?
Si l'on verroit *Pithouana* ,
Et d'autres que promis on a :
Tels que sont *Baluziana* ,
De *Selden* , *Seldéniana* ,

De Daumius, *Daumiana*,
 De Calvin, *Calviniana*,
 De Bourbon, *Borboniana*,
 De Grotius, *Grotiana*,
 De Bignon, *Bignoniana*,
 De Sallot, *Sallotiana*,
 De Segrain, *Segrainiana*,
 Commire, *Commiriana*,
 Enfin *Casauboniana*,
 Et le *Bourdelotiana*,
 Même *Furstenbergiana*?
Fortunius lors opina,
 Et d'un ton qui prédomina,
 La dispute ainsi termina:
 Messieurs, nul de tous ces *Ana*
 Ne vaut l'*U-pécacuana* (*).

Le Tout & la Partie, Dialogue par
Mr. de Chanfierge.

L A P A R T I E.

„ Je veux me séparer de toi, & tirer de moi
 „ seule tout mon prix. On pourroit croire
 „ que je te dois tout ce que je vauX.

L E

(*) Plante qui a fait la fortune de Mr. *Helvétius*,
 comme on le peut voir dans les *Mélanges de Vigneuil-*
Marville T. I. P. 59.

L'INSENSIBLE TOUCHÉ.

HISTOIRE.

On trouve dans le monde des personnes d'un caractère bien différent à l'égard de l'Amour. Les uns sont tellement possédés de cette passion, qu'ils croient que chaque Belle doit être l'objet de leurs vœux, & qu'ils sont en droit d'en rechercher la possession. Au contraire il y en a d'autres d'une insensibilité si grande, qu'il semble que leurs yeux ne fassent aucune différence entre la beauté & la laideur : Gens sans délicatesse qui considèrent les femmes comme des créatures imparfaites, & infiniment au-dessous des hommes : Gens qu'on peut nommer de véritables Hérétiques en Amour, & qui non-seulement ne sont pas soumis à ce Dieu, mais qui se moquent de son pouvoir, & traitent de pure bagatelle tout ce qu'un tendre Amant met en usage pour primer son amour. Cependant il est assez ordinaire de voir ces Gens-là oublier leurs premiers sentimens, & devenir cent fois plus amoureux que les autres. L'aventure d'*Almédon* en est une preuve ; je vais vous en faire le récit.

Almédon & *Florante* étoient intimes Amis, dans une même Ville, élevez ensemble, le plus, ayant étudié dans le même Collège, ils avoient lié une amitié si intime &

ome II. V

si sincere, qu'ils se procuroient mutuellement toutes sortes de plaisirs, & ne cherchoient qu'à se rendre service. La volonté de l'un étoit presque toujours celle de l'autre. Mais, s'ils étoient si parfaitement unis par l'amitié, ils étoient infiniment opposez dans leurs inclinations & dans leur humeur. Voici le portrait de ces deux Amis. *Florante* étoit bien-fait de sa personne, d'une taille au-dessus de la médiocre : il avoit l'air aisé & les manieres engageantes : il étoit obligeant & civil envers tout le monde, d'une humeur complaisant & douce, prêt à rendre service à chacun, spirituel, plein de feu ; enfin possédant mille belles qualitez qui le destinguoient avantageusement dans le monde, & qui lui faisoient trouver des admirateurs même parmi le Beau-Sexe. Tous ceux qui le connoissoient, charmez de son mérite, l'estimoient infiniment. Il n'étoit rien moins qu'insensible ; aussi son cœur, naturellement tendre, fut bien-tôt soumis à l'Amour. La Belle *Céphise* le charma. Il perdit pour elle une liberté d'ailleurs si précieuse, & sentit en sa faveur tout ce qu'un tendre Amant peut ressentir. Son cœur brûla d'une vive ardeur, dès le premier instant qu'il l'eut vûe ; & ne résistant point à sa violence, il fut bientôt enflammé. Aussi-tôt son cœur déclara sa peine, & n'en fit point mystere. *Céphise* de son côté, charmée de ses manieres honnêtes & obligeantes, ne fut point fâchée de le voir dans cette disposition. Cependant elle ne lui découvrit pas d'abord le penchant qu'elle avoit pour lui ;
mais

mais elle lui montra un peu de fierté , lorsqu'il lui fit la déclaration de son amour , afin d'éprouver sa sincérité , qu'elle trouva réelle. Ainsi satisfaite de lui , & plus qu'à moitié vaincue , elle auroit uni sa destinée à la sienne , si des raisons de famille n'eussent retardé pour quelque tems un bonheur que *Florante* désiroit si fort. L'attente ne ralentit pas ses feux , au-contraire ils augmentoient tous les jours ; & les bontez que son aimable Maîtresse lui marquoit , le rendoient le plus amoureux de tous les hommes. Venons à *Almédon*. C'étoit un des plus beaux hommes qu'on pût voir : il possédoit tous les avantages d'un beau corps ; son esprit étoit vif & brillant , extrêmement prompt dans ses manieres d'agir , au-reste , sincère & parfaitement honnête-homme Il avoit non-seulement une extrême indifférence pour les plus belles femmes , mais il affectoit même d'avoir pour elles un souverain mépris ; il les tournoit toutes en ridicule , & n'avoit pas le moindre égard pour elles : il se moquoit de ceux qui pouvoient être , comme il disoit , assez lâches ou assez foibles , pour se soumettre à une femme ; enfin , il s'imaginoit qu'il auroit toujours la liberté d'aimer , ou de n'aimer pas.

Voilà quels étoient *Almédon* & *Florante* , lorsqu'*Almédon* qui faisoit la guerre à *Florante* de son amour , & qui se railloit tous les jours de la tendresse qu'il avoit pour *Céphise* , devint tout-à-coup rêveur , triste , & mélancolique , fuyant les compagnies , cherchant la

solitude : lui qu'on voyoit toujours rire & plaisanter, gardoit un silence dont on ne pouvoit pénétrer la cause. *Florante* même étonné d'un changement si subit, n'en put comprendre la raison. Il se plaignit à *Almédon* d'un silence si obstiné, & le conjura, au nom de leur amitié, de lui découvrir le sujet de sa peine; mais il n'en put tirer d'autre réponse que des *Soupirs* & des *Hélas*. *Florante* cependant allarmé de voir son Ami dans une mélancolie si profonde, ne se découragea pas pour un premier refus, & jugeant bien par sa conduite, qu'il falloit que ce fût une chose de la dernière importance qui causoit son chagrin, il tâcha de le divertir; mais *Almédon* fuyoit toutes sortes de plaisirs. *Florante* voyant qu'il devenoit tous les jours plus triste, résolut de le presser de nouveau à lui ouvrir son cœur; mais toutes ses tentatives étant inutiles, il eut recours à la ruse. Pour cet effet, ayant remarqué qu'*Almédon* alloit souvent se promener dans un petit bocage proche de la Ville où ils demeuroient, il épia le moment qu'il y alloit; & l'ayant prévenu, il se cacha derrière des hayes, afin d'entendre ce qu'il diroit. Il n'y fut pas long-tems, sans y voir venir l'affligé *Almédon*, qui ne se doutant point que son Ami fût si proche, poussa mille soupirs, & laissant un libre cours à ses larmes, il dit quelques momens après : „ Que je suis malheureux ! „ & que l'Amour prend une cruelle vengeance du mépris que j'avois pour lui ! Que je „ fais une triste expérience de son pouvoir ! „ Il

„ Il enflamme mon cœur pour le plus bel o b j e
„ que le Soleil éclaire ; mais en même tems
„ il endurecit le cœur de cette Belle , & la rend
„ inexorable. Elle me traite avec la dernière
„ rigueur ; elle méprise ma passion ; elle lui
„ donne le nom de feinte ; & dans une si cruel-
„ le circonstance , ma fierté & mon indiffé-
„ rence m'abandonnent. L'Amour seul la rend
„ maître de mon cœur , & me fait aimer vio-
„ lemmment celle qui se rit de ma peine. Hé-
„ las ! jamais malheur égala-t il le mien ? Et
„ ne vais-je pas être la raillerie de tout le mon-
„ de ? On me connoît , on fait quels étoient
„ autrefois mes sentimens ; ainsi quelque ri-
„ gueur que mon Inhumaine me fasse ressen-
„ tir , personne ne me plaindra. Que je se-
„ rois heureux au milieu de ma peine , si mon
„ amour pouvoit être au-moins caché au reste
„ du monde ; mais ma Cruelle se fera un
„ plaisir de le publier. Ah ! heureuse in-
„ différence ! précieuse liberté que je croyois
„ conserver toujours ! que ne venez-vous à
„ mon secours ? que ne venez-vous chasser
„ de mon cœur un amour qui trouble mon
„ repos ? Mais c'est en vain que je vous appelle ,
„ celui qui vous a chassées , est trop puissant ;
„ il se venge impitoyablement de ce que vous
„ avez osé lui résister si long-tems. Et toi ,
„ cher *Florante* dont je me suis si souvent
„ raillé , que tu es heureux ! Tu t'es rendu
„ sans résistance , & l'Amour te favorise com-
„ me son ami , pendant qu'il me fait éprou-
„ ver ce qu'il a de plus rigoureux , comme à

„ son ennemi. Ah ! ne t'offense point de
„ mon silence. Je suis honteux de l'état où
„ je me trouve. Epargne à ton Ami la confu-
„ sion d'avouer sa défaite. Laisse-le souffrir ,
„ il mérite encore de souffrir davantage.
„ Ignore sa passion, & laisse-lui le foible con-
„ tentement de croire que tu ne fais pas qu'il
„ aime. „ *Florante* attendri par ces paroles ,
sortit au plutôt de l'endroit où il s'étoit caché ,
& fut embrasser son Ami, & lui témoigner la
joye qu'il avoit de le voir dans des sentimens
si conformes aux siens. Il l'assura qu'il étoit
touché de sa peine, & que s'il vouloit lui nom-
mer la Beauté qui l'avoit soumis, il feroit tout
ce qui seroit en son pouvoir pour sa satisfaction.
Que s'il avoit encore pour lui l'amitié qu'il
lui avoit toujours témoignée, il ne devoit plus
avoir rien de secret pour lui. Que d'ailleurs
il n'y avoit pas de honte à avouer qu'on est
soumis au pouvoir d'une charmante Beauté.
Qu'à l'égard des sentimens qu'il avoit eus au-
trefois, il ne devoit pas craindre qu'ils pussent
porter aucun préjudice à son amour ; qu'au
contraire, plus il avoit résisté & marqué d'in-
différence, plus il étoit glorieux à l'Amour de
l'avoir vaincu ; & que la Belle dont l'Amour
s'étoit servi, n'en seroit que plus satisfaite, &
sauroit bon gré à ses charmes d'avoir conquis
un cœur que tant d'autres avoient attaqué en
vain. Que par conséquent, il ne devoit pas
aussi désespérer de vaincre à son tour la résis-
tance de cette Belle. Il joignit encore beau-
coup d'autres raisons à celles-là, qui persuade-
rent

rent *Almédon* d'ouvrir enfin son cœur à *Florante*. La surprise que la présence imprévue de *Florante* lui avoit causée ; son amour découvre par son Ami, à qui il l'avoit caché ; la crainte des reproches & des railleries qu'il en pouvoit faire ; enfin, mille pensées différentes qui l'agitoient, l'avoient rendu immobile. Mais le discours de *Florante* le tira si agréablement de sa rêverie, que ne lui laissant pas le tems d'achever, il l'embrassa avec toute la tendresse imaginable : „ Vous êtes trop généreux, *Florante*, „ lui dit-il, je ne méritois pas cette marque „ d'une amitié si sincère ; tout autre que vous „ m'eût laissé souffrir, après le peu de confiance que j'ai eu pour vous, & ne se seroit „ gueres mis en peine de moi. J'avoue que „ je n'en ai pas agi avec vous, comme avec „ un Ami tel que je savois que vous êtes. Mais „ hélas ! qu'il est dur de publier soi-même sa „ défaite, lorsqu'on a, comme moi, osé braver l'Amour ! C'est une terrible mortification „ pour un cœur qui se croyoit maître de sa liberté, & qui se moquoit de l'esclavage des „ autres, que de se voir tout-à-coup soumis à „ ce même pouvoir, & dans un pareil esclavage, & souffrir en même tems mille rigueurs. Mais, puisque votre générosité est „ assez grande pour me prévenir, & qu'au lieu „ de vous venger des railleries que je faisois „ de votre amour pour *Céphise*, vous m'offrez „ votre secours, je vais vous apprendre comment mon cœur a si-tôt changé de sentiment.

„ Il n'y a pas encore huit jours que je plai-
„ santis avec vous de l'Amour & de son pou-
„ voir. Il vous souvient quels furent mes
„ discours, & que vous me dites entre autres
„ choses de prendre garde, sans quoi je serois
„ plutôt pris que je ne pensois. Vous savez
„ quel défi je fis à l'Amour, & aux charmes
„ des plus belles personnes; enfin quelle étoit
„ la confiance que j'avois en ma force. Hé-
„ las ! ce fut le dernier jour de ma liberté.
„ L'Amour se vengea le lendemain cruelle-
„ ment de mon indifférence, & m'engagea
„ dans des fers aussi beaux que rudes. Je me
„ trouvai ce jour-là dans une compagnie de
„ personnes de l'un & de l'autre sexe. On par-
„ la de cent choses différentes; enfin la conver-
„ sation tomba sur l'Amour & sur son pouvoir,
„ sur les charmes des Belles, & sur l'ascen-
„ dant qu'elles ont sur les hommes. Chacun
„ dit là-dessus son sentiment. Moi qui me
„ faisois une gloire de braver l'Amour & les
„ Belles, je ne manquai pas de dire, à mon
„ ordinaire, assez naturellement ma pensée,
„ & de soutenir ensuite ce que j'avois dit. Je
„ me faisois un plaisir de disputer aux Belles
„ la puissance qu'elles ont sur les cœurs; &
„ je leur soutenois en face, que ce n'étoit
„ qu'à la foiblesse des hommes, que l'Amour
„ devoit ses victoires. Vous qui savez quels
„ étoient mes sentimens, je vous laisse à pen-
„ ser tout ce que j'ai dit dans cette occasion.
„ Ceux de la compagnie qui ne me connois-
„ soient pas, étoient fort étonnez de m'en-
„ ten-

„ tendre parler de la sorte ; & on me regar-
„ doit comme un homme tout-à-fait extraor-
„ dinaire. Cependant le moment approchoit ,
„ qui devoit arrêter des pensées & des senti-
„ mens si bizarres , & faire un si étrange chan-
„ gement dans mon cœur. J'étois dans la
„ chaleur de mon raisonnement , lorsqu'une
„ personne d'une beauté merveilleuse , & telle
„ que je n'en ai jamais vû de pareille , s'a-
„ dressa tout-à-coup à moi , & me dit d'un
„ air sérieux , en me regardant fixement :
„ *Etes-vous bien persuadé de ce que vous dites ,*
„ *Monsieur ?* Ah *Florante !* que devins-je dans
„ ce moment ? & quelles ne furent pas mes
„ pensées ?

„ Je demeurai sans parole , & je sentis dans
„ ce moment , ce que je n'avois ressenti de ma
„ vie. Sa beauté , relevée par une rougeur qui
„ parut sur son visage (apparemment parce que
„ je la regardois avec un trouble qu'on re-
„ marquoit aisément , & que je ne pouvois
„ cacher) , la demande qu'elle m'avoit faite ,
„ les discours que j'avois tenus ; en un mot ,
„ l'amour , la fierté , l'indifférence , livroient
„ un combat si furieux dans mon ame , que
„ je ne savois ce que je devois dire. Mais ,
„ comme je la regardois attentivement , ses
„ beaux yeux rencontrèrent les miens , j'en
„ fus ébloui. Il me sembloit qu'ils me re-
„ prochoient mon insensibilité , & que c'étoit
„ une injustice que de leur refuser l'hommage
„ de mon cœur. Ils acheverent de vaincre le
„ peu de résistance que je faisois encore , en-

„ forte que l'Amour fut le plus fort, & mon
„ cœur ne résista plus. Je me jettai aux pieds
„ de cette Belle; & je lui dis avec une con-
„ fusion qui parut sur mon visage, & d'une
„ voix tremblante: Oui, Madame, si j'ai eu
„ jusqu'à présent des pensées si injustes, im-
„ putez-les moins à ma volonté, qu'à mon
„ erreur. C'est par ignorance que je suis cri-
„ minel. Je n'ai jamais connu le pouvoir
„ de l'Amour. Heureux! de l'éprouver dans
„ ce moment pour vous. Oui! le Ciel
„ est témoin de ma sincérité. C'est vous qui
„ me convainquez dans cet instant, que per-
„ sonne ne peut se défendre de vos charmes.
„ Permettez que je vous offre ce cœur que
„ vous avez soumis, & qui fera désormais
„ consister son plus grand bonheur à vous plai-
„ re. Je fais bien qu'il est indigne de vous
„ être présenté; mais enfin vous l'avez con-
„ quis, recevez-le comme le moindre de vos
„ Esclaves: il sera encore trop heureux si vous
„ daignez avoir quelque pitié de lui, & s'il
„ peut mourir en vous persuadant de sa sincé-
„ rité. C'est à-peu-près ce que je lui dis. Mais
„ à peine me fus-je jetté à ses pieds, qu'elle
„ m'obligea de me relever; & après que j'eus
„ fini, elle me dit d'un air qui m'exprimoit sa
„ surprise: *Vous donnez dans de terribles extré-*
„ *mités, Monsieur. Si vous avez gardé si long-*
„ *tems votre cœur, vous pouvez bien le garder*
„ *encore: & se tournant d'un autre côté, elle*
„ fut parler à une Amie, & me laissa dans le
„ plus grand embarras du monde. N'osant
„ lui

„ lui parler davantage , je quittai la compa-
„ gnie pour réfléchir sur mon aventure. J’a-
„ vois d’abord deſſein de vous en faire part ,
„ & de demander conſeil de votre amitié.
„ Mais me reſſouvenant de notre entretien du
„ jour précédent, j’eus une ſecrete honte de
„ ce que je vous avois dit ; je voulus éviter
„ le juſte reproche que vous pouviez me faire ;
„ enfin je tâchai de vous cacher mon amour,
„ du moins juſqu’au tems que mon aimable ,
„ mais trop inhumaine Maîtreſſe m’eût traité
„ avec plus de douceur. Voilà, cher Ami ,
„ ce que je vous ai caché juſqu’à préſent ,
„ & la raiſon qui m’obligeoit à garder le ſi-
„ lence. Depuis mon changement , j’ai été
„ tous les jours voir cette Belle, pour l’aſſu-
„ rer de mon amour & de ma fidélité ; mais
„ elle s’en rit, & m’impoſe un cruel ſilence.
„ Je ne vois pas encore d’apparence à vaincre
„ ſi-tôt ſa rigueur. „ *Florante* lui récita ,
qu’il ne devoit pas perdre l’eſpoir de la tou-
cher par ſa conſtance. Il ajouta que les fem-
mes ſont accoutumées à maltraiter ceux qui
leur parlent d’amour ; mais que c’eſt moins
par un effet de mécontentement, que par un
motif d’épreuve, & pour ſ’aſſurer de la ſincé-
rité de l’amour de leurs Amans. Il demanda
enſuite le nom de cette Belle. *Almédon* lui ré-
pondit qu’elle ſe nommoit *Amarante*, qu’elle
étoit Couſine de *Céphiſe*, & nouvellement ar-
rivée de delà la Mer. *Florante* lui promit de
ſ’employer avec chaleur à faire réuſſir ſon a-
mour ; & que dès le retour de *Céphiſe*, il tâ-
che-

cheroit de la persuader à se joindre à lui, pour ce même dessein. Qu'il ne doutoit pas que son mérite & la constance de son amour, joints aux sollicitations de *Céphise*, ne lui fissent bien-tôt trouver la fin de sa peine. Ils se séparèrent là-dessus, après s'être donné de nouvelles assurances d'une parfaite amitié. Peu de tems après, *Céphise* étant de retour, *Florante* s'acquitta de sa promesse. *Céphise* s'employa le plus obligeamment du monde pour l'Ami de son Amant, & elle persuada si bien sa Cousine du mérite d'*Almédon*, qu'insensiblement elle la disposa à avoir pour lui des sentimens plus modérez. Enfin l'Amour n'étant point content d'une victoire, voulut aussi qu'*Amarante* perdît sa fierté en faveur d'*Almédon*; & pour rendre le bonheur de ces Amans parfait, il leva les obstacles qui s'opposoient à leur union. *Florante* obtint des Parens de *Céphise* leur agrément, qu'ils lui avoient jusqu'alors refusé; ce qui le mit au comble de la félicité. *Almédon* eut aussi la joye de voir ceux d'*Amarante* donner les mains avec plaisir à une union qui le rendoit heureux au-delà de ses espérances. Enfin le même jour éclaira l'Hyménée de ces deux Amis. *Almédon* ne cessoit de bénir l'heureux instant où sa chère *Amarante* avoit dissipé son erreur, & l'avoit rendu sensible aux plus doux plaisirs de la vie; & *Florante* ne pouvoit se lasser d'admirer un si prompt changement. Ces Belles de leur côté voyoient avec plaisir le pouvoir de leurs charmes, & se félicitoient d'être unies à des per-

personnes d'un mérite si distingué , & qui faisoient consister tout leur bonheur à les posséder.

LA BELLE CURE, HISTOIRE

Véritable & Galante.

On ne sauroit nier que l'Amour n'ait une puissance absolue sur le cœur de ceux qu'il a soumis , & que pour leur faire posséder l'objet pour lequel il les enflamme , il ne les oblige à mettre en usage tout ce qui peut leur être de quelque utilité : Soumissions, avances, prières, plaintes, rien n'est oublié quand il peut servir en Amour ; de-sorte que quand ce petit Dieu s'est rendu maître d'un cœur , tout cede alors à ce Vainqueur superbe : Fierté , indifférence, résistance, rien ne peut tenir long-tems , & tout ce qu'on lui veut opposer, est trop foible. La raison-même , pour peu qu'on veuille pallier avec elle, se trouve trop impuissante pour retirer des fers le cœur que l'Amour veut enchaîner. Il n'y a point de réflexion, de quelque nature qu'elle soit , qui ne perde sa force dans cette rencontre ; & sur-tout quand l'objet dont l'Amour se sert pour ravir la liberté, possé-

possède des qualitez aimables & dignes d'un véritable attachement. Mille exemples journaliers pourroient confirmer ce que je viens d'avancer ; mais l'histoire d'*Ifidore* dont je vais vous faire le recit , suffira.

C'étoit dans une Ville de Hollande (fameuse par le siège qu'elle a soutenu contre les Espagnols dans le tems des premiers troubles de ce Pays) qu'*Ifidore* demeuroit. Son Pere & sa Mere qui n'avoient pu consentir à la marier (parce qu'elle étoit leur unique enfant , & qu'elle avoit toujours témoigné plus d'indifférence que d'inclination pour le mariage) moururent peu de tems l'un après l'autre. *Ifidore* que leur mort mettoit en possession d'un bien considérable , étant majeure , se trouva l'unique maîtresse de sa volonté & de ses actions ; & ne dépendant plus de personne , elle résolut de ne pas laisser passer le plus beau tems de sa jeunesse , sans unir sa destinée à celle de quelque Jeune-homme de mérite qui lui plairoit le plus. Comme l'Amour ne forma pas ce dessein , aussi ne fut-il pas d'abord de la partie. Ce ne fut que la considération de la circonstance où elle se trouvoit (étant seule & sans proches parens) , qui lui fit prendre cette résolution ; & n'ayant aucun penchant pour l'un plus que pour l'autre , tous les hommes lui étoient indifférens : de sorte qu'elle recherchoit seulement le mérite , & quelque-chose qui lui plût , sans se mettre en peine en qui cela se rencontreroit.

Elle n'avoit jamais manqué de Soupirans ; sa jeu-

jeunesse , sa beauté , & je ne sai quels agrémens qui la rendoient infiniment aimable , lui en attiroient tous les jours de nouveaux. Comme les refus de son Pere & son indifférence ne les avoient pas rebutez , ils ne manquerent pas aussi , dès que les premiers mois de deuil furent passez , de recommencer leurs visites , & de reboubler leurs instances. Chacun d'eux s'efforçoit à l'envi , à lui prouver la sincérité de sa passion , & la constance de ses feux ; ils mettoient , ou du moins ils croyoient mettre tout en usage pour lui plaire. Cependant cela ne produisoit rien , ils ne faisoient que la chagriner. Aussi toutes leurs poursuites , toutes leurs galanteries , & toutes les assurances de leur amour , ne purent-elles toucher son cœur. L'Amour la réservoir à jouer elle-même un autre personnage que celui d'être priée & sollicitée ; il falloit qu'elle devînt suppliante , & qu'elle fît des avances que son Sexe n'est accoutumé que de recevoir.

Depuis qu'*Isidore* avoit formé le dessein de se choisir elle-même un Epoux , elle avoit jeté les yeux sur-tout ce qu'il y avoit dans la Ville de Jeunes-hommes capables de se faire distinguer avantageusement par le Beau-Sexe ; mais aucun d'eux n'avoit le bonheur de lui plaire. Toutes ces protestations d'amour , de fidélité , de constance , qu'ils avoient à tout moment à la bouche , lui paroissoient plutôt des complimens que des réalitez ; & ce n'étoit pas ce qu'elle cherchoit. Un Amant plus sincere que prodigue en tendresse & en pro-

protestations , étoit ce qu'elle demandoit ; & pourvû qu'il fût honnête-homme , capable d'aimer uniquement & tendrement sa Femme, elle l'auroit d'abord préféré à tout autre, quand même il n'auroit eu aucun brillant.

Un jour qu'elle étoit dans une compagnie, la conversation tomba sur les Jeunes-hommes de la Ville. Chacun dit ce qu'il pensoit de ceux qui lui étoient connus. On parla de leur conduite, de leurs manieres, & de leur esprit. Les uns furent louez, les autres raillez. L'un admiroit dans celui-ci ses manieres libres & aisées ; un autre parloit de l'esprit de celui-là. Les uns trouvoient celui-ci agréable & divertissant ; & les autres trouvoient ses manieres trop libres & trop cavalieres. Enfin l'un étoit spirituel dans l'opinion des uns, & ennuyant selon d'autres. Ainsi chacun raisonneoit, comme il le pensoit. Entre plusieurs Jeunes-hommes sur qui la conversation roula, *Erasme* ne fut pas celui dont on parla le moins. Il étoit de la même Ville qu'*Isidore*, & reçu Médecin depuis quelques mois. On en parla comme d'un Jeune-homme de mérite, & qui avoit mille bonnes qualitez ; diligent, spirituel, d'une conduite réglée, & parfaitement honnête-homme. On donna aussi beaucoup d'éloges à son savoir & à sa capacité : seulement on condamnoit la trop grande attache qu'il avoit à l'étude ; ce qui le rendoit sauvage dans la compagnie des Dames, qu'il sembloit même éviter. On dit mille plaisanteries sur sa timidité ; après quoi on parla d'autres choses. Lors-
qu'*Isi-*

qu'*Isidore* fut retournée chez elle, tout ce qu'elle avoit entendu, lui revint dans l'esprit. Son imagination frappée de tant d'objets différens, lui représentoit toutes les personnes dont on avoit parlé en sa présence; & comme elle étoit toujours dans la résolution de se choisir elle-même un Epoux, elle examinoit attentivement l'un après l'autre, les différens caractères de ces personnes. Cependant selon le portrait qu'on lui en avoit fait, ils ne lui paroissent pas encore tels qu'elle les demandoit. Enfin *Erasme* se présenta aussi à son imagination; elle se remit en mémoire tout ce qu'on en avoit dit; & loin que la timidité dont on le railloit, lui parût ridicule, elle l'en estima davantage; & le comparant aux autres, ces considérations la menerent si loin, qu'elle sentit un panchant secret pour lui, dont elle ne pouvoit rendre raison. Elle résolut de chercher l'occasion de le voir, & de s'informer plus particulièrement de lui. Dès le lendemain elle fit ce qu'elle avoit projeté, & tous ceux qui lui parlerent d'*Erasme*, lui confirmèrent tout ce qu'on lui en avoit déjà dit ailleurs. Il ne restoit plus qu'à le voir. Elle ne fut pas fort long-tems, sans que l'occasion s'en présentât. Elle fut invitée aux nœces d'un parent d'*Erasme*, qui épousoit une de ses bonnes amies, elle le vit-là; & le trouvant fort à son gré, elle auroit bien voulu qu'il n'eût pas été tout-à-fait si timide, & qu'il eût remarqué ce qu'elle ressentoit pour lui. Elle avoit beau le distinguer des autres, en s'attachant plus particulièrement à lui parler, lui faisant cent

questions pour lier conversation avec lui ; tout cela étoit inutile, il lui répondoit en peu de paroles , quoiqu'avec beaucoup d'honnêteté, mais sans lui témoigner en aucune manière, qu'il fût sensible à la distinction avantageuse qu'elle faisoit de lui. Cette indifférence, ou timidité, la désoloit : elle craignoit d'être obligée de lui en dire davantage ; car elle s'étoit absolument résolue à lui faire connoître ses sentimens. „ Hélas ! disoit-elle en elle-même, „ est-il possible qu'un homme puisse pousser „ l'indifférence ou la timidité si loin ? Mais „ ne me trompai-je pas ? N'est-ce pas qu'il „ méprise ce qu'on lui offre, & qu'il ne fait „ nul cas d'une chose qu'il peut obtenir sans „ peine ? Mais n'importe , ajoutoit-elle , je „ veux voir jusqu'où il poussera cette indiffé- „ rence, ou cette timidité, & le tems m'ap- „ prendra ce qui en est. Cependant soit indif- „ férence, soit timidité, si je ne puis le faire „ expliquer ce soir , je songerai à d'autres „ moyens pour connoître ce qu'il pense, & „ ce que je dois espérer. „ Dans cet entre- „ tems, la compagnie se sépara, après avoir pas- sé une bonne partie de la nuit à se divertir ; & chacun s'étant retiré chez soi, on ne songea qu'à se reposer. *Isidore* ne fit pas de même, elle étoit trop occupée de son dessein , pour goûter les douceurs du sommeil ; aussi ce ne fut qu'à rêver à son indifférent ou timide *Erasle*, & aux moyens dont elle se serviroit pour lui faire connoître son amour, qu'elle passa le reste de la nuit. Cependant elle ne put se déterminer à

à rien ; son amour n'étoit pas encore assez violent, pour l'obliger à le déclarer elle-même : ainsi elle prit le parti de patienter, & de laisser agir ses charmes, dans l'espérance qu'*Erasle* se laissant toucher, viendrait lui offrir un cœur dont elle souhaitoit la possession. Elle exécuta avec beaucoup de prudence ce qu'elle avoit projeté, afin de ne pas s'exposer trop aux yeux des personnes curieuses ; mais pour le dire en peu de mots, toutes les avances qu'elle fit, furent inutiles. *Erasle* sembloit toujours ne comprendre rien au langage muet des yeux & des actions ; il ne paroissoit pas seulement remarquer les démarches ni les mouvemens d'*Isidore*, autant qu'elle en pouvoit juger par ses manieres.

Cela la désoloit, & la mettoit dans une peine effroyable. Tantôt elle croyoit n'en pas faire assez, & tantôt elle se chagrinoit d'en faire trop. D'un côté, elle craignoit d'exposer trop sa réputation ; & de l'autre, elle appréhendoit d'être obligée, ou d'en venir à des déclarations, ou de le perdre. Elle fut long tems dans ces peines, & dans l'incertitude de ce qu'elle devoit faire. „ Quoi, disoit-elle, n'en „ ai-je pas encore assez fait, & ma conduite ne „ lui a-t-elle pas suffisamment appris que je „ l'aime ? Est-il possible qu'il soit aveugle jus- „ qu'au point de ne pas remarquer mon amour ? „ N'est-il pas content de me voir faire des „ avances ? Veut-il encore que ma bouche lui „ confirme la passion violente que je ressens „ pour lui, & que je le fasse triompher juſ-

„ ques-là de ma foiblesse, & que je m'expose
„ peut-être à quelque mépris? Mais que dis-
„ je? Sans-doute qu'il n'a déjà que trop re-
„ marqué mon amour; mais il méprise ma
„ passion, & c'est-là la raison de son silence.
„ Cependant il me témoigne en toute occa-
„ sion beaucoup de respect; il a même quel-
„ ques égards pour moi. Ne seroit-ce pas
„ qu'il m'aime déjà un peu, & qu'il n'ose me le
„ dire? J'ai sujet de le croire, il est timide;
„ peut-être n'ose-t-il se persuader que c'est à
„ lui que s'adressent mes démarches. L'Amour
„ est ingénieux à se tourmenter lui-même;
„ que fais-je, si *Erasle* n'a point pour moi les
„ sentimens que j'ai pour lui? du moins j'ai
„ autant de raison de croire l'un que l'autre,
„ puisque l'un n'est pas plus impossible que l'au-
„ tre. „ Voilà ce que pensoit *Isidore* dans
l'embarras où *Erasle* la mettoit. Quelques mois
se passerent de la sorte. Un moment elle étoit
prête à lui déclarer son amour, un moment
après elle changeoit de résolution. Quelquefois
s'imaginant que c'étoit par mépris qu'il ne ré-
pondoit pas à ses avances, elle vouloit l'aban-
donner, & ne plus songer à lui. Mais elle quit-
toit bien-tôt cette pensée pour d'autres qui lui
parloient en faveur d'*Erasle*; ainsi elle étoit dans
de continuels combats. Elle vouloit, & puis
elle ne vouloit plus. Mais à la fin l'Amour
triompha absolument de tous les obstacles, &
la fit résoudre à déclarer à *Erasle* les sentimens
qu'elle avoit pour lui. La manière dont elle
vouloit s'y prendre, l'occupa long-tems. Elle
trou-

trouvoit par-tout mille difficultez qu'elle croyoit insurmontables. Tantôt elle vouloit le lui faire savoir par une lettre; mais elle craignoit que si cette lettre tomboit en d'autres mains que celles d'*Erasme*, elle ne fût exposée à la raillerie de tout le monde; d'ailleurs, incertaine de quelle maniere *Erasme* recevrait sa déclaration, elle avoit raison de craindre qu'il la pourroit tourner en ridicule, s'il rejettoit son amour. Une autrefois, elle vouloit qu'une Amie lui parlât en son nom; mais elle ne pouvoit se résoudre à découvrir ses sentimens à personne. Après qu'elle eut songé à toutes les voyes imaginables, elle choisit celle de lui parler elle-même: „ Car, disoit-elle, „ s'il rejette mes propositions, du moins n'aura-t-il nulle preuve pour se vanter de cette „ aventure; & je n'aurai, à le prendre au pire, „ que le chagrin de me voir refusée en „ face. Mais, ajoutoit-elle, il ne pourra peut-être point se défendre, & les avantages que „ je lui puis faire, sont assez considérables pour „ le toucher, du moins du côté de l'intérêt, „ s'il n'est pas sensible à celui de l'amour. „ Ainsi dit, ainsi fait. Elle envoya sa Servante chez *Erasme* avec un billet(*), par lequel lui faisant savoir qu'elle étoit indisposée, elle le prioit de la venir voir; parce qu'elle souhaitoit très-fort qu'il lui donnât quelque remède pour la soulager. *Erasme* ayant reçu le billet, promit

(*) On prétend qu'elle lui glissa dans la main un billet, où étoient écrits les deux Vers Latins & Enigmatiques que j'ai citez dans le *Je ne sai quoi* T. I. P. 159.

de se rendre chez elle, à l'heure qu'on lui avoit marqué. *Isidore* que son amour agitoit beaucoup, n'eut pas de peine à faire la malade. L'inquiétude que la crainte du mauvais succès de ce qu'elle entreprenoit, lui avoit causée, lui donnant une émotion peu différente de la fièvre, personne ne put soupçonner la moindre chose. L'heure qu'elle avoit marquée à *Erasfe* ayant sonné, il se rendit chez elle, & fut conduit à sa chambre, où étant resté seul avec elle, *Isidore* lui découvrit la véritable cause de sa maladie; & ce jeune Médecin qui n'étoit pas si insensible qu'elle se l'étoit imaginé, fut assez heureux pour la guérir, par quelques mots qu'il prononça d'une manière engageante. Je ne sai pas tout ce qu'ils se dirent dans cette entrevûe; je sai seulement qu'*Erasfe* qui depuis quelque tems s'étoit douté de quelque chose, lui témoigna tant d'amour & de respect, dès-qu'elle eut commencé à lui parler de son amour, dont elle ne pouvoit faire l'aveu sans quelque émotion, que lui épargnant la peine de continuer, il l'assura, que la
„ seule crainte de lui déplaire l'avoit forcé au
„ silence; & qu'il y avoit déjà long-tems que
„ son cœur avoit pour elle des sentimens d'un
„ amour sincere & ardent; qu'il s'estimoit le
„ plus heureux de tous les hommes, de ce
„ que bien loin que sa passion déplût à l'ai-
„ mable objet qui l'avoit fait naître, l'Amour
„ avoit mis dans son cœur des dispositions si
„ favorables pour lui, & permettoit qu'ils brû-
„ lassent des mêmes feux. Il lui protesta qu'il
„ se-

„ feroit toujours sensible à ses bontez ; que
„ la constance de son amour égaleroit la
„ durée de sa vie, & qu'il la persuaderoit par sa
„ conduite, que s'il ne méritoit pas tant d'a-
„ mour & tant de tendresse, que du moins il
„ n'en étoit pas tout-à-fait indigne. „ Ainsi ils
se séparèrent contents, avec assurance de s'ai-
mer éternellement. Peu de tems après, ils
furent unis du lien indissoluble du mariage,
pour goûter tout ce que l'union de deux per-
sonnes qui s'aiment réellement, a de charmes
& de douceurs.

D O R I M E N E.

NOUVELLE GALANTE.

Ce n'est pas toujours la constance, la fidé-
lité, les services, le mérite, ou tout ce qu'un
Amant tendre, passionné, & véritablement a-
moureux, met en usage pour vaincre la fierté
& l'indifférence de l'objet qu'il aime ; ce n'est
pas, dis-je, toujours cela qui fait réussir en
amour. Car, bien que ce soient-là les voyes les
plus naturelles & les plus raisonnables pour
gagner le cœur d'une Belle, & la disposer en
faveur d'un Amant qui s'y prend de la sorte,
c'est en vain cependant qu'on se flatte qu'un
amour réciproque fera le prix de tant d'ar-
deur,

deur, de tant de feux, & de tant de tendresse, si le Dieu de l'Amour ne se met de la partie ; & si un certain je ne fai quoi ne s'en mêle, on a beau faire ; néant, peine perdue, c'est tout ce qui en revient. Mais au contraire, il arrive assez souvent qu'un Inconnu qui n'aura donné d'autres preuves de la sincérité de son amour, que les premières protestations qu'il en a faites, touchera le cœur de la Belle, en sorte que ce qu'elle n'a pas fait pour aucun des Amans les plus fidèles & les plus constans, elle le fait dans un moment pour cet Inconnu. *Dorimène* dont vous allez lire l'histoire, en est une preuve.

Araminte étoit une personne d'un rang très-considérable à la Cour. Son Epoux qui avoit occupé les premières charges du Royaume, lui avoit laissé beaucoup de bien, & une Fille unique qui pouvoit passer pour une des plus belles personnes du monde. En effet *Dorimène*, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, possédoit tout ce qui peut donner de l'admiration. Ayant à peine atteint l'âge de dix-huit ans, elle avoit la taille grande & majestueuse, le visage rond, bien proportionné, les traits délicats, le front grand, la bouche petite, des lèvres de corail, des dents blanches comme l'ivoire ; & il sembloit que les lis & les roses s'étoient disputé à l'envi, à qui contribueroit le plus à la beauté de son teint. Outre cela, elle avoit les yeux bleus, mais vifs & perçans, les cheveux épais, fins & du plus beau blond, avec une gorge d'albâtre qui auroit disputé de blancheur avec

vec la neige. Enfin elle avoit une beauté si parfaite, qu'il étoit aussi impossible de ne la pas admirer, qu'il me l'est de la bien décrire. Si *Dorimène* possédoit de si grands avantages du côté de la fortune & de la beauté du corps, ceux de l'esprit n'y étoient point inférieurs. Elle l'avoit fin, délicat, & d'un discernement exquis; qualitez qu'elle accompagnoit encore d'une modestie extraordinaire. On ne sera pas surpris, après ce que je viens de dire, quand j'ajouterai, qu'il n'y avoit point de jeune Seigneur à la Cour qui ne se fît gloire d'être du nombre de ses Soupirlans, & qui n'aspirât au bonheur de lui plaire. Elle ne se trouvoit point à d'assemblée qui ne fût nombreuse; & il ne se passoit point de jour, qu'on ne vît quelque différend parmi un si grand nombre de Rivaux. Bien que cette aimable Fille ne donnât aucune préférence à aucun d'eux, un regard jetté sans dessein, un souris, caufoient quelquefois de sanglantes disputes; & elle se voyoit souvent la cause innocente de la douleur des premières familles du Royaume. *Araminte* qui voyoit tout cela avec déplaisir, & qui cherchoit l'intérêt de sa famille & le bonheur de sa Fille, crut qu'elle devoit songer à lui donner un Epoux. Pour cet effet elle jetta les yeux sur le Comte *Roland* qui avoit beaucoup de mérite & beaucoup de bien, & qui se trouvoit du nombre des plus passionnez Adorateurs de la belle *Dorimène*. *Araminte* ayant ces sentimens, ceux qui lui firent la proposition d'unir sa famille à celle

du *Comte*, furent très-bien reçus; & *Dorimène* eut ordre de regarder ce Seigneur, comme celui qui lui étoit destiné pour Époux. Cette aimable Fille qui ne savoit pas encore ce que c'est que l'Amour, obéît par respect aux ordres de sa Mere. Ce fut alors que le *Comte* crut être arrivé au comble de ses desirs, & qu'il se regardoit comme le plus heureux de tous les hommes. Il se trompoit pourtant, la Fortune & l'Amour en avoient ordonné autrement.

Le dessein d'*Araminte* fut bientôt public. Ce fut comme un coup de foudre pour les Adorateurs de *Dorimène*: ils eurent recours aux larmes & aux plaintes; chacun d'eux employoit tout ce qu'il avoit d'esprit pour marquer son desespoir, & pour toucher le cœur de cette aimable Fille. Elle n'en fut pourtant point touchée; car elle regardoit toute chose avec beaucoup d'indifférence.

Entre tous les Amans déclarez de *Dorimène*, il y en avoit deux qui s'étoient montrez toujours les plus ardens, & qui étant d'un naturel vif & prompt, étoient capables de tout entreprendre dans un desespoir d'amour; mais voyant que leurs soupirs & leurs larmes ne pouvoient rien obtenir, & que le *Comte* alloit être mis en possession de ce qu'ils aimoient le plus, ils prirent tous deux la résolution d'enlever la Fille d'*Araminte*, sans considérer les suites d'un pareil procédé. On ne doit pas en être surpris; car l'Amour au desespoir est incapable de réflexion.

Le

Le Duc *Baraton* & le Comte *Richard*, c'est ainsi que se nommoient les deux Seigneurs dont je viens de parler, ayant pris la même résolution sans le savoir, travaillèrent tous deux séparément à faire réussir leur dessein. Ils n'épargnerent rien pour cela. Le Comte se trouva pourtant le premier prêt à exécuter ce qu'il avoit projeté ; & *Dorimène* ayant été trahie par sa Suivante qui avoit été d'intrigue avec le Comte, dont elle avoit reçu un présent très-considérable, se trouva entre les mains de Ravisseurs, qui lui firent d'abord prendre la route d'une maison, que le Comte avoit à une journée de la Ville. On peut facilement s'imaginer quelle fut la surprise de *Dorimène*, de se voir entre les mains de personnes qu'elle ne connoissoit point ; car le Comte n'étoit présent qu'en habit déguisé. Elle voulut d'abord jeter des cris, mais on lui ferma la bouche avec un mouchoir ; & ayant été mise dans une calèche, elle n'eut plus recours qu'à ses larmes ; foible consolation contre un mal réel.

L'enlèvement de *Dorimène* fit beaucoup de bruit. Le Comte *Roland*, le Duc *Baraton*, & plusieurs autres Seigneurs, se mirent aux champs pour courir après les Ravisseurs. Nous verrons dans la suite quel succès ils eurent.

Le Marquis *Dorimant* étoit un homme qui possédoit dans la plus grande étendue, les graces du corps & de l'esprit : le seul défaut qu'on lui trouvoit, c'est qu'il avoit témoigné toujours pour le Beau-Sexe une indifférence
qui

qui alloit jusques à l'excès. Se voyant à l'âge de vingt-six ans sans Pere ni Mere , & avec un bien très-considérable & sans dettes, ce qui est bien rare parmi les Grands, il prit la résolution de voyager. En deux ans qu'il y employa, il vit une grande partie de l'Europe ; après quoi il voulut retourner dans sa Patrie. La Fortune & l'Amour firent que peu d'heures après l'enlèvement de *Dorimène*, il la rencontra avec quatre de ses Ravisseurs. Il n'eut d'abord aucun soupçon ; mais voyant que ces gens se pressoient extrêmement , & que *Dorimène* qui avoit fait en-sorte d'ôter le mouchoir qu'on lui avoit mis devant la bouche, avoit jetté un grand cri, il voulut savoir ce que c'étoit. Mais ayant reçu une réponse choquante du premier des Ravisseurs à qui il s'étoit adressé, il ne balança point à le charger ; & assisté de deux Valeis, il commença un combat qui ayant été douteux pendant quelque tems, finit par la fuite du Comte qui avoit été blessé avec un de ses gens.

Durant le combat *Dorimène* s'étoit débarrassée de la calèche où on l'emmenoit ; & ayant apperçu de loin une hutte de Payfan, elle y courut au travers des champs & des broussailles. Quel changement ! *Dorimène* qui quelques heures auparavant étoit logée dans un Palais , & qui ne marchoit que sur des tapis, où elle recevoit les hommages de mille Adorateurs : *Dorimène*, dis-je, se trouve à présent heureuse de pouvoir recourir à une méchante hutte , où elle est obligée d'aller à travers les ronces & les

les épines. Elle arriva avec beaucoup de peine à ce lieu désiré, où elle fut reçue fort humainement par une vieille Paysane qu'elle y trouva, & qui lui rendit d'abord tous les petits services dont elle étoit capable.

Le combat fini, le *Marquis* fut à la calèche, & n'y trouvant personne, le Cocher s'étant aussi sauvé, il jugea que ceux qui étoient dedans, avoient pris la fuite. Il jeta la vûe de tous côtez ; & ayant remarqué la hutte dont je viens de parler, il ne douta point que ce ne fût là le lieu où ils s'étoient retirez. Il fut quelque tems en suspens, s'il y iroit. Enfin la curiosité l'emporta ; il voulut savoir avec qui il avoit eu affaire. Pour cet effet s'étant fait suivre par ses Valets, après plusieurs difficultez à franchir des broussailles, il arriva au lieu dont *Dorimène* avoit fait son asyle. Il mit pied à terre, entra dans la hutte où il trouva la Fille d'*Araminte*, toute baignée de pleurs, ses habits & ses cheveux mal en ordre. Aussi-tôt que cette désolée Fille le vit entrer, elle crut que c'étoit un de ses Ravisseurs ; ce qui lui fit jeter un grand cri. *Dorimant* surpris de cette vûe, lui demanda la cause de sa douleur, & l'assura qu'elle n'avoit rien à craindre ; qu'il étoit un Gentilhomme d'honneur ; & qu'il se feroit un plaisir de lui rendre tous les services imaginables. Ce discours rassura fort *Dorimène*, qui ne douta point que celui qu'elle avoit pris d'abord pour un de ses Ravisseurs, ne fût son Libérateur. Elle le remercia de ses offres obligeantes, lui
dit

dit son nom & sa famille ; & après lui avoir fait un recit fort succinct de son malheur , levant la tête, qu'elle avoit toujours tenu baissée , elle ajouta : „ Monsieur, je n'ai plus d'espoir „ qu'en votre assistance ; je ne sai où je „ suis ; & je ne puis donner de mes nouvelles à ma Mere , ni lui apprendre l'état où je „ me trouve. Ne me refusez point la grace „ de le lui faire savoir ; je vous en aurai une „ éternelle obligation , & toute ma famille ne „ manquera pas de vous en témoigner sa reconnaissance. „ Quand *Dorimène* eut levé la tête , & qu'elle eut jetté la vûë sur *Dorimant* , il se trouva si ému qu'il ne put lui répondre. S'étant un peu remis , & voulant parler , il rencontra par hazard un regard de cette charmante Fille ; ce qui redoublant son trouble , lui fit sentir une palpitation de cœur qu'il n'avoit jamais sentie. Il eut beaucoup de peine à se remettre. Enfin ayant fait un effort sur lui-même , baissant les yeux & d'une voix mal assurée , il parla ainsi à *Dorimène* : „ J'ai l'honneur de connoître votre famille , Madame , „ & mon nom ne vous est pas inconnu apparemment. Je suis le Marquis *Dorimant* , & „ je me trouve le plus heureux de tous les „ hommes d'être venu si à propos , pour tirer „ une personne si parfaite des mains de ses „ Ravisseurs. Je ne vous quitterai point que „ je ne vous aie remis dans votre hôtel ; mes „ biens & ma vie sont à votre service , vous en „ pouvez disposer entièrement. „ Il prononça ces dernières paroles avec transport , & ayant re-

regardé *Dorimène* avec beaucoup de trouble & de langueur, il lui fut impossible de continuer son discours. Cette aimable Fille qui commençoit aussi à sentir une émotion dont elle n'étoit pas la maîtresse, & qu'elle attribua d'abord à l'état où elle se trouvoit, témoigna au *Marquis* qu'elle connoissoit parfaitement sa famille; & après avoir jetté un souris languissant qui acheva d'arracher le cœur à *Dorimant*, elle lui dit: „ Monsieur, „ vous êtes trop honnête & trop obligeant; „ mais, je vous prie, ne perdons point en compliments des momens qui me sont si chers: „ faites-moi la grace d'envoyer incessamment „ quelqu'un de vos gens à Paris, pour rapporter ce qui m'est arrivé, & le lieu où je „ suis. „ *Dorimant* obéit, & fit partir sur le champ son Valet-de-chambre.

La bonne Payfane voyant l'émotion où le *Marquis* & *Dorimène* étoient, crut que cela ne venoit à l'un, que du travail qu'il avoit fait; & à l'autre, que de la peur qu'elle avoit eue. Elle jugea qu'il ne leur falloit que du repos pour se rétablir. Elle leur dit sa pensée fort naïvement; & les obligea d'entrer chacun dans un petit appartement séparé, qui n'avoit pour tout meuble qu'un méchant lit & une vieille chaise.

Dorimène & le *Marquis* ne trouverent pas dans leur appartement le repos & la tranquillité que la bonne Payfane vouloit leur procurer. Il se passa bien des choses dans leur esprit, pour le peu de tems qu'ils y furent.

L'A-

L'Amour fut toujours de la partie, & trouva leur cœur si fort à son gré, qu'il résolut de les soumettre à son empire, & même d'y faire sa demeure. *Dorimène* résista long-tems; mais enfin il fallut se rendre.

Dorimant étant sorti du lieu où il étoit, & *Dorimène* étant venue un moment après, il lui parla en des termes si touchans, & lui fit une déclaration d'amour si pleine d'esprit, que cette agréable Fille ne put s'empêcher de lui faire connoître l'estime qu'elle avoit pour lui. Enfin il fallut aller plus loin; & après que tout ce que l'Amour peut inspirer de tendre à deux cœurs, eût été dit, on en vint à des protestations de fidélité & à des assurances d'un amour inviolable, que ces deux Amans se jurèrent.

Le *Marquis* ayant appris de la Paysane, qu'il y avoit un Seigneur de ses amis qui avoit une Maison à une demi-lieuë de là, voulut y conduire *Dorimène* quine voulut point y consentir. Elle le pria d'y aller seul, & de faire son possible pour avoir une voiture, afin de la mener à Paris. *Dorimant* eut bien de la peine à se séparer de ce qu'il aimoit le plus au monde; il obéit pourtant, jugeant qu'une prompt obéissance étoit le plus sûr moyen de prouver son amour à cette admirable Fille.

Quand *Dorimant* fut parti, *Dorimène* se retira dans sa petite chambre, à dessein de se reposer, & de se remettre un peu de la fatigue qu'elle avoit soufferte, & du trouble qu'elle avoit eu.

Ce-

Cependant le Comte *Richard* étoit arrivé à sa maison de campagne , au desespoir d'avoir manqué son coup. Ses blessures étoient assez légères , il se fit panser ; & plein de rage il prit la résolution de sortir du Royaume , pour n'être pas témoin du triomphe de celui qu'il croyoit être son Rival.

Le Comte *Roland* & le Duc *Baraton* avoient couru la campagne , sans apprendre des nouvelles de *Dorimène*. Ils avoient pris divers chemins ; & après avoir long-tems couru , la Fortune les fit rencontrer dans un chemin peu éloigné de la hutte où étoit la personne qu'ils cherchoient. Ils s'en demandèrent des nouvelles , sans se pouvoir rien apprendre. Le Comte croyant que le Duc pouvoit bien être le Ravisseur , & qu'il ne feignoit de chercher *Dorimène* que pour mieux couvrir son jeu , il lui en témoigna quelque-chose : ils prirent feu là-dessus , & se dirent des paroles desobligeantes ; des paroles ils en vinrent enfin aux coups. Ils avoient chacun un Valet-de-chambre avec eux , qui prirent aussi parti. On déchargea les pistolets , sans qu'aucun des Combattans fût blessé ; mais le cheval du Comte reçut une balle dans la tête , qui le fit tomber. Le Duc voulut se servir de cet avantage , pour tuer son ennemi ; mais le Comte eut le bonheur de se défendre quelque tems , à la faveur d'un arbre dont il se couvrit. Il alloit cependant succomber ; car son Valet-de-chambre ayant été mis hors de combat , celui du Duc venant assister son Maître , il n'étoit pas possible que le Comte étant à pied , & tout
Tome II. Y seul,

seul , pût résister contre deux hommes bien montez. Mais au moment que ce Seigneur se voyoit sans esperance de pouvoir échaper à la fureur de son Ennemi , le Marquis *Dorimant* arriva , qui ne balança pas un instant à prendre le parti du *Comte* , & à charger le *Duc* qui ne songea plus qu'à se défendre. Le combat ne dura pas long-tems ; parce que le *Marquis* & le *Duc* s'étant reconnus , & étant très-proches parens , mirent bas les armes. Le *Marquis* fit voir au *Duc* le tort qu'il avoit de vouloir tuer un homme qui n'étoit plus en état de se défendre. Le *Duc* en convint , & ne s'excusa que sur son esprit de vengeance , dont il n'avoit pas été le maître. Le *Comte* témoigna toute la reconnoissance possible à son liberateur ; & le *Marquis* , après quelques éclaircissemens , rendit le *Duc* & le *Comte* amis.

Dorimant apprit avec surprise qu'ils étoient ses Rivaux. Cependant , comme il vit que leur dessein n'avoit été que de remettre *Dorimène* entre les mains d'*Araminte* , il ne voulut pas leur faire un mystere de ce qui s'étoit passé entre lui & les Ravisseurs de leur Maîtresse. Ce recit les étonna fort , & ils prirent tous ensemble le chemin du lieu où étoit *Dorimène* ; & y étant arrivez , cette charmante Fille eut une grande émotion à la vûe de toutes ces personnes. Leur rencontre la toucha , & surtout la générosité du *Marquis* à sauver la vie au *Comte Roland*. Un moment après , l'ami de *Dorimant* arriva avec une Calèche. *Dorimène* s'y mit , & escortée par tous ces Seigneurs ,

gneurs, elle arriva chez sa Mere, où tous ses parens & amis étoient assemblez. *Dorimant* la présenta à sa Mere, & fit le recit de tout ce qui s'étoit passé. Il reçut les applaudissemens de toute cette illustre compagnie. *Dorimène* confirma tout ce que le *Marquis* avoit dit ; les louanges & les applaudissemens redoublerent. *Dorimant* y répondit avec beaucoup de modestie ; & s'adressant à *Araminte*, il lui déclara sa passion pour *Dorimène*, en des termes très-propres à faire voir la grandeur de son amour. *Araminte* lui témoigna qu'il lui faisoit beaucoup d'honneur & à sa Fille ; & qu'après le service qu'il venoit de leur rendre, elle n'étoit pas en état de lui rien refuser ; „ Mais, „ ajouta-t-elle, j'ai donné ma parole au Com- „ te ; ainsi ce que vous me demandez, ne dé- „ pend plus de moi. “ Le Comte *Roland* prit alors la parole, & dit : „ Madame, je crois „ que personne ne peut ignorer que je n'aie „ un amour très-ardent & très-sincere pour „ *Dorimène*, je me flate d'en avoir donné des „ preuves ; & s'il étoit nécessaire, je le ferois „ encore au péril de ma vie. Cependant il y a „ deux raisons qui me portent à céder mes „ prétentions au *Marquis*. La premiere est, „ qu'ayant eu le malheur de ne pouvoir tou- „ cher le cœur de cette Belle, & aimant mil- „ le fois mieux son contentement que le mien, „ je suis assez généreux pour ne vouloir pas „ la forcer dans ses inclinations, en l'arra- „ chant à une personne qu'elle aime, & qui „ est digne d'en être aimé. La seconde raison „ est,

„ est , que le Marquis m'ayant sauvé la vie ,
 „ je ne puis mieux lui témoigner ma recon-
 „ noissance , que par le sacrifice que je lui
 „ fais de ce que j'ai de plus cher au monde. „
 Toute la compagnie fut charmée du discours
 & de la générosité du *Comte*. Le mariage du
Marquis & de *Dorimène* fut conclu , & la cé-
 rémonie en fut remise au lendemain. Ces deux
 Amans sentirent alors une joye qui ne se peut
 exprimer , & dont personne ne sauroit bien
 juger , que ceux qui connoissent toute la puis-
 sance de l'amour , & le contentement qu'il fait
 sentir à deux cœurs étroitement unis. La cé-
 rémonie se fit avec beaucoup de magnificen-
 ce. Le *Comte* y assista ; & voyant qu'il n'avoit
 plus d'espérance , il changea tout son amour
 en une véritable estime pour *Dorimène* , & vé-
 cut toujours dans une intime union avec le
Marquis.

O D E (*)

*Sur la parfaite Amitié à M***.*

Vous , qui d'une amitié parfaite
 Eprouvez les doux mouvemens,
 Et dont l'ame ne semble faite,
 Que pour de si beaux sentimens,
 Soutenez ma voix chancelante,
 Rassurez ma Muse tremblante,
 Objets de sa nouvelle ardeur;

(*) Ce *Tome II.* est augmenté de ce qui suit.

De

De vous seuls elle peut apprendre,
Quelle est la route qu'il faut prendre,
Pour célébrer votre bonheur.

De la raison prudente & sage
Vous prenez les doctes avis,
Et vous faites un bon usage
De ses conseils si mal suivis:
Vive lumière de votre ame,
Elle l'éclaire, elle l'enflamme;
Règle de votre jugement
Elle en fait toute la justesse;
De votre cœur digne maîtresse,
Elle en bannit l'égarement.

De là ce desir légitime,
Cette noble inclination,
D'où se forme à l'abri du crime
Cette aimable & tendre union;
Source des plaisirs de la vie,
Par les biens dont elle est suivie;
Azyle contre la douleur
Que cause un état misérable,
Qu'elle fait rendre supportable
Malgré l'excès de sa rigueur.

De là cette foi mutuelle
Qui vous arrache vos secrets,
D'où naît cette ardeur & ce zèle
Au mépris de vos intérêts:

Par cette heureuse intelligence ,
L'un fait tout ce que l'autre pense ;
Peines , plaisirs , tout est commun :
Ce que l'un veut , l'autre l'approuve ,
Et dans cet accord il se trouve ,
Que deux cœurs n'en composent qu'un.

C'est en vain que la noire envie
S'efforce de vous séparer :
La vertu la tient asservie ;
Et lorsqu'elle ose murmurer ,
Toute la fureur qui l'anime ,
Ne sert qu'à redoubler l'estime
Qui déterminâ votre choix :
Libres du doute & de la crainte ,
D'un si saint devoir , sans contrainte ,
Toujours vous respectez les loix.

Ne venez point ternir le lustre
Des hommes que nous admirons ;
Ne prenez point un nom illustre ,
Qu'avec respect nous révérons :
Vous qui sous un dehors sincère ,
Cachez une ame mercénaire ,
Il ne peut vous être permis
De goûter la douceur charmante ,
Du bonheur que ma Muse chante
A l'honneur des parfaits Amis.

BEAU PROJET,

S'il étoit praticable.

Tout l'Univers se plaint encore,
 Qu'il n'est plus d'Ami, ni d'Amant;
 L'inquiet Amour s'évapore,
 L'Amitié va trop lentement.
 Ah! qu'une chaîne seroit belle,
 Si l'on la formoit quelque jour
 Des soins d'une amitié fidelle,
 Et des ardeurs d'un tendre amour.

Par là les cœurs que l'Amour charme,
 Verroient leur bonheur affermi:
 Ceux que le nom d'Amant allarme,
 S'adouciroient du nom d'Ami:
 L'Amour par sa flamme agréable
 Rendroit plus vive l'Amitié;
 Et l'Amitié rendroit durable
 Ce que l'Amour auroit lié.

D I A L O G U E

Des Yeux & de la Bouche.

L E S Y E U X.

Un Amant qui vient de passer par ici, a bien témoigné quelle est la force de notre empire. A toutes les fois qu'il s'est présenté à nous, il a été blessé de nos traits; & peut-être espéroit-il d'y trouver quelque remède par l'oubli & l'éloignement. Mais c'est à ce coup qu'il faut rendre les armes: il n'a plus de défense qui vaille; il s'en va avec le trait qu'il porte dans le cœur, plus en peine & en souci que n'est le Cerf qui a reçu un coup de flèche, & qui cherche en vain le dictame pour se guérir en un lieu où il n'en croît point. Que nous sommes glorieux de cette victoire, & de mille autres qui augmentent nos trophées! En tous les lieux où nous paroissions, tout s'affujettit à nos loix. Nous allons être les Rois absolus de la Terre, & on ne pourra vivre sans être de nos Esclaves ou de nos Sujets; car il y a divers degrez de soumission, & ceux qui refuseront de se ranger aux uns ou aux autres, en seront punis sévèrement, recevant des blessures plus dangereuses que les premières, dont la seule mort les pourra guérir.

LA

L A B O U C H E.

D'où vient ce nouvel orgueil, mes frères? Quelle ambition extraordinaire vous porte à la tyrannie; Est-ce observer l'ordonnance céleste, de vouloir commander absolument tout seuls à mon exclusion, moi qui ai reçu autant de grâces & de pouvoir que vous? Soit que Prométhée nous ait formez, ou quelque autre des Dieux, ne nous a-t-il pas été enjoint de vivre en bonne intelligence, & de ne rien entreprendre l'un sur l'autre? Quoi! sous ombre d'un petit trait qui a été reçu par hazard de quelque jeune étourdi, vous entrez en opinion de vouloir subjuguier tout le monde, & de n'avoir besoin en cela d'autre force que de la vôtre? Croyez que j'ai autant de pouvoir que vous; & que si les vœux de votre nouvel Esclave ne s'adressent qu'à vous seuls, c'est qu'il ne m'a pas encore considérée.

L E S Y E U X.

Aussi faut-il prendre garde à nous principalement, & malgré qu'on en ait, on y est attiré à cause de l'éclat que nous jettons, lequel se fait remarquer des plus insensibles. On nous compare aussi aux diamans qui brillent plus que toutes les autres pierres précieuses, ou aux deux frères jumeaux, & même au soleil.

L A B O U C H E.

Si vous avez l'éclat des diamans , j'ai celui des rubis. Tenons-nous, je vous prie, à ces comparaisons qui sont assez avantageuses pour nous. Vous vous mécomptez en vous comparant au soleil, ou aux étoiles : vous ne brillez pas d'un tel feu qu'on en soit éclairé dans les lieux où il n'y a, ni chandelle ni autre lumière, & vous ne verriez pas clair vous-mêmes sans le secours d'autrui.

L E S Y E U X.

Quelque chose que vous puissiez inventer là-dessus pour nous mépriser, si est-ce que nous sommes vos guides, & vous nous en êtes redevables. Tout le reste du corps auquel nous sommes attachez, en reçoit de l'utilité ; & pour montrer encore une marque de cette souveraineté que vous nous voulez disputer, nous sommes assis au-dessus de vous comme dans le trône qui appartient à deux puissans Rois.

L A B O U C H E.

A quoi pensez-vous de dire cela, puisque le front & les cheveux qui sont deux aimables parties, sont encore au-dessus de vous ? puisque même vous ajoutez foi à tout ce que disent les Amans, il vous faut convaincre par leurs paroles. Il est certain que plusieurs voyant le
front

front poli comme yvoire, & borné de ces deux arcs d'ébène qu'on appelle des sourcils, ont pris cela pour le Trône de l'Amour; & quant aux cheveux, ils les ont estimez des filets à prendre les cœurs, & des chaînes à les retenir. Ils ont aussi conté merveilles de la beauté des jouës, dont ils ont cru que le teint surmontoit la couleur des roses & des lis; & le menton qui est placé au-dessous de moi, n'a pas manqué d'avoir ses louanges. Voilà donc quantité de belles parties qui plaisent aux yeux des hommes, & qui aident à conserver l'autorité que nous avons sur eux. Que si vous montez à cette ambition de vous dire Souverains, je ne pense pas de vrai qu'elles soient capables de s'attribuer un même honneur; mais au moins elles m'assisteront toutes pour vous empêcher de parvenir à votre violent dessein. Il est certain qu'il n'y a que vous & moi qui puissions avec quelque raison concevoir de si hautes pensées, que d'aspirer à un empire absolu. Comme la plupart du tems on ne considère que nous, on n'estime point aussi autre chose. Quand tout ce qui nous accompagne, est caché d'un masque, nous ne laissons pas de paroître, étant d'une si libre condition, que nous ne saurions souffrir d'être enfermez. Cependant, c'est alors que nous présentant en public, nous faisons le plus de conquêtes; & vous ne sauriez nier que si vous acquerez quelques Amans, je n'en aie pour le moins autant à ma part.

L E S Y E U X.

Cela ne se peut faire ; car je vous maintiens encore que mon éclat s'apperçoit le premier, & est aussi apperçu par plus de gens, dont il y en a beaucoup qui s'en vont là-dessus, n'étant que trop blesez, & ne s'arrêtent point à vous regarder.

L A B O U C H E.

Je vous ai déjà repris de ce que vous pensez avoir tant de lumière. Je m'imagine que vous croyez aussi jeter quelques rayons au dehors ; mais, quand cela seroit, encore n'iroient-ils pas plus loin que les traits que je lance : & prenez bien garde à ce que je veux dire ; car je n'entens pas seulement l'éclat de ma rougeur, mais les traits qui sortent de moi avec force, comme s'ils étoient décochez d'un arc, & en effet j'en ai aussi la forme. Ce sont mes paroles qui charment quelquefois par leur douceur, qui étonnent par leurs menaces, qui attirent par leurs promesses, & qui, quoi qu'elles fassent, gagnent toujours quelque empire sur les ames, & font connoître qu'il n'y a rien de plus élevé qu'elles, puisqu'elles sont filles de la Raison & de l'Intelligence.

L E S

L E S Y E U X.

Votre défense auroit quelque pouvoir, si nous n'étions pas pourvus de la parole comme vous.

L A B O U C H E.

D'où vient donc cette parole ? Qui est-ce qui en peut ouïr le son ? il n'en sort aucun de vous. J'avoue que maintenant vous me faites entendre ce que vous pensez ; mais c'est par une mutuelle correspondance, & par l'entremise de l'ame qui nous est commune, laquelle fait que nous avons ensemble tout cet entretien. Vous seriez fort empêchés à parler d'une autre sorte, spécialement avec les personnes de dehors.

L E S Y E U X.

Que vous êtes abusée en ceci, puisque notre principal office est de parler ! On n'entend dire autre chose, sinon : *Je parle des yeux* ; & ce langage est si ordinaire parmi les hommes, que le langage dont vous vous servez, l'est beaucoup moins.

L A B O U C H E.

Les Amans sont pourtant ravis quand leur
bou-

bouche s'ouvre pour se communiquer leurs pensées amoureuses.

LES YEUX.

Il arrive le plus souvent des occasions où ils ne peuvent pas faire ce que vous dites ; & n'osant se servir de vous , ils ont recours à nous. Or , s'ils n'osent vous employer , c'est qu'il y a du crime en cela , & que notre discours est moins coupable.

LA BOUCHE.

Si vous dites la même chose que moi , vous n'êtes pas plus innocens. Mais , quoi qu'il en soit , je nie encore que vous ayez l'usage de la parole ; & si on vous l'attribue , ce n'est que par figure.

LES YEUX.

On nous l'attribue réellement , & nous l'avons aussi. Vous ne sauriez nier que nous ne fassions connoître beaucoup de secrètes pensées.

LA BOUCHE.

Vous n'en faites connoître qu'une partie ; & vous y laissez tant d'ambiguïté , que cela seroit toujours obscur , si je n'y donnois de l'éclaircissement.

LES

L E S Y E U X.

C'est parler comme le Vulgaire, d'avoir des paroles si faciles à entendre. Les Oracles des Dieux sont toujours obscurs.

L A B O U C H E.

Il faut donc qu'ils soient après expliquez de la bouche de leurs Prêtres, & enfin vous trouverez que je suis toujours nécessaire. Ceux qu'on estime les plus savans dans le Monde, & qui ont le plus de pouvoir de gouverner la multitude, ce sont ceux qui parlent le mieux ; & ils n'ont pas acquis le nom d'Orateurs pour parler des yeux seulement, mais pour s'être servis adroitement de leur bouche. Enfin je ne suis pas moins nécessaire dans la Police générale des hommes, que dans les intrigues de l'Amour ; & pour vous montrer qu'outre le langage j'ai une autre qualité qui me fait estimer grandement, ne vous puis-je pas représenter ici encore que je suis le plus doux organe de l'union des ames, & le témoignage sensible de ce qui se fait spirituellement ? Je veux dire que je suis employée aux Baifers qui sont les assurances de l'Amour & de l'Amitié, & qu'aucune autre partie ne s'y trouve propre comme moi ; car si un œil en touche un autre, & une main sa semblable, ce n'est point véritablement un baifer. Pour composer un baifer véritable, il faut que j'y intervienne ; & afin que

quel'on connoisse combien lebaïser est aimable, étant divisée en deux parties, comme je suis, il semble que ce soit seulement afin que mes lèvres se baïsent, & que ne faisant presque jamais autre chose que baïser, à me considérer aussi toute entière, je ne sois prise que pour un Baïser.

L E S Y E U X.

Si vos lèvres se baïsoient toujours, vous ne parleriez jamais ; & quand vous baïsez aussi quelque chose, vous ne sauriez parler, de sorte que vous perdez un avantage pour l'autre. Au-reste, comme vous vous baïsez vous-même, vous n'êtes pas si orgueilleuse que vous ne baïsiez aussi quelque autre chose : vous baïsez des jouës & des mains, & bien souvent des yeux.

L A B O U C H E.

Vous ne dites pas que j'éprends plaisir sur toute chose à baïser une bouche qui me ressemble, & que c'est-là où j'établis mon souverain bien, la correspondance ne se trouvant point si parfaitement ailleurs. Aussi entre toutes les beautés qu'on estime dans un visage, il n'y en a point qui aient plus de douceur que celles dont je suis pourvue.

LES YEUX.

Vous êtes fort présomptueuse de parler ainsi à votre louange. Vos beautés n'égalent point les nôtres, & ne sauroient jamais avoir tant d'effet. D'ailleurs vous ne pouvez rien apprendre de ce que vous êtes, que par le rapport que nous en faisons. Cette puissance vaut bien la vôtre. Si vous faites tant d'état de votre parole, représentez-vous que vous n'aurez rien à dire d'excellent, si vous ne racontiez ce que nous avons observé. Vous racontez quelquefois ce que les oreilles vous ont appris; mais la créance qu'on y prête, n'est point égale à celle qu'on donne librement à des témoins oculaires.

LA BOUCHE.

Véritablement ce que vous me dites, me fait penser à des choses que je n'avois pas assez considérées: si-bien que, pourvu que vous n'usurpiez point un empire absolu sur moi, je suis prête à vivre toujours en bonne intelligence avec vous.

L'Amour a son champ de bataille ainsi que Mars, & ses combats sont aussi rudes, & d'aussi longue durée, que les siens. Voici comment:

*P A S S E - T E M S
A T I R S I S.*

Les travaux d'un Guerrier sont de longue durée,
Et la peine aux Amans sans cesse est préparée.
Rien ne peut arrêter leurs desseins emportez :
Ils traversent les Monts & les Flots irritez :
Ils n'appréhendent point les Ministres d'Eole,
Et passent sans frayeur de l'un à l'autre Pole.
Pour souffrir les rigueurs d'un âpre & froid Climat,
Il faut, mon cher Tirsis, être Amant, ou Soldat.
Sans ces deux qualitez, nul n'a le privilège,
De souffrir constamment les frimats & la neige.
Les grands desseins d'Amour, ainsi que ceux de Mars,
Sont souvent exposez à d'étranges hazards :
Ils sont fort incertains, mille accidens les suivent :
Quand moins on les prévoit, c'est alors qu'ils arri-
vent,

Et leur plus sûr succès vient de l'activité :
L'Amour est agissant, il fuit l'oïseté.
Moi-même, cher Tirsis, qu'une molle paresse,
Sembloit avoir banni du monde & de la presse,
Qui m'étois séparé de la foule & du bruit,
Il m'est venu surprendre au milieu de la nuit.
Il m'a mis dans le cœur une ardeur sans pareille :
Il m'a fait voir Iris, cette jeune merveille :
Il m'a mis à sa solde, & je m'estime heureux
De vivre sous ses Loix dans l'Empire amoureux.
Voilà, mon cher Tirsis, d'où vient ma vigilance,
Et je te puis jurer avec toute assurance,
Que pour fuir la paresse, & chercher l'action,
Il ne faut qu'être atteint de cette passion.

MAXI.

MAXIME.

Il faut s'il est possible,

Eviter avec soin,

De voir souvent & sans témoin

Un objet qui jadis nous rendit trop sensible.

Le retour

A l'Amour

N'est pas bien difficile.

Un cœur se croit guéri, qui n'est que foulagé;

Et tel se retrouve engagé,

Qui venoit de jurer d'être libre & tranquille.

L'amour de la plupart des jeunes-gens est
comme une vapeur de vin, qui trouble d'a-
bord la raison, & qu'une heure de sommeil
dissipe.

Beaux yeux, qui captivez les cœurs

De mille & mille Adorateurs

Par tant de traits inévitables,

Soyez brillans, foyez aimables,

Je ne vous croirai plus; vous êtes des flatteurs.

Il ne faut donc pas se fier au langage des
yeux, si l'on n'est assuré d'être aimé, à moins
qu'on ne veuille trouver la peine, où l'on
cherche le plaisir.

Et comme tout le monde aspire à son bonheur,
Qu'on cherche le plaisir, & qu'on fuit la douleur,
Qu'on ne s'embarque pas, si la mer n'est tranquille:
Je le dis une fois, & le redirai mille.

C'est à-dire, si l'on est assuré d'être aimé autant que l'on aime. Mais, quand l'amour est réciproque (ce qui arrive toujours quand la sympathie l'a fait naître,) ouvrez votre cœur hardiment, & y recevant avec transport ces rayons de feu qu'on vous darde, écoutez ce que vous disent ces Oracles muets, & les croyez, puisque la raison y souscrit elle-même.

BOUQUET A IRIS.

Nos Parterres n'ont rien qui soit digne de vous.

En vain, aimable *Iris*, je les ai courus tous,

Les fleurs à peine y commencent de naître :

On n'y voit point encor paroître,

Flore, ni ses vives couleurs.

' Sa paresse me desespere.

Recevez cependant le plus constant des cœurs;

Une amitié tendre & sincere

Est bien plus rare que des fleurs.

L E G R O S L O T

Vernis de Réputation.

H I S T O R I E T T E.

Une jeune Demoiselle restée orpheline dans l'âge critique où les sentimens naisans font prêter l'oreille au langage des Passions , faisoit par sa conduite l'admiration de tout le monde. Il y avoit plus de cinq ans , qu'elle conservoit sa réputation toute entiere en dépit des recherches de la médifance , & par un bonheur presque unique elle s'étoit préservée aussi des fables de la calomnie. Un Seigneur Allemand enflammé par ce qu'il entendoit dire de ce prodige de sagesse , résolut d'en triompher. L'idée de cette victoire le flatant d'autant plus qu'elle lui sembloit moins aisée à remporter , il en fit l'entreprise , & la conduisit en habile homme qui a de l'argent à perdre. Il soupira tant qu'il fallut pour pré-luder sur le bon ton , & flater la vanité qu'avoit cette Belle de faire honorer sa vertu. Voilà l'affaire engagée , & son orgueil séduit. Elle ne fit pas assez la ridicule pour refuser des sentimens , & même elle croyoit que c'étoit une portion de mérite , que de recevoir & d'y répondre. D'ailleurs elle avoit des Etrangers la fausse idée qu'en ont presque tous les

François , que qui ne fait pas leur langue , n'est qu'un sot , & qui ne conçoivent pas comment un Allemand n'est pas un Cheval. La jeune personne regardoit celui-ci comme un bon benêt , qui l'alloit faire Madame la Marcgrave , & elle conclut qu'il ne falloit pas manquer cette occasion. Il ne la voyoit jamais chez elle , & ils ne se rencontroient que chez une Dame du Faubourg S. Germain ; de façon qu'on ne pouvoit rien dire de cette intrigue. Quand ce Seigneur qui avoit plus de discernement , & d'autres projets qu'on ne lui en soupçonnoit , crut avoir fait assez d'impression par le respect , il déclara qu'il étoit prêt à partir , & pria d'accepter un diamant de 200. pistoles pour se souvenir de lui. La condition n'ayant rien d'offensant , la petite personne ne crut pas devoir le refuser , & le reçut après quelques façons , sans doute. Le lendemain il lui apporta une montre-d'or pour l'engager à compter toutes les heures de son absence , & uniquement pour se souvenir de lui. C'étoit une galanterie , si décente , si honnête qu'il n'y avoit point d'apparence de donner à un Etranger de son rang la mortification d'un refus , que peut-être il eût pris pour incivilité. On recommença des minauderies qui aboutirent à l'accepter. Cet homme-là , généreux à l'excès , n'étoit jamais plus flaté que lorsqu'on faisoit bon accueil à ses présens , & c'étoit l'animer à en faire de nouveaux. Aussi ne manqua-t-il pas le jour suivant à offrir un nécessaire d'or , & toujours pour se sou-

souvenir de lui. La Demoiselle qui ne demandoit pas mieux que de cultiver sa mémoire, ne fit que quelques grimaces qui n'étoient rien qu'une satisfaction déguisée ; & voilà le nécessaire dans la poche. Notre Margrave crut avoir assez bien fait les choses pour qu'on reçût sans se fâcher un billet qu'il écrivit le lendemain, en ces termes :

*Matimoiſſelle, ni timentant pas à Paris plus
tavantache que li choir ti temain, che enſoye à
fous en Bourse di mil pistoles, à cauſſe di ſavoir
ſi Matimoiſſelle, il mi frâ la faveur qui che ſoupe
anchourd'hui ché ſa Maiſſon, & me carder min
archent chuſqu'à ci-ſoir. Che ſuis avec les obliga-
tions, en hâte ſotre &c.*

La jeune perſonne comprit que c'étoit un nouveau don qu'il n'oſoit pas faire en face, & après un moment de réflexion par laquelle elle entrevit un projet charmant pour l'honneur de ſa vertu, elle lui répondit qu'elle n'avoit garde de lui refuſer à ſouper ; qu'elle le prioit ſeulement de venir ſans éclat pour qu'on ne fît pas de mauvais contes dans le quartier. Il ſuivit ſes intentions exactement, & arriva ſeulement chez elle, & le plus ſimplement vêtu, que peut l'être un jeune Seigneur Allemand. Ils ſouperent le plus gayement qu'ils purent ; & comme la Demoiselle craignoit apparemment, qu'il ne fît quelque bruit en ſortant, & que le voiſinage ne ſe ſcandalifât à cauſe qu'il étoit nuit, elle le garda dans ſon appartement juſqu'au lendemain matin. Quand elle vint à penſer à tous les bijoux, elle ſe

trouvoit embarrassée comment les faire paroître sans nuire à sa renommée. Elle alla voir tirer la Lotterie de Saint-Sulpice pour apprendre quel numero gagneroit le Gros-Lot, & s'il étoit possible savoir aussi qui en auroit le billet. Le hazard la servit fidèlement, & elle alla trouver une vieille Servante à laquelle elle offrit 500. livres pour lui faire agréer le paiement de 15000. livres qu'elle lui apportoit. Celle ci n'hésita pas un instant, & lui céda le billet qu'elle payoit si bien. La jeune Demoiselle charmée d'être en possession de cet effet, le montra comme par maniere d'acquit. On crut lui apprendre son bonheur. Elle fit semblant de n'en rien croire; enfin on s'offrit à l'accompagner pour aller toucher cette somme. Elle en fut ravie, c'étoient des témoins qui devoient répondre de sa vertu. Elle en reçut ou plutôt elle en mendia avec affectation les aubades; & tout cela la mit bientôt en droit de faire figurer ses bijoux dans le monde. On n'en fut pas surpris; on mit toute sa magnificence sur le compte du Gros-Lot, & l'on entendit par-tout louer l'équité du Ciel de récompenser ainsi la sagesse, & de prévenir par des bienfaits si à propos dispensez les pièges qu'on ne tend que trop souvent à l'innocence indigente,

EPIGRAMME DE MARTIAL

(Liv. 1. Epig. 58.)

T R A D U C T I O N.

Je ne voudrois pas qu'une Belle
Fût trop docile ou trop cruelle;
Il me la faut entre les deux :
Trop de difficulté me rendroit malheureux;
Trop de facilité me dégouterait d'elle.

P R O V E R B E D' A M O U R.

Entre deux Amans raisonnables
L'Amour est bientôt las de la sévérité;
A la trahison près & l'infidélité
Tous les crimes sont pardonnables.

Plaute dit, parlant d'une femme de mauvaise vie :

Qu'il faut qu'une adroite Lionne,
Morde si délicatement,
Qu'elle ne rebute personne
Par un fâcheux raisonnement;
Que d'un excès d'amour elle semble être folle;
Et que toujours son cœur démente sa parole.

Une Femme qui menait assez prudemment
Z 5 ses

ses intrigues pour que son Mari ne s'en apperçût pas, & même pour qu'il la crût la plus fidèle des femmes, ne pensa point courir grand risque en profitant d'une nuit que son Mari alloit en campagne, pour la passer en liberté avec son Amant. Le hazard qui se mêle de tout, fit rencontrer celui qui alloit partir, par un de ses amis qui le conduisit à l'Hôtel de Gêvres, où il laissa une trentaine de louis qu'il emportoit pour le tems de son voyage. Dans cette dérouté, il prit le parti de différer son départ, & après avoir maudit, & les Boules, & les Roulettes, & les Joueurs, & sa facilité, & son amantentateur, & jusques à la ruë qui l'avoit conduit vers lui, il revint au milieu de la nuit chercher de la consolation dans les bras de sa chere moitié. A la façon de frapper à la porte, elle reconnut le Maître, & elle n'eut que le tems de faire prendre les hardes à son Amant, & de le faire entrer dans une chambre voisine. Elle cacha son émotion de son mieux. Cependant elle ne rêvoit qu'aux moyens de faire sortir ce pauvre Prisonnier, qu'un rien pouvoit trahir. A peine son Mari étoit couché, qu'elle imagine une ruse. Elle feint une colique insupportable, & le prie de lui aller chercher d'une liqueur excellente pour cet accident. Heureusement il falloit aller pour cela dans un autre corps de logis. Elle va proposer à son Amant de profiter de cette minute favorable. Il lui demande auparavant sa culotte qu'il avoit oubliée dans son appartement. Elle la lui donne, & en même tems elle entendit Monsieur qui revenoit,

venoit, & qui étoit si proche qu'elle n'eut que le loisir de mettre son Amant sur l'escalier. Le Mari rentra sans liqueur, & lui dit qu'il n'avoit pas trouvé sa clef, qu'il portoit communément dans la poche de sa culotte. Mais, ajouta-t-il, je suis bien consolé de cette perte par la trouvaille que j'ai faite. Il vient de m'arriver un miracle tout des plus miracles. Voilà une bourse de cinquante louis & une montre-d'or que je ne me connoissois pas, & je ne saurois concevoir comment pareille chose peut se faire si le Diable ne s'en mêle. La bonne Dame vit d'abord le mystère. Le tout étoit que le bonhomme ne le vît pas. Ce qu'il y avoit de bon, & qui servoit à le tromper, comme l'Amant fugitif s'y étoit trompé, c'est que les deux culottes étoient de velours noir. Enfin il n'en pouvoit revenir, & la Dame vit qu'il falloit promptement lui suggérer là-dessus quelque idée qui pût prévenir les réflexions. Pour moi, dit-elle après bien du tems de silence, je ne peux rien m'imaginer, sinon que c'est quelque Silphe ou quelque Gnome, enfin quelque Esprit folet qui vous a pris en amitié, & qui veut vous entretenir. En effet, reprit le Mari, j'ai ouï faire des histoires de cela autrefois; mais je ne les croyois gueres: cependant il n'y a pas moyen d'en douter après cette aventure. Peut-être en disant cela ne parloit-il pas sincèrement; mais au moins, s'il pénétroit la vérité, avoit-il de quoi en bien rire, & être content, étant payé, puisque bien d'autres le sont (suivant l'expression commune) étant battu.

SON-

S O N N E T

En bouts-rimez sur les Femmes.

Crainte de devenir aussi cornu que..... Pan
N'épousons de nos jours, ni belle ni ... guénuche.
Telle qu'on croit un Ange, est souvent un.... Satan;
Tout trompe également sous la bure & la... pluche.

Telle est Biche en effet qui passe pour un.... Faon,
Du miel de son printems on a vuider la..... ruche.
Telle pleure un époux encore au bout de..... l'an,
Tourterelle au dehors, & dans le cœur... Autruche.

Artemise n'est plus, de qui la foi fut..... hoc
La plus chaste en amour n'abhorre point le... troc,
Le croissant nous est sûr, & c'est la moindre... niche,

Le plus beau de nos biens est pour Frere... Frapart.
La femme donne tout pour ne tenir en.... friche
Certain lieu dont le nom n'est pas plus que le... car.

V E N U S P L A N E T T E.

Un jour le Messager des Dieux
Disoit à Vénus la Planette :
Quoi, toute seule avec cinq Dieux!
Ah, ah! Madame la Coquette,

C'est

C'est toujours vous-même. Fort bien,
Lui répondit la Déesse femelle :
Parbleu , vous nous la donnez belle ,
Je ne suis pas Vénus pour rien.

LES B A I G N E U S E S.

Deux Sœurs-que leur Pere retenoit avec une attention qui avoit un faux air de captivité Espagnolle , avoient néanmoins assez de raison pour ne point en murmurer : elles cherchoient encore moins les occasions de se revancher par des intrigues clandestines. Ainsi c'étoient des soins superflus que ceux de ce Pere , puisqu'elles ne tâchoient pas à le tromper. Une jeune personne qui ne se donne pas de mouvement pour mettre en défaut la vigilance , est bien en état de conserver elle seule sa vertu. Cette grande contrainte ne leur déplaisoit qu'en un point ; c'est qu'il ne leur étoit point permis d'aller baigner. Elles n'avoient d'autres regrets , & elles ne cessoient de s'exhorter l'une l'autre à prendre sur elles de se dérober une nuit à sa garde , & de se donner ce plaisir. Après avoir long-tems combattu , comme si c'eût été une noire trahison qu'elles eussent tramée , elles s'y décidèrent. Elles prennent leurs mesures. Elles arrêtent un fiacre qu'elles engagent à attendre au bout de leur rue l'heure du sommeil du cher Pere , & même celle de tous les domestiques. Enfin cet heureux tems arrive.

ve. Le battement de cœur les prend, elles hésitent de nouveau; & plus par le reproche délicat que leur timide vertu leur fait de tromper ainsi la confiance paternelle, que par la crainte que quelque accident ne les trahisse, elles sont sur le point de tout abandonner. Des heures entières se passent à ne vouloir pas, à faire quelques pas incertains, & à se rasseoir; enfin cette passion ou plutôt cette envie l'emporte, & les voilà timidement décidées. Elles sortent de chez elles, & malgré les petits remords qui les reprennent à chaque pas, elles arrivent jusqu'à leur fiacre, qui les conduit sur le bord de l'eau en un endroit où la Seine basse & tranquille leur permet d'être assise, & de goûter à leur aise le plaisir qu'elles recherchoient au prix de tant d'inquiétudes. . . Quand cet homme leur eut indiqué la place, elles le firent retirer bien loin, lui & sa voiture. Malheureusement pour elles, quatre ou cinq voleurs qui alloient en caravanes, en passant sur la Grève, foulèrent aux pieds leurs hardes, qu'elles y avoient laissées en se mettant à l'eau. Ils les enleverent. Elles le virent, mais n'osèrent crier de peur d'un sort plus triste. Si jamais elles furent embarrassées, ce fut cette fois. Enfin il fallut bien aller trouver le fiacre. Quand elles y furent rentrées, elles firent confidence de ce désastre à leur cocher. Par extraordinaire cet homme étoit un peu traitable: il leur proposa de venir chez lui, & qu'elles tâcheroient de s'ajuster quelques robes de sa femme. Autre embarras: Et leurs clefs qu'elles avoient perdues par l'en-

leve-

levement de leurs poches ? Il leur conseilla d'espier l'heure de l'ouverture de leur porte. Il y a apparence que ces expédiens eussent réussi si le Guet à cheval n'eût passé inopinément par-là. Ces Cavaliers dont le devoir est d'être curieux, s'approcherent du carosse, & surpris d'y voir deux Filles vraiment nues, ne crurent pas tout-à-fait à leur parole, de l'histoire qu'elles leur firent, & voulurent à toute force les escorter chez celui qu'elles réclamoient pour leur Pere, & qui se reveilla le premier de toute sa maison au bruit qu'on fit en frappant à sa porte. Il mit la tête à sa fenêtre, & ne vouloit pas croire qu'il fut possible qu'on lui ramenât ainsi ses Filles. Il les reconnut à la fin. Elles rentrerent ; mais dès qu'il fit jour, il les conduisit lui-même dans une maison d'où elles ne sauroient sortir pour aller baigner.

P E T I T C O N T E.

Un jour *Bélise* avec son Frere *Arcas*,
Se querelloient je ne sai pour quel cas.

Mon Frere, je suis votre aînée,
Disoit *Bélise* avec hauteur.

Eh bien, répond *Arcas*, que s'enfuit il, ma Sœur ?
Que vous êtes plus vieille, & non pas plus sensée.

Un brave homme de notre tems, étant un jour au jeu, s'acosta d'un de ses amis, & lia conversation avec lui, pendant laquelle il s'aperçut

perçut qu'il puoit extraordinairement de la bouche, & le lui dit. L'autre s'en fâcha jusqu'à fortir, & mettre l'épée à la main. Mon brave la mit aussi ; prêt à la battre, il lui vint une réflexion, & dit au puant : *Monsieur, si je vous tue, vous puerez davantage: si vous me tuez, vous n'en puerez pas moins.* A cette pensée, ils remirent chacun l'épée dans le fourreau, & se quitterent bons amis.

Certain gros mal-adroit & peu civil passant avec un sien Camarade dans la rue Saint-Martin devant la porte d'un Notaire qui devisoit avec son Compagnon d'office, cet Incivil fit un pet assez gros pour être entendu, aussi bien des Notaires que de celui qui l'accompagnoit, lequel lui dit : *Voilà un Pet authentique ! Tu as raison*, dit l'autre, *car il est passé par devant deux Notaires.*

Un Procureur étant dans une assemblée de Beaux-Esprits, entendit souvent nommer la *Parque*. Il demanda ce que c'étoit que la *Parque* à un Clerc de Procureur son voisin qui y étoit, & qui lui répondit : *Que c'étoit avec quoi on faisoit du parquet.*

L E T T R E

D'un Pere à son Fils.

Comme j'apprens que vous n'apprenez rien, je vous envoie notre cheval, pour que vous montiez dessus, & que vous veniez ici. Voilà
un

un écu que votre Mere vous envoie, & que je ne fais pas; mais, si vous voulez toujours être une âne, apprenez que je suis votre Pere,

MARTIN.

Un jeune Italien fort spirituel, entrant un jour dans la chambre du Cardinal Salviati, & le trouvant en dispute avec un homme qui jouoit avec lui aux échecs, lui donna d'abord le tort, sans entendre les raisons de l'un ni de l'autre. Le Cardinal lui demandant pourquoi il jugeoit ainsi, sans savoir le fait: *Parce que*, répondit-il, *si vous aviez raison, tous ces Messieurs qui sont témoins de la difficulté qui s'est élevée dans votre jeu, auroient d'abord jugé en votre faveur; au lieu qu'il n'y en a pas un entr'eux qui ose dire son avis, parce que vous avez tort.*

EPIGRAMME.

Flater n'est pas toujours un vice,
L'intention en fait la qualité:
Si beaucoup flatent par malice,
Quelques-uns flatent par bonté.

AUTRE.

Sur un Poëte devenu Philosophe.

Licidas vient subitement
De passer de la rime à la Philosophie:

Tome II.

Aa

Que

Que dirons-nous d'un pareil changement ?

Que *Licidas* a changé de folie.

Un Auteur loué & en même tems maltraité
de la fortune, peut parler ainsi :

Il faut vivre, & la gloire a bien peu de vertu,

Pour soutenir long-tems une tête affamée.

Quand l'estomac est vuide, & le corps abattu,

Qu'est ce que les honneurs, qu'une vaine fumée ?

Saint-Evremond dit :

Le métier de Dévot, ou plutôt d'Hypocrite,

Devient presque toujours la ressource des gens

Qu'une longue débauche a rendus indigens ;

Des Femmes que la beauté quitte,

Ou qui d'un mauvais bruit n'ont pu se préserver ;

Et de ceux qui pour s'élever

N'ont qu'un médiocre mérite.

La Gageure gagnée, reperdue.

Trois jeunes-gens échauffez de la débauche
dans laquelle ils avoient consumé toute la
nuit, passaient sur le Pont-Neuf au point du
jour. Dans le moment y passoit aussi un hom-
me d'un âge mûr, & portant un certificat ex-
térieur de bravoure qui rendoit encore plus fol-
le

le la proposition que l'un de ces trois petits Messieurs fit de lui demander à déjeûner sans le connoître. Les Camarades de notre étourdi, loin d'accéder à la proposition, gagerent contre lui qu'il ne la réaliseroit pas. Ce défi éguillonna sa vanité, & surchargea son impertinence. Il court au-devant de cet Officier, l'arrête, lui barre le chemin, & lui dit: Monsieur, je viens de parier que vous me donneriez à déjeûner: vous m'avez l'air trop galant-homme pour me faire perdre la gageure. Sans y prendre garde de si près l'autre répondit: Vous vous imaginez bien, Monsieur, que je ne me suis pas levé exprès si matin pour avoir l'honneur de vous donner à déjeûner, n'ayant pas celui de vous connoître. J'ai quelques affaires pressées auxquelles je vous prie de me permettre de vaquer. Vous êtes pressé, Monsieur, répondit le premier, mais c'est tant pis pour vos affaires: il faut voir avant de nous quitter, si c'est que je me suis trompé. Je suis peu fait à perdre des gageures; que je ne prétens point perdre celle-ci; & au cas que vous ne vouliez pas de bonne amitié, il faudra que ce soit de force. Notre Militaire qui observoit les deux autres, & qui au discours de celui-ci, le prit pour un homme préparé à tout évènement, moins intimidé de ce langage, que maître de lui-même, feignit de se rendre à la menace, & entra au premier cabaret avec le jeune fou, & les deux autres les suivirent étonnez de cette réussite. En en-

trant , cet Officier commanda un déjeûner splendide , qui avoit tout l'air de coûter au moins un louis. Ce qui rejouît beaucoup celui qui l'avoit attaqué. Il croyoit qu'il auroit le plaisir d'en faire un bon conte. C'est-là le vice de la plupart des jeunes-gens. Ils aimeroient mieux n'avoir point de succès , que de ne pas s'en élever des trophées. Ils ne peuvent rien tenir de secret , & ce n'est pas tant l'envie de faire telle & telle chose qui les tient , que l'espérance qu'ils ont, qu'il en sera parlé , & que la satisfaction dont ils se font fête, d'avoir quelque chose à dire d'eux-mêmes. L'air avantageux que donne une haute réputation , tenoit déjà celui-ci , qui se préparoit à faire bien du dégât dans ce qu'on alloit servir. Mais celui qui s'étoit laissé forcer ainsi , fit feinte de sortir , jugeant bien que l'autre , craignant qu'il ne s'éclipsât , le suivroit. Cela réussit. Ils entrèrent l'un & l'autre dans une petite cour. Le premier mit pourpoint bas en disant : Vous croyez donc, Monsieur, de bonne-foi déjeûner à mes dépens , c'est ce qu'il s'agit de voir. Faites-en seulement autant que moi , & défendez-vous. Qui fut sot ? ce fut le jeune étourdi ; aussi son courage fut mis en déroute. Son Adversaire le desarma , prit son épée , la cassa , & le prenant par la main le fit passer au comptoir , & donnant en sa présence la garde de son épée au Cabaretier : Vous vous payerez là-dessus , dit-il à cet homme , du déjeûner que vous servirez à ces Messieurs , & vous ren-

rendrez le reste à celui-ci. Adieu , Monsieur , & bon appetit , ajouta-t-il en parlant au vaincu. Je suis fâché de ne pouvoir vous tenir compagnie ; mais je vous ai dit que j'avois affaire. C'est ainsi que le jeune Tapageur gagna sa gageure , & la reperdit.

Quoiqu'on se soit ci-devant amplement étendu sur le chapitre des Gascons , on a jugé néanmoins à propos de ne pas supprimer les Gasconnades, Fanfaronnades , & subtilitez suivantes , qui ont assurément leur mérite aussi bien que les précédentes.

Un Gascon aiant obtenu un brevet du Roi de cinq cens écus pour une pension dont Sa Majesté le gratifioit , se rendit chez le Trésorier de l'épargne , à qui ce brevet s'adressoit. Comme il ne le connoissoit point , il demanda au premier qui se présenta : *Votre Maître est-il au logis ?* Il lui répondit que c'étoit lui-même. *C'est donc vous*, dit-il , *qui êtes le Trésorier ?* Oui , répondit-il. *Sabons lire ?* lui demanda le Gascon. Sans doute , repartit le Trésorier. *Boyez un peu*, dit-il , *ce que le Roi bous mande*, & en même tems il lui présente son brevet. Le Trésorier l'aïant lû , lui dit : Et bien , Monsieur , vous devez recevoir de moi cinq cens écus. *Quand les aurons-nous , mon mignon ?* Monsieur , dit-il , nous nous allons mettre à table , vous aurez , s'il vous plaît , patience que nous ayons dîné. *Combien durera ce dîner ?* demanda-t-il. Il durera bien , répondit l'autre , une heure & demie au moins ; car il y a aujourd'hui bonne compagnie chez moi , & nous serons

plus long-tems à table qu'à l'accoutumée. *Cap-de-bious*, dit le Gascon, *si cela est, j'en suis. Laquais*, s'écria-t-il, *va dire au logis qu'on ne m'attende point à dîner. Diou me damne*, dit-il, *Monsieur*, *je ne fais point de cérémonie*. Ce qu'entendant Monsieur le Trésorier, il fut contraint de l'emmener dîner. Le Gascon n'est pas plutôt entré dans la salle qu'il se lave, se met le premier à table, disant : *Sans cérémonie, Messieurs*, & commence à mâcher des deux côtez comme une personne qui de long-tems ne s'étoit trouvée en pareil festin. Quand on eut achevé de dîner, il s'adresse à Monsieur le Trésorier, lui disant : *Et bien, mon mignon, aurons-nous de l'argent*. Oui dea, Monsieur, lui dit-il ; & sur le champ fit appeler un de ses Commis, auquel il commanda de lui donner les cinq cens écus, & de déduire en même tems vingt écus pour son écot. Le Commis fait son devoir, & lui compte son argent à vingt écus près. Le Gascon dit qu'il n'avoit pas son compte. Le Commis lui soutint que si, & lui fit recompter quatre ou cinq fois son argent ; tant qu'à la fin il lui dit : Il y a vingt écus moins, Monsieur, que je rabats pour votre écot. *Comment, morbleu, pour mon écot ! Que veut dire cela ?* Monsieur, dit le Commis, ces Messieurs qui sont là-dedans, payent chacun autant. *Au Diable*, dit-il, *j'en nourrirai deux mois toute ma famille*. Mais, quoiqu'il fût du bruit, il fallut qu'il en passât par-là. Ainsi il fut très-bien payé de son effronterie, & traité comme il le méritoit.

Le

Le jour du Caroufel où se firent pour le mariage du Roi Louis XIII. de glorieuse mémoire & d'Anne d'Autriche, les magnificences peut-être les plus superbes qui se soient faites en France & ailleurs, on avoit fait dresser, dans la Place Royale à Paris, quantité d'échafauds, afin que le monde jouît commodément de cette jouissance publique. Chaque place y étoit louée une pistole pour les trois jours que ces magnificences durèrent. Un certain Paysan vêtu de violet, riche comme il est à croire, (car il ne plaignt point sa pistole pour avoir une place sur ces échafauds) ne fut pas des derniers à retenir & payer la sienne. Comme une certaine Dame témoignoit devant un de nos Cavaliers Gascons qu'elle eût fort désiré d'avoir sa part de ce divertissement, & d'occuper une place sur un de ces échafauds, puisqu'elle ne pouvoit en avoir une dans les pavillons de la Place qui étoient réservés pour les Princesses & Dames de qualité, ce Gascon s'offrit de lui faire trouver place. Il l'emmena donc; & comme toutes les places étoient occupées, il jetta les yeux sur notre Paysan, croyant qu'il le feroit aisément déloger. Il l'appelle donc, criant tout haut par plusieurs fois: *Holà hau, bioulet*, sans que l'autre crût qu'il s'adressât à lui; mais entendant répéter ce discours, il se retourne, & voyant qu'il jettoit la vûe sur lui, il demande ce qu'il lui vouloit. A quoi le Gascon répond: *Sors de là, bioulet; place aux Dames*. Le Paysan qui n'étoit pas des plus aisez à effrayer, lui dit: Moi,

Monfieur , pourquoi fortirois-je de ma place que j'ai fi bien payée ? je n'en ferai rien. Le Gascon à ce discours ufe de menaces & d'injures , difant ; *Parbleu , Maraud , je te le ferai bien faire , moi ; ne veux-tu pas sortir de là ;* à quoi l'autre ne répondit rien. Le Gascon attribuant ce fílençe à timidité (car ils font fort hardis quand on a peur d'eux) le menace plus qu'auparavant , lui difant : *Cap-de-bious , Coquin , Pendart , fi tu me mets en colere , je ferai folie ; Dieu me damne , fi je ne te taille en piéces dont la plus grande fera l'oreille : veux-tu sortir de là ?* Le Payfan qui étoit en lieu où l'autre ne pouvoit pas atteindre (auffi je crois qu'il n'en avoit gueres envie) , ne répondoit point à ces menaces ; & le Gascon de les redoubler à caufe de fon fílençe , voulant faire ces bravades en préfence de fa Nimphe pour être plus eítimé d'elle. Mais le Payfan entendant qu'il continuoít à l'injurier , fans lui rien répondre defcend en bas de l'échafaud , & enfonçant fon chapeau dans fa tête , il fe met à le gourmer de toute fa force. Le Gascon fe voyant attaqué , & ne croyant pas avoir affaire à un fi rude joueur , fut réduit à venir aux fupplícatíons , & lui dit : *Cap-de-biou , bioulet , je me moque , Dieu me damne je fuis ton ami.* Mais l'autre ne le laiffa point qu'il ne l'eût très-bien étrillé ; puis il remonta à fa place , laiffant le pauvre Gascon tout en fang & tout honteux d'avoir reçu cet affront en fi bonne compagnie , & beaucoup plus devant cette Dame qu'il aimoit : & pensant le
répa-

réparer en quelque façon, il menace le Paysan du doigt, lui disant, mais si bas peut-être que l'autre ne l'entendit point: *Tai-toi, je te rattraperai une autrefois.* Cette Dame n'avoit-elle pas sujet d'être satisfaite de son courage?

Un certain Cavalier Gascon étant avec quelques François, discouroit de sa valeur, & se vantoit d'avoir tué quantité de gens en duel. On lui demanda comment il osoit aller avec tant de franchise par les ruës de Paris, & que cela étant, il falloit bien qu'il eût des rémissions de tous les meurtres qu'il avoit faits. *Comment, cap-de-bious, des rémissions?* dit-il. *Il y en a une si grande quantité en notre maison, que tous nos chassés ne sont faits d'autre chose. Toutefois j'ai de la peine à en obtenir une pour le dernier meurtre que j'ai fait. Il faut croire que nos prédécesseurs étoient bien plus honnêtes-gens que l'on est aujourd'hui. Jamais homme ne tua son Adversaire plus généreusement que j'ai tué le mien, & si j'ai plus de peine à obtenir cette rémission, que tous mes prédécesseurs n'ont eu en plus de huit cens années. Ce Chancelier-ci ne doit pas être généreux, comme ont été tous ses devanciers: j'ai beau montrer la générosité de mon action, je ne saurois lui faire entendre raison. Ah! que n'ai-je affaire à un homme d'épée, ces gens de plume me font désespérer; car il n'y a pas d'honneur à acquérir avec eux.*

Un autre Gascon nommé le Sr. de la Terrade, discourant de son extraction, de ses moyens, de ses superbes bâtimens, & des grands

revenus de sa Terre de la Terrade, se plaignoit que ses coquins de valets en un an lui avoient vendu pour plus de mille écus de bois mort de sa forêt; considérez ce que pouvoit valoir le revenu du bois verd? Après qu'il fut parti, un de la compagnie qui le connoissoit, & qui avoit été chez lui, dit: Avez-vous entendu ce que ce Fanfaron vient de dire? J'ai été chez lui, j'ai vu cette Terre de la Terrade dont il fait tant d'exagérations; & il n'est rien de plus vrai, qu'un escargot des plus gros pourroit faire le tour de cette Terre en moins d'un demi-quart-d'heure de tems: il faut, si ce qu'il dit, soit vrai, que le bois y soit vendu beaucoup plus qu'au poids de l'or.

Un Gascon allant par le Pays, à pied s'entend, & chargé d'argent comme un crapaud de plume, arriva en une hôtellerie de village, affamé comme un homme qui n'avoit fait de long-tems un bon repas. Quoiqu'il n'eût pas le sol, il se proposa de se très-bien régaler en ce lieu, se figurant qu'il ne recevroit pas de moindre affront quand il faudroit payer, de devoir trente-cinq ou quarante sols, que trois ou quatre; & il s'y détermina d'autant plus aisément, qu'aux hôtelleries on ne demande de l'argent qu'à la fin de l'écot, & qu'il ne faut pas moins de subtilité pour échaper d'une petite dette que d'une grosse. Il se fait donc servir selon son goût. Quand l'heure de partir approcha, il fut question de compter. Il fait venir le Maître, & de discours en discours, car il étoit fort adroit, il lui fit plusieurs questions pour l'amener au but qu'il

qu'il s'étoit proposé. Après donc s'être informé des loix, coutumes & privilèges du Pays, il demanda à son hôte: Si un Gentilhomme, dit le Gascon, avoit tué un Hôtelier, à quoi pourroit-il être condamné? L'hôte lui répondit qu'il y avoit quelque distinction: que si l'hôte laissoit une femme & quantité d'enfans, qu'il seroit condamné à beaucoup plus, que s'il avoit tué un qui ne seroit pas marié. L'autre lui repliqua qu'il parloit d'un hôte qui n'étoit pas marié; car il savoit que le sien ne l'étoit pas. Il repartit que pour la mort il n'en savoit rien; mais qu'il avoit vû qu'on avoit condamné un homme qui avoit blessé un autre d'un coup d'épée, à dix écus d'amende, & à payer le Chirurgien. Ce Gascon lui demanda ensuite combien on donnoit pour un soufflet. Ah! dit l'hôte, on en est quitte pour un écu. Donnez-m'en donc un, dit l'autre, & me rendez mon reste, car je n'ai point d'autre argent à vous donner. Comment, dit l'hôte, est-ce en cette monnoye que vous me voulez payer? Vous laisserez votre manteau, ou vous me payerez, car je n'entens point raillerie là-dessus. *Oh!* dit le Gascon, *ne me raisonnez pas, je vous ferois courir comme un lièvre.* Moi, repartit l'hôte, il n'est pas en votre pouvoir de me faire sortir de ma place. *Je gage l'écot,* dit le Gascon, *que je te ferai courir plus vite que tu ne voudras?* Ils gagerent; & là-dessus le Gascon gagne au pied, & l'hôte se met à courir après pour être payé. Ce que voyant le Gascon: *A ce coup vois-tu bien que tu as perdu la gageure, & que tu ne me*

me

me saurois plus rien demander ? & ainsi il s'en alla sans payer son écot.

Ce conte-ci est assez drôle, & pourroit servir à faire rire un jour de Mardi-gras. Quatre Gascons bons compagnons eurent envie de faire bonne chère sans qu'il leur en coûtât rien, aux dépens de qui il appartiendrait. Sachant qu'il y avoit un garçon qui étoit fort niais en un bon cabaret de Paris, ils crurent qu'il leur seroit fort aisé de le déniaiser. Ils concerterent donc ensemble le tour qu'ils avoient envie de lui jouer, & s'en allerent là-dedans demander à dîner. Il ne faut point demander s'ils firent bonne chère, & s'ils burent du meilleur, puisqu'ils n'avoient pas résolu d'en rien payer. Comme ils eurent bien dîné, ils appellerent le garçon pour compter. Ayant arrêté le compte, l'un d'eux fit semblant de mettre la main à la poche pour tirer de l'argent, quoique pas un d'eux n'eût un liard. Ce que voyant un autre qui étoit assis auprès de lui, dit : Que prétendez-vous faire, vous ne payerez rien ici ; & véritablement il avoit bonne raison, aussi n'étoit-ce pas son dessein. Le troisième se mit en colère, disant au valet : Je vous défens de prendre de l'argent d'autre que de moi. Mais le quatrième insista encore plus que pas un, disant qu'absolument il vouloit payer. Chacun faisoit défense de son côté à ce pauvre diable qui ne savoit auquel entendre. Après toutes ces grimaces un d'eux dit aux autres : Messieurs, je vois bien ce que c'est ; il n'y a aucun de nous qui le veuille céder à son compagnon, & nous se-

serions jusques à demain à nous le disputer ensemble. Il faut que celui-là paye sur qui le sort tombera. Bandons les yeux à ce garçon, afin qu'il n'ait pas la liberté de choisir qui bon lui semblera; & celui qu'il prendra de nous quatre, payera l'écot. Les autres s'y accorderent, & le bon valet aussi qui n'y pensoit point de malice. On lui bande les yeux avec une serviette; & mes drôles faisans semblant de s'écarter, s'en allerent les uns après les autres, laissant ce pauvre nigaud tâtonnant dans cette chambre, les yeux bandez. Il fut bien une demi-heure en cet état, tâchant d'en attraper quelqu'un, jusqu'à ce que le Maître de la maison revenant de la Ville entra dans cette chambre. Celui-ci l'entendant marcher, le va prendre au collet, lui disant: *Ah! ma foi vous payerez l'écot.* Ce valet n'avoit jamais deviné si juste; car l'écot alla sur le dos du Maître, lequel ayant appris la fourbe qu'on lui avoit jouée, eut sujet d'admirer la subtilité de son valet.

On auroit pu inferer dans ce Recueil plusieurs tours & subtilitez que la misere inspire aux Gens qui en sont atteints, pour se procurer le nécessaire que la charité & la compassion quelquefois leur refusent injustement; mais on se contentera de rapporter ce qui s'est passé, il n'y a pas long-tems, dans la Ville d'Amsterdam à ce sujet.

Un homme qui se trouvoit dans ce cas, s'avisa d'une plaisante invention. Il s'étoit informé du jour que le Diacre d'une certaine Eglise devoit faire son tour pour collecter l'argent
que

que les Gens bien intentionnez donnent pour l'entretien des Pauvres, & crut qu'il lui seroit fort facile de profiter de cette occasion. Il se rendit chez un fripier avec un sien petit garçon & un ami pour choisir des habillemens propres à son dessein. Dans cet équipage le faux Diacre ne manqua pas de prévenir le vrai Diacre pour faire la collecte; & il l'auroit achevée heureusement, si le vrai Diacre à qui on disoit tout par-tout que son Confrere y avoit déjà été, ne s'étoit douté de quelque fourberie. Dans cette pensée il fit diligence pour atteindre ce prétendu Confrere avant qu'il eût achevé son tour; si bien qu'à la fin il l'attrapa. Le faux Diacre fut fort surpris de ce contretems, & voulant alléguer sa misere pour se justifier, l'autre le fit conduire par quelque sergent dont il s'étoit fait accompagner, à l'Hôtel de Ville où il reçut la recompense de sa témérité.

Si j'étois Pere de famille, je m'appliquerois avec grand soin à imprimer bien profondément cette maxime dans l'esprit de mes enfans.

Un Avocat célèbre fut sollicité par un de ses amis d'abandonner la pratique du Palais, pour s'attacher à un grand Ministre qui lui offroit dix mille livres d'appointemens fixes. Il refusa net. Quelques jours après cet ami rencontra dans la grande salle du Palais l'Avocat chargé de sacs, & entouré de Plaideurs qui vouloient tous en même tems avoir audience de lui. Il crut avoir trouvé une occasion favorable de renouer sa négociation. Il apostropha l'Avocat sur la misere d'une telle profession,

feſſion, qui lui donnant tous les jours de nouvelles affaires à étudier, le mettoit outre cela dans la néceſſité de ſe conformer aux différens caractères de ſes Cliens, tantôt barbares, tantôt emportez, la plupart du tems injuſtes, & preſque toujours déraiſonnables. *Vous avez raiſon*, répondit l'Avocat, *& je ne puis gueres juſtifier ma profeſſion, qu'en diſant qu'elle me fait vivre. Je vois, continua-t-il, que vous m'allez dire que M***. me fera vivre plus paiſiblement. Cela eſt vrai: mais, ſi M***. meurt dans ſix mois, dans un an, que deviendrai-je après avoir tout quitté? Apprenez donc que preſque tous ceux que vous voyez ici, ſont autant de petits M***. pour moi: que ſ'il m'en meurt un, il m'en renaît un autre: qu'en un mot, Populus iſte non moritur, c'eſt-à-dire, que le Public ne meurt point, & que l'on court bien moins de riſque dans une profeſſion qui n'a que lui pour objet, qu'à travailler pour quelque Particulier que ce ſoit.*

VII. ODE D'HORACE

Livre 2.

T R A D U C T I O N.

Horace invite à la Modération.

Quiconque veut vivre content,
Doit éviter également
La pleine mer, & le rivage.
Il ne faut pas, autrement, dit
Alcippe, ſi l'on eſt bien ſage,
Etre trop grand, ni trop petit.

Heu.

Heureux , heureux , l'esprit solide
 Qui cherche en tout la médiocrité !
 Deffous un toit ni pompeux ni fordide
 Il voit couler ses jours avec tranquillité.

La plus haute Montagne est la plus foudroyée :
 L'Aquilon sur le Pin déchaîne sa fureur :
 Plus une Tour est élevée ,
 Plus elle tombe avec horreur.

Des choses d'ici bas telle est la Loi commune ,
 Rien n'est constant ; un Esprit fort
 Dans l'une , ou dans l'autre fortune ,
 Espère ou craint un autre fort.

Jupiter à l'horreur des frimats & des glaces
 Fait succéder les fleurs & les zéphirs.
 S'il est un tems pour les disgraces ,
 Il est un tems pour les plaisirs.

Pensez-vous qu'Apollon, s'amuse
 Eternellement à chasser ?
 Bien souvent , pour se délasser ,
 Il accorde sa Lyre au doux chant d'une Muse.

Ainsi la paix fuit les combats ;
 Ainsi le calme fuit l'orage :
 Enfin dans l'infortune armez-vous de courage ;
 Dans la prospérité ne vous oubliez pas.

Fin du second Tome.

TABLE

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce

T O M E S E C O N D.



A.

A <i>Bbé</i> (dispute d'un) & d'un Curé Luthé- rien,	184
<i>Adrets</i> (<i>des</i>). Plaisante réponse d'un Soldat à ce Baron,	144
<i>Adrian</i> . Vers de cet Empereur se mourant,	145
<i>Aiguillon</i> (Duchesse d'); plaisante apologie de son incontinence par Mr. de Charost.	54
<i>Albe</i> (Duc d'). Paroles remarquables de ce Duc,	321
<i>Alexandre</i> Roi de Macédoine censure Xéno- crate.	269
<i>Allemands</i> taxez d'yvrognerie.	222
<i>Alphonse</i> Duc de Calabre; singularité d'un bou- clier qu'il donne à son Fils.	83
<i>Alphonse</i> Roi d'Arragon; son désintéressement,	120
Ses Pensées & Bons-Mots,	257-258
<i>Tome II.</i> Bb	<i>Amant</i>

T A B L E

<i>Amant</i> (Définition d'un),	247
<i>Amans</i> aveugles en amour, Vers,	282
<i>Amant</i> (M ^r . de St.) ; ses Vers,	237-261
<i>Ambassadeur</i> (ce que fait l') de Charles-Quint à l'audience de Soliman Empereur Turc,	112
Ce qui frappe le plus un <i>Ambassadeur</i> Turc à Venise,	219
Ceux de Hollande à la Cour de France régalez & raillez par un Ministre d'Etat, qu'ils relevent,	262
Qui raille sur la grosseur de son ventre, & ce qu'on lui répond là-dessus,	263
François, qui fait une sottise demande au Congrès d'Utrecht,	266
<i>Amitié</i> ; quelle est la vraie,	52
Par où on ne doit pas l'entretenir,	244
Ode sur la parfaite <i>Amitié</i> ,	340
<i>Amour</i> (feintes des Belles en),	176
La haine préférable à l' <i>Amour</i> , Vers,	210
Desintéressé, Epigramme,	275
Parallele de l' <i>Amour</i> avec Mars, Vers,	353
Maxime en <i>Amour</i> ,	355
L' <i>Amour</i> des Jeunes-Gens à quoi comparé ;	<i>ibid.</i>
' Proverbe d' <i>Amour</i> ,	361
<i>Amour-propre</i> (réflexion sur l'),	37
Satyre de Bourfault à ce sujet,	38
<i>An.</i> Acte d'appel de toutes les mommeries du jour de l'an, Vers,	82
<i>Ana</i> , Conte en Vers sur les livres terminez ainsi,	298
<i>Anagrammatistes</i> , Vers contre eux. Anagrammes & remarques à ce sujet,	203-207
<i>Anne d'Autriche</i> ; sa belle pensée sur la mort,	163
<i>An-</i>	

DES MATIERES.

<i>Antisthène</i> . Vanité de ce Philosophe, dans les troux-mêmes de son habit, Vers,	136
<i>Apollonius</i> censure les importuns Diseurs de Bons-Mots,	138
<i>Apoticaire</i> (définition d'un) avec une réflexion à ce sujet,	247
<i>Archidamus</i> ; ce qu'il dit d'un Vieillard fardé,	137
<i>Archy</i> , Bouffon du Prince de Galles,	229
<i>Argent</i> . Philosophes qui n'ont pas l'esprit de s'en servir,	269, 270
<i>Argenterie</i> (réponse de Louis Comte de Ca- nosse &c. à quelqu'un qui vouloit lui emprun- ter une pièce de sa belle),	233
<i>Arias</i> (Don Diegue d'). Voyez <i>Enrique IV</i> .	
<i>Armée</i> d'un Electeur Palatin composée de 300000. V., de quoi,	228
<i>Avocat</i> moqué d'un Président,	81
Célèbre ; ce qu'il dit à un des Juges de Bar- nevelt,	113
Réponse d'un <i>Avocat</i> à un Conseiller,	124
Sage maxime d'un <i>Avocat</i> ,	382
<i>Aubergiste</i> (fils d'un) raillé sur ce qu'il se piquoit de noblesse,	80
<i>Aubigni</i> . Voyez <i>Uffans</i> .	
<i>Auguste</i> . Ce qu'il donne à un Poëte qui lui présente des Vers,	134
Son mot au sujet d'Horace & de Virgile,	268
<i>Auteur</i> loué & en même tems maltraité de la fortune, comme il peut parler, Vers,	370
<i>Autorité</i> ; grandeur de celle d'un Roi des Indes,	82

Bacon Chancelier d'Angleterre; son caractère & ses Bons-Mots ,	131, 132.
<i>Baigneuses</i> (les),	365
<i>Banquiers</i> raillés par un Musicien,	83
<i>Baraton</i> ; ses Vers,	118, 150, 251
<i>Barbier</i> raillé sur son poil roux,	36
<i>Barneveldt</i> (Mme. de). demande grace pour son Fils, & point pour son Mari,	81
Voyez <i>Avocat</i> .	
<i>Bateliers</i> (ce qui arrive à trois),	170, 171
<i>Bâton</i> Voyez <i>Coups</i> .	
<i>Bautru</i> (Bon-Mot de Mr. de),	33
<i>Béarnois</i> . Voyez <i>Louis XIII</i> .	
<i>Bel-Esprit</i> (différence qu'il y a entre un) & un Grand-Seigneur,	136
<i>Bellay</i> (du); son Epigramme sur un bon chien,	166
<i>Belle</i> aux yeux rouges,	127
Aux yeux louches & rudes.	128
Sans esprit; à mauvaise conduite, Vers,	<i>ibid.</i>
• Feintes des <i>Belles</i> en amour; réflexion suivie d'une imitation de la Galatée de Virgile,	176 &c.
<i>Berger</i> (le) & le Pêcheur, Madrigal,	173
<i>Beuningen</i> (Mr. Van) envoie promener le Comte Taxis,	84
<i>Beltran</i> (Don) de <i>Rosa</i> . Pourquoi la Fille d'un riche Payfan refuse d'épouser ce Gentilhomme,	227
	<i>Biens</i> .

DES MATIERES.

Biens. Un Marchand d'Arménie en soutient
la perte, comme il faut; de même qu'un
Prince, 129, 130

Voyez *Cicéron*.

Bons-Mots, en Vers. 30 &c. 55, 235 &c.

Mesures qu'un Diseur de *Bons-Mots* doit gar-
der, 86, 87

Recompensez quelquefois par les Grands ,
134

D'autres fois pas , 135

Quand c'est que même les plus piquans sont
bons, *ibid.*

Les importuns Diseurs de *Bons-Mots* censurez
par Apollonius, 138

Bossu, Poëte; sa vanité relancée par une autre
Poëte, 170

Bouche (Dialogue des yeux & de la), 344

Bouclier. Voyez *Alphonse Duc* &c.

Bouffon (généreuse réponse d'un) à l'Elec-
teur son Maître, 170

Ce que dit un autre à Charles-Quint, qui
vouloit renvoyer un Seigneur Espagnol ,
263

Voyez *Archy. Fou*.

Bouquet à Mlle. de Montecler, Vers, 277

A Iris, Vers, 356

Boursault; ses Vers. 38, 63, 95

Intitulé *Marchand Poëte*, 209

Brulart (Mlle.); ce qu'elle aimoit & n'aimoit
pas, 285

Bûveur (plaisanterie d'un célèbre) avant de
mourir, 149

C.

C ailly (Chevalier de); ses Vers,	33, 34, 161, 225, 267
Canosse (le Comte Louis de) Evêque de Bajusse; sa réponse à un Gentilhomme qui demande à emprunter son argenterie,	234
Caporali (César) Poète pauvre,	260
Cardinaux (Epitaphes de deux),	68, 69
Catin , la grondeuse, Conte en Vers,	121
Caton , le vieux; ce qu'il pensoit de l'usure,	32
Celer (moyens de se faire),	139
Censure parfaitement bien prise,	259
Chanoine (beau sentiment d'un),	258
Charlatan qui s'offre à faire voir le Diable,	184
Charles-Quint ; son intrépidité,	143, 145
Charost (Mr. de). Voyez <i>Aiguillon</i> .	
Chien (Gaillard cité pour avoir tué un),	121
Tout particulier,	166
Voyez <i>Quine</i> .	
Cicéron abhorre ceux qui ravissent le bien d'au- trui,	36
Se moque des Superstitieux,	56
Son caractère & plusieurs de ses Bons-Mots,	153-159
Cimétiere mis pour enseigne,	296
Civilité , glorieuse à ceux qui la pratiquent,	81
Clémence d'un Roi de Portugal,	119
Cocu . Voyez <i>Mari</i> .	
Côme Duc de Florence, son desintéressement,	120
Bon-Mot de ce Prince,	122
Ce qu'il disoit des amis infidèles,	233
Com-	

DES MATIERES.

<i>Commode</i> (Mot contre une) qui étoit trop haute,	33
<i>Concierge</i> . Voyez <i>Warmond</i> .	
<i>Condé</i> (Henri Prince de) plus que raillé par Mr. d'Emery qu'il attaquoit,	160
<i>Conscience</i> . Voyez <i>Etienne</i> .	
<i>Contes</i> . Voyez <i>Fables</i> .	
<i>Coq</i> (description énigmatique du),	62
<i>Corbueil</i> . Voyez <i>Villon</i> .	
<i>Cordoné</i> . Voyez <i>Gonsalve</i> .	
<i>Coups de bâton</i> donnez,	137
<i>Courage faux</i> d'un Jeune-homme,	228
<i>Correcteur</i> (Mot d'un),	297
<i>Criminel</i> (plaisanteréponse d'un) à son Juge,	35
Il n'en est point qu'on ne puisse absoudre avec Phocion,	183
Hardiesse d'un <i>Criminel</i> envers son Juge,	184
<i>Cure</i> (labbelle), Histoire véritable & galante,	317
<i>Curé</i> (réponse d'un) sur ce que sa Cure lui valoit,	78
Dispute d'un <i>Curé</i> Luthérien & d'un Abbé,	184
<i>Curius - Dentatus</i> ; sa réponse déintéressée aux Députez des Samnites,	117

D.

D <i>Ame</i> qui aimoit un Vieillard, Vers,	281
<i>Dames</i> Souveraines en Amour, Vers,	283
Qui attaque un Cavalier sur son teint,	296
Qui refuse d'être menée en chaise par deux Cavaliers,	ibid.
<i>Danser</i> (réponse d'un Officier à une Dame qui le prioit de),	261

T A B L E

<i>Démétrius</i> ; sa réponse desintéressée à un Envoyé de César,	115-116
<i>Démocharès</i> . Voyez <i>Philippe de Macédoine</i> .	
<i>Démocrite</i> . Voyez <i>Teux</i> .	
<i>Démonax</i> ; sa pensée sur la conduite de l'homme,	119
<i>Démosthène</i> amoureux, Conte en Vers,	60
<i>Desintéressement</i> d'Anciens & de Modernes,	114-120
<i>Desmarais</i> . Voyez <i>Regnier</i> .	
<i>Dévots</i> ; à quoi s'abandonnent souvent,	35
Pensée de St. Evremont sur les <i>Dévots</i> , Vers,	370
<i>Diable</i> . Voyez <i>Charlatan</i> .	
<i>Diacre</i> (faux); comment surpris,	381
<i>Dialogue</i> entre le tout & la partie,	300
Des yeux & de la bouche,	344
<i>Diogène</i> ; ses Bons-Mots, & pourquoi il vit dans un tonneau,	78-80
<i>Dispute</i> d'un Abbé & d'un Curé Luthérien,	184
D'un Allemand & d'un Italien,	228
D'un Grec & d'un Vénitien,	259
<i>Domestiques</i> . Comme il faut les traiter,	160
<i>Don</i> (l'heureux) de Nature, Vers,	172
<i>Dorimène</i> . Nouvelle galante,	327
<i>Dryden</i> (Mr.) se moque d'un débauché,	273
<i>Duel</i> (civilité du Marquis de la Trousse, quand il se battoit en)	163

E.

E nfans, Créatures du Cardinal de Richelieu,	
équivoque,	132
Voyez <i>Secrets</i> .	<i>Enfer</i> ,

DES MATIERES.

<i>Enfer.</i> Prédicateur qui n'ose prononcer ce mot en chaire,	256
<i>Enrique IV.</i> Roi d'Espagne. Belle pensée de ce Prince,	244
<i>Enseigne</i> singuliere d'un Négociant,	296
<i>Envie.</i> On se tue à dire qu'on n'en a point,	159
<i>Epaminondas</i> ; sa réponse desintéressée au Roi Darius,	113
<i>Epigrammes</i> latines d'Owen avec la traduction en Vers,	103-112
Sur un Hypocrite , par Montreuil,	164
A une Dame qui aimoit passionnément un laid chien ,	<i>ibid.</i>
Latine sur un bon chien , par du Bellai,	166
Autre sur le même sujet par Simon Majolus, avec la traduction ,	<i>ibid.</i>
Sur un homme sans esprit qui donnoit bien à manger , par Mr. Lebrun ,	231
Sur un homme qui ne donnoit pas volon- tiers à manger , par le même ,	<i>ibid.</i>
A un homme que Mr. Lebrun connoissoit de- puis peu , & qui l'avoit mal régaté ,	232
A un homme qui aimoit le faste , & qui faisoit mauvaise chere , par le même ,	<i>ibid.</i>
Autres <i>Epigrammes</i> , ou Bons-Mots,	235-243
Sur deux Prédicateurs,	256
L'Amour desintéressé,	275
Sur une Belle , par Martial ,	361
Sur la flaterie ,	369
Sur un Poëte devenu Philosophe,	<i>ibid.</i>
<i>Epitaphe</i> d'un Cocu,	63
De deux Freres cocus , par Boursault,	<i>ibid.</i>
D'une Femme fidèle , par Mr. Lebrun,	64

<i>Epitaphe</i> d'une bonne Femme ,	64
D'une méchante Femme ,	<i>ibid.</i>
D'une Mere paresseuse dont les enfans ne valaient rien ,	65
D'un mauvais Mari ,	<i>ibid.</i>
D'un Ouvrier en soye ,	<i>ibid.</i>
De Mr. de Langre ,	<i>ibid.</i>
De Passerat , par lui-même ,	<i>ibid.</i>
Du satyrique Regnier , par lui-même ,	66
D'un Faiseur de visites ,	<i>ibid.</i>
D'un Avocat ,	67
D'un Gentil-homme qui avoit été bénéficié , & qui fut tué à la guerre ,	<i>ibid.</i>
D'un Grand Seigneur ,	68
Du Cardinal de Richelieu ,	<i>ibid.</i>
Du Cardinal du B* ,	69
D'un homme qui se croyoit doué de qualitez qu'il n'avoit pas , par Mr. Despreaux ,	<i>ibid.</i>
D'un homme vain , & dont tous les discours étoient fades , par Mr. Regnier Desma- rais ,	<i>ibid.</i>
D'un Poète ,	70
Du pauvre Etienne Baluze ,	<i>ibid.</i>
D'un Auteur qui mourut pauvre ,	<i>ibid.</i>
D'un homme qui se pendit de desespoir d'a- voir perdu son bien , par Mr. Lebrun ,	71
D'un fameux Cabaretier , par lui-même ,	<i>ibid.</i>
D'un Savant , ivrogne ,	72
D'un Gourmand ,	<i>ibid.</i>
De Jean le Veau ,	73
Du Marquis Vitelli ,	<i>ibid.</i>
D'un Avare ,	74
D'un Prodigue ,	<i>ibid.</i>
	<i>Epi-</i>

DES MATIERES.

<i>Epitaphe</i> d'un Fourbe ,	75
D'un Honnête-homme , quoique Sergent & Normand ,	<i>ibid.</i>
D'un homme qui reconnoît le néant de la vie ,	<i>ibid.</i>
D'un célèbre Voyageur , par Mr. Lebrun ,	<i>ibid.</i>
D'un Ignorant , par lui-même ,	76
Pour une Belle vivante ,	<i>ibid.</i>
D'une Vieille ,	<i>ibid.</i>
D'une laide Dame , par un Anonyme ,	77
De Villon , Poète François , par lui-même ,	147
<i>Escalier dérobé</i> ; Mot à ce sujet ,	137
<i>Esope</i> ; Histoire abrégée de sa vie ,	1 &c.
Traits de sa vivacité d'esprit ,	3-15
Paroles remarquables qu'on lui attribue ,	15-17
Quelques-unes de ses fables en quatrains ,	17-20
D'autres du même en Vers de différentes mesures ,	21 29
<i>Espagnols</i> (jolies réponses d') ,	80, 260
<i>Eternuer</i> . Origine du souhait qu'on fait à ceux qui éternuent ,	271, 272
<i>Etienne</i> Roi de Pologne ne veut pas forcer les consciences ,	32
<i>Etrées</i> (Duc d') ; sa réponse à Louis XIV. qui admiroit le Despotisme du Grand-Seigneur ,	264
<i>Evêque</i> de Siguença repris par le Comte de Fuen- salida , sur les impôts qu'il levoit ,	94
Celui d'Avranches surnommé <i>Tarquin le Su- perbe & Ro domont</i> .	163
	<i>Eure-</i>

T A B L E

<i>Evremont</i> (Mr. de St.); ce qu'il dit des Précieuses,	285
Des Dévots ou Hypocrites,	370
<i>Excellence</i> , titre commun en Pologne,	266

F.

F ables & Contes en Vers,	17, 29, 60, 85, 96, 121, 178, 240, 298
<i>Fabrice</i> ; son désintéressement,	114
<i>Fagot</i> (le), Conte en Vers,	178
<i>Femmes</i> , pourquoi portent le nom de leur Mari, & réponse d'une <i>Femme</i> là-dessus,	245
Définition de la <i>Femme</i> ,	246-247
Les <i>Femmes</i> savent le secret pour avoir, malgré leurs débauches, des enfans res- semblans à leurs Epoux,	268-269
<i>Femme</i> coquette, historiette,	362
Sonnet en bouts-rimez sur les <i>Femmes</i> ,	364
Voyez <i>Dame</i> , <i>Epitaphe</i> .	
<i>Fermété</i> Voyez <i>Péril</i> .	
<i>Fille</i> qui se venge de ce qu'on lui avoit refusé une collation,	141
<i>Fils</i> (regrets d'un) sur la mort de son Pere, Vers,	167
<i>Flaterie</i> bien & mal reçue par des Princes,	45-48
Epigramme sur la <i>flaterie</i> ,	369
<i>Folie</i> . Voyez <i>Charlatan</i> .	
<i>Fortune</i> ; son inconstance,	297
Voyez <i>Temple</i> .	
<i>François</i> , à quel sujet nommez <i>Sacheverellistes</i> ,	263
<i>Fré-</i>	Fré-

DES MATIERES.

Frédéric Empereur; son mot sur un Duc de
Florence de basse extraction, 94

G.

G *Ageure* gagnée, & reperdue, 371
Gaieté; Vers là-dessus, avec une réflexion, 172

Galatée de Virgile. Voyez *Belle*.

Galense qui se pique d'avoir la main belle, 78

Gasconnades, faillies & subtilitez de Gascons, 373-381

Gelais (M. de St.); ses Vers, 237

Géomètre (définition & fort déplorable du), 267

Gilles (Mr. de St.); ses Vers, 178

Goiffon. Voyez *Moxiere*.

Gonsalve Vice-Roi de Naples; sa réponse à
Mr. d'Aubigny, 183

Ferdinand de Cordouë; ses paroles remar-
quables, sa retenue & sa générosité envers
deux pauvres Demoiselles, 217 &c.

Gouteux qui vivoit délicieusement, Sonnet, 226

Gratien. Réponse de cet Empereur à une fem-
me qui se plaignoit de son mari, & qui l'ac-
cusoit d'avoir médit de lui, Vers, 51

Greffier. Voyez *Raguet*,

Grondeuse. Voyez *Catin*.

Gros. Vogue où a été ce mot, 169

Les Marquis Vitelli & de Vivonne l'étoient,
73, 188

Groot (Mme. de); ce qu'elle dit en face à un
des Juges de Barnevelt, 265

Guerre. Cinq choses à quoi Pithagore veut
qu'on la déclare, 270

Guil-

T A B L E

Guillaume III. Roi d'Angleterre; ses merveilleuses qualitez , & ses excellentes paroles,
88, 94

H.

H <i>Abit</i> somptueux n'est pas toujours une marque d'opulence ,	85
<i>Haine</i> préférable à l'amour ,	210
<i>Hem</i> ; mot qui pensa causer une querelle ,	254
<i>Henri IV.</i> Roi de France. Réponse que lui fait un Ambassadeur d'Espagne ,	81
Son caractère & ses mots remarquables ,	185-203
<i>Horace</i> invite à la modération ,	383
<i>Horloge</i> des Amans, en Vers ,	174 &c.
<i>Howel</i> ; sa pensée au sujet de la réputation ,	219
<i>Hypocrites</i> (pensée de St. Evremont sur les) ,	370

I.

J <i>Aloux</i> ; caractère d'un mari qui l'est ,	246
<i>Jambe.</i> Raillerie d'un Capitaine à qui un boulet de canon la lui avoit fracassée ,	80
<i>Jambes</i> de Lise , Vers ,	180
<i>Japonois.</i> Voyez <i>Psalmanaazar.</i>	
<i>Jean I.</i> (Don) Duc de Medina-Sidonia ; sa belle pensée ,	245
<i>Jean II.</i> Roi de Portugal prend la défense d'un Gentilhomme qui avoit laissé tomber le verre, en lui présentant à boire ,	233
	76

DES MATIERES.

<i>Je ne sai quoi</i> (le). Bon-Mot au sujet de ce livre,	140
<i>Jeu</i> (décision spirituelle sur une dispute au),	369
<i>Ignorances & Naïvetez</i> ,	245, 367-369
<i>Impiété</i> . Voyez <i>Perron</i> .	
<i>Importuns</i> ; moyens de s'en débarrasser,	138-140
<i>Incrédules</i> ; comme il faut disputer avec eux,	130
<i>Indien</i> ; son adresse à s'approprier un cheval,	95
<i>Inférieurs</i> ; il ne faut pas se commettre avec eux,	160
<i>Ingrat</i> (ce qu'est un),	125
<i>Insensible</i> touché, histoire,	305
<i>Inspiré</i> (Dame qui se moque d'un prétendu),	262
<i>Intéressement</i> des Belles, Vers,	275
<i>Juan</i> (Don) Roi de Portugal donne grace à un Criminel,	119
Subtile pensée de ce Prince pour justifier un Gentilhomme, & confondre d'autres,	234
<i>Ivrognes</i> (Mots d'),	223
Gouteux & fiévreux, Vers,	225
<i>Juge</i> . Ce qu'il est, & ce qu'il devrait être,	33, 34
Relancé sur sa belle main,	137
Bon-Mot d'un <i>Juge</i> , Epigramme,	235
<i>Jugement</i> . Voyez <i>Règle</i> .	
<i>Juifs</i> , pourquoi obliger à fournir le Grand-Seigneur de pavillons,	126
Voyez <i>Sabbat</i> .	
<i>Jupes</i> de balaines. Voyez <i>Paniers</i> .	

K.

K *Onk* (Eduard). Ce qu'il disoit à ceux qui
l'alloient voir, sans le faire avertir, 231

L.

L *Aquais* qui donne une fausse pistole, 36
Latimer. Bon-Mot de cet Evêque, 233
Latin. Savant qui le parle mal, & raison du
mépris qu'on fait aujourd'hui de cette lan-
gue, 254
Lebrun (Mr.); ses Vers, 30, 64, 71, 75, 108-
112, 231, 242
Leibnitz (Baron de); son Epigramme sur un
bon chien, 166
Ce qui lui arrive étant dans une barque, 171
Ses pensions; sa succession cause la mort à
sa Nièce, 172
Léonidas; son desintéressement, 117
Lésine nouvelle, Epigramme, 120
Lettres initiales, plaisamment interprétées, 95
Extrait d'une *Lettre* de Monsgr. St. Bernard,
286
D'un Pere à son fils, 368
Livres; à quoi un Marquis les préfère, 208
Qui en font naître d'autres sous le même
ou presque le même titre, 297
Loi Salique, 260
Lorraine (Duc de) raille sur ce que les Prin-
ces de sa Maison seroient faits Princes du
Sang, 266
Lot

DES MATIERES.

<i>Lot</i> (le Gros) vernis de réputation,	357
<i>Louche</i> . On raille un Ecolier qui l'étoit,	36
<i>Louis XI</i> . Un Pauvre lui prouve qu'il est aussi riche que lui,	245
<i>Louis XIII</i> . raille des Gentilshommes Béarnois,	138
Vent se faire à la fatigue,	265
<i>Louis XIV</i> . relance la vanité d'un Musicien,	30
Voyez <i>Vivonne</i> .	
<i>Louis XV</i> .; sa critique d'Inès de Castro,	273

M.

M <i>Achiavel</i> raille un Prince qui faisoit fortifier une Place,	32
<i>Madrigal</i> . Le Berger & le Pêcheur,	173
<i>Majolus</i> (Simon); son Epigramme sur un bon chien,	166
<i>Malebranche</i> traité de fou,	274
<i>Malherbe</i> ; ses Bons-Mots,	208
<i>Mariage</i> contracté entre deux personnes de peau différente,	230
A quoi on le fait ressembler,	246
<i>Marier</i> . A quoi est comparé celui qui se marie,	211
<i>Mari</i> (Epitaphe d'un mauvais),	65
Habile en bien des choses, excepté dans une,	229
Cocu, bien payé,	362
<i>Marot</i> (Clement); son Epitaphe de Jean le Veau,	73
<i>Tome II.</i>	C c Ron-

T A B L E

Rondeau du Pere de Clément <i>Marot</i> ,	282
<i>Martial</i> (Epigramme de) sur une Belle,	361
<i>Maurice</i> Comte de Nassau se moque des grands titres qu'un Envoïé donnoit à son Maître,	233
<i>Maxime</i> (sage) d'un Avocat,	382
<i>Médecin</i> attrape un Electeur à sa table,	82
Sa réponse à un Fanfaron,	137
Définition du <i>Médecin</i> , avec divers mots à ce sujet, en Prose & en Vers,	248-253
Raille une société de Beaux Esprits,	268
Voyez <i>Nuque</i> .	
<i>Médecis</i> (Côme de); sa piété,	120
Son mot à un Savant impie,	122
<i>Médifance</i> ,	32, 48-51
Plus particuliere aux Femmes,	160
<i>Meres</i> (quatre bonnes.) qui ont engendré quatre odieuses filles,	270
<i>Mérite</i> . Il ne faut pas s'infatuer de celui qu'on a,	30
<i>Messager</i> (définition d'un),	81
<i>Michel Ange</i> . Tableau où ce Peintre satyrise les Ecclesiastiques,	268
<i>Mithridate</i> ; son intrépidité,	143
<i>Modération</i> de diverses personnes envers des Insolens,	53, 54, 120
Voyez <i>Injures</i> .	
Horace invite à la <i>modération</i> ,	383
<i>Monde</i> . On veut savoir comme il est fait,	119
La fin du <i>Monde</i> ,	257
<i>Moniere</i> (Mr. de la); son approbation de la Dissertation de Mr. Goiffon,	251
<i>Monnoye</i> (Mr. de la); ses Vers, 66, 180, 225,	298
<i>Mon-</i>	

DES MATIERES.

<i>Montrenil</i> ; sa pensée sur un Roturier qui vou-	
loit être noble,	164
Son Epigramme sur un Hypocrite,	<i>ibid.</i>
Ses remontrances à une Demoiselle jeune	
& riche,	278
<i>Morus</i> (Thomas) Chancelier d'Angleterre; son	
desintéressement,	118
Deux de ses réponses;	120, 121
Son intrépidité,	146
<i>Musicien</i> , qui se moque de deux Banquiers	
qui le railloient,	83
Voyez <i>Louis XIV.</i>	

N.

N <i>Avetez.</i> Voyez <i>Ignorances.</i>	
<i>Négociant</i> ; sa maniere de faire assurer,	296
Enseigne singuliere d'un <i>Négociant</i> ,	<i>ibid.</i>
<i>Nez</i> camard,	124
<i>Nom</i> (Vers contre ceux qui changent de),	41
<i>Notaire.</i> Voyez <i>Pet.</i>	
<i>Noyer</i> (Mme. du); Vers sur sa mort,	77
<i>Nuque</i> du cou. Comme un Médecin étranger	
prononçoit ces mots,	254

O.

O <i>Piniâtres.</i> Voyez <i>Incredules.</i>	
<i>Ouvrier</i> en soye (Epitaphe d'un),	65
<i>Owen</i> ; ses Epigrammes Latines avec la tra-	
duction en Vers,	34, 103-112
<i>Ozanam.</i> Mot de ce Mathématicien,	267

P.

- P***Aniers* (critique des), 181, 182
Paradis. Ce qu'il faut devenir, pour y entrer, 267
Pareffeux (réponse d'un), 122
 Voyez *Rodolphe*.
Parterre (définition du), 273
Partie. Voyez *Tout*.
Passerat (Epitaphe de), par lui-même, 65
Pavillons. Voyez *Juifs*.
Pêcheur. Voyez *Berger*.
Pedre (Dom) Roi de Portugal haïssoit la paresse, & aimoit à faire du bien, 119
Péricles; sa réponse à un Ami qui le pressoit de faire un faux serment, 113
Périls; fermeté, & gaieté même, dans les plus extrêmes, 143-149
Perrier (Mr. du). Qualité requise selon lui pour être bon Poëte Latin, 209
Perron (Cardinal du); son impiété, 161
 Voyez *Servin*.
Pet authentique, 368
Philippe de Macédoine; sa modération envers un Ambassadeur insolent, 266
Phocion; sa réponse desintéressée aux Ambassadeurs d'Alexandre, 115
 Voyez *Criminels*.
Pistole. Voyez *Laquais*.
Plaisant édenté (réponse à un), 78
Platon; usage qu'il veut qu'on fasse des yeux, 270
Plan-

DES MATIERES.

<i>Plante</i> ; ce qu'il dit d'une Femme de mauvaise vie, Vers,	361
<i>Poëte</i> (Épithaphe d'un),	70
Réponse d'un <i>Poëte</i> à un Bourgeois,	87
Présomptueux & pauvre relancé,	136
D'autres maltraitez,	209
Impromptu d'un <i>Poëte</i> à une Dame qui lui reprochoit qu'il étoit sorti de Cadence,	261
Épigramme sur un <i>Poëte</i> devenu Philosophe,	369
Voyez <i>Bossu. Perrier.</i>	
<i>Postillon.</i> Voyez <i>Messager.</i>	
<i>Précieuse</i> (expression d'une),	255
Comme elles aiment,	285
<i>Prédicateur</i> éloigné de faire ce qu'il disoit,	163
Expressions & pensées singulieres de <i>Prédicateurs</i> ,	256
Bons-Mots à leur sujet,	255, 256
Épigramme sur deux <i>Prédicateurs</i> ,	256
<i>Présages</i> (comme il faut regarder la plupart des)	56
<i>Prince.</i> Il faut leur céder au jeu & en tout,	45, 46
Espèce de flatterie qui leur plaît,	46, 47
Comme on les soupçonne de l'aimer,	48
<i>Prisonnier</i> de guerre (réponse d'un) à celui qui l'avoit acheté pour esclave,	119
<i>Procureur</i> (ignorance d'un),	363
<i>Prodigue</i> (Épithaphe d'un),	74
<i>Projet</i> (beau) s'il étoit praticable,	343
Cc 3	<i>Pfal-</i>

T A B L E

<i>Psalmannaazar</i> , Japonois; sa réponse à l'Evê- que de Londres,	264
<i>Puant</i> (réponse originale faite à un),	367

Q.

Q <i>Uadrille</i> (Vers contre le Jeu de),	288
Apologie de ce même Jeu, aussi en Vers,	292
<i>Quine</i> . Regrets en Vers sur la mort d'une Chien- ne de ce nom,	165

R.

R <i>Abelais</i> ; sa vie & ses Bons-Mots,	98-102
<i>Raguet</i> . Accident funeste arrivé à ce Gref- fier,	186
<i>Raillerie</i> (la) ne doit pas tomber sur les dé- faits du corps lorsqu'on en a soi-même,	122-127
En quel sens elle est bonne,	127
Sur un Prince qui manquoit de zèle pour ses amis,	133
'Faite à l'Empereur Auguste avec une réflexion sur la maniere de railler avec les Grands,	133-134
Voyez <i>Titres</i> .	
<i>Raillcurs</i> raillez	58, 78, 83, 86, 87, 123, 127, 137, 141, 184, 246, 260, 262, 265, 273
<i>Raphaël d'Urbain</i> ; sa réponse à deux Cardinaux qui critiquoient un de ses tableaux,	127
<i>Rap-</i>	

DES MATIERES.

<i>Rapports</i> ; comme on doit les recevoir,	49 &c.
<i>Règle</i> fausse en fait de jugement,	297
<i>Régnier</i> (Mr.); son Epitaphe, par lui-même,	66
Ses Vers.	69, 250
<i>Réputation</i> . Belle pensée de Mr. Howel à ce sujet,	219
<i>Richelieu</i> (Epitaphe du Cardinal de),	68
<i>Rochelle</i> ; ce qui, dans le tems qu'on l'assié- geoit, se passa entre un Réformé & un Ca- tholique,	141
<i>Rodolphe</i> . Cet Empereur haïssoit la paresse,	119
<i>Rosa</i> . Voyez <i>Don Beltran</i> .	
<i>Rossi</i> (Antoine de). Réponse de ce Sculpteur à un Plaisant édenté,	78
<i>Rotisseur</i> (réponse d'un) à sa Femme qui l'in- jurioit,	129
<i>Roturier</i> qui vouloit être noble,	164
<i>Rousseau</i> (Mr.); ses Vers,	225

S.

S <i>Acrement</i> . Réponse d'un Italien à un Espa- gnol qui l'accusoit d'indévotion à ce sujet,	35
<i>Savans</i> laids,	1, 2, 77
Epitaphe d'un <i>Savant</i> , yvrogne,	72
Chacun se croit savant,	253
Raillé par un Seigneur Anglois,	260
<i>Savetiers</i> . Raison de leur enjouement,	224
<i>Saxe</i> (Duc de); son intrépidité,	143
<i>Scarron</i> ; ce qu'il disoit de lui-même,	126
Cc 4	Secret.

T A B L E

Secret. Voyez Femmes.

Sédition excitée par une Femme & par un Evê-
que, 94

Seigneur (Epitaphe d'un Grand), 68

Servin. Réponse de cet Avocat-Général au Car-
dinal du Perron, 161-162

Sobriété (chançon sur la) qu'il faut garder à
table, 233

Soldat (réponse d'un) au Baron Des-Adrets, 114

Sottise d'un *Soldat* yvre au Prince Doria, 222

Qui commence à aimer le vin dans la fièvre, 226

Effrayé par des loups, 229

Réponse d'un *Soldat* à un Gueux, 245

Question d'un *Soldat* à son Capitaine, *ibid.*

Qui décharge son ventre, 261

Songes (mot d'Alphonse le Courageux sur les), 135

Sonnet en bouts-rimez sur les femmes, 364

Soupir (mot d'une Brune sur un) qu'elle avoit
fait à table, 140

Souscriptions desintéressées (Vers sur les), du
Poëte sans fard, 274

Spadille renfermé dans une Enigme, avec l'ex-
plication, le tout en Vers, 287, 288

Spinola (Marquis de); sa vanité, 220

Strozza (Hercule). Dame qui lui reproche qu'il
est boiteux, 260

Sultane favorite; son intrépidité, 145

DES MATIERES.

T.

T <i>Ailleur</i> qui fait un livre de règlement,	185
<i>Tasse</i> (le); réponses de ce Poëte,	52
<i>Tessé</i> (le Maréchal de) à qui une Dame fait une réponse sanglante,	265
<i>Tectamène</i> . Sang-froid de cet homme condam- né à la mort,	147
<i>Tête-à-tête</i> ne vaut rien entre deux personnes de différent sexe,	273
<i>Thalès</i> , Philosophe qui ne met pas de différence entre la vie & la mort,	83
<i>Thémistocle</i> ; son goût dans le choix d'un Gen- dre,	32
<i>Théophile</i> ; ses Vers,	80
<i>Théophraste</i> . Voyez <i>Archidamus</i> .	
<i>Tierceville</i> (le Marquis de); sa réponse à ce- lui qui l'introduisoit chez une Dame,	262
<i>Titres</i> . Railleries sur l'abus qu'on en fait,	150
Connétable qui raille un de ses Vassaux qui l'accabloit de <i>titres</i> .	208
Voyez <i>Maurice</i> . <i>Brulart</i> .	
<i>Tout</i> (le) & la Partie, Dialogue,	300
<i>Traître</i> . On en abhorre le nom,	150
<i>Trajan</i> ; sa réponse à quelqu'un qui trouvoit qu'il ne foutenoit pas assez la Dignité im- périale,	32
Excellent sentiment de ce même Prince,	270
<i>Tymon</i> ; son desintéressement,	118

V <i>Aloïs</i> (Duc de), Historiette en Vers,	211-
	217
<i>Vanité</i> du Marquis de Spinola,	220
<i>Veau</i> (Jean le); son Epitaphe,	73
<i>Vénitien</i> (dispute d'un) avec un Grec,	259
<i>Venus</i> Planette, Vers,	364
<i>Ver</i> à <i>Soye</i> (Distique latin, avec la traduction en Vers, sur le),	41
Stances à Sylvie sur ses <i>Vers</i> à <i>soye</i> , 42. &c.	
Portrait du <i>Ver</i> à <i>soye</i> ,	44
<i>Verres</i> (l'Evêque de Wurtemberg raillé sur ce qu'il ne laissoit pas reposer les),	235
Voyez <i>Jean II.</i>	
<i>Vertu.</i> Pensée d'une Héroïne de théâtre à ce sujet,	273
<i>Veuve</i> (la), Conte en Vers,	240
<i>Vieillard</i> fardé,	137
Raillé,	246
<i>Vieilles.</i> On les voudroit voir créver,	76
Epitaphe d'une <i>Vieille</i> ,	<i>ibid.</i>
<i>Vieux.</i> Ridicule de ceux qui l'étant ne veulent le paroître,	151-152
<i>Villon</i> ; Vers de ce Poëte, condamné à être pendu,	147
Ballade d'un autre <i>Villon</i> sur l'intéressement de sa Maîtresse,	275
<i>Vin</i> ; qualitez qu'y trouvoit un Amateur,	221
Soldat qui commence à l'aimer dans la fièvre,	226
	<i>Visites</i>

DES MATIERES.

<i>Vifites</i> ; Vers d'un galant-homme qui a paffé fa vie à en faire,	66
<i>Vitelli</i> (Epitaphe du Marquis),	73
<i>Vivonne</i> .(Mr. de). Réponfe de ce Duc à Louis XIV.,	188
<i>Voyageur</i> (Epitaphe d'un célèbre), par Mr. Lebrun,	75

U.

U <i>Ssans</i> (Imitations de Mr. de St.) de quel- ques Epigrammes d'Owen,	103-107
Ses Vers à Mr. d'Aubigni,	139
Quatrains à mettre sur l'Échiquier,	141
La Veuve, Conte en Vers,	240
<i>Usure</i> . Voyez <i>Caton</i> .	

W.

W <i>Armond</i> . Réponfe d'un Concierge de l'E- glife Arminienne de ce village, à un des Juges de Barneveldt,	265
---	-----

X.

X <i>Erxès</i> . Voyez <i>Léonidas</i> .	
<i>Xénocrate</i> . Defintéreffement de ce Philo- phe,	117
Voyez <i>Alexandre</i> .	
Voyez <i>Gros</i> .	

Y.

TABLE DES MATIERES.

Y.

Y <i>Vrogne</i> gouteux, Vers par Mr. de la Mon-	noye,	225
Fiévreux, Vers par Mr. Rousseau,		<i>ibid.</i>
<i>Yeux</i> ; usage que Platon veut qu'on en fasse, &	erreur de Démocrate à ce sujet;	270
Voyez <i>Belle</i> .		
Dialogue des <i>Yeux</i> & de la Bouche,		344

Z.

Z <i>Euxis</i> . Pourquoi ce Peintre travailloit len-	tement,	94
--	---------	----

F I N.

